



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

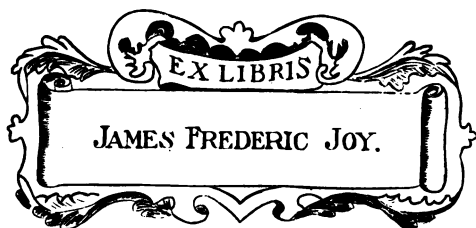
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

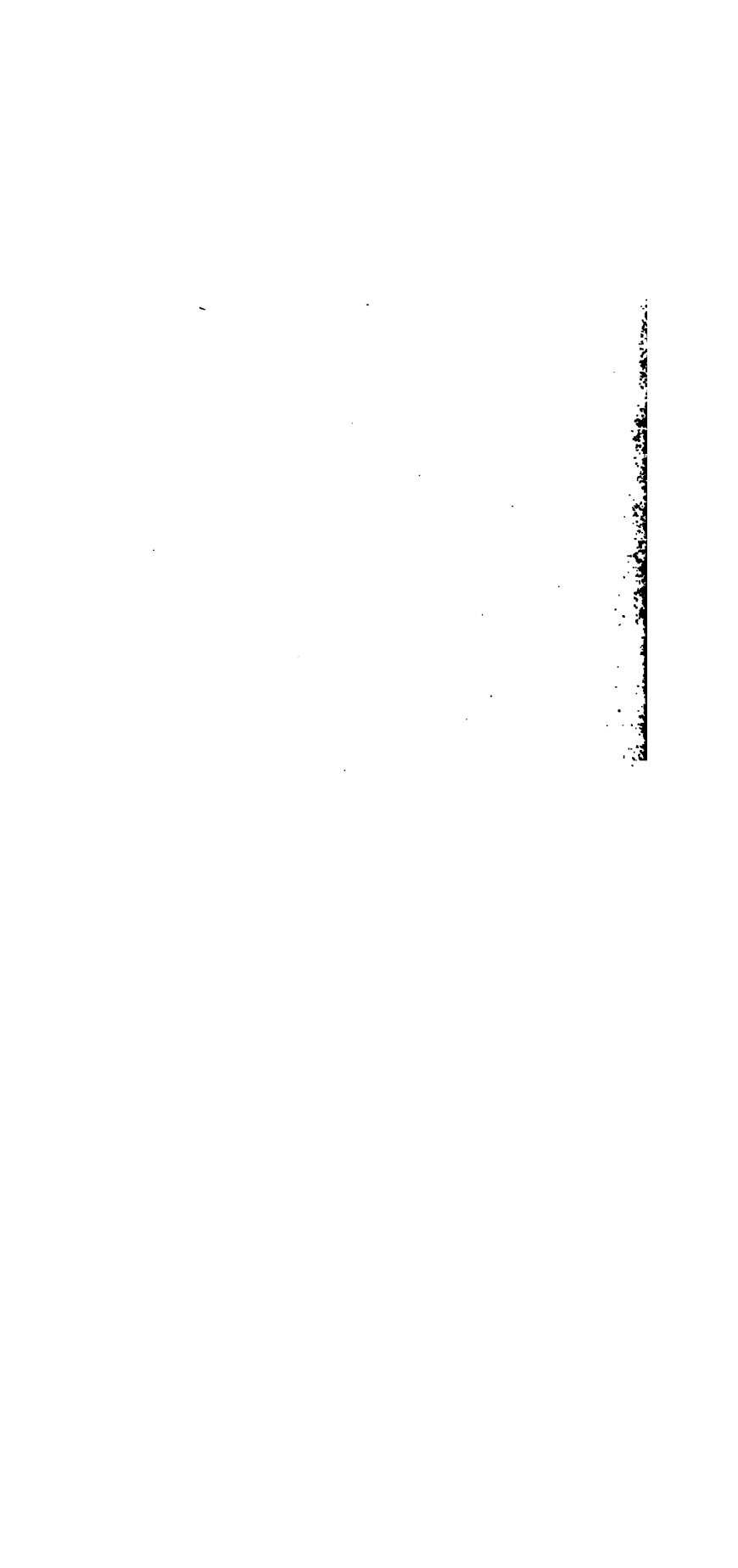
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GRAD
840.8
B583
1758
v.2
BUHR

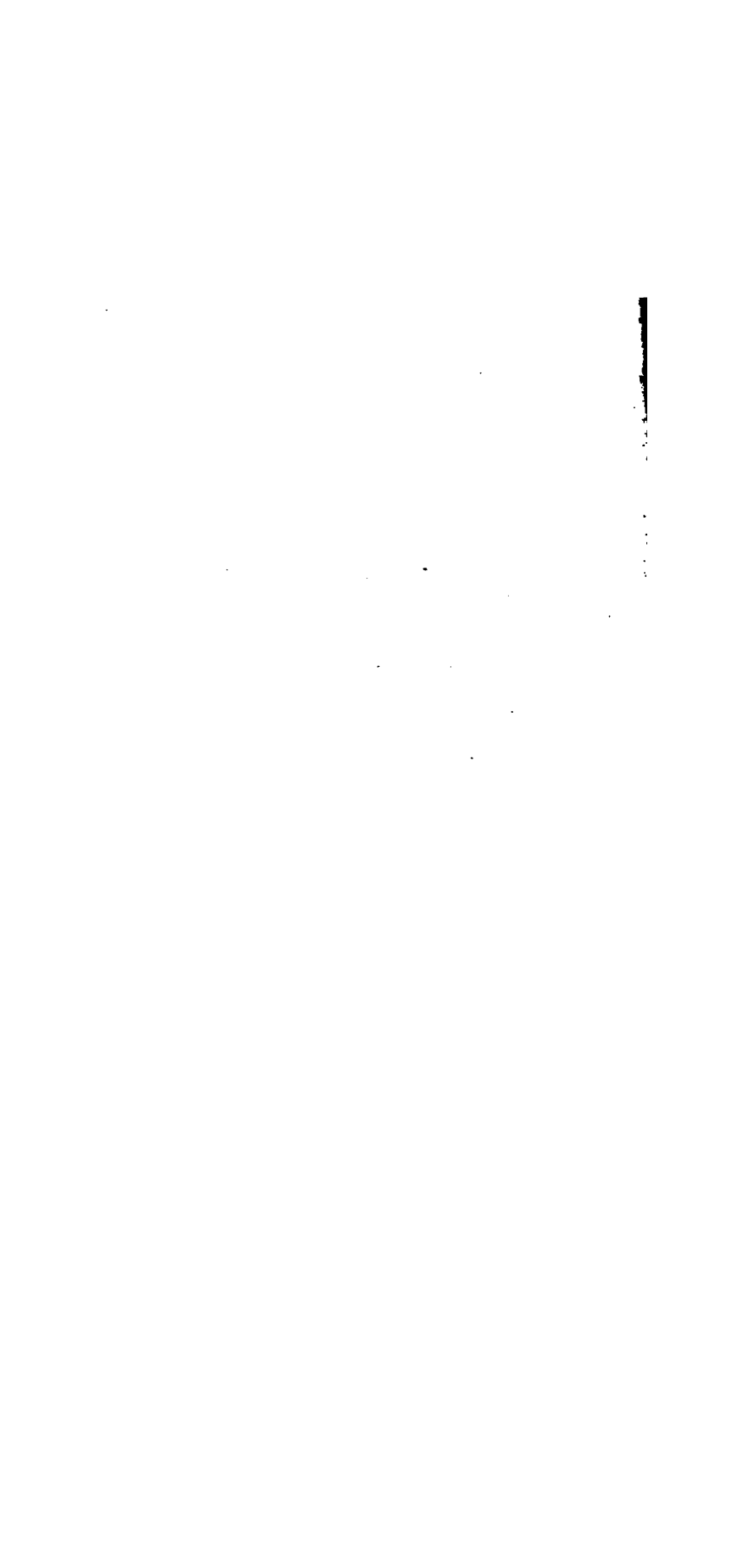


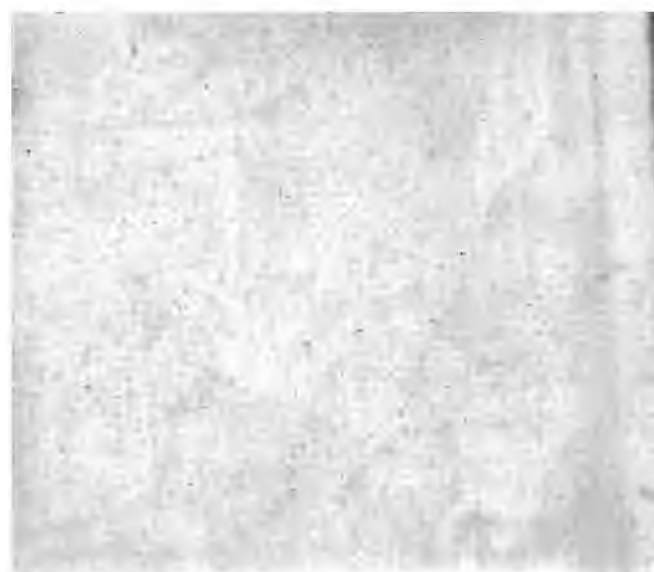


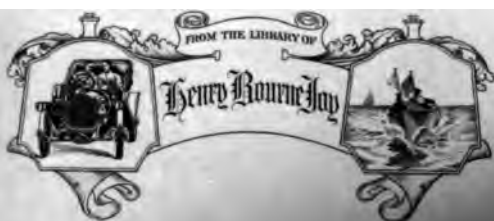
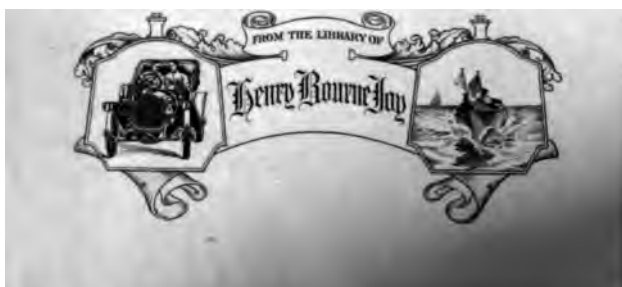
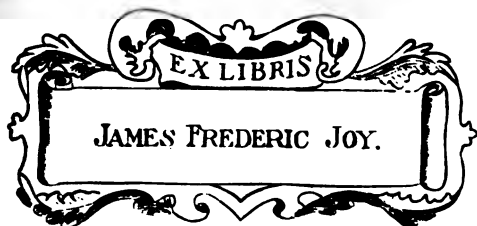










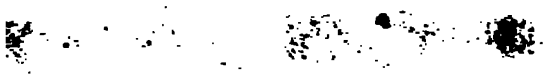






1947











Tom. 2.



J. B. Del.

G. B. Sculp.

L'Amour téméraire.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME SECOND.



J. B. Leveque del.

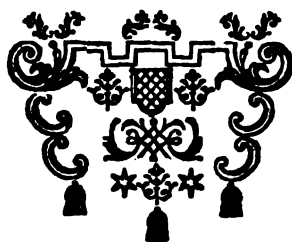
G. B. Leveque sculp.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REX
MDCCCLXIV.



[REDACTED]

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME SECONDE.
QUATRIEME EDITION.



A **AMSTERDAM,**
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVII.



Grad
840.8
B583
1758
V.2
Buhr

5-1/2 A. 111
CATHERINE

Mad. L.
Henry B. 104
12-1-58

DE

FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE.

Par M. BOUDÔT DE JUILLY.

LA Province de Galles, en Angleterre, a défendu sa liberté contre les Anglois avec un courage invincible; & si enfin elle a été accablée sous le nombre de ses ennemis, ce n'a été qu'après une défense de plusieurs siècles. Léolin, Prince de Galles, osoit prendre cette qualité, dans le temps même que le fils aîné de Henri IV. Roi d'Angleterre, étoit reconnu sous ce nom pour l'héritier présomptif de cette Couronne; & quelque déplaisir que ressentit ce jeune Prince, d'avoir un Rival qu'il croyoit infiniment au-dessous de lui, il ne put jamais obliger Léolin à lui abandonner un vain titre. Léolin ne se croyoit point inférieur au Prince de Galles: il descendoit de Calloüader, ancien Roi des Bretons: il étoit brave, vertueux, & traitoit d'Usurpateurs tous les Rois d'Angleterre. Sa fortune ne répondit pas à des sentimens si fiers. Le jeune Prince de Galles le défit en deux batailles, & lui enleva Pembroc, capitale de son petit Etat. Léolin se seroit vu dépouillé, s'il eût pu survivre à ses disgrâces: mais il fut si sen-

Tome II.

A

2 CATHERINE DE FRANCE,
siblé à la douleur qu'elles lui causerent, qu'il
tomba dangereusement malade. Il reconnut
bientôt qu'il falloit mourir, & il ne regarda sa
mort que comme la fin de ses infortunes. Il
fit venir son fils, le seul qui lui restoit de plu-
sieurs qu'il s'étoit vus autrefois. Il se nom-
moit Oüen Tider, & pouvoit lui tenir lieu de
tous ceux qu'il avoit perdus. Il avoit 18 ans,
& depuis trois Campagnes il suivoit son Pere
dans les Armées, & partageoit avec lui tou-
tes les fatigues de la guerre. Je vais mourir,
dit Léolin à Tider, en l'embrassant, & je vous
laisse de moi un souvenir bien odieux, puis-
que je vous ai perdu ce que vos peres m'a-
voient laissé. Tâchez d'être plus digne d'eux.
Cependant, dans quelque extrémité que la
fortune vous réduise, souvenez vous toujours
que la vertu en est indépendante; qu'un-hon-
nête-homme peut être malheureux, mais
qu'il ne peut être criminel.

Léolin mourut quelques jours après, & Ti-
der, outre la douleur que la perte d'un si grand
homme lui donna, se trouva environné d'affai-
res & de dangers. Il avoit pris, avec la mê-
me audace que son père, le nom de Prince
de Galles- Henri IV. Roi d'Angleterre, ve-
noit de mourir, & son fils Henri V. indigné
contre Tider, entra en Galles avec 25000.
hommes; Armée que la Province pouvoit à
peine contenir. Tider vit l'orage qui s'aprê-
toit, & n'en fut pas effrayé. Il n'avoit pour
compagnon de sa défense qu'Alfred. C'étoit
un brave Gallois, à-peu-près de son âge &
de sa résolution. Il faut mourir, Alfred,
lui dit Tider, & montrer par une mort glo-



REINE D'ANGLETERRE. 3

rieuse que nous étions dignes d'une plus longue vie. Il sortit de Milford, la seule place qui lui restoit, avec 2000 hommes, aussi désespérés que lui; & s'alla camper dans un défilé, par où l'Armée Angloise devoit passer pour arriver à Milford. Le Roi d'Angleterre admira son audace, & ne l'en attaqua pas moins: mais il trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. Comme Tider ne pouvoit être enveloppé, il n'avoit d'autre désavantage, que celui de voir son ennemi substituer des gens frais au nombre prodigieux qu'il lui tuoit. La bataille dura un jour entier, & Tider y effraya les Anglois par des actions inouïes de force & de valeur. Il perça trois fois jusqu'à la tente du Roi, & combattit main-à-main contre ce Prince, qui eût été la victime de ce furieux ennemi, si les Anglois ne la lui eussent enlevée. La valeur désespérée ne peut rien au-dessus de ce que fit Tider. La nuit sépara les deux Armées; & si celle des Anglois se trouva diminuée de 4000. hommes, Tider vit la sienne réduite à 500, dont la moitié étoit couverte de blessures. Cependant il se prépara à commencer le combat, aussi-tôt que le jour paroîtroit; & ses vaillans soldats se serrèrent autour de lui pour le seconder. Ce n'est pas que, ni lui, ni eux, se flattassent d'aucun succès, mais c'est qu'ils cherchoient un trépas illustre. Alfred les sauva d'une résolution qui tenoit plus du désespoir que de la valeur. Pourquoi, leur dit-il avec une liberté qui convainquit Tider, pourquoi voulez-vous donner à vos ennemis la satisfaction d'affou-

4 CATHERINE DE FRANCE,
vir leur vengeance dans votre sang ? Ne
courez-vous pas à une mort certaine ? Quel-
le gloire peniez-vous acquérir en périssant
en furieux ? Ne vous faites point un fantôme
de la gloire ; vous en aurez plus , ou à dé-
fendre Milford , qui peut tenir long-temps
contre les Anglois , ou à vous réserver pour
d'autres occasions. Manquerez-vous de pro-
tecteurs ? La France est en guerre avec le
Roi d'Angleterre. Elle nous offre un azile ,
d'où nous pourrons sortir plus en état de nous
venger.

Ces raisons étoient puissantes. Tout le
monde les goûta , & l'on prit la résolution
sur le champ de s'aller jeter dans Milford :
mais le malheur de Tider l'y avoit devancé.
Les habitans en avoient fermé les portes ,
résolus de n'y recevoir que les vainqueurs ,
& de ne pas courir à une perte certaine , pour
remplir la valeur de Tider. Ce malheureux
fut touché de l'infidélité de ses sujets ; &
si Alfred ne l'en eût empêché , il auroit pris
une seconde fois le parti d'aller périr au mi-
lieu des lances Angloises. Alfred le fit ré-
soudre à se sauver. Tider congédia , les lar-
mes aux yeux , sa vaillante troupe : il l'ex-
horta à chercher son salut dans la clémence
du Roi d'Angleterre , qui n'étoit irrité que
contre lui. Il parcourut ensuite la côte avec
Alfred & deux ou trois des plus confidens
serviteurs de sa maison ; & ayant trouvé un
des Brigantins dont elle est ordinairement
remplie , il s'embarqua avec ses amis , & dé-
barqua à Vannes peu de jours après , n'em-



REINE D'ANGLETERRE. 5

portant d'Angleterre que l'espérance d'y rentrer.

Tider arriva à la Cour de France, & alla saluer le Roi Charles VI. Ce Prince, né avec toutes les dispositions qui forment les grands Rois, avoit eu le malheur de tomber dans une fureur violente, qui l'avoit privé de la raison & avoit jeté son Royaume dans des désordres épouvantables. L'ambition de gouverner l'Etat durant la maladie du Roi, avoit armé les Princes les uns contre les autres. Le Duc de Bourgogne avoit pour lors le dessus. Ses intelligences avec la Reine Isabelle de Baviere, l'avoient rendu Maître du Gouvernement; & cette Princesse, également habile & violente, n'avoit pas fait difficulté de sacrifier les plus tendres sentimens de la nature au plaisir de regner. Elle s'étoit unie au Duc de Bourgogne contre le Dauphin Charles, son propre fils; elle l'avoit chassé de la Cour; & contente d'y dominer, elle avoit laissé au Duc de Bourgogne le soin du Gouvernement.

Le Roi avoit quelques bons intervalles, & dans ces momens il paroissoit signe de sa fortune. Il étoit en cet état, lorsque Tider lui fut présenté par le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, à qui Tider s'étoit d'abord adressé. Le Roi fut surpris de sa bonne mine, & son esprit ne le satisfit pas moins. Tider s'humilia sans bassesse, & demanda du secours avec un certain air de grandeur qui faisoit connoître au Roi que cette grace seroit avantageuse à la France.

Le Roi l'écouta avec bonté. Comme la

6 CATHERINE DE FRANCE,
Campagne étoit presque finie, il remit au Printemps le secours qu'il lui promit. Cependant il ordonna au Comte de Charolois de prendre cet Etranger sous sa protection, & de lui procurer jusqu'à ce temps-là tous les plaisirs de sa Cour.

Le Comte de Charolois emmena Tider à l'Hôtel de Bourgogne. Il lui fit donner un appartement, & le lendemain il lui envoya du linge, un habit à la Françoisse, & une bourse remplie d'or lui faisant dire fort civilement, qu'il ne fit point difficulté de demander encore tout ce dont il auroit besoin; qu'il avoit reçu ordre du Roi de le lui donner; & que Sa Majesté sçavoit bien que les Anglois ne lui avoient pas donné le temps d'emporter son équipage.

Tider se trouva accablé de tant de générosité. Il alla aussi-tôt en remercier le Comte de Charolois & le Roi. Ils trouverent que son nouvel habillement lui séyoit infiniment, & tous ceux qui virent Tider, furent également charmés de son air & de sa bonne mine. Ils ne comprenoient pas qu'un pareil homme eût pu naître à l'extrémité de l'Angleterre, dans un païs sauvage & barbare; & qu'il parût à la Cour de France, la plus polie de l'Europe, aussi poli & aussi accoutumé à ses manieres, que s'il eût été élevé dans toutes ses délices.

Tider avoit le visage ovale, le front uni, le nez aquilin, les yeux noirs, les lèvres vermeilles, le teint bruni par l'air & les voyages, la taille haute, & un je ne sçai quoi répandu dans toute la personne qui touchoit

REINE D'ANGLETERRE. 7

les plus indifférens. Il étoit bien fait, propre, civil; sa conversation étoit sérieuse, & le ton de sa voix agréable.

Son esprit étoit plus délicat que son éducation ne le promettoit. Il en avoit infiniment. L'ame grande & élevée, susceptible cependant de toutes les tendresses de l'amour; brave, intrépide, & que le malheur de sa fortune rendoit plus fier qu'il n'étoit naturellement.

Le Comte de Charolois le mena chez la Reine, qui avoit témoigné de l'impatience de le voir, sur le récit que le Roi lui en avoit fait. Elle étoit avec Madame Catherine, la seule de ses filles qui restoit à marier, & qui à l'âge de 16. ans étoit d'une beauté achevée. Tider soutint auprès d'elles le caractère que la renommée lui avoit donné. Il admira la majesté de la Reine, mais il fut ébloui de la beauté de Madame.

Cette Princesse étoit d'une taille médiocre, mais si fine & si bien proportionnée, qu'on n'y eût pu trouver le moindre défaut. Elle avoit le visage rond, les cheveux du plus beau blond du monde, tous les traits du visage réguliers, les yeux bleus & languissans, les lèvres & les dents admirables, les bras & les mains d'une beauté parfaite. On ne pouvoit soutenir l'éclat de son teint, & la beauté de sa gorge ôtoit la raison à tous ceux qui étoient allez heureux pour l'entrevoir.

La douceur & la bonté de son esprit lui attiroient tous les cœurs. Il étoit solide & engageant, naturellement porté aux bienfaits, exempt de toutes les foiblesses de son sexe, & ne connoissant de passions que la pitié, la

8 CATHERINE DE FRANCE,
générosité, & toutes les suites d'une amitié
tendre & raisonnable.

Ces deux personnes ne se virent pas sans émotion. Tider parut à Madame le plus accompli Cavalier qu'elle eût vu, & cette Princesse jeta dans l'ame de Tider un trouble que la Reine imputa à la majesté de son rang, mais qui avoit une cause bien plus hardie. Il sortit de chez la Reine rempli des plus agréables idées. Madame, qui n'approfondissoit pas la source des bontés qu'elle avoit pour Tider, l'avoit traité avec plus d'honnêteté que n'en pouvoit espérer un Etranger. Elle y étoit entraînée par un mouvement violent; & comme elle l'attribuoit à la compassion, elle ne s'étoit point gênée.

Les traits de l'amour sont imperceptibles; ils agissent en un moment, & cependant ils laissent de profondes blessures. Il ne consulte, ni la raison, ni la vraisemblance; un moment suffit pour dompter Tider, & pour vaincre Madame. Cette sympathie avec laquelle on prétend que nous naissons tous, avoit destiné cette Princesse, dès sa naissance, à soupirer pour un Gallois, né véritablement avec tout le mérite d'une honnête homme; mais d'une maison inconnue aux Princes de l'Europe, & d'une fortune si médiocre, qu'à peine eût-il pu prétendre à devenir l'un de ses principaux domestiques.

Madame étoit trop vertueuse & trop raisonnable pour s'abandonner à une passion indigne du rang qu'elle tenoit dans le Monde, & Tider étoit trop sage pour se laisser aller à des impressions aussi téméraires. Leur foibles-

REINE D'ANGLETERRE. 9

blesse se servit de leur raison pour prendre des forces. Madame se persuada que la seule générosité l'intéressoit pour Tider. C'étoit un malheureux que la fortune avoit dépouillé. Elle s'imagina que les bontés du Roi autorisoient les siennes. Tider étoit entraîné par une beauté plus qu'humaine; mais il ne croyoit pas ressentir d'autres mouvemens que ceux d'une admiration profonde, & d'une estime respectueuse. Ainsi, dans ses commencemens l'amour se cache, & nous empêche de prévenir ses désordres. Il s'accroît dans son déguisement, & ne paroît à nos yeux que quand il est assez fort pour ne plus craindre notre raison.

Tider alloit tous les jours chez la Reine. Il voyoit Madame à toutes les parties de plaisir qui se faisoient. Comme il avoit eu une éducation heureuse, on lui avoit appris dès sa jeunesse le François, qu'on parloit alors communément en Angleterre. Il s'instruisit bientôt à la Cour de toutes les délicatesses de cette langue. Il ne paroissoit en lui rien d'étranger. Toutes ses actions avoient une grace merveilleuse. Il étoit l'admiration & l'étonnement de la Cour.

Il y avoit peu de personnes à qui il ne plût. La Reine, qui avoit elle-même infiniment d'esprit, le trouva tout-à-fait de son goût. Elle résolut de se l'attacher, & elle ne fit point de difficulté de l'honorer de sa confiance. Madame entroit dans ce que la Reine communiquoit à Tider; & Tider trouvant tous les jours le moment de parler à cette jeune Princesse, & d'avoir avec elle de ces

10 CATHERINE DE FRANCE,
conversations où l'on s'insinue aisément dans
les cœurs lorsque l'amour les anime, il ache-
voit de se perdre, & traînoit après lui Ma-
dame dans le précipice.

L'éloignement qu'il y avoit de Tider à Ma-
dame, ne laissoit présumer à personne qu'il
osât lever les yeux jusqu'à elle. Ses visites
paroissoient sans conséquence. La Reine elle-
même n'y faisoit aucune attention. Elle le
laissoit souvent avec Madame. Ils profitoient
merveilleusement de ces occasions. Tider
s'attachoit à plaire, & ses soins ne s'adressant
pas à une personne indifférente, on ne peut
guere exprimer les charmes qu'il trouvoit
dans la conversation de Madame. Plus heu-
reux mille fois qu'il ne pensoit, que cette
belle Princesse les partageât avec lui.

La Reine s'étoit ouverte à lui de ses senti-
mens les plus secrets. Elle lui avoit laissé
voir le desir de regner dont elle étoit animée;
la haine qu'elle portoit au Dauphin; l'union
étroite qu'elle avoit avec le Comte de Cha-
rolois, qui avoit épousé une de ses filles;
enfin, l'inclination violente que la nature lui
avoit donnée pour Madame, & qui étoit telle
qu'elle ne pouvoit jamais être contente, qu'elle
ne la vît placée sur un Trône. Je vous
ouvre mon cœur, disoit-elle à Tider: je
compte extrêmement sur votre discrétion;
mais ne pourrois-je point compter sur votre
bras? J'ai ouï parler de votre valeur comme
d'un prodige. Si vous voulez l'employer en
France, vous le ferez plus utilement qu'ail-
leurs; elle y trouvera des récompenses plus
proportionnées, & je me charge de vous fai-



REINE D'ANGLETERRE. II

re donner de l'emploi. Votre Majesté me flatte agréablement, répondit Tider; mais il me souvient sans-cesse que mes Ayeux m'avoient laissé un Etat que j'ai perdu, & je ne puis abandonner qu'avec peine l'espérance de le recouvrer. Cependant, Madame, je laisse Votre Majesté maîtresse de ma destinée. Je serois bien fâchée de vous contraindre, reprit la Reine. Consultez-vous plus à loisir; votre Pays est subjugué, & le Roi d'Angleterre, qui l'a conquis, a toujours sur pied de puissantes armées. Prenez garde de périr dans une entreprise téméraire.

Le Roi, qui survint dans ce moment avec une foule de Courtisans, finit la conversation de Tider avec la Reine. Il se retira chez lui, occupé des dernières paroles de cette Princesse. Il y fit quelques réflexions. Laisserai-je, disoit-il en lui-même, possesseur tranquille du bien de mes Ayeux leur mortel ennemi? Resteraï-je esclave dans une Cour étrangère, né libre & sans maître? Mais, ajouta-t-il en poussant un soupir, que cette Cour a de charmes! La Reine m'y offre sa protection. Madame m'y honnore d'une amitié glorieuse. Pourrois-je quitter cette aimable Princesse? Pourquoi ne la quitterai-je pas, reprit-il tout étonné? Qué veut dire le penchant que j'ai à ne point abandonner Madame, la répugnance que je sens à la perdre de vue? Quel intérêt y prens-je? Je tremble toutes les fois que je la vois. Je crains qu'on ne me surprenne en la regardant. L'amitié connoît-elle ces empressemens, cette timidité, cette violence? Hélas! si je ne me trompe, j'ai senti les

12 CATHERINE DE FRANCE,

traits de l'amour. Voilà le portrait que m'en faisoit Alfred, lorsqu'il me reprochoit, pendant la vie de mon Pere, mon indifférence pour les Dames de Milford. Malheureux ! j'aime une Princesse qu'il ne m'est pas permis de regarder.

Alfred entra sur ces entrefaites, & lui trouva les yeux tout mouillés de larmes. Qu'avez-vous, Seigneur ? lui dit-il avec une tristesse qui partageoit la sienne. J'aime, s'écria douloureusement Tider. Alfred sourit à ce discours. Vous êtes bien fier, lui repliqua-t-il avec gaieté, si vous ne pouvez même souffrir de l'amour. Ah, que tu plaisantes mal-à-propos, ajouta Tider. Tremble, en apprenant que c'est Madame qui m'a vaincu. La fille du Roi ! s'écria Alfred. A quoi avez-vous pensé ? Est-ce un amour téméraire que j'ai voulu insinuer dans votre cœur ! Il faut se vaincre, Seigneur ; il faut éviter les malheurs qui suivroient votre hardiesse. Toi, qui me donnois autrefois des leçons d'aimer, répondit Tider, crois-tu qu'on puisse choisir sa chaire ? Ai-je pu fuir des coups inévitables, & pensez-tu que je puisse cesser d'aimer ? Non, non, Alfred. Les victoires de Madame sont complètes. Je ne m'apperçois que d'aujourd'hui que je l'aime ; mais, hélas ! il y a long-temps que cet amour est dans mon cœur, & je sens bien que je l'aimerai toute ma vie. Evitons cependant de découvrir notre extravagance. Cessons de voir Madame ; hâtons le secours que le Roi m'a promis ; allons mourir dans notre patrie. Tu seras le seul témoin de ma foiblesse.



REINE D'ANGLETERRE. 13

Tider s'affermit dans cette résolution, & commença à être plusieurs jours sans aller à l'Hôtel de Saint Paul, où le Roi étoit logé. Son devoir l'obligea d'y aller faire sa cour à ce Prince, & il ne put se dispenser d'entrer dans l'appartement de la Reine, pour la saluer; mais il prit si mal son temps, qu'il trouva cette Princesse sortie, & Madame seule dans la chambre de la Reine, avec Mademoiselle de la Fayette, l'une des Filles d'honneur de Madame.

Tider aborda Madame avec un air extrêmement timide. Et d'où venez-vous, Tider? lui dit cette Princesse. Il y a long-temps que nous ne vous avons vu. Que je suis heureux, Madame, répondit-il, que vous vous en soyez aperçue! Ce reproche m'est bien avantageux. Vous ne sçauriez douter, continua Madame, que la Reine & moi ne soyons bien aises de vous voir; & vous ne nous feriez pas plaisir d'être toujours aussi long-temps sans le faire que vous avez été la dernière fois. Vous comblez de trop d'honneur, reprit Tider, un malheureux Etranger, & vous ne songez pas, que vos manières bonnes & généreuses pourroient inspirer de la présomption dans son cœur. La fortune l'a réduit dans un état où sa vue ne peut être qu'importune. Depuis quand, Tider, dit Madame, tenez-vous un langage si injuste? Si la fortune vous a maltraité, le Roi peut réparer son caprice; mais je ne croyois pas qu'elle eût part à l'amitié. Je n'ai regardé que votre mérite, quand je vous ai offert la mienne. Je croyois pouvoir compter sur la

14 CATHERINE DE FRANCE,
vôtre mais je vois bien que vous ne l'ac-
dez pas si facilement. Tider fut terrassé
ce discours obligant. Toutes ses résolut
s'évanouirent : il tomba aux pieds de Ma-
me, & ne put retenir les larmes qui c
loient de ses yeux. Princesse trop géné-
se ! lui cria-t-il, songez-vous bien à
vous prodiguez des bontés si précieuses ?
l'amitié d'un malheureux, dont vous ter-
gnez faire quelque estime, n'est pas di-
d'une de vos pensées. Ne croyez pas
je donne ce nom aux sentimens que je res-
pour vous. L'estime la plus respectue
& la soumission la plus profonde, les c
poseront elles seules ; & pour cette amiti
lustre que vous daignez m'offrir avec tan
générosité, je la reçois de tout mon cœ
& je ne serai jamais content que je n
tâché de la mériter aux prix de mon san-
de ma vie.

Madame étoit charmée des protestation
Tider. Elle y découvroit une tendresse
sez semblable à celle qu'elle avoit ad-
dans son cœur sous le nom d'amitié. Ell
releva avec douceur, & lui dit encore n
honnêtetés. Ne songez plus à un Païs ba-
re, poursuivit-elle, qui vous seroit p
être fatal, & qui vous feroit perdre à
amis. Demeurez en France, & croyez q
ne vous y oubliera pas. Je n'ai plus de
lonté que la vôtre, répondit Tider ; &
pouvez disposer de moi comme d'une de
créatures.

Il sortit, & Madame apprit à la Reir
résolution qu'il avoit prise. La Reine ex-

REINE D'ANGLETERRE. 15
moigna de la joie. Depuis que j'ai perdu mon Frere, disoit-elle à Madame, je n'ai trouvé personne à qui j'aie pu me confier. Tider est honnête homme, il a de l'esprit & du courage: ces trois qualités sont aussi glorieuses que rares. Je prétens le faire Capitaine de mes Gardes. Madame n'étoit point trop contente que la Reine songeât à s'attacher si étroitement Tider. Souvenez-vous, Madame, répondit-elle à la Reine, que la Fayette, qui a cette charge, est entièrement dans vos intérêts; & qu'il a une Sœur auprès de moi, pour qui vous avez quelquefois témoigné de la bonté. Je pense à tout cela, reprit la Reine. Le Roi va faire la Fayette Lieutenant-Général; & pour sa Sœur, je crois que vous voudrez bien me la donner. Je la ferai épouser à Tider, & je prends sur moi le soin de leur fortune.

Madame fut consternée de ce discours, & n'y repliqua pas un seul mot. Son cœur se trouva saisi d'une douleur inconnue. Elle quitta la Reine, & se retira dans son appartement. Là, elle s'abandonna à la tristesse. Pourquoi m'opposai-je, disoit-elle, à la fortune de Tider? Que veut dire le chagrin que ce mariage m'inspire? Regarderois-je autrement Tider que comme un malheureux que son mérite ne rend pas digne de son infortune? Elle s'arrêta-là tout à coup, & s'examinant, pour ainsi dire, de plus près, elle fouilla jusqu'au fond de son cœur, pour découvrir les sentimens qu'elle avoit pour Tider. Qu'elle y reconnut de tendresse & de bonté! El-

16 CATHERINE DE FRANCE,

le frémit en le remarquant, & bien-qu'elle fût seule elle rougit de honte. Quelle entrée, se dit-elle toute étonnée, ai-je donné dans mon cœur à cet étranger? Hélas! je pensois l'honorer d'une amitié que la compassion avoit fait naître. Pitié dangereuse, jusqu'où avez-vous été? Je ne verrai point, sans une douleur extrême Tider marié à la Fayette. Je le sens bien, je m'aveugleroia en vain. Mais qui est-il, reprenoit-elle, & qui suis-je? L'éclat de mes ayeux, la fortune de mon pere, la noblesse de ma maison, la premiere du Monde; tant de gloire a-t-elle pu me cacher la naissance abjecte de Tider, & l'état honteux de sa fortune? Malheureuse, je nourris mon extravagance. Etouffons-la pour jamais, & commençons à n'y plus penser. Allons trouver la Reine. Applaudissons à son dessein; pressons le mariage de Tider.

La Fayette entra dans ce moment dans la chambre de Madame. La Reine veut te marier, lui dit Madame, en faisant un effort sur elle, & elle veut te donner Tider. La Fayette fut émue à ce discours. Elle n'avoit point vu Tider avec indifférence. Sa sagesse, qui étoit au-dessus de son âge, avoit empêché que personne n'eût remarqué le penchant qu'elle avoit pour lui. On lui apprenoit tout d'un coup qu'on le lui destinoit pour époux. Elle ne put dissimuler sa surprise & sa joie.

La Fayette n'étoit point un parti au-dessous de Tider. Sa naissance étoit distinguée. Sa beauté auroit paru, si elle n'eût point

été à la suite de Madame. On ne pouvoit avoir l'esprit mieux tourné. Enfin, son Frere & elle possédoient des biens assez considérables, pour ne pas faire regretter à Tider la perte de ses espérances.

La Fayette avoit remarqué que Madame ressentoit toujours beaucoup de joie lorsqu'elle voyoit Tider; mais elle n'avoit pas pénétré la source de cette joie, ou du moins elle avoit feint de ne la pas connoître. Madame lut sur le visage de la Fayette le plaisir que la nouvelle qu'elle lui venoit d'apprendre lui donnoit: elle vit bien que son cœur n'étoit pas le seul sur qui Tider eût fait des impressions, & elle songea avec douleur qu'il devoit en faire sur tout autre que sur le sien.

Le lendemain, Madame alla trouver la Reine, lui apprit la disposition où elle avoit trouvé la Fayette, & approuva beaucoup son dessein. Elle parloit bien contre son cœur; & malgré toutes ses résolutions, elle se flattoit que Tider ne pourroit consentir à ce mariage. Aurois-je la honte, se reprochoit-elle, d'y avoir seule de la répugnance? Elle rappelloit les regards & les discours de Tider. Tout la confirmoit qu'il étoit aussi hardi qu'elle étoit foible.

En effet, Tider devenu moins timide par les bontés de Madame, & s'abandonnant sans réserve à sa passion, vint voir la Reine ce jour-là même. Il étoit d'une propreté qui rehaussoit sa bonne mine. Il la trouva avec Madame, & s'approcha d'elle avec un air tout-à-fait noble. Vous avez dessein de faire des conquêtes, Tider, lui dit la Reine

12 CATHERINE DE FRANCE,
en riant, & je vous en destine une digne de
vous. Je veux travailler à votre fortune,
de manière que vous ne souhaitiez plus rien.
Je vous donne la charge de Capitaine de mes
Gardes; & si vous voulez penser à la Fayette,
je vous réponds que vous serez écouté.
Peut-être avouerez-vous, lorsque vous la
connoîtrez plus particulièrement, que je ne
pouvois vous faire un présent plus considéra-
ble.

Tidér put à peine cacher l'indignation que
ces deux offres lui causerent. Il étoit né
Souverain, & on le vouloit mettre au rang
des domestiques de la Reine. Il adoroit Ma-
dame, la plus belle Princesse de son siècle,
& on le vouloit marier à la Fayette. Aussi
ce jeune-homme, également hardi & présomp-
tueux, ne balançoit point à refuser une Reine
sa Protectrice. Je suis confus, lui répondit-
il, en tâchant de se contraindre, des soins que
Votre Majesté veut bien prendre de moi, &
il ne peut jamais m'arriver de plus grand hon-
neur que de passer ma vie à son service; mais,
Madame, souffrez que je diffère quelque
temps à l'accepter. Votre Majesté voudroit-
elle me donner une charge que je n'ai point
méritée, qu'aucune action de valeur ne m'a
dû faire espérer? La Campagne s'approche,
permettez que je justifie votre choix. Pour
Mademoiselle de la Fayette, je suis au déses-
poir que mon aveuglement s'oppose à mon
bonheur: mais, Madame, je ne me sens rien
pour elle; & j'ai la foiblesse de croire qu'un
mariage ne peut être heureux, si l'inclination
n'en est la baze.

La Reine fut choquée du refus de Tider, & comme elle étoit susceptible de tous les mouvemens d'une colere violente, elle ne put s'empêcher de lui témoigner son dépit. Je croyois ne m'être pas trompée, lui dit-elle avec fierté, dans l'opinion que j'avois conçue de vous; mais vous me faites voir que vous êtes Etranger, & que vous n'avez pas laissé en Galles la férocité de votre Nation. Je vous dispense avec plaisir d'accepter les deux partis que je vous avois proposés. Je pénétre que vous regretteriez sans-cesse votre Patrie. Eh bien, lui dit-elle avec un souris amer, je presserai le Roi qu'il vous y renvoie.

La Reine entra en même temps dans son Cabinet, & Madame se leva pour la suivre. La démarche de Madame toucha Tider; il ressentit une douleur mortelle de voir qu'elle l'abandonnoit. Eh quoi! Madame, lui dit-il d'un ton triste, partagez-vous la colere de la Reine, & suis-je assez malheureux pour vous avoir offensée, en refusant un mariage auquel je ne puis jamais consentir? Madame s'arrêta au discours de Tider, & s'étant tournée vers lui avec beaucoup de douceur: Je n'entre que comme je le dois, lui dit-elle, dans les sentimens de la Reine, & je ne la suis que parce qu'il est de la bienséance que je le fasse. Mais quel est votre aveuglement d'avoir irrité la Reine? Avez-vous oublié tous les égards qu'elle a eus pour vous? Et quelles peuvent être les raisons qui vous font refuser des témoignages si assurés de sa protection? Ah! Madame, reprit languissamment

20 CATHERINE DE FRANCE,

Tider, croyez-vous qu'on soit ainsi le maître de son cœur ? Le mien est né, je l'avouerai, avec toute la fierté & toute la férocité, puisque ce mot plaît à la Reine, des Princes mes Ayeux. Je ne sçais même si je n'ai point renchéri sur leur orgueil ; mais celle qui a triomphé de mon cœur est autant au-dessus de Mademoiselle de la Fayette, que vous effacez toutes les beautés de la Terre. Les yeux de Tider, en proférant ces paroles, étoient attachés sur Madame. Elle le regarda elle-même d'une manière qui lui fit connoître qu'elle l'entendoit. La honte que sentit Madame, & qui lui fit presque aussi-tôt baisser les yeux, acheva de persuader Tider qu'il ne s'étoit pas trompé. Il poursuivit donc son discours avec plus de hardiesse. Je me flatte, continua-t-il, que vous serez plus indulgente que la Reine, & que vous ne condamnerez pas le refus que j'ai fait de Mademoiselle de la Fayette, après que je vous aurai appris le peu de proportion qu'elle a avec la personne que j'adore. Peut-être aussi, Madame, que vous m'accuserez d'extravagance & de présomption. Vous le feriez justement, si j'avois conçu l'ombre seule d'une téméraire espérance. Mais non, Madame, je me connois parfaitement. Le Ciel & la Terre ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre, que je le suis de celle qui a tout pouvoir sur moi. Elle ne sçaura jamais sa victoire, que par mon respect & ma soumission. Un silence éternel couvrira ma témérité ; mais enfin, je mourrai en l'aimant, & je ne me reprocherai jamais de lui avoir donné une indigne Rivale.

Une espèce d'enchantement retenoit Madame auprès de Tider. Elle l'écoutoit avec plaisir, elle approuvoit toute sa conduite; & lorsqu'elle jettoit par hazard les yeux sur lui, eile le voyoit dans un état qui agitoit puissamment son ame. Enfin, se reprochant de l'écouter trop long-temps, elle prit le chemin du Cabinet; mais elle ne put s'empêcher de lui répondre. Tider, lui dit-elle, je ne puis vous blâmer de refuser la main d'une personne que vous n'aimez pas: mais je vous dirai avec cette amitié que je vous ai toujours témoignée, que la passion que vous avez pour une personne qui est au-dessus de vous, ne peut vous attirer qu'une suite prodigieuse de malheurs. Vous voyez qu'elle détruit présentement votre fortune: je souhaite qu'elle ne vous soit pas plus fatale.

Elle le quitta aussi-tôt, & ses dernières paroles flatterent agréablement ce jeune téméraire. Il sortit de l'Hôtel de Saint-Paul, & s'étant retiré chez lui, il fit part à Alfred de tout ce qui lui étoit arrivé. Elle m'a bien entendu, s'écrioit-il avec transport, & elle ne s'en est point irritée. Heureux Tider! n'as-tu pas vu ses yeux applaudir à ta hardiesse? Crois que si tu as choqué la Reine, tu n'as point offensé celle que tu considères plus que la Reine. Prenez garde, Seigneur, lui dit Alfred, que vous ne vous flattiez un peu trop. Madame, il est vrai, ne s'est point emportée contre vous, mais elle n'a pas dû le faire. Elle a dû feindre de ne pas comprendre tout ce que vous lui disiez. Elle l'a désapprouvé autant qu'elle l'a pu. Ah! Seigneur, que je

22 CATHÉRINE DE FRANCE,
crains que ces dernières paroles ne soient une
prédiction trop véritable ! Il arrivera, reprit
Tider, tout ce qu'il pourra, mais ces ré-
flexions ne sont plus de saison. Mon amour
ne finira qu'avec ma vie. Il est un temps où
l'on peut encore balancer ; & ce temps-là est
passé pour moi. Mais, Seigneur, repliqua
Alfred, avez-vous songé à ce que vous fai-
tes ? Où peuvent vous mener des pensées si
vaines ? Quel est votre but & votre espéran-
ce ? De l'espérance ! Alfred, interrompit Ti-
der. Ah ! je n'ai pas encore perdu la raison.
Je sçais que je sors d'un sang peut-être le plus
noble de la Terre, puisqu'il remonte au grand
Callotlader : mais je suis en même temps con-
vaincu, que cette origine passe dans l'Europe
pour être imaginaire ; & l'état où la fortune
m'a réduit, ne contribue pas à détruire cette
opinion. Je vois l'élévation de Madame sans
m'approcher d'elle. J'aime enfin, parce qu'il
n'est pas en mon pouvoir de ne pas aimer ; &
toute mon espérance est une mort glorieuse,
qui fasse connoître à cette Princesse que j'au-
rois été digne d'elle, si la fortune ne s'y étoit
point opposée.

Tider ne combattit donc plus sa résolution.
Il défendit même à Alfred de la combattre,
& il ne s'occupa plus que du souvenir flatteur
des dernières paroles de Madame. Ce qui le
chagrinoit, c'est qu'il n'osoit plus aller si sou-
vent chez la Reine. Il craignoit ses brusque-
ries, & qu'elle ne devinât le motif qui le con-
duisoit chez elle, après en avoir reçu des du-
retés. Dans l'incertitude de ce qu'il devoit
faire, il rechercha les lieux où la Reine pou-

voit aller , afin de reconnoître s'il étoit absolument mal auprès d'elle. Il la trouva, le jour suivant , chez Madame de Charolois. Madame étoit avec elle. Monsieur de Charolois y étoit seul de Prince, & Tider fut plus heureux qu'il ne pensoit. La Reine lui parla la première; & si ce ne fut pas avec autant de bonté qu'elle avoit accoutumé de le faire, ce fut au-moins avec une indifférence qui fit connoître à Tider qu'elle ne conservoit pas beaucoup de ressentiment de sa conduite. Il commença dès ce jour-là, d'en avoir une auprès de Madame, qui plût infiniment à cette Princesse. Il gardoit en la voyant une soumission & un respect profond. Dévoré de la plus violente passion du monde, il ne lui échappoit aucun signe ni aucun regard qui la pût faire remarquer à ceux mêmes qui en auroient eu connoissance. Il embrassoit avec joie les occasions d'entretenir Madame, qui se présentoient d'elles-mêmes; mais il ne sembloit pas qu'il les recherchât, & dans ces conversations son amour lui fournissoit les termes les plus touchans & les expressions les plus tendres. Son discours étoit rempli d'esprit, de feu & d'agrémens. Il prévenoit tous les sentimens de Madame, & ne les combattoit quelquefois que pour les mettre dans tout leur jour. Lorsqu'il étoit seul avec elle, il lui échappoit quelques mots qu'il sembloit ne pouvoir retenir, qui laissoient voir à cette Princesse l'ardeur qui le consumoit, sans qu'ils s'adressassent directement à elle, ni qu'elle pût s'en offenser: & véritablement une autre personne ne les auroit pas entendus; mais Madame pé-

24 CATHERINE DE FRANCE,
nétoit toute leur force, possédée elle-même
d'une flamme impétueuse, parvenue à un
point que sa raison étoit impuissante pour la
détruire. Quelquefois Tider regardoit cette
Princesse d'un air languissant, qui s'expliquoit
mieux que les paroles les plus claires; mais
cela ne lui arrivoit jamais, qu'il n'eût pris les
précautions de ne pouvoir être remarqué de
personne: & toute la consolation de ce mal-
heureux Amant consistoit à surprendre quel-
quefois des regards de Madame peu différens
des siens. Il ne se pouvoit que la con-
duite sage & adroite de ce jeune Cavalier,
le plus parfait de l'Europe, n'augmentât la
blessure de la Princesse, qui, se fiant sur sa
vertu, ne s'opposoit pas, comme elle l'au-
roit dû, au penchant que la nature lui avoit
donné pour cet Etranger.

L'esprit & l'agrément qui étoient répandus
dans toutes les actions & dans tous les dis-
cours de Tider, l'avoient rendu cher à Mon-
sieur & à Madame de Charolois. Comme il
demeuroit chez eux, ils avoient eu plus d'oc-
casions de le goûter. Monsieur de Charo-
lois sur-tout avoit pour lui une véritable
estime. Il oublioit avec lui sa dignité, per-
suadé que le mérite égale la fortune, si mé-
me il ne la surpasse. Tider étoit sensible aux
manieres de ce Prince, mais il ne s'en préva-
loit point pour songer à sa fortune. Un char-
me funeste lui faisoit mépriser tout ce qui
pouvoit l'élever. Toutes ses pensées étoient
tournées vers Madame. Sa vue lui tenoit
lieu de toutes ses espérances.

Il n'alloit plus si souvent chez la Reine,
mais

REINE D'ANGLETERRE. 25

mais il voyoit souvent la Princesse chez le Roi & chez Madame de Charolois. On mettoit Tider de toutes les parties. Monsieur de Charolois lui fournissoit de quoi soutenir le jeu qu'on jouoit à la Cour. Enfin, Tider eût été heureux, s'il n'eût pas brûlé d'un feu qui ne pouvoit jamais s'éteindre.

Pendant que l'adresse de cet Etranger trompoit toute la Cour, il ne croyoit pas qu'une fille pénétrât jusqu'au fond de son cœur. La Fayette prenoit intérêt en Tider malgré elle. On l'avoit flattée qu'elle l'auroit pour époux, on ne lui en parloit plus. Elle démêla, & qu'il l'avoit refusée, & la cause de son refus. Elle avoit découvert les sentimens de Madame il y avoit long-temps, & elle les découvroit encore toutes les fois qu'elle parloit avec elle de Tider.

Il sembla s'éloigner de la prudence qu'il s'étoit proposée, dans un Tournois qui se fit le jour de la naissance du Roi, dans les barrières de l'Hôtel de Saint-Paul; & il osa courir contre le Duc de Brabant avec un écu aussi audacieux que superbe. Il n'étoit que du plus fin acier, mais travaillé avec toute la délicatesse de l'art. Les quatre coins de l'écu renfermoient quatre événemens de l'Antiquité fabuleuse. Le premier représentoit les Titans foudroyés pour avoir voulu escalader le Ciel. Le second faisoit voir la chute de Phaëton, précipité du char de son Pere. Le troisieme dépeignoit Icare tombant dans la mer, pour avoir volé jusqu'au Soleil. Le quatrieme enfin, montrait Salmonée, frappé du véritable foudre, pour avoir osé contrefaire celui de

26 CATHERINE DE FRANCE,
Jupiter. Ces quatre Histoires étoient gravées
presque imperceptiblement. Aussi, comme si
Tider eût appréhendé qu'on ne les eût pas
démêlées, il avoit fait mettre au milieu,
mais d'une gravure bien plus grosse, un Ixion
tourmenté sur une roue fatale, à cause qu'il
avoit osé porter les vœux jusqu'à Junon. Les
flammes qui le dévoroient, cédoient à l'ar-
deur de celles qui tortoient de son cœur, &
on avoit mis au-dessous ces mots en gros ca-
ractere: LEUR SORT NE M'ETON-
NE PAS.

Animé de ces téméraires pensées, il ne
trouva personne qui lui pût résister. Il désar-
çonna le Duc de Brabant, & surmonta avec
autant de facilité le Comte de Nevers, le
Comte de Ligny, & le Maréchal de L'Île-A-
dam, estimés les plus braves lanciers de Fran-
ce. Le Duc de Bourgogne lui donna le prix
qu'on avoit destiné au Vainqueur, & le soir
toute la Cour se trouva chez le Roi.

On y parla beaucoup des armes de Tider,
& l'on chercha même le motif de la gra-
vure. Tider, à qui on le demanda, répon-
dit modestement qu'il n'y en avoit point d'au-
tre que l'imagination de l'ouvrier. Madame
de Charolois dit, qu'elle croyoit que Tider
avoit voulu par-là marquer son ambition, &
qu'il ne se soucioit par de périr, pourvu qu'il
arrachât au Roi d'Angleterre la Province de
Galles, qu'il lui avoit usurpée. D'autres rap-
porterent les paroles gravées sur l'écu de Ti-
der, à l'honneur qu'on lui avoit fait en souf-
frant qu'il combattît contre des Princes. Ma-
dame ne s'expliqua point sur cette matière;

ne. Que puis-je répondre là dessus à
Altesse, dit la Fayette, en prenant un
ot, pendant que son cœur souffroit une
e douleur ? Ce ne peut être que vous,
adame de Charolois. Tu es plus folle
, interrompit Madame toute émue ; aus-
elle quitta la Fayette, bien fâchée de
ir donné occasion de lui dire une véri-
elle vouloit cacher à toute la terre.
s ce temps-là le Comte de Clermont
d'Angleterre. Il étoit passé en ce Royau-
our y procurer la liberté du Duc de
on, son pere, qui avoit été fait prison-
la bataille d'Azincourt. Ce jeune Prin-
oit admirablement bien fait. Il avoit
oup de mérite, & ayant l'honneur d'é-
ince du Sang Royal, & d'être né l'hé-
de cinq Provinces (*), il tenoit à la
n rang proportionné à tant de qualités
ses. Le Roi, qui en étoit charmé,
souhaité de l'approcher de lui, & de
e épouser Madame. Il avoit comman-
ette Princesse de souffrir ses visites com-
elles d'un Prince qui devoit être son

28 CATHERINE DE FRANCE,
avoit fait dresser les articles de ce mariage,
& Monsieur de Clermont les avoit emportés
avec lui en Angleterre, afin que s'il ne pou-
voit obtenir du Roi d'Angleterre la liberté de
Monsieur de Bourbon, il fût du - moins signer
ces articles à ce Duc. Il y avoit six mois
qu'il étoit en Angleterre, & cela avoit fait
cesser le bruit de ce mariage: mais son re-
tour sans Monsieur de Bourbon, que les An-
glois n'avoient point voulu mettre à rançon,
fit présumer à toute la Cour, que Monsieur
de Clermont rapportoit la signature de son
pere, & que ce mariage se célébreroit avant
la Campagne, qui cependant s'approchoit.

Tider n'avoit appris qu'... parfaitement que
Madame fût destinée à Monsieur de Clermont.
Il fut aussi chagrin de son retour, que s'il
avoit espéré d'épouser cette Princesse. La
jalousie donna à sa douleur toute l'étendue
qu'elle pouvoit avoir. Tu me vois au déses-
poir, disoit - il à Alfred. Madame va épou-
ser Monsieur de Clermont: elle l'aime & el-
le en est sans - doute adorée. La tendresse
que j'ai découverte dans ses yeux, étoit pour
lui. Insensé, je me flattois d'y avoir part !
je m'abusois; ils s'aiment. Et pourquoi ne
s'aimeroient - ils pas ? Leur naissance & leur
fortune sont à peu près égales. Il n'y a que
moi dans le monde qui aime sans pouvoir
être aimé; il n'y a que moi qui suis en proie
à un amour que le bon - sens, & que la raison
condamnent.

Dans ce mortel déplaisir, il chercha Mada-
me, afin qu'elle pût au - moins lire dans ses
yeux la fureur qui le possédoit. Ne l'ayant



REINE D'ANGLETERRE. 29
point trouvée, ni chez Madame de Charo-
lois, ni chez la Dauphine Douairiere, il alla
chez la Reine, & fut assez heureux
pour rencontrer Madame seule avec la Fayette.
La Reine étoit allée voir le Roi à Vin-
cennes, où un accès violent de son mal l'a-
voit pris. Ces deux Amans sentirent, en se
voyant, tous les transports que cause un
amour que la sympathie a fait naître, sans
être autorisé du devoir. Ils ne songerent
point aux sentimens que la Fayette pouvoit
avoir pour Tider. Pour la premiere fois de
leur vie ils ne se contraignirent point.

Madame vit Tider dans un extrême acca-
blement. Qu'avez-vous, lui dit elle? Vous
seroit-il survenu quelque sujet de chagrin?
En-vérité, Madame, répondit-il, je n'en
ai jamais manqué, & même j'en ressens qui
ne finiront jamais. C'est à vous à ne connoître
que la joie. Monsieur de Clermont est de
retour d'Angleterre. Toute la Cour publie
qu'il est si heureux, que le Roi a bien voulu
jeter les yeux sur lui pour en faire votre Epoux.

Les yeux de Tider devenoient humides en
finissant ces paroles. La pitié que Madame
ressentit, eût bien dû soulager sa douleur.
Elle ne pouvoit pourtant être fâchée qu'il
fût si sensible à ce mariage, mais elle prit
soin de bannir sa tristesse. Je vous regarde
autrement que le reste de la Cour, lui ré-
pondit-elle, & je ne veux pas vous laisser
dans l'erreur dont elle est prévenue. Je vous
dis cela devant la Fayette, poursuivit elle
en regardant cette fille, parce que je me fie
également à vous & à elle. Monsieur de

30 CATHERINE DE FRANCE,

Clermont ne souhaite point de m'épouser. Il est vrai que le Roi l'a choisi pour être son Gendre, mais l'amour avoit prévenu le Roi. Monsieur de Clermont aimoit la Princesse de Bourgogne, sœur de Montieur de Charolois. Vous sçavez peut-être qu'il y a depuis longtemps une inimitié capitale entre les Maisons d'Orléans & de Bourgogne. La Maison de Bourbon s'est attachée à la première. Ainsi le pauvre Prince cachoit avec grand soin l'inclination qu'il ressentoit pour la Princesse de Bourgogne; & quoiqu'il n'en fût pas haï, il n'en étoit guère plus heureux, parce qu'il n'espéroit pas vaincre la haine que le Duc de Bourbon son pere porte au Duc de Bourgogne. L'honneur que lui fit le Roi de le choisir pour son Gendre, acheva de l'accabler. Il n'osa le refuser, mais il agit en honnête-homme. Il m'avoua son intrigue avec la Princesse de Bourgogne, & me demanda conseil avec une sincérité qui me plut. Tout ce qu'il a fait depuis, a été de concert avec moi; & au lieu de porter son pere à consentir à ce mariage, il doit l'en avoir détourné. Je n'ai point encore vu ce Prince depuis son retour; mais sa passion pour la Princesse de Bourgogne est si forte qu'elle l'aura fait réussir dans son projet.

A mesure que Madame parloit, Tider se rassuroit, & la Fayette n'avoit pas de peine à se confirmer tout ce qu'elle pensoit de l'un & de l'autre. Madame, reprit Tider, vous aurez peut-être fait un infidele. D'ailleurs, la plus grande & la plus belle Princesse du monde ne peut pas être long-temps sans être

REINE D'ANGLETERRE. 31

recherchée de tous les Rois de l'Europe. Telle est notre destinée, répondit Madame avec un soupir. Nous sommes les victimes de l'Etat ; & comme si l'on se désoit de notre choix, on ne nous permet jamais d'en faire. Que cette maxime est cruelle ! ajouta Tizer, & que leur défiance est injuste ! Quelque choix que vous eussiez fait, vous l'auriez d'abord rendu légitime, mais vous n'en pouvez faire qui ne soit digne de vous. Ils se dirent encore mille choses qui paroissoient indifférentes, & qui cependant avoient rapport à l'état de leur ame.

Le Comte de Clermont n'avoit pas réussi à détourner le Duc de Bourbon son pere, de consentir à l'honneur que le Roi vouloit faire à sa Maison. Il lui avoit remontré en vain, que ce choix venoit du Roi lui seul ; que la Reine & Madame y avoient de la répugnance ; & qu'il ne se pouvoit résoudre à épouser une Princesse qui ne l'aimoit pas. Monsieur de Bourbon ne goûta point toutes ces raisons. Il trouva si grand l'honneur que le Roi faisoit à son fils, qu'il passa par-dessus toutes ces considérations. Il commanda à Monsieur de Clermont de presser un mariage si glorieux pour lui, & il en eût signé aveuglément les articles, si on les lui eût présentés ; ce que Monsieur de Clermont n'eût garde de faire, dans la disposition où il le vit.

Ce jeune Prince, ne sçachant quel parti prendre pour demeurer fidèle à sa maîtresse, ne s'étoit pas pressé de retourner en France. Il avoit fait quelque séjour à la Cour d'An-

32 CATHERINE DE FRANCE,
gleterre. Le Roi Henri l'y avoit comblé
d'honnêtetés, & s'il lui avoit refusé de met-
tre en liberté le Duc de Bourbon, ç'avoit
été par des raisons si plausibles, que Mon-
sieur de Clermont avoit dû se contenter.
Cette Cour étoit véritablement magnifique,
& elle ne pouvoit manquer de l'être sous un
jeune Prince né pour être le Héros de son
siècle.

Le Comte de Clermont avoit de fréquen-
tes conversations avec le Roi d'Angleterre.
Il étoit surpris de son esprit & de sa vivacité.
Il soupироit en considérant quel ennemi la
fortune avoit destiné à sa Patrie. Un jour
qu'ils s'entretenoient de la guerre qui étoit
entre les deux Couronnes, Monsieur de Cler-
mont dit au Roi d'Angleterre, qu'une paix
honorable lui seroit plus avantageuse qu'une
guerre sujette à divers événemens. Votre
Majesté sçait bien, continua-t-il, que son
absence donne aux rebelles le temps de con-
spirer, & qu'elle pensa succomber l'année
dernière sous la conjuration du Comte de
Cambridge. Il faut intimider les rebelles,
répondit le Roi, à force de victoires. Vous
sçavez que mes Ayeux ont autrefois possédé
en France la Normandie, le Maine, l'Anjou,
la Touraine, le Poitou & la Guyenne. J'ai
déjà reconquis la première, je ne me repose-
rai qu'après avoir recouvré l'héritage de mes
Pères. Nos guerres civiles, reprit en riant
Monsieur de Clermont, vous ont facilité la
conquête de la Normandie ; mais, Sire, que
Votre Majesté se prévienne moins. Le reste
sera plus difficile à conquérir. Je sçais bien,
ajouta-

REINE D'ANGLETERRE. 33

ajouta le Comte, une conquête qui seroit bien plus glorieuse pour Votre Majesté. Et quelle est cette conquête? interrompit le Roi. Ce seroit celle de Madame, répondit Monsieur de Clermont. Là dessus il lui fit un portrait de cette Princesse qui toucha ce jeune Roi, qui n'avoit encore connu que la gloire. Il lui promit d'y songer, & que si on le vouloit satisfaire sur les plus justes de ses demandes, il ne tiendrait pas à lui que Madame ne fût le gage d'une paix heureuse.

Le Comte de Clermont revint quelques jours après en France, & rapporta au Roi que le Duc de Bourbon son pere n'avoit pas voulu signer les articles en l'état qu'ils étoient; parce qu'en effet les Ministres du Roi avoient assigné le douaire de Madame sur le Bourbonnois, où le Duc résidoit ordinairement. La rechûte du Roi dans sa frénésie, l'empêcha d'éclaircir ce mensonge ingénieux de Monsieur de Clermont.

Ce Comte avoua à Madame toute la vérité, excepté la conversation qu'il avoit eue avec le Roi d'Angleterre; & Madame apprit à Tider ce que le Comte lui avoit dit. Cet infortuné Seigneur, honteux enfin de donner tout son temps à une passion qu'il n'osoit même avouer, excité par la gloire & l'honneur, résolut de passer en Galles. Il se flattoit, ou d'y trouver une mort illustre, ou d'y oublier la Princesse qu'il aimoit; ignorant encore la force de l'amour. Il supplia le Roi de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée; & ce Prince commanda qu'on équipât à la Rochelle quatre vaisseaux pour Tider, &

34 CATHERINE DE FRANCE,
qu'ils passent contenir quinze-cens hommes
de combat.

S E C O N D E P A R T I E.

LE Printemps de l'année 1419. arriva, & l'on n'avoit point encore vu la France menacée de si grands malheurs. Le Dauphin tenoit les Provinces au-delà de la Loire, & avec une puissante Armée il se flattoit de conquérir celles qui lui manquoient. Le Duc de Bourgogne, qui autorisoit ses desseins du nom du Roi, avoit des troupes plus nombreuses que celles du Dauphin; mais dans le temps qu'il se préparoit à marcher contre lui, la nouvelle se répandit à Paris, que le Roi d'Angleterre étoit descendu à Calais avec cinquante mille hommes.

Une consternation générale saisit la plupart des François; & le Duc de Bourgogne lui-même, tout intrépide qu'il étoit, prévint bien qu'il ne pourroit résister en même temps au Roi d'Angleterre, & au Dauphin. Il songeoit avec lequel des deux il pourroit s'accommoder le plus facilement. Il avoit une répugnance invincible à se réunir au Dauphin, qui avoit auprès de lui tous les Princes & tous les amis de la Maison d'Orléans, dont le Duc avoit fait assassiner le Chef.

Il étoit dans cet embarras, lorsqu'il arriva à Paris des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre. Le Comte de Salisbury en étoit le Chef, & on lui donna bientôt audience. Il dit au Roi,

REINE D'ANGLETERRE. 35

qui étoit accompagné du Duc de Bourgogne, que le Roi son Maître ; avant que de faire sentir à la France la force de ses armes, étoit bien-aïse d'éprouver s'il n'aimeroit point mieux épargner le sang de ses sujets : qu'il l'envoyoit lui offrir la Paix ; que les conditions n'en seroient point déraisonnables ; qu'il ne demandoit que les Provinces qu'on avoit injustement ôtées à ses Peres ; & que le mariage du Roi avec Madame seroit, si le Roi le souhaitoit, le gage d'une éternelle paix entre les deux Nations.

Le Duc de Bourgogne fut ravi que les propositions d'un accommodement vinssent des Anglois. Il ne fit rien répondre de positif à Monsieur de Salisbury ; mais on lui fit sçavoir quelques jours après, que la recherche que le Roi d'Angleterre faisoit de Madame, étoit très-agréable au Roi ; qu'à l'égard de ses prétentions, si Sa Majesté vouloit convenir d'un lieu propre à les régler, le Duc de Bourgogne s'y rendroit avec des pleins-pouvoirs, & qu'il y conduiroit la Reine & Madame.

Le bruit fut bientôt répandu de la proposition du mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre, & toute la Cour en alla féliciter cette Princesse. Elle seule & Tider furent accablés de cette nouvelle. Elle sentit alors combien étoit grand le progrès que cet Etranger avoit fait dans son cœur. Toute la honte qu'elle en devoit ressentir ne balança point sa douleur. Pour Tider, quoiqu'il s'attendît incessamment au mariage de Madame, il ne laissa pas d'en être aussi affligé, que s'il eût été d'un rang & d'une naissance à y prétendre lui-

36 CATHERINE DE FRANCE,

même. Son désespoir fut redoublé par la circonstance de la paix que ce mariage devoit produire. Il perdoit l'espérance de passer en Galles. La France alloit sans-doute l'abandonner à sa malheureuse destinée.

Monsieur de Salisbury revint avec l'ordre de régler le lieu & le temps de la Conférence. Le Roi d'Angleterre étoit maître de Mantons, Pontoise, qui n'en est pas fort éloigné, étoit au Roi. Au milieu de ces deux Villes il y avoit un parc, que la nature sembloit avoir fait exprès par sa grandeur, sa beauté, & sa situation, pour contenir les Cours des deux Rois. On convint qu'on s'assembleroit dans ce parc. On y dressa de magnifiques Tentes, & au milieu une Salle où les Princes seuls devoient entrer.

La Cour de France se rendit à Pontoise, & le Roi lui-même, qui étoit pour lors en assez bonne santé. On auroit peine à s'imaginer la magnificence de l'équipage de la Reine & de Madame. Madame de Bourgogne & Madame de Charolois les accompagnoient. Le Roi, le Duc de Bourgogne, Monsieur de Charolois, Monsieur de Brabant, & une foule de Princes & de Seigneurs arriverent à Pontoise avec elles. Tider, entraîné par son désespoir, les y suivit. Il commençoit à ne pouvoir plus cacher l'état funeste de son cœur.

Le Roi tomba malade à Pontoise, & la Cour de France ne se rendit pas moins au lieu de la Conférence, le jour qu'on avoit marqué. Tout agit de concert pour le rendre éclatant & célèbre. Dans le même moment



REINE D'ANGLETERRE. 37

que la Reine, Madame & Monsieur de Bourgogne entroient dans cette Salle magnifique destinée aux deux Maisons Royales, le Roi d'Angleterre entroit par la porte opposée, suivi de ses trois freres les Ducs de Clarence, de Gloucester, & de Bedford. L'effet que produisit sur les uns & sur les autres la vue de tant d'illustres personnes, fut tout-à-fait surprenant. Le Roi d'Angleterre, prévenu de la beauté de Madame, s'étoit proposé de ne la pas admirer. Madame, secrette amante de Tider, haïssoit à demi le Roi d'Angleterre. Ce Prince demeura immobile à la vue de Madame, dont la beauté pouvoit à peine être imaginée; & cette Princesse trouva le Roi d'Angleterre si bien fait, que Tider seul lui sembla digne de lui être préféré.

En effet, le Roi d'Angleterre avoit des qualités dignes des plus hauts sentimens. Sa taille étoit grande & bien proportionnée. Il avoit les cheveux blonds, le teint clair, blanc & uni, le front petit, la bouche belle, le nez aquilin, les dents admirables, les yeux grands & bleux, le menton court; l'esprit vif, vaste; intrépide dans les combats, & sçachant profiter de sa fortune. Aussi la qualité qu'on admiroit le moins en lui, étoit celle d'être Roi; quoique les autres eussent peut-être été confondues avec celles des autres Princes, s'il n'eût pas porté la Couronne.

Le Roi d'Angleterre ne vit donc point Madame sans être ébloui de sa beauté; mais cette Princesse fit ce jour-là plus de conquêtes qu'elles n'auroit souhaité. Il étoit véritablement fort difficile de la voir, & de ne pas

38 CATHERINE DE FRANCE,

l'aimer ; cependant , comme tout le monde ſçavoit bien qu'elle étoit destinée au Roi d'Angleterre , il falloit être auffi téméraire que le Duc de Gloceſter , pour ſ'abandonner aveuglément à l'amour qu'elle inſpiroit.

Monsieur de Gloceſter étoit le ſecond frère du Roi d'Angleterre. Lui ſeul ne répondoit pas aux vertus de la Maiſon Royale : & pendant que la nature avoit fait un Héros du Roi ſon frère , que la douceur du Duc de Clarence & la ſageſſe du Duc de Bedford ſes autres frères , les faiſoit aimer de tout le monde , il ſembloit qu'il eût voulu porter tous les défauts dont ils étoient exempts. Il étoit petit , le haut de la tête chauve à dix-huit ans , le front large & ridé , les yeux enfoncés & farouches , le teint pâle , & le ventre extrêmement gros. Il avoit l'eſprit médiocre , & il n'en étoit pas moins hardi , préſomptueux & cruel. Il ne connoiſſoit de l'amour que ce qui pouvoit aſſouvir ſa brutalité , brûlant au reſte du deſir de regner , & ſacrifiant tout à ſes paſſions.

Madame eut le malheur de plaire à ce Prince. Non ſeulement il ne ſe défendit point de ſa beauté , mais encore il ſ'applaudit de l'amour qu'il reſſentoit ; & comme il alloit toujours à ſon but , il projettoit déjà les moyens de rompre le mariage du Roi ſon frère , ſe flattant d'obtenir Madame pour lui-même.

Après les premiers complimens que le Roi d'Angleterre fit à la Reine & à Madame , & dont il ſe tira en galant-homme , on parla des conditions de la Paix. Le Roi d'Angleterre y

soutint parfaitement son caractère. Il dit à Madame, que le Roi son Pere avoit choisi des Députés plus habiles que les Ministres les plus conformés; qu'ils avoient déjà remporté l'avantage; & que l'adresse du Roi couteroit plusieurs Provinces à l'Angleterre.

Avec toute sa civilité, il ne diminua rien de ses prétentions. Le Duc de Bourgogne, qui y répondoit, ne lui offrit rien de nouveau, & se contenta de lui dire, que la France lui abandonneroit la Normandie. Le Roi d'Angleterre, qui étoit le Maître de cette Province, sourit de cette offre. On disputa jusqu'au soir, mais sans aucune aigreur. On remit au lendemain la Conférence, & l'on promit de part & d'autre de proposer les dernières conditions auxquelles on vouloit absolument se tenir.

La Reine s'étoit apperçue du plaisir que le Roi d'Angleterre avoit ressenti à la vue de Madame. Elle crut qu'il falloit exciter son ardeur par l'absence, & le lendemain elle alla à la Conférence sans elle, avec le Duc de Bourgogne.

Madame avoit été le sujet de la conversation du Roi d'Angleterre & des Princes ses freres depuis le jour précédent. Les Ducs de Clarence & de Bedford ne cessoient d'en relever la beauté, & de conseiller au Roi d'Angleterre de donner à ses peuples une Reine si accomplie. Le Duc de Gloucester lui seul s'y opposoit avec force, poussé par son amour, que les difficultés augmentoient. Il répétoit sans cesse aux oreilles du Roi, que le moment étoit venu où la conquête de la

40 CATHERINE DE FRANCE,

France étoit réservée à sa valeur ; & que sa réputation seroit flétrie dans la postérité, s'il préféroit à tant de gloire, une Princesse qu'il pouvoit retrouver chez tous les autres Souverains de l'Europe.

Le Roi d'Angleterre se trouva dans le Parc de la Conférence, & fut fort surpris de n'y point rencontrer Madame. Il reconnut l'artifice de la Reine, & le dépit qu'il en eut lui fit prendre le dessein de s'en venger. Il dissimula d'abord son ressentiment, & se contenta de demander la Normandie & la Guyenne en toute Souveraineté. Le Duc de Bourgogne & la Reine se relâchèrent jusqu'à lui laisser ces deux Provinces, mais ils refusèrent nettement d'en céder la Souveraineté qu'il demandoit. Le Roi d'Angleterre repliqua fierement, qu'il falloit donc que le sort des armes en décidât ; & la Reine, que piqua cette repartie, se leva & sortit du Parc.

Le Duc de Bourgogne demeura encore un moment avec le Roi d'Angleterre, & tâcha de le ramener aux offres qu'il lui avoit faites, en le faisant ressouvenir de la beauté & du mérite de Madame. Le Roi ne prit pas bien les remontrances du Duc de Bourgogne. Il répondit avec hauteur, que Madame étoit une Princesse infiniment accomplie ; mais que les Rois d'Angleterre n'achetoient point si chèrement une alliance égale, & qu'il sçauroit bien, malgré lui & toute la France, conquérir les Provinces sur lesquelles il avoit droit, & forcer le Roi de France à lui offrir sa fille.

Ces manières convenoient peu au Duc de Bourgogne, qui étoit le plus fier de tous les

REINE D'ANGLETERRE 41
Princes. Il repliqua séchement qu'il scauroit bien l'en empêcher. Ces deux Princes se séparèrent ensuite; & ce fut comme le signal de la guerre.

Pendant le second jour de la Conférence, Tider, que l'absence de la Reine rendoit un peu plus libre, alla voir le Roi, & l'ayant trouvé entièrement occupé de son mal, il passa dans l'appartement de Madame. Elle étoit seule avec la Fayette, & il eut le plaisir de lire dans ses yeux qu'elle ne ressentoit pas beaucoup de joie de son mariage avec le Roi d'Angleterre. On va vous perdre, Madame, lui dit-il tristement, & je vous perds bien plus que les autres, puisque je suis haï particulièrement du Roi d'Angleterre. Ce mariage n'est pas encore bien sûr, lui répondit Madame. Le Roi d'Angleterre est intéressé, & la Reine ne trouve pas que ce mouvement lui convienne. Pour vous, Tider, je crois que vous bien serez avec ce Prince quand vous voudrez. Il a du mérite, & ne peut manquer de vous estimer. Nos haines sont irréconciliables, répondit Tider. Je songe sans cesse qu'il possède une Province où je devrois régner, & il se souvient peut-être que j'ai quelquefois mis sa vie en quelque danger. Je crains bien plutôt, Madame, que vous ne veniez aussi me haïr, lorsque votre destinée sera unie à celle de ce Roi. Ne me faites pas cette injustice, reprit Madame de la manière du monde la plus touchante; & croyez que, quelque chose qui arrive, je ne pourrai jamais vous haïr. Tider se trouva si heureux par cette assurance glorieuse, qu'il se

42 CATHERINE DE FRANCE,

jeta aux pieds de Madame , & employa à l'en remercier les termes les plus tendres & les plus vifs.

Peu après la Reine arriva , & apprit à Madame le succès de la Conférence. Cette Princesse en eut une joie véritable. Tider respira encore. Il lui sembloit qu'il souffriroit moins , si Madame avoit un autre Epoux que le Roi d'Angleterre.

De Pontoise , la Cour se transporta à Troyes , & y fit quelque séjour. Le Duc de Bourgogne , piqué contre le Roi d'Angleterre , résolut de s'accommoder avec le Dauphin , & vainquit la répugnance qu'il y avoit. Il envoya vers lui Madame de Giac , qui passoit pour être la Maîtresse du Duc ; & comme le Dauphin souhaitoit avec autant d'ardeur que Monsieur de Bourgogne la réunion de deux partis , on demeura bientôt d'accord des conditions. On convint que Monsieur de Bourgogne viendrait saluer le Dauphin à Montereau - faut - Yonne , & qu'ensuite les deux Armées se joindroient.

Le Duc de Bourgogne prit le chemin de Montereau , où le Dauphin étoit arrivé auparavant. Ce jeune Prince avoit auprès de lui tous les amis de feu Monsieur , que le Duc de Bourgogne avoit fait assassiner. Ce crime saignoit encore dans leur cœur , & ils étoient dévorés de la fureur de se venger. Ils trouverent que l'entrevue de Montereau , où le Duc de Bourgogne venoit se livrer entre leurs mains , seroit favorable à leur dessein. On ne peut bien dire s'ils formerent leur entreprise d'eux-mêmes , ou s'ils la communiquèrent au Dauphin , Prince de dix-sept ans , foi-

ble & facile à persuader. Quoi qu'il en soit, lorsque le Duc de Bourgogne se présenta à Montereau devant le Dauphin, & qu'il avoit déjà un genou en terre pour le saluer, ils lui firent une querelle d'Allemand, & le massacrèrent avec une perfidie qui à noirci la réputation de ce Prince quoique sa jeunesse, dont ils abusoient, lui pût servir d'excuse.

La mort de Monsieur de Bourgogne fut un coup mortel pour la France. Monsieur de Charolois, qui prit aussi-tôt le nom de Duc de Bourgogne, & oublia qu'il étoit François pour donner à sa vengeance toute l'étendue qu'elle pouvoit avoir, jura qu'il verseroit jusqu'à la dernière goutte de son sang pour venger celui de son pere, & qu'il ne trouveroit jamais des victimes assez sanglantes. La Reine, qui naturellement haïsoit le Dauphin, fut ravie de trouver cette occasion de justifier sa haine. Elle parut plus ardente que le Duc de Bourgogne à punir un crime, que la foiblesse du Dauphin avoit plutôt commis que sa raison. Le Roi étoit pour lors dans toute la force de son mal. Ils profiterent de cette occurrence fatale pour renverser la Monarchie. Ils obligèrent le Roi à deshérer le Dauphin, à qui on fit le procès par contumace. Ils envoyèrent la carte blanche au Roi d'Angleterre, & ils ne lui offrirent pas moins que Madame en mariage, avec le Royaume de France pour sa dot.

Le Roi d'Angleterre étoit le plus habile Prince de son siècle, & d'ailleurs amoureux de Madame. Il ne leur donna pas le temps de réfléchir sur l'excès de leur fureur. Il

44 CATHERINE DE FRANCE,
accourut à Troyes avec toute sa Cour. On
dressa en un jour un Traité que plusieurs an-
nées n'eussent pas suffi à régler. Par ce Trai-
té les deux Nations furent unies. Le nom
de Roi demeura à Charles. Le Roi d'Angle-
terre fut déclaré Régent. La succession de
la Couronne lui fut assurée, & le jour de
son mariage avec Madame marqué au second
de Juin.

La surprenante révolution de tant d'événe-
mens n'avoit pas donné le loisir à cette Prin-
cesse de pénétrer toute la tristesse que son
mariage lui causoit; mais plus elle en voyoit
approcher le jour, plus son cœur étoit serré
de douleur. L'infortuné Tider étoit plus à
plaindre qu'elle. Il regardoit le Roi d'An-
gleterre, non seulement comme un Prince
qui alloit épouser Madame qu'il adoroit,
mais encore comme un Roi plein de mérite,
& qui lui enlèveroit le cœur de cette Princef-
se. Les fureurs de la jalousie étant jointes,
dans son ame, au désespoir de perdre pour
jamais ce qu'il aimoit, les effets violens de
ces deux passions, l'abattirent à un point qu'il
étoit méconnoissable.

Le Duc de Gloucester, d'un autre côté,
qui, depuis qu'il avoit vu Madame, non seu-
lement s'étoit abandonné à l'aimer, mais en-
core s'étoit flatté de la posséder, ne vit point
le Roi son frere prêt à l'épouser, sans sentir
son cœur agité des mouvemens les plus vio-
lens; & il en fut d'autant plus tourmenté,
qu'il falut les renfermer dans le fond de son
ame, & ne les pas laisser entrevoir au Roi
d'Angleterre, Prince impérieux, & qui n'ai-



REINE D'ANGLETERRE. 49

neut pas beaucoup de monde. Il les cache donc avec soin, sans vouloir les étouffer, consumé insensiblement par la rage qu'ils lui inspirerent.

Le Roi d'Angleterre témoignoit beaucoup d'empressement à Madame, & n'oublioit rien pour lui marquer une passion vive & respectueuse. Il eût réussi sans doute à se faire aimer d'une Princesse qui avoit un discernement juste, si l'amour ne l'eût corrompu par le plus fatal de ses traits. C'étoit un triomphe bien glorieux pour Tider, qu'il l'emportât dans le cœur de la plus charmante Princesse du monde, sur l'un des plus grands Rois de la terre. Un jour qu'il fortoit d'auprès d'elle, & que Madame étoit restée seule avec la Fayette, cette Princesse tomba dans une profonde rêverie. La Fayette ne la troubla point d'abord par respect, mais enfin cette rêverie durant fort long-temps, elle s'approcha de Madame. A quoi attribuerai-je, lui dit elle, le chagrin où vous paraissez plongée? Trouves-tu, lui répondit la Princesse, que je doive être tranquille? On deshérite mon Frere, que j'ai toujours aimé tendrement. On s'attache à exterminer la plus Auguste Maison du monde. On fait passer dans une main étrangere tout le bien de cette Maison. C'est une Mere qui fait tous ces désordres, & je suis l'instrument malheureux dont on se sert pour les commettre. M'as-tu vue assez peu sensible à la vertu, pour me croire indifférente à ces inhumanités?

Bien loin, Madame, d'être insensible à la vertu, reprit la Fayette, c'est en avoir une

46 CATHERINE DE FRANCE,

solide, que d'être dans ces sentimens : mais ne croyez point qu'on vous impute ces emportemens. Votre modération & votre douceur sont connues de toute la France. Monsieur le Dauphin lui-même vous rend la justice qu'on vous doit. D'ailleurs, quoiqu'il soit deshérité, il n'est pas dépouillé. Il possède encore la moitié de la France, & est soutenu de tous les Princes du Sang Royal, & des plus vaillans Capitaines. Enfin, la plus noire calomnie ne peut vous noircir. Vous obéissez au Roi votre Pere & à la Reine votre Mere. La Monarchie, il est vrai, passe en des mains étrangères ; mais Madame, c'est dans les vôtres. L'Epoux qu'on vous donne, vous doit consoler de tout. Il va bientôt être de votre devoir de paroître attachée à ses intérêts. Ah ! la Fayette, dit Madame, c'est ce devoir qui m'étonne. Que sçais-je si je pourrai m'y assujettir ? Que trouves-tu tant dans le Roi d'Angleterre ? Pour moi, je ne lui vois qu'une Couronne de plus qu'à de certains hommes.

La Fayette entendit trop bien le sens de ces dernières paroles. La Princesse n'avoit pu chasser Tider de son cœur, quelques efforts qu'elle eût fait sur elle-même. Le mariage de Madame lui avoit fait croire que cet Etranger, dont elle avoit démêlé les mouvemens, perdrait ses folles & téméraires pensées, & en tourneroit de plus raisonnables sur elle-même. Elle souhaitoit passionnément que Madame lui avouât ce qu'il y avoit entre elle & Tider. Ainsi, entrant dans son sentiment avec un air tout-à-fait flatteur, je crois

REINE D'ANGLETERRE. 47

la même chose que vous, lui dit-elle; mais me laisseriez-vous présumer, que vous eussiez trouvé à la Cour de France quelques-uns de ces hommes que leur mérite met au dessus des Rois? Les filles des Rois de France ne font jamais de choix, répondit la Princesse. Il est vrai, Madame, reprit la Fayette; mais elles en voient bien qu'on devoit faire pour elles. Peut-être Monsieur de Clermont ne vous auroit pas déplû. On a raison, reprit Madame, sans répondre directement à la Fayette, de ne nous pas laisser le soin de faire un choix. Je suis assurée, dit la Fayette, que sur le mérite vous ne vous êtes pas trompée; mais je vois que vous me voulez faire un mystère de vos sentimens; & quelle que soit ma fidélité pour vous, je ne dois pas indiscrettement demander à les sçavoir. Madame oublia pour lors l'intérêt que la Fayette pouvoit prendre à Tider. Je n'ai rien de caché pour toi, dit-elle à cette fille, & peut-être as-tu pu t'appercevoir de ma foiblesse. Je me suis apperçue, dit la Fayette en tremblant, que l'étranger Tider a toutes les belles qualités des Héros, & qu'il ne lui manque que leur fortune. Hélas! répondit Madame en répandant un torrent de larmes qu'elle ne put retenir, puisqu'il faut que je t'ouvre mon cœur, il est vrai que je l'ai vu avec des yeux favorables. Il n'a pas été moins téméraire que j'ai été foible; & quoiqu'il n'ait jamais eu l'audace de me dire qu'il m'aimoit, tu sçais qu'il me l'a assez fait entendre. Ce que je te dis aujourd'hui, n'est pas pour en retenir une foiblesse dont j'ai honte. C'est afin que tu

48 CATHERINE DE FRANCE,

m'aides à la vaincre, & que tu me fasses sans cesse souvenir de ce que je me dois à moi-même, & à l'Epoux qui m'est destiné. Madame embrassa ensuite la Fayette avec une tendresse qui toucha cette malheureuse fille, qui étoit prévenue d'une passion aussi cruelle: & pour éviter les visites que l'on auroit pu lui faire dans un état où elle ne vouloit pas être vue, elle descendit avec la Fayette dans le jardin qui joint l'Hôtel de Ville de Troyes, où le Roi étoit logé.

Elle firent quelques tours d'allée en parlant de choses indifférentes; après quoi elles entrèrent dans un Cabinet de jasmins qui étoit à l'extrémité du jardin. Mais quel objet frappa leur vue, lorsqu'elles y furent entrées! Tider y étoit assis sur un siege de gazon, plus pâle que la mort, les yeux baignés de pleurs, & tenant devant lui un Portrait sur lequel il attachoit ses regards de la manière du monde la plus triste. La différence de l'état où étoit Tider, à celui où Madame l'avoit vu autrefois, émut puissamment la tendresse de cette Princesse. Elle s'arrêta immobile à ce spectacle, peu différente elle-même de Tider. Sa vertu lui conseilla plusieurs fois d'éviter ce malheureux, & autant de fois l'amour en sçut triompher. Elle crut qu'il lui étoit permis de parler à une personne qu'elle ne verroit peut-être de sa vie. Tider? dit Madame avec douceur: A quels déplaîsirs vous abandonnez-vous avec tant de violence? Si j'osois vous en apprendre la cause, répondit Tider en se levant, j'en mériterois de plus cruels. J'attends de jour en jour

jour qu'ils me donnent une mort que j'ai tant souhaitée, mais hélas ! j'appréhende bien qu'ils ne me l'accordent trop tard. Vous vous seriez épargné ces durs chagrins, reprit Madame, si vous aviez ajouté quelque foi à mes conseils. Je ne me repens pas, dit Tider, de ne les avoir point suivis. Je meurs, parce que je veux mourir, & le sujet de ma mort me la fait trouver douce. Êtes-vous si obstiné à mourir, interrompit Madame, qu'on ne pût vous arracher une résolution si funeste ? Telle est ma destinée, reprit-il. Telle est la suite de la passion qui me domine, qu'elle ne peut avoir de remède que la mort. Si mes prières, ajouta Madame, peuvent quelque chose auprès de vous, vous ne mourrez pas. Je le veux, & je vous l'ordonne. Tâchez de dompter la violence de votre passion. Ramenez-la au point où elle doit être. Songez qu'on prend intérêt à votre vie. En même temps elle lui ôta de la main le Portrait qu'il tenoit, & qu'il avoit fermé. L'amour vous a fait avoir ce Portrait, continua-t-elle. Je sçais de qui il est, & je vous le rends ; mais songez que vous ne le tenez plus que de l'amitié. Tider reprit le Portrait des mains de Madame, & se jetant à ses pieds avec transport : Vos bontés me couvrent de honte & de confusion, lui dit-il. Je vivrai, puisque vous me l'ordonnez, mais je vais tâcher de me vaincre. Du moins suis-je bien résolu de ne me présenter jamais devant vous, que je n'aie remporté sur moi-même cette pénible victoire. Madame ne applaudit à une résolution si juste, &

50 CATHERINE DE FRANCE,
le quitta un moment après. Il se retira chez lui, & y rencontra Alfred, à qui il raconta ce qui venoit de lui arriver, & la résolution qu'il avoit prise. C'en est fait, Alfred, lui disoit-il, je ne verrai plus Madame. Je me condamne à un exil éternel. Ce ne sont point ses rigueurs qui le causent, c'est la raison. Je ne dois rien espérer de Madame. Ne la faisons point repentir de la conduite qu'elle a eue avec nous. Hélas ! reprenoit-il, qu'il me sera cruel de ne plus voir cette aimable Princesse ! Alfred, pourrai-je survivre à ce malheur ? N'importe, ajouta-t-il avec un soupir, je ne puis que mourir en fuyant ces lieux. Que sçais-je ce que je ferois, si j'y restois ?

Il se confirma tellement dans le dessein de s'éloigner, qu'il résolut de partir dès le lendemain pour la Hongrie. Elle étoit, dès ce temps-là, le théâtre de l'honneur & de la gloire. Tider s'assura d'y trouver une glorieuse mort.

Il avoit à peine pris ce parti, que le Duc de Bourgogne entra dans sa chambre. Sa nouvelle dignité n'avoit rien diminué de l'amitié qu'il portoit à Tider. Il l'embrassa avec autant de joie que lui pouvoit permettre la mort de son père, arrivée depuis fort peu de temps. Il lui dit ensuite, que la Révolution que venoit de causer en France l'union de cette Monarchie avec l'Angleterre, ruinoit absolument les desseins que Tider avoit sur la Province de Galles ; mais qu'il tâcheroit de lui procurer une fortune qui l'empêcheroit de les regretter. Tider le remer-

emens si généreux, lui dit-il. En quel-
lieu de la terre que vous soyez, comp-
tez mon amitié; mais ne gardez point un
nom aussi puissant que le Roi d'Angleterre.
Je pressentis hier sur vos intérêts. Il vous
aime, & ne vous hait point. Souffrez que
je vous dise; que quelque justes que soient
votre prétentions sur la Province de Galles,
vous ne pourrez difficilement les faire valoir, ni
résister à un Roi, le plus puissant de l'Euro-
pe. Tider lui avoua qu'il ne pensoit plus à
sa conquête impossible; sur quoi Monsieur
d'Urgogne lui dit qu'il avoit fait consentir
le Roi d'Angleterre à lui laisser la jouissance,
pendant, du Comté de Milford, & il
alla chez le Prince. Le Roi d'Angleterre
aimoit Tider. Il se souvenoit du combat
où ce vaillant homme lui avoit fait
courir un si grand danger. Il reçut ses sou-
venirs avec distinction. & l'avant nommé

52 CATHERINE DE FRANCE,

rien qui lui pût déplaire, & après l'avoir salué profondément il se retira.

Son équipage étant prêt pour partir le lendemain, il alla remercier le Duc de Bourgogne de sa générosité. Ce Prince prit des mesures pour lui faire toucher jusqu'en Hongrie la pension qu'il lui donnoit. Il se chargea encore de faire expédier l'Acte qui assuroit au nouveau Mylord les revenus du Comté de Milford. Tider étoit accablé de tant de bienfaits. Il laissa quatre de ses domestiques pour en aller prendre possession; & lui, avec Alfred, & quatre autres qui lui restoient, prit le chemin de Hongrie. L'Empereur Sigismond en étoit pour lors Roi. Le Duc de Bourgogne, par un surcroît d'affection pour Tider, lui avoit écrit en sa faveur. Ainsi l'Empereur le distingua des autres volontaires. L'heureux état de sa fortune auroit dû le rendre content, si son ame eût été capable de joie; mais il trouva qu'il n'aimoit pas moins Madame à Bude qu'à Paris. Il vouloit l'oublier, & jamais elle n'avoit été si présente à son esprit. Lorsqu'il étoit seul dans sa Tente, il en étoit occupé. Au milieu d'une Cour superbe, il y avoit sans-cesse. Dans le fort du combat, elle étoit l'ame des actions prodigieuses de valeur que l'on admiroit en lui.

Madame apprit du Duc de Bourgogne le départ de Mylord Tider. Elle admira sa vertu, & plaignit sa destinée. La confiance qu'elle avoit faite à la Fayette, la soulageoit infiniment. Quelquefois elle s'entretenoit avec elle de ce malheureux Seigneur. Elle



REINE D'ANGLETERRE.

jours qu'elle vouloit oublier & elle
loit sans cesse. La Fayette, ayant
voyage du Mylord en Hongrie, dé-
de le voir revenir à elle. Elle prit
Madame, la résolution de oublier,
éussit pas mieux qu'elle. Les bleffu-
voit faites l'ider étoient trop profon-
absence les augmentoit au- lieu de les
er.

Jour étoit toujours à Troyes, & l'on y
célébrer le mariage de Madame avec
d'Angleterre. Cette Princesse avoit
sa son parti, & s'étoit résolue de subir
ne grace le joug qu'on lui imposoit. El-
le de l'estime pour le Roi d'Angleterre.
loit avec tendresse, elle ne lui voulut
iffer voir qui la rendit indigne de lui.

Duc de Gloucester n'avoit point fait cé-
passion injuste qu'il avoit conçue pour
ne, ni à sa propre vertu, ni à ce qu'il
au Roi son frere. Son audace & sa
option l'empêcherent de faire les ré-
is qu'un Prince vertueux n'auroit pas
é de faire dans une pareille occasion.
oit avec désespoir le bonheur du Roi
leterre. Il souffroit cruellement de ne
ivoit traverser; & ayant souvent sur-
ladame dans une langueur qui approchoit
up de la tristesse, il se persuada qu'el-
ufoit le Roi d'Angleterre avec chagrin.
oit un jour auprès d'elle, dans le temps
e Roi, qui devoit épouser Madame le
naïn, marquoit à cette Princesse dans
mes les plus vifs, qu'il étoit moins sen-
la Couronne qu'elle lui apportoit en

54 CATHERINE DE FRANCE,
dot, qu'au bonheur qu'il se faisoit de la posséder. La présence du Duc de Glocester ne contraignoit point le Roi d'Angleterre. Il ne songeoit pas que toutes ses paroles étoient presque autant de coups de poignard pour l'infortuné Duc. D'un autre côté, les réponses sages & modestes de Madame, peuvent être un peu moins tendres qu'elles n'eussent dû être, modéroient le désespoir de ce Prince. Elles lui confirmoient la pensée qu'il avoit eue, que Madame n'épousoit le Roi son frère, que forcée d'obéir au Roi : & un moment après il étoit assez présomptueux, pour s'imaginer qu'elle auroit en plus de penchant à l'épouser lui-même.

Le Roi d'Angleterre sortit d'auprès de Madame, & le Duc de Glocester demeura. Madame tourna les yeux de son côté, & ce Prince trouva tant de douceur & de charme dans ses regards, qu'il les prit pour une de ces marques d'une passion réciproque. Alors il ne consulta que sa hardiesse, & s'approchant de Madame avec une tendresse mêlée de violence : Que la fortune est injuste, lui dit-il d'une voix basse ! Ce n'est pas assez, Madame, qu'elle donne aux aînés la dignité de Roi, il faut qu'elle nous fasse leurs esclaves, & qu'elle souffre qu'ils nous enlèvent encore ce que nous estimerions plus que leur couronne. Mais faut-il que vous ressentiez aussi ses injustices ?

Madame démêla dans les regards de ce Prince le sens de ces paroles hardies. Elle en fut d'abord étonnée, & en conçut ensuite de l'indignation. Elle eut pourtant la pru

dence de feindre de ne les pas comprendre. Je n'entens rien, Monsieur, répondit-elle, à ce que vous me dites, & je n'ai jamais eu sujet de me plaindre de la fortune. Aussi-tôt, craignant que le Duc ne s'expliquât plus ouvertement, elle se leva d'auprès de lui, & alla joindre la Reine. Le Duc de Gloucester fut détrompé, d'une manière cruelle, de la pensée que sa témérité lui avoit fait avoir.

Le soir, lorsque Madame fut seule avec la Fayette, elle lui dit la conversation qu'elle avoit eue avec Monsieur de Gloucester. Serois-je assez malheureuse, disoit-elle, pour avoir inspiré de l'amour à ce Prince? Cette passion fera-t-elle tout le malheur de ma vie? J'ai vu, sans chagrin, l'amour de Tider, qui n'auroit jamais dû soupirer pour moi. Je pensois que ce fût le plus grand malheur qui pût arriver à la fille d'un Roi de France; mais celui d'être aimé du Duc de Gloucester me paroît mille fois plus terrible. Il va être mon beau frère; il me paroît digne d'horreur. Ne suis-je destinée qu'à inspirer des passions condamnables?

Le lendemain, qui étoit le jour de la Trinité, la Reine & Madame de Charolois conduisirent Madame à l'Eglise, où le Duc de Bourgogne & le Duc de Clarence avoient accompagné le Roi d'Angleterre. Les Seigneurs des trois Cours de France, d'Angleterre & de Bourgogne, grossissoient cette assemblée, l'une des plus illustres du monde. L'Archevêque de Seas, Henri de Savoisy, fit la cérémonie du mariage. Le Duc de Clarence porta sur la tête de Madame la Couronne Roya-

56 CATHERINE DE FRANCE,
le, & le Roi d'Angleterre conduisit lui-même
la Reine sa femme à l'Hôtel de Ville de
Troyes, où il y eut un festin d'autant plus
superbe, qu'il y avoit cent tables également
bien servies, dressées la plupart sous des ten-
tes de drap d'or, & dont la magnificence cé-
doit à la beauté de la nouvelle Reine, qui fai-
soit tout l'ornement de cette fête, comme ci-
de en étoit tout le sujet.

Les trois Cours prirent peu de jours après
le chemin de Paris, & l'entrée des deux Rois
& des deux Reines dans cette grande Ville fut
encore une fête magnifique. Elles se firent
successivement, & avec le même éclat. Les
rues étoient tapissées. & les chemins couverts
de fleurs. Le premier jour fut destiné à l'en-
trée des deux Rois, tous deux à cheval, la
couronne sur la tête, le Roi à la main droi-
te, & le Roi d'Angleterre à la gauche. Le
Duc de Bourgogne étoit derrière eux. Ils
étoient environnés de tous les Princes & de
tous les Seigneurs de leurs Cours. Ils allerent
descendre à Notre-Dame, où ils firent leur
prière, & delà ils se retirèrent, le Roi à l'Ho-
tel de St. Paul, & le Roi d'Angleterre au
Louvre.

Avec un ordre & une cérémonie à-peu près
égale, les deux Reines entrèrent le lendemain
dans Paris. On ne peut rien ajoûter aux cris
& aux acclamations des Parisiens, à la vue
de la Reine d'Angleterre, qui frappoit leurs
yeux du plus vif éclat : & si ce souvenir est
honteux pour eux, en ce qu'ils sembloient se
réjouir d'un mariage qui portoit un coup mor-
tel à la France, on peut excuser les acclama-
tions.



REINE D'ANGLETERRE

tions qui leur échapperent sur la beauté extraordinaire de cette jeune Princesse, qui ne leur permettoit pas de consulter leur raison. Le Duc de Gloucester ne voyoit qu'avec des yeux de fureur la félicité du Roi son frère. Son amour désespéré lui avoit ôté tous les sentimens d'amitié qu'il devoit à ce Prince, & la crainte seule le retenoit dans le devoir. La conduite de la Reine, sage & raisonnable, lui avoit fait connoître qu'il s'étoit trompé dans les sentimens qu'il lui avoit imputés. Mais, au lieu que la prudence de sa réponse, en lui ôtant l'espérance, eût dû modérer sa passion, il sembla qu'elle lui eût donné de nouvelles forces. Il ne s'attacha pas un moment à la combattre. Il ne s'occupoit que des moyens de la satisfaire; & bien que le bon-sens ne lui en procurât aucun, il s'opiniâtra à en rechercher. Il les attendit de la fortune, & toute la précaution qu'il prit, fut de cacher son extravagance au Roi son frère.

La Reine d'Angleterre évitoit Monsieur de Gloucester avec un soin qui le désespéroit. Le mariage l'avoit attachée au Roi d'Angleterre; elle n'avoit pas de peine à se défendre de la passion du Duc de Gloucester. Mylord Tider, quoiqu'absent, & bien inférieur à ce Duc, étoit un plus dangereux rival. Il se présentoit sans cesse à la pensée de la Reine, tantôt comme le plus parfait Seigneur de l'Europe, tantôt comme un malheureux, qui ne l'étoit devenu que pour l'avoir aimée; & sans ces deux sentimens d'amour & de pitié, Tider disputoit encore au Roi d'Angleterre le cœur de la Reine son épouse. Sa vertu lui reprochoit ses pensées; mais l'absence de Mylord

Tider, qui selon les apparences devoit être éternelle, & l'austérité de son devoir, qui l'unissoit si étroitement au Roi d'Angleterre, la rassuroient contre ses scrupules.

Monsieur de Gloucester cherchoit les occasions de s'expliquer plus clairement. Sa passion, que la vue de la Reine augmentoit de jour en jour, étoit parvenue à un tel point qu'il ne pouvoit plus la modérer. Comme il étoit aussi vain qu'amoureux, il crut aisément que la Reine d'Angleterre n'avoit pas entendu le sens des paroles qu'il lui avoit dites à Troyes. Il se reprochoit de les avoir dites obscurément. Pour peu qu'il eût consulté les seins qu'elle apportoit à le fuir, il se seroit détrompé de cette imagination ridicule; mais il est bien difficile de n'être pas aveugle, lorsqu'on tâche de se tromper soi-même. Monsieur de Gloucester vouloit parler à la Reine, & cherchoit à s'enhardir plutôt qu'à s'intimider.

Le rang qu'il tenoit à la Cour, lui fournit bientôt l'occasion qu'il souhaitoit avec tant d'empressement. Le Roi d'Angleterre fit un voyage à Londres, & laissa le Gouvernement de Paris au Duc de Gloucester; mais ce Prince ne pensoit guère aux affaires de l'Etat. L'absence du Roi son frere lui parut trop favorable pour n'en pas profiter. Ce Duc étoit logé au Louvre; & ayant appris un soir que la Reine d'Angleterre se promenoit dans le Jardin, accompagnée de ses filles, il y descendit avec une promptitude extraordinaire. La Reine trembla en le voyant. Elle tenoit le bras de la Fayette. Mademoiselle de la

R. **NE D'À NOUVEAUX.** 39
Beyette, dit-il, en ôtant cette fille d'après
de la Reine, vaudra bien, Madame, que je
vous rende le service que vous m'avez d'e-
le. Il prit aussi tôt le bras de la Reine, &
la Beyette se retira à quelques pas de là, avec
les autres filles qui l'accompagnoient. Cette
Princesse ressentoit une émotion cruelle.
Monsieur de Gloucester s'en aperçut. Vous
me paraissez troublée, lui dit-il, Madame,
mais ce n'est pas vous qui le devez être ici;
et vous voyez un infortuné Prince, qui n'a
plus connu de repos depuis le moment qu'il
vous a vue.

La Reine étoit si interdite, qu'elle n'avoit
pas la force d'interrompre le Duc de Glouces-
ter. Aussi continua-t-il à parler avec assez
de rapidité. Ce n'est pas d'aujourd'hui, pour-
suivit-il, que vous avez pu reconnoître mes
sentimens. La douleur que m'a causé le bon-
heur du Roi mon frere, & la tendresse de
mes regards, auroient dû vous les apprendre.
Je vous aime, Madame. Vous avez surmonté
un Prince jusqu'ici invincible; mais il n'y a
pas lieu de s'en étonner. Vous pourriez rem-
porter des victoires plus difficiles, & vous de-
vez, Madame, être adorée de toute la terre.

Pendant que Monsieur de Gloucester par-
loit, la Reine avoit un peu repris ses esprits,
et enfin se faisant un crime d'écouter si long-
temps ce Prince. Ne soyez pas surpris, Mon-
sieur, lui dit-elle, si je vous ai laissé parler
si tranquillement. L'horreur du discours que
j'entendois avoit glacé tous mes sens, & d'a-
bord je voulois douter que j'eusse bien enten-
du. Avez-vous donc oublié, & que je suis

60 CATHERINE DE FRANCE,
la femme du Roi d'Angleterre, & que vo-
êtes son frere; ou la vertu des filles de Fra-
ce vous est-elle si suspecte, que vous l
croyez accoutumées aux plus grands crimes
Oui, Monsieur, j'avois reconnu votre extr
vagance, j'en avois eu la même frayeur qu'e-
le m'inspire aujourd'hui; mais je m'étois fla-
tée que la raison & l'honneur vous ramen-
roient à votre devoir. Faites-y réflexion,
soyez certain que ce secret ne sera jamais
vulgué. C'est toute l'indulgence que j'ai
pour votre passion. Etouffez-la, si vous vo-
lez que je vous rende l'estime que j'ai
d'abord pour vous, & que votre amour
minel m'a entièrement ôtée.

Je ne m'attendois pas à un traitement pl
doux, reprit Monsieur de Gloucester; mai
Madame, que parlez-vous de crimes & d'ho-
neurs? Oh croyez-vous donc que ma passi-
aspire? Ai-je été le maître de ne vous poi-
aimer, & me suis-je flatté d'aucune espéran-
ce en vous aimant? Le plaisir de vous voir,
vous témoigner ma tendresse par la soumissi-
on la plus respectueuse, est tout le but de m-
amour. Souffrez seulement..... La Rei-
l'interrompant, Je fais un crime, lui dit-ell-
si je vous écoute davantage. Je n'aurai av-
vous à l'avenir de commerce, que celui
la plus exacte bienséance. Je vous défens
me parler jamais d'une flamme qui m'outrag-
& si vous l'osez faire malgré ma défense, j'
avertirai le Roi votre frere. Et qu'ai-je
à craindre de lui? interrompit à son tour Mo-
sieur de Gloucester. Ce frere, qui n'a de pl-
que moi qu'une naissance injuste & chûné

REINE D'ANGLETERRE. *Quis, m'étera-t-il un maître qui m'est odieux? N'ai-je pas eu des yeux pour vous voir & pour vous aimer aussi bien que lui? Pensez-vous que je sois son esclave? Je n'examine, ni ses droits, ni les vôtres, dit la Reine avec assez de hauteur. Il me suffira qu'il m'empêche d'entendre des discours auxquels je ne suis pas accoutumée. Le Duc de Glocester vouloit repliquer; mais la Reine appella la Fayette, & se retira dans son appartement, sans regarder seulement ce Prince.*

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle ne put retenir les larmes que le dépit d'un amour odieux avoit excitées. Elle ne cacha rien à la Fayette de tout ce qu'il lui avoit dit. Elle prit avec elle des mesures pour éviter ce Prince, & elle s'affirma dans la résolution de déclarer sa folle passion au Roi d'Angleterre, s'il continuoit à la persécuter.

Monseigneur de Glocester d'un autre côté, demeura dans le jardin du Louvre, abandonné aux transports les plus violens. Comme il ne connoissoit dans ses passions, ni la raison, ni la vertu, il n'y eut point d'extrémité où il ne se portât pour parvenir à les satisfaire. La fierté de la Reine ne put l'obliger à la haïr. Toute son aversion tomba sur le Roi son frere. Il avoit trouvé que ses affections s'étoient tournées vers Monsieur de Clarence, Prince aussi doux & aussi vertueux, que Monsieur de Glocester étoit violent & débauché. Il s'étoit souvent plaint de la médiocrité de son appanage. L'intérêt de son amour se joignit à tant de raisons; il ne regarda

62 CATHERINE DE FRANCE,
plus le Roi d'Angleterre que comme un rival
insupportable.

La guerre continuoit entre le Roi d'Angleterre & le Dauphin, avec une fureur qui devoit bien-tôt la terminer. Les commencemens en furent heureux pour le dernier. Le Duc de Clarence fut défait à Baugé dans une sanglante bataille, où il perdit la vie. Le Duc de Glocester fut le seul de son parti qui en ressentit de la joie. Ses inclinations étoient opposées à celles de ce Prince, & sa mort le rendoit héritier présomptif de l'Etat.

Il ne conserva pas long-temps l'espérance d'une succession si considérable. La grossesse de la Reine l'en priva. La joie qu'en eut le Roi d'Angleterre, combattit la douleur que lui avoit causée la mort de Monsieur de Clarence. Il emmena la Reine en Angleterre, où il souhaitoit qu'elle fît ses couches. Elle fit ce voyage avec plaisir; il la délivroit de la vue de Monsieur de Glocester.

La Reine accoucha à Londres d'un fils, qui fut aussitôt proclamé Prince de Galles. Les deux Royaumes signalèrent leur joie par les plus éclatantes fêtes, & le Roi attendit la santé de la Reine pour retourner en France avec elle. Ils firent une seconde entrée dans Paris, plus superbe que la première. La beauté de la Reine d'Angleterre, bien loin d'être diminuée par ses couches, en étoit, pour ainsi dire, rehaussée; & les peuples enchantés ne pouvoient la regarder sans ravissement. Il n'y avoit point de beauté qui pût être comparée à la sienne.

Le vif éolat dont elle brilloit, ne contribuoit pas à éteindre la passion du Duc de Gloucester. L'absence de la Reine, & la certitude de n'en être pas aimé, avoient livré son cœur aux douleurs les plus cuisantes; mais quelque désespéré que fût son mal, il n'en vouloit point guérir. Il ne rejetoit aucun des projets que l'amour lui fournissoit, quoiqu'ils ne fussent appuyés d'aucun fondement raisonnable.

TROISIÈME PARTIE.

IL y avoit à la Cour de France un Astrologue Italien, dont la religion étoit fort suspecte, à cause d'une infinité de prédictions que l'événement avoit vérifiées. Celle qui l'avoit le plus mis en vogue, étoit ce qu'il avoit dit au feu Duc d'Orléans, du temps & du genre de sa mort. La Duchesse d'Orléans l'avoit amené d'Italie. Elle l'avoit produit à la Cour, & il y étoit estimé généralement; mais peu de gens l'osoient consulter sur leur destinée, parce qu'il ne prédisoit jamais que des choses funestes, & qu'il ne les prédisoit que trop véritablement. Cet homme étoit un jour dans la chambre de la Reine, lorsque la Reine d'Angleterre & le Duc de Gloucester y étoient aussi. J'ai vaincu, leur dit la Reine, la foiblesse que j'avois de n'oser sçavoir ce qui me doit arriver; & ayant déjà vécu quarante-cinq ans assez heureusement, j'ai fait venir Fernandi pour lui demander si la fin de

64 CATHERINE DE FRANCE,
ma vie répondra à son commencement. Qu'
dit le Duc de Glocester, peut-il sur le cha
vous rendre raison de ce que vous souhaitez.
Je ne le pourrois pas faire pour tout le m
de, répondit Ferdinandi; mais il y a peu
Princes & de grands Seigneurs à la Co
dont je n'aie tiré l'horoscope. Vous sçav
interrompit Monsieur de Glocester, ce
arrivera à toute la Cour? Je le sçais sans d
te, dit l'Astrologue; mais je ne l'app
qu'à ceux qui le veulent sçavoir, si ce n
pour les sauver quelquefois des dangers
les menacent. Je n'oubliai rien pour déte
ner Monsieur le Duc de Bourgogne d'alle
Monterau, mais il fut entraîné par sa de
née. Eh! de grace, reprit le Duc de G
cester, lorsque vous aurez satisfait la Rei
hâtez-vous de m'apprendre quel sera m
fort. Je n'ai rien que d'heureux à appren
à la Reine, ajouta l'Astrologue, ainsi je
puis dire hautement. Votre Majesté, com
mua-t-il, doit jouir d'une longue vie, qui
fera traversée que par des afflictions mé
cres, & elle l'achèvera dans un très-profo
repos.

La Reine témoigna beaucoup de joie de
qu'elle venoit d'apprendre. L'impatience
Monsieur de Glocester éclatoit sur son v
ge. Souhaitez-vous, Madame, dit-il à
Reine d'Angleterre, que Fernandi s'expli
sur votre destin? Les apparences ne vous
promettent pas un moins heureux que c
de la Reine. Elles nous trompent quelq
fois, répondit la Reine d'Angleterre, & j
me mieux pouvoir espérer que ma félicité

REINE D'ANGLETERRE. 67
tine, que de m'exposer à apprendre des in-
fortunes certaines. Parlez donc hardiment
sur les menées, dit le Duc à l'Astrologue, &
ne craignez point de m'étonner. Il y a long-
temps que je sçais que la fortune m'en desti-
ne de cruelles. Vous n'aurez pas à vous plain-
dre de la fortune, reprit Fernandi; vous ne
serez jamais moins puissant que vous êtes, &
vous le serez long-temps. Il faut entrer
plus dans le détail, dit Monsieur de Gloces-
ter, & dire tout ce que Astres vous ont ap-
pris à mon égard. Puisque vous me l'ordon-
nez, répondit l'Astrologue, je ne vous célé-
rai plus rien. L'amour fera tout le malheur
de votre vie. Il vous destine à des flammes
illégitimes. Vous épouserez une Princesse
qu'il vous sera défendu d'épouser. De gran-
des révolutions suivront ce mariage, & ce
ne sera que long-temps après que vous mour-
rez d'une mort violente. Il reste une chose
à vous apprendre, que je ne puis confier qu'à
vous seul.

Monsieur de Gloucester pouvoit à peine con-
tenir la joie qui le transportoit. Les mal-
heurs dont on le menaçoit, n'étoient pas ca-
pables de balancer le plaisir que lui faisoit
l'idée d'épouser un jour la Reine d'Angleterre.
Il ne douta pas un moment que ce ne fût le
sens des paroles de Fernandi; & la Reine
d'Angleterre, ayant surpris ses yeux tout
brillans d'amour & de joie, pénétra sa pen-
sée. Elle rit en elle-même de la foiblesse
du Duc, cependant elle ne laissa pas des'allar-
mer. Monsieur de Gloucester ne put retenir
son impatience. Il demanda pardon aux Rei-

66 CATHERINE DE FRANCE,
nes, & sortit avec l'Astrologue, qu'il emmena dans le jardin de l'Hôtel de St. Paul. Ce fut-là que Fernandi acheva de combler les vœux du Duc, en l'assurant qu'il regneroit un jour. Le Duc voulut ensuite l'obliger à lui dire la destinée de la Reine d'Angleterre; mais Fernandi s'en excusa en des termes qui firent connoître au Duc qu'il n'obtiendroît pas ce qu'il demandoit. Je serois indigne des graces que je tiens du Ciel, dit-il à ce Prince avec fermeté, si j'étois capable d'en abuser: comme c'étoit à vous seul que je pouvois confier ce qui vous regarde, il n'y a que la Reine d'Angleterre qui puisse apprendre de moi ce qui la concerne.

Dans la disposition où étoit déjà le Duc de Gloucester, de tout entreprendre pour réussir dans son amour, il lui falloit beaucoup moins que les promesses de Fernandi, pour le porter aux résolutions les plus désespérées. Mais lorsqu'il envisagea tout le bonheur auquel il étoit destiné, le Trône & la possession de la Reine d'Angleterre, il ne se fit plus de scrupule de tout hazarder pour y parvenir; & il s'imagina qu'il seroit indigne de la fortune qui lui étoit réservée, s'il ne contribuoit à l'avancer.

Le Dauphin avoit assiégé Cosne sur la Loire. Le Roi d'Angleterre déclara qu'il vouloit aller en personne faire lever ce siège, & décider dans une bataille, à qui le Royaume de France appartenoit plus légitimement, à lui, ou au Dauphin. La veille de son départ il donna à toute sa Cour un festin somptueux. Il mangea en public avec la Reine sa femme, vêtu de ses habits Royaux, & tel qu'il sem-

PRINCE D'ANVERS. *77*
 Il étoit plutôt un Dieu qu'un Homme. On fit
 à que, dans un verre d'une liqueur enquisse,
 on lui fit avaler un poison d'autant plus dan-
 gereux, qu'il ne devoit pas faire son effet sur
 le champ, mais qu'il devoit le miner insensi-
 blement, & le consumer jusqu'à la mort. En
 effet il s'en apperçut si peu, que dès le len-
 demain il alla se mettre à la tête de son ar-
 mée; mais deux jours après le poison commença
 à se faire sentir. Il se plaignit de cruelles
 douleurs qui l'agitoient au-dedans du corps.
 Les Ducs de Gloucester & de Bedford, ses
 freres, étoient auprès de lui, sensibles à son
 mal, & qui sembloient le partager. Mais le
 premier en paroissoit si touché, qu'on l'eût
 cru plus malade même que le Roi. Malgré
 sa maladie, ce généreux Prince continua sa
 route; mais il se trouva si mal à Melun,
 qu'il fut obligé de s'arrêter. Il laissa au Duc
 de Bourgogne le soin de faire lever le siège
 de Coëne, & s'étant mis en litiero il se fit
 porter à Vincennes, dont l'air lui étoit fort
 bon. Les Princes ses freres l'y suivirent, &
 la Reine d'Angleterre y accourut bien-tôt ef-
 frayée du danger qui menaçoit son Epoux,
 & tourmentée des cruels soupçons que les
 prédictions de l'Astrologue Fernandi avoient
 fait naître dans son ame. Elle trouva le Roi
 à l'extrémité; & ses Médecins ne lui cache-
 rent pas qu'une chaleur dévorante avoit brûlé
 ses entrailles, & qu'il lui restoit peu de
 temps à vivre. Jamais ce Roi n'avoit paru
 si grand qu'à ce dernier moment de sa vie.
 Il écouta sans trembler l'arrêt de sa mort. Il
 ne se plaignit, ni de la cause de sa maladie,

68 CATHERINE DE FRANCE,
qui n'étoit pas naturelle, ni de la cruauté de
son destin, qui tranchoit ses jours au milieu
de sa vie & de ses victoires. Il ordonna seu-
lement qu'on l'avertit, lorsqu'il n'auroit plus
que deux heures à vivre. Ensuite il sembla
être insensible aux douleurs qui le déchir-
oient, quoiqu'elles fussent les plus cuisantes
qu'un homme eût jamais souffertes. Il régla
les affaires de son Etat avec une merveil-
leuse tranquillité. Il donna la Régence d'Angle-
terre au Duc de Gloucester, & celle de Fran-
ce au Duc de Bedford. Il commanda que le
Prince de Galles fût élevé en Angleterre, &
confia son éducation à la Reine & au Cardinal
de Vicestre, son oncle. Il régla les affaires
de ses deux Etats avec tout le bon-sens &
toute la présence d'esprit imaginables, & fi-
nit en embrassant la Reine, & en la recom-
mandant à ses deux freres dans les termes les
plus tendres.

L'état où se trouvoit pour lors cette infor-
tunée Princesse, étoit digne de pitié. Elle
voyoit mourir son Mari d'une mort précipi-
tée. Elle en étoit la cause innocente. Quoi-
qu'elle n'eut jamais aimé le Roi avec beau-
coup de tendresse, elle l'avoit infiniment esti-
mé; il étoit le plus grand des hommes. La
vertu de la Reine avoit fait tout ce qu'une
tendresse sincère auroit pu faire. Elle perdoit
ce Mari, qui la laissoit en proie aux fureurs
du Duc de Gloucester. Elle lisoit dans les
yeux de ce Duc son amour désespéré; & pré-
voyant sa grandeur future, il n'y avoit rien
qu'elle ne craignît de son emportement. Elle
n'osoit expliquer au Roi toutes ses craintes.

REINE D'ANGLETERRE.

Peut-être l'eût-elle fait inutilement. Mais tout son parti étoit de s'abandonner à la violence de sa douleur, & de verser un torrent de larmes. On vint avertir le Roi que sa fin étoit proche. Alors il fit sortir tout le monde de sa chambre, où il ne retint que la Reine & son Confesseur. Il s'occupa, dans le peu de temps qui lui restoit, des sentimens les plus pieux, & enfin il expira entre leurs bras, laissant aux deux Nations qu'il avoit gouvernées des regrets sensibles de sa perte.

Peu de jours après, Charles VI. Roi de France mourut, & Henri, fils du Roi d'Angleterre, fut proclamé Roi de France & d'Angleterre, quoique Charles VI. eût laissé un fils, légitime héritier de la Couronne, & qui appella à Dieu & à son Epée de l'injustice que lui avoit faite le Roi son pere.

Le Duc de Gloucester ne vit pas plutôt le Roi son frere mort, qu'il prit la poste pour Calais, d'où il arriva en trois heures en Angleterre. Il entra à Londres en Souverain. Il convoqua le Parlement, & se fit donner la qualité de Protecteur, quoique le feu Roi ne l'eût nommé que Régent, & que la dignité de Protecteur fût ombre à l'autorité Royale.

La Reine d'Angleterre étoit occupée à Paris à pleurer la mort de son Epoux. Ce qu'elle devoit au fils qu'il lui avoit laissé, la retira bientôt de sa retraite. Elle craignoit l'ambition de Monsieur de Gloucester. Le nom de Protecteur qu'il venoit d'usurper, lui faisoit voir de quoi il étoit capable; & quoiqu'elle fût assurée d'essuyer en Angleterre les plus indignes persécutions, elle n'hésita pas d'y

70 CATHERINE DE FRANCE,
passer, pour sauver la vie & la couronne au
Roi son fils. Elle s'embarqua donc pour l'An-
gleterre, où elle arriva heureusement. Le
Protecteur vint au devant d'elle, & la con-
duisit à Westminster, où le Cardinal de Vi-
cestre amena le jeune Roi. La vue de cet
enfant, dont la beauté étoit achevée, la con-
sola en quelque maniere de ses chagrins. Elle
s'assura de tous les Officiers de sa Maison, &
prit des précautions pour sa vie, qui peut-être
la sauverent à ce Prince.

Le Protecteur jugea à propos de donner
quelques mois à la douleur de la Reine, avant
que de l'entretenir d'un amour que le temps
augmentoît infiniment. Il s'attacha à affer-
mir son autorité en Angleterre, où il étoit
obéi & respecté autant que s'il eût été Roi.
Il avoit de grands égards pour la Reine. Il
affecta dans ces commencemens de ne lui rien
laisser voir de sa première passion. Elle se
flattoit que la raison l'auroit forcé de l'étein-
dre. Quelques sujets qu'elle eût de le haïr,
elle sentoît diminuer son ressentiment, à me-
sure qu'elle se confirmoit dans cette pensée.

La nouvelle de la mort du Roi d'Angleter-
re fut bientôt répandue par toute l'Europe.
La Cour de Hongrie en fut instruite. Mylord
Tider fut un des premiers qui l'apprit. Il y
menoit une vie languissante, que les bontés de
l'Empereur Sigismond n'adoucissoient point.
Il faisoit une triste expérience de la puissance
de l'amour. Sa passion n'étoit soutenue, ni
par l'espérance, ni par la raison. Il devoit
présumer que la Reine d'Angleterre étoit au-
tant attachée au Roi son Epoux, que l'exi-



REINE D'ANGLETERRE. 71

geoit le mérite de ce Prince. Il étoit à cinq-cents lieues d'elle; il comptoit de ne la voir jamais. Cependant il l'aimoit plus éperdûment qu'il n'avoit encore fait; & l'absence, au lieu de le guérir, ne servoit qu'à le rendre plus désespéré.

Le Roi d'Angleterre est mort, disoit-il un jour à son cher Alfred. Je m'imagine que la Reine est accablée d'embarras & d'affaires. Aura-t-elle des serviteurs fideles & affectionnés pour entrer dans ses intérêts? Vous n'en sçauriez douter, répondit Alfred. Le Roi a laissé deux freres aussi braves qu'expérimentés, & les deux Cours de France & d'Angleterre sont remplies des plus vaillans Capitaines de l'Europe. Hélas! reprit le Mylord, ils ne peuvent avoir pour la Reine le même empressement & le même zele que moi. Prenez garde, Seigneur, repliqua Alfred, à ne vous pas abuser vous-même. Je vois que vous brûlez de retourner en Angleterre; mais daignez faire réflexion aux malheurs que vous attireront les restes d'une flamme mal éteinte. Vous souffrez, & vous vous contraignez depuis deux ans. Voulez-vous perdre tout le fruit de votre absence? Eh! penfes-tu, interrompit Tider, qu'elle ait diminué la violence de ma passion? Elle l'a augmentée, Alfred, poursuivit-il, jusqu'à un tel point, que je ne puis plus vivre sans voir la Reine. Ah! puisque la fortune m'a délivré d'un Rival si redoutable, retournons, retournons en Angleterre. Aucun espoir ne m'y suivra, mais je verrai ce que j'aime. Je borne-là mes espérances. Seigneur, lui dit Alfred, songez-

72 CATHERINE DE FRANCE,

vous bien que vous lui avez promis de ne la voir jamais que vous n'eussiez surmonté la flamme injuste qui vous dévorait ? Hélas ! je ne m'en souviens que trop , répondit tristement Tider , & je dois en effet m'en souvenir. Partons cependant pour l'Angleterre. Voyons la Reine , & tenons-lui notre parole. Je ferai en sorte de ne paroître jamais devant elle.

Tout ce que put dire Alfred , ne put retenir l'impatient Mylord. Aucune considération ne l'arrêta ; & craignant que l'amitié de l'Empereur ne fût un obstacle à son départ , il ne prit point congé de lui. Il laissa à ses gens le soin de son équipage. Il leur donna rendez-vous à Londres ; & prenant la poste avec Alfred pour Hambourg , il s'embarqua pour l'Angleterre. Un vent favorable les fit arriver en peu de jours , & il entra dans Londres avec une agitation que la joie & la crainte excitoient dans son cœur.

Le lendemain qu'il fut arrivé , il alla avec Alfred louer un appartement vis-à-vis le Palais de Westminster. Personne n'en pouvoit sortir qu'il ne l'aperçût distinctement. Le jour même il vit sortir la Reine avec le Cardinal de Vicesstre & la Fayette. Que cette vue lui causa de trouble ! La beauté de la Reine étoit arrivée à sa perfection. A peine put-il retenir l'émotion qui le pénétra. Il suivoit le carrosse des yeux. L'idée de la revoir l'entretenoit sans-cesse. Cependant il persistoit dans la résolution de ne point paroître devant elle. Elle ne peut , & elle ne doit jamais m'aimer , s'écrioit-il. Que me serviroit de lui mon-

montrer un Amant odieux? Peut-être même défendrait-elle une vue qui fait tout le bonheur de ma vie.

Il passa deux ou trois mois à mener cette triste vie. Il sçavoit tous les lieux où alloit la Reine. Il ne manquoit guere de s'y trouver; mais il évitoit avec soin d'en pouvoir être vu. Il se confondoit pour l'ordinaire dans la foule, & affectoit des lieux obscurs & éloignés, où les regards de cette Princesse ne pénétroient pas.

Alfred voulu envain le détourner d'une conduite si étrange, & le presser même, pour l'en retirer, de voir la Reine. Il ne quittoit jamais Londres, tant qu'elle y étoit. Cette Princesse alloit passer toutes les semaines deux jours à Windsor. Pendant ce temps-là le Mylord alloit à une Maison de campagne d'un ami d'Alfred, qui étoit sur le chemin de Windsor; & lorsque la Reine revenoit à Londres, il y retournoit après elle.

Cette Princesse n'étoit pas plus heureuse que lui. L'image de Tider étoit toujours gravée au fond de son cœur; mais si son absence & la raison ne l'en avoient pu bannir, elles avoient au moins établi dans son ame un calme & un repos qui lui eût permis une vie assez tranquille, si des malheurs étrangers ne fussent point venus la troubler. L'amour du Protecteur commençoit à paroître. Elle étoit menacée des plus effroyables malheurs. Il avoit laissé passer les six premiers mois du deuil de la Reine; & pendant ce temps-là il s'étoit, pour ainsi dire, rendu le maître de l'Angleterre. Après ce terme,

il eut pour cette Princesse des assiduités qui lui devinrent suspectes. Il fit entendre des soupirs. La Reine fut bientôt importunée d'un amour qui la faisoit fremir. Elle se trouva fort embarrassée de la manière dont elle devoit traiter ce Prince, que sa puissance & sa brutalité ne rendoient que trop redoutable. La prudence lui conseilloit de le ménager, de peur qu'il n'ôtât au jeune Roi & la vie & la couronne : mais la vertu & l'honneur étoient si opposés à cette conduite, que la Reine ne la put goûter. Elle redoubla seulement ses soins pour la vie du Roi, & prit le parti d'ôter absolument toute espérance au Duc de Gloucester.

Ce Prince, voyant que ses soupirs n'étoient pas assez intelligibles, prit la première occasion qui se présenta pour les expliquer. Un jour qu'en parlant du feu Roi il l'aperçut assez triste, N'avez-vous pas, lui dit-il, assez répandu de larmes depuis la mort de cet Epoux ? N'est-il pas temps que votre cœur connoisse la joie & le plaisir ? La Veuve d'un Roi, répondit la Reine, ne doit connoître que la douleur. Elle a les pleurs en partage pour le reste de ses jours ; on n'en peut trop verser quand on a fait une perte semblable à la mienne. J'avouerai, Madame, qu'elle est grande, reprit le Duc Protecteur, mais elle n'est pas irréparable ; & vous sçavez bien qu'il est un Prince au monde, dont vous êtes plus éperdûment aimée que vous ne l'étiez du feu Roi. J'avois oublié, dit la Reine, les circonstances d'une passion insouiente. Comment osez-vous, Monsieur, me

REINE D'ANGLETERRE. 75
ramener ? Etes-vous déjà las de l'intelli-
gence que nous avons l'un avec l'autre ? J'en
veux former une plus étroite, repliqua le
duc de Gloucester. Ne donnez point à cet
jour des noms odieux, il est trop avant
enrimé dans mon ame, pour croire que la
force en puisse être illégitime. Songez que
la violence a d'autant plus augmenté, que
je vous la considération de le tenir
caché depuis six mois. Je ne le puis plus re-
tenir. Vous allumez des feux qui ne s'étei-
nt jamais. Il a été un temps, il est vrai,
où l'espoir m'étoit défendu. Le Ciel a le-
vée cet obstacle. Il ne tiendra qu'à vous que
cette passion devienne légitime, & qu'un
succès glorieux vous fasse un devoir de
mériter autant que je vous aime. La patience

La Reine échappa à ces dernières pa-
rolles. Laquelle de mes actions, lui dit-elle,
vous a fait croire que j'étois capable de tant d'indignité ?
Le frère de mon Epoux & l'oncle de
mon fils, vous me proposez de vous épou-
ser, le sujet de l'un & de l'autre, &
c'est de puissance que ce que vous en
dites ! Depuis quand l'inceste est-il
permis parmi les Anglois ? Depuis quand les
femmes se méfalloient-elles ? Je n'ai point de
pouvoirs assez forts pour vous marquer mon
sentiment. Vous me proposez un crime qui
est contraire à la nature même. Je me pour-
rais de cette raison pour couvrir un
crime illégitime ; mais afin de ne vous point
désespérer, sçachez que quand vous

76. CATHERINE DE FRANCE,
ne seriez point mon beau-frere, vous ne devien-
driez jamais mon Epoux.

La Reine n'attendit point la réponse du Duc de Gloucester. Elle passa dans son Cabinet, & en ferma rudement la porte. Monsieur de Gloucester demeura tout interdit de ce qu'il y avoit de méprisant dans cette réponse, mais elle ne lui inspira, ni colere, ni douleur. Il avoit en main l'Autorité suprême. Il prit son parti sur le champ, & résolut d'enlever la Reine. Sa délicatesse ne s'effraya point d'un projet si indigne d'une honnête-homme. Elle m'époufera, disoit-il, lorsqu'elle sera en ma puissance. Si elle persiste à le refuser, je satisferai du-moins un amour dont je ne puis plus retenir la fureur & l'impétuosité.

Il communiqua son dessein au Comte de Rochester. C'étoit un homme qui suivoit aveuglément les volontés du Protecteur, & qu'il avoit élevé. Il lui dit qu'il vouloit enlever la Reine la premiere fois qu'elle iroit à Windsor, & la conduire à Gloucester, où l'Evêque de Londres les marieroit. Il le chargea de chercher quelques soldats déterminés, outre six de sa garde, dont il étoit certain. Il ne vouloit que dix ou douze hommes, afin de sauver l'éclat. D'ailleurs la Reine n'étoit suivie que de quatre de ses gardes lorsqu'elle alloit à Windsor. Elle laissoit le reste à Westminster, où elle croyoit qu'il n'y en pouvoit trop avoir pour la sureté du Roi. Rochester s'adressa à cet ami qui avoit une Maison de plaisance sur le chemin de Windsor, & il lui confia le secret du Duc Protec-



REINE D'ANGLETERRE. 77

teur. Cet Anglois se chargea de lui trouver six hommes, & en parla à Alfred, qui courut en avertir Tider. Ce Mylord frémit du danger que couroit la Reine, & bénit le Ciel de l'occasion qu'il lui procuroit de la servir. Il conserva toute la présence d'esprit qui étoit nécessaire pour exécuter un projet si glorieux, & Alfred offrit par son ordre à l'ami de Rochester, cinq hommes dont il répondit. Rochester voulut les voir. Ne connoissant point Tider, il le confondit avec les autres, & leur commanda de se trouver deux jours après au Palais du Duc Protecteur, où l'on devoit leur donner des armes & des chevaux. C'étoit le jour que la Reine avoit déclaré qu'elle partiroit pour Windsor.

Tider n'hésita pas à faire avertir la Reine de tout ce qui se passoit ; & malgré l'exactitude avec laquelle il vouloit lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, de ne paroître devant elle qu'avec des sentimens qui lui convinssent, il fut agréablement flatté de la nécessité de lui écrire & de la voir. Il envoya donc Alfred au Palais, avec une lettre qui demandoit à cette Princesse la permission de lui parler ; mais le Protecteur avoit pris ses mesures là-dessus. Celui qui gardoit la porte du Palais de Westminster, ayant été gagné par ce Prince, avoit ordre de ne laisser entrer aucun inconnu, sans le faire parler au Duc Protecteur. On y vouloit conduire Alfred, & il aima mieux retourner vers le Mylord.

Tider ne se trouva pas peu embarrassé de ce contre-temps. Il ne voulut plus insister

78 CATHERINE DE FRANCE,
à avertir la Reine, de peur de donner de
plus grands soupçons au Duc de Glocester
Mylord Rochester avoit eu l'imprudence d
dire à son ami le nombre de gens qui accom
pagneroient le Duc, & son ami n'en avo
pas fait un secret à Alfred. Tider forma là
dessus le dessein de rendre à la Reine un ser
vice essentiel. Son amour lui persuada, qu
c'étoit non seulement une excuse pour la re
voir, mais encore un expédient pour s'insin
uer dans son cœur.

Il fit placer sur le chemin de Gloucester six
hommes bien armés, qui devoient se joindre
à lui lorsqu'il passeroit avec le Duc Protec
teur. C'étoient d'anciens serviteurs de la
Maison, entièrement dévoués à ses ordres.
Les trois qui devoient accompagner, avec lui
& Alfred, le Duc Protecteur, n'étoient ri
moins vaillans, ni moins fideles. Il se flatt
qu'avec ce secours il feroit échouer l'entre
prise du Duc de Gloucester.

La veille du jour que la Reine devoit par
tir, elle alla entendre la Messe à St. Paul.
Mylord Tider étoit pour lors à une fenêtre
du logis qu'il occupoit devant Westminster.
La Reine jeta par hazard les yeux de ce côté-
là, & elle rencontra ceux du Mylord.
Tous ses sens se troublèrent à cette vue; son
cœur s'émut, & sa surprise ne se put cacher.
Eh! la Fayette, dit-elle à cette fille qui étoit
avec elle, regarde, je te prie, à cette fenê
tre. La Fayette y regarda en effet; mais
Tider, qui s'étoit apperçu que la Reine l'a
voit reconnu, s'en étoit promptement ôté.
Cette Princesse ne l'y vit donc plus, & c

REINE D'ANGLETERRE. 79

fut une circonstance qui lui fit croire qu'elle ne s'étoit pas trompée. Helas ! dit-elle , je viens de voir à cette fenêtre le malheureux Tider. La Fayette ne fut pas moins émue que la Reine , parce qu'elle n'avoit pas mieux réussi qu'elle à le bannir de son cœur. Votre Majesté , lui répondit-elle , n'a pas bien examiné les traits du Cavalier qu'elle a vu. Il n'y a guere d'apparence que Mylord Tider soit à Londres sans qu'elle en eût été avertie. Il est peu d'hommes comme Tider , repliqua la Reine. Mon cœur en conserve une idée qu'on ne peut guere surprendre , mais enfin bannissons la. Je ne veux pas même éclaircir si je me suis trompée. J'ai toujours craint la vue de Tider. Je me reproche sans-cesse les sentimens qu'il m'a inspirés. La Reine changea aussi-tôt de conversation : & après avoir entendu la Messe , elle revint au Palais , non pas sans tourner la tête vers le lieu où elle avoit cru voir le Mylord. Plus le Duc Protecteur approchoit du moment qui devoit lui livrer cette Princesse , plus il s'abandonnoit à la joie. Le soir qui précéda le jour de son entreprise , il ordonna à Rochester de lui amener les gens qu'il avoit choisis. Rochester obéit. Tider & Alfred parurent avec ses soldats , dans des habits qui ne les destinguoient pas. Le Duc de Gloucester avoit vu Tider à la Cour de France ; mais outre qu'il y avoit près de deux années , il l'avoit peu pratiqué. Ainsi il ne le reconnut point. Il remarqua cependant son air , & parut faire plus d'estime de lui que des autres. Il leur commanda de suivre exactement les ordres qu'il leur donne-

80 CATHERINE DE FRANCE,
roit, & leur promit des récompenses proportionnées au service qu'il attendoit d'eux. On étoit dans les jours de l'année les plus chauds. La Reine monta en carrosse dès le point du jour, afin d'arriver à Windsor avant la grande chaleur. Elle n'avoit que la Fayette avec elle. Cette heure-là accommodoit tout-à-fait le Duc-Protecteur. Il sortit de Londres par un autre chemin, & atteignit la Reine à un quart de lieue de la Ville. Il commanda au cocher, avec la dernière fierté, de s'arrêter. A peine se fut-il nommé, que le cocher & les autres gens de la suite de la Reine, étonnés, ou par le nombre de ceux qui le suivoient, ou par le respect qu'ils avoient pour lui, s'arrêtèrent, & le laissèrent approcher avec les siens du carrosse de cette Princesse. Elle avoit frémi lorsqu'elle avoit entendu sa voix, & avoit prévu les malheurs qui la menaçoient. Reprenant cependant l'assurance que lui donnoit son rang: Quelle importante affaire, dit-elle au Duc de Gloucester, vous fait sortir de Londres si matin, & interrompre mon voyage? C'est l'amour, Madame, répondit Monsieur de Gloucester, d'une voix assez basse pour n'être entendu que de la Reine: J'ai reconnu qu'un devoir trop sévère vous retenoit; que je ne serois jamais heureux, si je vous laissois écouter vos scrupules. Comment! lui dit la Reine, en parlant aussi haut qu'il avoit affecté de parler bas, pousseriez-vous les projets de votre insolent amour jusqu'à faire violence à votre Reine? Seriez-vous capable d'une lâcheté aussi infame? Ne parlez pas si haut, Madame,
me,

REINE D'ANGLETERRE. 81

me, reprit le Duc d'un ton ferme. Ma par-
tie est faite de maniere, que vos plaintes ne
la rompront pas. Ma conduite, il est vrai,
paroît un peu éloignée de cette soumission
aveugle que j'ai toujours eue pour vous ;
mais vous reconnoîtrez par la suite qu'elle n'est
pas moins respectueuse. Ne craignez rien,
Madame, d'un Prince qui vous adore. C'est
à Gloucester qu'il va vous conduire. On y
lévera vos scrupules. On vous fera connoî-
tre qu'il n'est pas toujours défendu d'épouser
la Veuve de son frere: Cette Alliance m'en-
gagera doublement dans les intérêts du Roi
votre fils, & vous conviendrez un jour que
vous étiez injustement prévenue contre moi.
Je vois, repliqua la Reine, le cœur serré de
douleur, que je ne suis pas ici en état de me
faire obéir. Cependant il en est encore temps.
Ne poussez pas plus loin un crime effroyable.
Quelque puissant que vous soyez, ne vous
flatter pas qu'on vous applaudisse sur un pa-
reil attentat. Songez qu'un honnête-homme
ne doit devoir qu'à soi-même la conquête de
celle qu'il aime: soyez persuadé que je préfé-
rerai la mort au mariage que vous me propo-
sez, à moins que votre brutalité n'aille aussi
à m'y forcer, & qu'elle n'acheve de traiter
avec la dernière ignominie la Veuve & la
Mere de vos Rois. Je serois fâché, répon-
dit le Duc de Gloucester, que vous eussiez de
si grands sujets de vous plaindre de moi, mais
vous tiendrez dans peu un autre langage. Il
s'éloigna en finissant ces paroles, & comman-
da au cocher de prendre le chemin de Glo-
cester.

84 CATHERINE DE FRANCE,

Mylord, qui ne pouvoit connoître l'honneur & le bonheur qu'il avoit. On arriva presque aussi-tôt à Windsor, où Tider fut mis dans un lit, & d'où la Reine manda de Londres ses Médecins avec toute la diligence possible.

Après qu'elle eut donné ses premiers soins à la conservation d'une vie qui lui devoit être si précieuse, elle songea à prévenir le Duc de Gloucester, qui étoit capable de sacrifier l'Etat pour se venger de l'insulte qu'il croyoit avoir reçue. Elle écrivit au Cardinal de Winchester, & ne lui cacha rien des emportemens du Duc Protecteur. Elle lui apprit toutes les particularités, & de son amour, & de son enlèvement; & ne lui cela que la manière dont elle avoit été tirée de ses mains, qu'elle attribua à la valcur & à la fidélité de ceux qui avoient pris son parti. Elle finit en lui recommandant la vie du Roi; & en le priant d'examiner les actions du Protecteur, & de lui envoyer à Windsor une garde qui la pût mettre à couvert de l'insolence du Duc de Gloucester. Le Cardinal de Winchester étoit le plus honnête-homme d'Angleterre, & par conséquent l'ennemi des violences du Duc Protecteur. Il mania cette affaire avec toute la prudence imaginable. Il mit auprès du Roi quatre nouveaux Officiers, entièrement attachés à lui, & il fit partir les gardes de la Reine & les siens pour Windsor. Cela faisoit environ quatre-cents hommes. Le Marquis d'Huntington les commandoit; jeune-homme de mérite & de réputation.

Le Duc Protecteur étoit véritablement pénétré de rage. Il ne sçavoit à qui imputer



REINE D'ANGLETERRE. 87

l'injure mortelle qu'il avoit reçue. Il avoit bien vu que les actions prodigieuses de Tider lui avoient plusieurs fois arraché la victoire : mais il ne sçavoit point son nom , & il ne croyoit pas qu'il fût le chef de l'entreprise. Plus il tâchoit de l'approfondir , plus sa raison se perdoit. Il bruloit du désir de se venger , & sa fureur ne trouvoit point de victime qu'elle se pût immoler. Dans cette incertitude il souffroit des maux infinis. Les remords & la confusion de son crime venoient se joindre à tant de chagrins, Il songeoit avec quel front il paroistroit devant la Reine , ayant encore la foiblesse de l'aimer. Cependant il fut obligé de garder le lit quelques jours , pour les blessures qu'il avoit reçues dans ce combat. Ce fut-là qu'il apprit que la Reine avoit mandé ses gardes & ceux du Cardinal de Winchester. Il soupira de douleur à cette nouvelle , qui lui fit connoître qu'il avoit manqué une occasion qui ne se présenteroit jamais. Il en pensa couter la vie à Rochester , qui n'avoit pas sçu choisir des amis fideles. Il fut disgracié , & le Protecteur crut lui faire grace de lui laisser la vie.

La Reine goûta quelque calme lorsqu'elle se vit en sureté à Windsor , & ne fut plus occupée que du danger où étoit Mylord Tider. Ses blessures étoient si profondes , que les Chirurgiens n'en purent décider aux deux premiers appareils ; & ce ne fut qu'au troisieme qu'ils répondirent de sa vie. La Reine en fut sensiblement touchée , & la Fayette partagea sa joie. Il n'avoit pas été au pouvoir de cette fille d'oublier Tider. N

88 CATHERINE DE FRANCE,
hazard il étoit en Angleterre, & comment il
avoit appris le dessein du Protecteur. Tider
s'embarrassa à cette demande. Que puis-je
dire à Votre Majesté, lui répondit-il ? Je
vais devenir criminel. Elle se souvient peut-
être de la parole que je lui avois donnée en
la quittant. Hélas ! Madame, je ne l'ai point
exécutede, Il m'a semblé que ma passion ti-
roit des forces de mon éloignement. J'étois
revenu mourir en Angleterre. Je n'ai pu mou-
rir innocent. Votre Majesté sçait mon crime.
Pourquoi m'a-t-elle retiré d'une mort dont
j'étois si proche, que j'avois si bien méritée,
& que je rencontrois si glorieusement ?

La Reine sourit au discours de Tider. My-
lord, lui dit-elle, vous ne méritez point de
mourir. Peut être obtiendrez-vous du temps,
les sentimens que vous souhaitez, & que vous
devez avoir. Cependant gardez le respect &
la discrétion dus au rang de celle que vous ai-
mez. Ne l'obligez pas à changer les manieres
qu'elle a avec vous, & apprenez-moi com-
ment vous avez été instruit de l'entreprise du
Duc de Glocester. Mylord Tider lui racon-
ta son séjour à Londres, le choix que Ro-
chester avoit fait d'eux pour servir le Protec-
teur dans son enlèvement, & la difficulté
qu'il avoit trouvée à en avertir Sa Majesté.
Ils eurent ensuite une conversation générale,
où le mérite de Tider se découvroit toujours
à la Reine, plus grand qu'elle ne se l'étoit
imaginé.

Elle voulut passer une partie de l'Eté à
Windsor, & fit venir ses Filles d'honneur &
ses Officiers; mais elle n'y voulut recevoir

REINE D'ANGLETERRE. 89
aucune visite. Tider étoit la cause de cette solitude. La Reine ne l'avoit fait connoître qu'au Marquis d'Huntington, à qui elle avoit confié l'entreprise du Duc de Gloucester, & que c'étoit Tider qui l'avoit rompue par son ordre. Le Marquis lia bientôt amitié avec Tider. Il trouva qu'il étoit digne de la Reine. Ces deux Seigneurs avoient de l'esprit infiniment; leur conversation plattoit à la Reine; elle jouoit avec eux une partie du jour; les soirs elle se promenoit dans les jardins de Windsor. L'art & la nature les avoient rendus les plus magnifiques de l'Europe.

Quelquefois la Reine se promenoit avec Tider; quelquefois elle étoit seule avec la Fayette; mais toujours ce Mylord étoit présent à ses pensées. Elle les communiquoit à la Fayette, & lui causoit plus ou moins de douleur, selon que sa tendresse pour Tider étoit plus ou moins forte. Que fais-je ici, disoit-elle, d'un homme dont je sçais que je suis aimée, que je ne dois point aimer, & que j'aime cependant avec violence? Je lui dois, il est vrai, ce que j'ai de plus cher au monde; mais que puis-je inférer de ma reconnoissance? Comblons-le de bienfaits. Elevons-le. Je le puis faire, malgré le Duc de Gloucester. Le Cardinal de Winchester appuiera ma résolution. Hélas! reprenoit-elle, je sçais trop combien il méprise ces récompenses vulgaires. Je l'ai déjà vu une fois me sacrifier sa fortune. Il a exposé sa vie pour moi. Je connois sa fierté & son orgueil. La Fayette, continua-t-elle, en prenant le bras de cette

90 CATHERINE DE FRANCE,
fille , crois-tu qu'il aspire à de plus hautes
récompenses ?

La Fayette, comprenant le sens du discours de la Reine , étoit dans un embarras d'autant plus grand , que l'amour & la vertu partageoient son ame. Elle voyoit la Reine balancer , & capable de tout faire pour son Amant. Si elle répondoit favorablement pour Tider , elle perdoit pour jamais l'espérance de le posséder , qu'elle n'avoit pu encore ôter de son cœur. Si elle suivoit dans sa réponse ce que lui dictoit sa passion , il lui sembloit qu'elle faisoit à son Amant une trahison , indigne d'une ame généreuse. Elle suivit donc le penchant de sa vertu. Je ne puis dire à Votre Majesté , répondit-elle en se faisant une cruelle violence , jusqu'où Mylord Tider aspire ; mais je crois qu'il est peu de choses dont il ne se puisse flatter. Quoi ! prétendrait-il épouser la Reine d'Angleterre , repartit la Reine en rougissant de honte ? Je sçais , poursuivit-elle , que la Veuve du Roi Jean se remaria à un Comte de la Marche ; mais Tider n'approche point de ce rang , & je sors d'un Sang plus illustre que celui de cette Reine. La Fayette acheva de se vaincre , quoique le fond de son cœur fût percé d'une mortelle douleur. La Princesse dont vous parlez , dit-elle à la Reine en tremblant , étoit Reine d'Angleterre aussi-bien que Votre Majesté. Mylord Tider se prétend issu d'une Maison aussi fameuse que celle du Comte de la Marche , & il a sans doute plus de mérite.

La Fayette flattoit agréablement la Reine ;



REINE D'ANGLETERRE. 91

& déjà elle se représentoit Tider fils de Léolin Prince de Galles, créé Comte de Milford, issu du Sang des Rois Bretons, quand la splendeur des Rois de France, ses Ayeux, & la gloire de Henri V. son Epoux, vinrent frapper tout-à-coup ses yeux. Elle en fut éblouie; son amour ne put soutenir un si grand éclat. La gloire en triompha. Que répondrois-je, disoit-elle, à tous les Rois de l'Univers, dont je suis descendue, & qui me sont alliés, si j'avois introduit Tider dans leur famille? Exposerais-je aux yeux de tout le monde ma honte & ma foiblesse? Serai-je dans les siècles à venir le modèle des Princesses mesalliées, & me verrai-je le reste de ma vie l'infamie des François, la honte des Anglois, & le mépris des uns & des autres? Non, la Fayette, non; le mérite de Tider, & ce que je lui dois, ne me peuvent faire oublier ma gloire. Je justifierois l'attentat du Duc de Glocester; en faisant voir que je n'en étois pas indigne. Je donnerois au Roi mon fils la confusion de n'oser de sa vie me voir, ni entendre prononcer mon nom.

La Reine s'affermir de telle sorte dans cette dernière résolution, qu'elle se reprocha à elle-même l'incertitude où elle avoit été un moment auparavant. Elle projetta donc ce qu'elle vouloit faire pour l'élevation de Tider; & surtout elle jugea à propos de ne le plus laisser à Windford. Ce Mylord ignoroit le malheur dont il étoit menacé. Il jouissoit tranquillement des plaisirs que lui fournissoit la vue de la Reine. Son amour s'augmentoît, sans qu'il songeât à aucune sui-

92 CATHERINE DE FRANCE,
te. Il croyoit qu'il devoit toujours voir cette
Princesse; il se faisoit une idée d'une longue
& douce félicité.

Il se promenoit dans un petit bois qu'on
avoit pratiqué dans le jardin de Windsor, un
matin qu'il croyoit la Reine encore au lit,
lorsqu'il l'aperçut à quelques pas de lui avec
la Fayette. Il n'osoit par respect s'approcher
d'elle; mais la Reine s'avançant vers lui: Je
vous cherchois, Mylord, lui dit-elle. Votre
santé me paroît enfin rétablie; & il ne me
pouvoit arriver une joie plus parfaite que de
vous devoir la vie & l'honneur, sans qu'il
vous en ait coûté que des blessures glorieu-
ses. Je vous ai assez retenu à Windsor. Il
est temps que vous en partiez, mais ne restez
point en Angleterre. Le Duc de Gloucester
est devenu votre ennemi. Il y est trop puis-
sant, & nous aurions peut-être de la peine
à vous sauver de sa fureur. La France sera
votre azile. La Reine ma mere, & le Duc
de Bedford mon beau-frere, m'acquitteront
de ce que je vous dois. Je leur écris, & je
leur mande le service que vous m'avez rendu.
Disposez-vous donc à partir, Mylord; &
croyez que ce n'est pas sans chagrin que je
vous éloigne de moi.

Les changemens que la Reine remarqua sur
le visage de Tider, à mesure qu'elle parloit,
lui découvrirent la peine que lui caufoit son
discours. Madame, répondit-il, qu'est-ce
que Votre Majesté me propose? Que me par-
le-t-elle d'azile & de récompense, pendant
qu'elle me procure le seul malheur auquel je
ne pourrai survivre? Mais je n'ai qu'un mot



REINE D'ANGLETERRE. 93

à elle à Votre Majesté. Je m'étois promis, & je lui avois promis de ne paroître jamais devant elle qu'avec des sentimens que je pourrois avouer. Deux ans d'absence, & quatre cents lieues d'éloignement, n'ont pu ramener mon cœur à la raison. J'ai manqué à la parole que j'avois donnée à Votre Majesté, & je suis revenu à Londres. Mon crime est excusable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous rendre quelques services. Je ne demande à Votre Majesté que la permission de passer le reste de ma vie dans la maison que j'occupois devant le Palais Royal de Westminster. Elle me fera plus agréable que le séjour & les honneurs que vous me destinez en France, puisque j'y pourrai quelquefois entrevoir Votre Majesté. Je flatteroie une passion injuste, répliqua la Reine; & je prolongerois vos malheurs, Mylord, si je vous accorderois une demande si déraisonnable. Vous n'êtes pas né pour être toujours malheureux: il faut absolument que vous vous délassiez d'une passion qui vous le rendroit toujours. Vous sçavez que je ne l'ai que trop flattée, que j'ai eu pour vous plus d'indulgence que jen'en devois avoir; mais je ne pourrois en autoriser la suite sans un crime. La Reine d'Angleterre ne doit point sçavoir que Mylord Tider l'aime, & qu'il est caché à Londres pour la voir. Ignorez-le donc, Madame, interrompit Tider, & laissez-moi le soin de ma fortune: mais que Votre Majesté soit persuadée que je ne puis me vaincre, ni renoncer à l'espérance de la voir. Si Votre Majesté me l'ordonne absolument, j'obéirai, mais ce sera en finissant une vie

64 CATHERINE DE FRANCE,
qui me seroit insupportable. Le Duc Pro-
tecteur ne cherchera pas long-temps sa victi-
me, & j'irai moi-même la lui présenter.

Ce n'est donc pas assez, reprit la Reine,
que votre départ m'afflige; vous voulez en-
fin m'offenser. Vous le pouvez, Mylord,
& augmenter les chagrins que je ressens. Ce-
pendant vous vous consulterez. Restez en-
encore trois jours à Windsor, & vous me di-
rez ensuite votre résolution. La Reine chan-
gea aussi-tôt de conversation: & bien-que
la tristesse qui étoit peinte sur le visage de
Tider, & l'amour qui paroissoit en ses yeux,
touchassent sensiblement le cœur de cette
Princesse, sa gloire avoit fait une telle im-
pression sur son esprit, qu'elle résolut absolu-
ment de bannir Tider, & d'éviter une vue
trop dangereuse pour elle.

Les trois jours que la Reine avoit donnés à
Tider se passèrent, sans que ce Mylord fût
capable de prendre une résolution. Le déses-
poir & la plus vive douleur le pénétoient.
La Reine le vit en cet état le soir de ce der-
nier jour, & voulut enfin fixer son départ.
Quel parti avez-vous pris, Mylord? lui dit-
elle dans la Salle de Windsor, auprès d'une
fenêtre, d'où chacun se tenoit éloigné par
respect. N'avez-vous pas reconnu que je
vous proposois celui que vous devez suivre,
pour peu que vous ayez de raison? J'ai re-
connu, répondit le Mylord, que j'étois le
plus malheureux de tous les hommes; mais,
Madame, vous me pouvez rendre le plus for-
tuné. Ne m'ordonnez pas surtout de vous
quitter, ou commandez-moi de cesser vivre.

La Reine vit bien que rien ne pouvoit ramener Tider. Elle acheva de faire sur elle-même le dernier effort. Puisque vous ne voulez pas de vous-même entrer dans mes sentimens, vous m'obligez enfin à une conduite que j'avois voulu éviter. Il vous doit être glorieux, Mylord, que je vous défende l'Angleterre. Vous m'avez paru aimable, & vous m'avez sauvé la vie; mais enfin, je suis Reine, & tous les Trônes de l'Europe sont remplis par ma Maison. Je ne vous en dis pas davantage. Vous m'entendez. Partez demain avant le jour. Je vous défens de rester en Angleterre, & d'y revenir que je ne vous y rappelle. Laissez moi le soin de votre fortune. Adieu, Mylord. Obéissez. La Reine se retira aussi-tôt à son appartement, dans la résolution de ne plus voir Tider. Là elle s'abandonna à la tristesse, que la grandeur de son rang l'avoit forcée de cacher au Mylord.

Tider étoit resté immobile dans la Salle de Windsor. Tant de pensées différentes se pressentoient à lui, qu'il en étoit, pour ainsi dire, accablé. Ce que la Reine venoit de lui dire, l'avoit comblé de joie & de tristesse. On lui laissoit entendre assez clairement qu'il étoit aimé, & on le bannissoit pour jamais. Quelle gloire, disoit-il en lui-même, d'avoir surmonté la plus grande & la plus belle Reine du monde! Quelle cruauté de la perdre, & de ne la plus voir! Madame, s'écrioit-il, pourquoi avez-vous permis que j'entendisse des paroles si favorables? Je vous aurois quittée avec moins de regret. Son irrésolution

96 CATHERINE DE FRANCE,
ne se pouvoit calmer. Tantôt sa fierté s'ap-
plaudissoit que la Reine partageât sa tendresse.
Il oublioit dans ce moment tous les malheurs
de sa vie. Bientôt il se rappeloit, qu'en
apprenant un bonheur si peu espéré, on lui
avoit prononcé l'arrêt de sa mort, qu'on lui
avoit défendu une vue si chère. Quelque avan-
tageuse que fût la raison de son bannissement,
il étoit toujours banni. Depuis trois mois, di-
soit-il, je vois tous les jours la Reine; sa con-
versation m'étoit permise; on me ravit l'un
& l'autre. On croit que j'y pourrai survi-
vre. Non, s'écrioit-il. Il faut mourir, ou
n'être pas privé de sa vue.

Cette dernière idée apaisa un peu sa vio-
lence. Il ne désespéra pas d'engager la Reine
à lui permettre de la voir quelquefois. Quand
elle auroit mis des années pour terme à la fa-
veur qu'il demandoit, il en eût été content.
La seule pensée de ne la voir jamais, le dé-
sespéroit. Il passa toute la nuit dans ces agi-
tations. Le matin, lorsqu'il crut à peu près
que la Reine étoit levée, il alla à son appar-
tement. Mylord Huntington étoit dans la
première antichambre avec quelques Filles de
cette Princesse. Il regarda Tider, & fut
étonné de lui voir quelque chose de funeste
dans les yeux. Il l'aborda, pour lui deman-
der la cause de sa tristesse; mais Tider, sans
lui répondre, pria une des Filles de la Reine
de le faire parler à la Fayette. Cette fille
entra dans la chambre de cette Princesse, &
lui amena bientôt la Fayette. Tider la pria
en des termes très-pressans, de supplier la
Reine de sa part, qu'elle lui accordât encore
une



REINE D'ANGLETERRE. 57

une fois la permission de la voir. La Fayette souffroit cruellement, en voyant ces marques de la passion de Tider pour la Reine, elle qui en avoit une aussi brulante pour lui. Elle ne lui répondit rien, mais elle alla trouver la Reine, qui étoit en déshabillé dans son cabinet, & elle s'acquitta de la commission que Tider lui avoit donnée. La Reine avoit passé la nuit dans le trouble & dans le désordre. Elle ne souffroit guere moins que Tider de l'absence qu'elle lui commandoit: ç'avoit été par une force d'esprit extraordinaire, qu'elle avoit banni un Amant qui lui étoit si cher. Elle craignoit, si elle s'exposoit encore à le voir, que sa foiblesse ne triomphât enfin de sa gloire. Aussi elle renvoya la Fayette avec un refus.

Tider le ressentit vivement, & se trouva pour lors saisi d'une espece de désespoir. Mademoiselle, dit-il à la Fayette. Retournez, je vous en conjure, vers la Reine. Obtenez qu'elle ne porte pas plus loin la fureur qui me transporte. Je ne sçais plus où je suis, & elle va me réduire à des extrémités qui m'étonnent. La Fayette, aussi troublée que lui, retourna trouver la Reine, & lui dit encore que Mylord Tider l'avoit engagée à revenir la prier de lui permettre de la voir. La Reine se choqua de la résistance que Tider apportoit à ses ordres. Elle défendit à la Fayette de lui en parler davantage. Cette fille retourna porter cette fâcheuse réponse à Tider. Il se promenoit à grands pas dans le même lieu où elle l'avoit laissé, & avec l'air d'un homme furieusement tourmenté. Il vint enfin revoir la Fayette, & comprit en la voyant,

98 CATHERINE DE FRANCE,
qu'elle n'avoit rien obtenu. Alors sa passion
l'aveugla. Son transport troubla sa raison. Il
entra dans la seconde antichambre: n'y trou-
vant personne qui l'arrêtât, il passa dans la
Chambre de la Reine. Les autres filles de
cette Princesse, qui y étoient avec la pre-
miere Dame d'honneur du lit, furent extrê-
mement surprises de voir un homme entrer si
librement dans la Chambre de la Reine; mais
leur étonnement augmenta, lorsqu'elles lui vi-
rent prendre le chemin du Cabinet, dont la
porte étoit entr'ouverte. La premiere Dame
d'honneur du lit fit un cri, & courut pour se
mettre au-devant du Mylord, mais l'amour re-
double les pas d'un Amant. Tider étoit déjà
dans le Cabinet. Les femmes de la Reine
continuoient leurs cris & leurs plaintes.

C'est une loi aussi ancienne que la Monar-
chie, qu'il est défendu à aucun Anglois d'en-
trer dans le Cabinet de la Reine. Le Roi
n'a pas lui-même ce privilege. Il pèche con-
tre ce qu'il doit à la pudeur & au rang de la
Reine, lorsqu'il le fait & tout autre que lui
qui y entre, ne fût-ce que par hazard, est cri-
minel de haute trahison, & digne de mort.
La premiere Dame d'honneur du lit n'est re-
çue dans sa charge, qu'en faisant serment de
n'y jamais laisser entrer d'homme; & l'on
n'avoit point d'exemple que cette loi eût ja-
mais été violée.

La Reine frémit à la vue de Tider. La
honte & la colere la transporterent dans un
même moment. Elle étoit dans un état où
jamais aucun homme ne l'avoit vue, décoef-
fée, les jambes nues, & n'ayant sur elle



REINE D'ANGLETERRE. 99

qu'un habit léger, qui laissoit voir une partie de sa gorge & ses bras. Tider ne songeoit point à l'insolence de son entreprise. Eclairé par l'amour seul, il vit ces beautés de la Reine avec un transport qui l'éblouit. Il n'avoit véritablement pour lors aucune connoissance de lui-même, & il étoit entraîné par un mouvement au dessus de sa raison. Il se jeta cependant aux pieds de cette Princesse. Je mourrai en cet état, lui dit-il, ou vous m'écoutez un moment. La Reine trembloit, & n'avoit pas la force de le repousser. Malheureux, lui cria-t-elle, qu'as-tu fait ? Elle n'eût pas le temps de dire rien davantage. Les cris de la première Dame d'honneur du lit avoient attiré Huntington dans la Chambre de la Reine, & toutes les autres femmes de cette Princesse. Le Palais de Windsor se trouva dans une consternation terrible. La Reine sortit de son Cabinet dans une pâleur inconcevable. Elle vit l'horrible effet que l'action de Tider alloit produire. Arrêtez cet insolent, dit-elle à Huntington. Que la première antichambre lui serve de prison, & sur-tout que ce qui vient d'arriver, ne se divulgue pas. Les femmes de la Reine firent sortir Tider du Cabinet. Huntington l'arrêta dans la Chambre de la Reine, & le conduisit dans la première antichambre, sans que Tider résistât. Il ne lui sembloit pas qu'il connût tout ce qui se passoit. Lui seul, au milieu de tant de troubles, conservoit une tranquillité surprenante.

Peu de temps après on fit monter Tider, par l'ordre de la Reine, dans un appartement

100 CATHERINE DE FRANCE,
haut où Huntington demeura avec lui; & par
les soins de la Fayette, le bruit de cette ac-
tion ne passa pas l'appartement de cette Prin-
cesse. Lorsqu'Huntington fut seul avec Ti-
der : Que venez-vous de faire, Milord, lui
dit-il ? Ignorez-vous les loix sévères qui dé-
fendent aux Anglois, sur peine de la vie,
d'entrer dans le Cabinet de la Reine ? Mylord,
répondit tristement Tider, je ne les ignorois
pas. J'ai réussi dans mon dessein, je cherchois
la mort, je l'ai trouvée. Ce discours ouvrit les
yeux à Huntington. Il avoit déjà soupçonné ce
Mylord d'avoir pour la Reine une inclination
qui avoit peu de rapport avec l'état de sa fortune.

QUATRIEME PARTIE.

LA Reine étoit dans un état digne de pitié.
Lorsque la Fayette fut de retour auprès d'elle,
cette Princesse lui découvrit toute sa
douleur. Etois-je réservée, disoit elle à cette
fille, à un affront si cruel, & le devois-je re-
cevoir de Tider ? Que va penser Huntington ?
Que vont croire toutes mes femmes ? Après
cette aventure auront-elles la moindre estime
pour moi ? Tider est entré dans mon Cabinet.
Tider a fait ce que le feu Roi n'avoit jamais
entrepris, il m'a vue en déshabillé. Puis-je
encore paroître aux yeux des Anglois avec
quelque gloire ? Avois-je jusqu'ici tant ménagé
ma réputation, pour la perdre en un mo-
ment d'une manière si honteuse ? Hélas ! si le
Duc Protecteur l'apprend, balancera-t-il à
croire que je n'étois fière que pour lui, & que



REINE D'ANGLETERRE. 101
je me suis abandonnée à un homme bien au-dessous de son rang ?

L'affliction de la Reine croissoit, à mesure qu'elle réfléchissoit sur son aventure. La Fayette tâchoit envain de la consoler. Tous ceux qui ont vu la hardiesse de Mylord Tider, disoit-elle à la Reine, ont bien reconnu qu'il l'avoit eue malgré vous. Ah ! répondit la Reine toute en colere, il n'en est pas moins criminel. C'est un insolent : son sang seul peut faire connoître que je n'étois pas de concert avec lui pour un si cruel outrage. Il doit mourir, la Fayette, il doit mourir. Ces paroles alarmerent cette fille. Votre Majesté, reprit-elle, songe-t-elle bien qu'elle doit l'honneur & la vie à Tider ? Il vient de m'ôter l'un, continua la Reine brusquement ; son attentat n'est pas moins grand que celui du Duc de Glocester. J'aurai de la peine, il est vrai, poursuivit-elle, à prononcer l'arrêt de sa mort, mais c'est cet arrêt seul cependant qui peut me rendre ma réputation. Si Tider, reprenoit-elle, étoit d'une condition plus relevée, je pourrois l'épouser. Il n'y a point de milieu. Ah ! je ne pourrai jamais me résoudre à épouser Tider. Je perdrois ma réputation, en la voulant sauver. Je me couvrirois de honte & d'infamie. Hélas ! que je suis cruellement combattue !

La Reine s'étoit mise au lit. Elle y passa le jour, & toute la nuit suivante, dans des émotions & des troubles qu'on peut à peine exprimer. Non seulement le repos lui fut inconnu, mais encore elle souffrit toutes les peines dont un esprit peut être accablé. Le parti qu'il falloit prendre ces entre deux extrémités cruel-

102 CATHERINE DE FRANCE,
les, étoit si terrible, qu'il ébranloit sa confiance, & son cœur succomboit sous les idées effrayantes qui l'environnoient.

Le matin elle parut un peu plus tranquille. Elle manda à Huntington de lui amener Tider. Il parut devant elle avec un air si abattu, qu'elle se sentit toucher de pitié en le regardant. Quel motif, Mylord, lui dit-elle, vous a pu porter à un crime dont vous ne pouvez ignorer la peine? Aviez-vous si peu de respect pour moi, que vous eussiez formé le dessein de m'offenser impunément? Votre Majesté, répondit Tider, est persuadée que mon crime a eu une cause plus involontaire, & mon cœur n'a jamais eu de sentimens qui fussent éloignés de ce que je devois à ma Reine. En êtes-vous moins coupable, reprit la Reine? Votre audace est-elle moins criminelle? Et quelle idée pensez-vous qu'il en reste à ceux qui en ont été les témoins? Ignorez-vous les Loix d'Angleterre, & que ma réputation en est flétrie pour jamais? Ma vie la réparera entièrement, continua languissamment Tider : la mort sera une faveur pour moi. Mon seul déplaisir en mourant, sera de vous avoir offensée. Cruel, lui dit la Reine, à quelle extrémité me réduis-tu d'être forcée d'immoler ta vie à ma gloire! Hélas! je sçais ce que je dois à ta valeur. Dis-moi si tu sçais un moyen d'éluder nos Loix, qui me puisse rendre ma réputation; dis-le-moi, & tu me trouveras assez reconnoissante pour sauver tes jours. Je n'en sçais point, reprit Tider; & quand j'en sçaurois un, rien ne pourroit m'obliger à vous l'apprendre. Que ferois-je,

REINE D'ANGLETERRE. 103

Madame, d'une vie qui m'est odieuse, sans celle tourmenté par une passion criminelle, privé de la seule chose qui me la faisoit supporter ? Et moi, Tider, interrompit la Reine, j'en sçais un dont je vais me servir. Vous connoîtrez par-là combien votre vie m'est précieuse, puisque je me suis vaincue en votre faveur, & que pour vous la sauver je consens à m'oublier moi-même. Il n'y a que l'époux de la Reine qui puisse entrer dans son Cabinet sans mériter la mort. Vous n'êtes pas Roi, Tider, mais vous pouvez être l'époux de la Reine; & puisqu'il faut vous perdre, ou vous épouser, mon cœur ne balance plus. J'oublie que vous m'avez offensée, & je me souviens seulement de votre amour, & de ce que je vous dois.

L'étonnement, les transports, & le ravissement de Tider se peuvent plutôt concevoir qu'exprimer. Ils furent long-temps sans paroître autrement que par un silence, plus éloquent que les expressions les mieux choisies. Il tomba aux pieds de la Reine. Son trouble & son désordre marquerent combien il étoit pénétré de reconnoissance. Madame, lui cria-t-il, ne vous oubliez pas à ce point, que de descendre jusqu'à un malheureux, qui n'est recommandable que par l'amour qu'il a pour vous, que par un amour téméraire, qui seul le rend digne du supplice. La Reine lui tendit la main avec une douceur charmante. Ne vous rabaissez point, Mylord, lui dit-elle, lorsque je vous élève jusqu'à moi; & croyez, quelque chagrin que votre hardiesse m'ait d'abord causé, que je ne puis être fâchée qu'el-

le m'impose la nécessité de vous épouser. Tider étoit si peu accoutumé à être heureux, & passoit d'une telle extrémité à une autre, qu'il n'étoit pas extraordinaire que des paroles entrecoupées, qui avoient un sens confus, marquassent sa joie & sa surprise. Cependant la Reine ne fit plus paroître d'incertitude depuis qu'elle eut pris son parti, & elle fit la chose d'une manière que Tider lui en eut une double obligation. Elle le releva avec bonté. Elle manda toutes ses femmes qui avoient été présentes à l'action de Tider, & leur déclara en présence de Huntington qu'elles ne devoient pas être surprises de voir l'action de Mylord Tider impunie ; qu'à la vérité, il n'avoit pas eu droit de la faire, mais qu'il n'avoit fait qu'anticiper la permission que le mariage pouvoit lui en donner. Ensuite elle leur apprit qu'elle étoit résolue d'épouser Tider, & elle leur recommanda le secret d'une manière à le leur faire observer, d'autant plus que la Reine avoit des bontés pour ses domestiques qui l'en faisoient adorer.

L'infortunée la Fayette ne put survivre à la douleur que le mariage de la Reine avec Tider lui donna. Son amour avoit été le plus malheureux dont on pût fournir l'exemple. Non seulement il n'avoit été accompagné d'aucune des douceurs qui le nourrissent pour l'ordinaire ; non seulement celui qu'elle aimoit ignoroit sa passion, mais encore elle aimoit sans l'avoir jamais avoué à personne. Confidente d'une rivale telle que la Reine, sa douleur étoit d'autant plus cuisante, qu'elle l'avoit renfermée en elle-même. Elle voyoit que la Reine alloit
loit

loit épouser Tider. Elle-même l'y avoit poussée. Elle ne s'en repentoit pas, mais son corps ne put supporter l'effort qu'elle avoit fait sur elle-même. Il lui prit une fièvre continue, qui dès le commencement de son mal le fit juger dangereux.

La Reine & Mylord Tider furent affligés de sa maladie, mais elle ne retarda pas leur bonheur. Le soir même, l'Abbé de St. Alban, premier Aumônier de la Reine, les maria dans la Chapelle Royale de Windsor. Jamais un homme n'étoit passé du comble du malheur à la suprême félicité, comme le fortuné Tider. Il descendit, pour ainsi dire, de l'échafaut, pour monter au lit de sa Reine, d'une Reine dont il étoit aimé, & qu'il adoroit. Que ce mariage lui fut glorieux, qui le rendit possesseur de la plus grande de toutes les Princesses, & de la plus belle de toutes les femmes ! Ce fut pour lors que la Reine avoua au Mylord le foible qu'elle avoit senti pour lui dès le premier moment qu'elle l'avoit vu. Ils se rendoient compte de toutes les circonstances de leur passion. Quelle délicatesse, quelle tendresse ! & qu'ils eurent lieu d'être contents !

Cependant, ayant appris que la Fayette étoit à l'extrémité, ils coururent la voir, & ils la trouverent plus mal qu'on ne leur avoit dit. Ils remarquerent que la peine de son esprit sembloit encore passer celle de sa maladie. Quelque chagrin vous troubleroit-il ? lui dit la Reine, avec cet air engageant qu'elle avoit pour la Fayette : M'auriez-vous caché quelque déplaisir que vous nourriez dans votre cœur ? La Fayette tourna ses yeux mourans vers Ti-

103 CATHERINE DE FRANCE,
de la faire naître héritière de ces quatre Provinces, & par conséquent la plus riche de l'Europe ; elle lui avoit encore donné une beauté éclatante, & autant d'esprit qu'il en faut à une Souveraine. Le penchant qu'elle avoit pour la galanterie, étoit le seul défaut considérable qu'on lui pût imputer ; & ce fut assez pour rendre inutiles tant de belles qualités. La richesse de sa dot, & son excellente beauté, l'avoient fait rechercher par tous les Princes de l'Europe. Le Comte son pere leur avoit préféré Monsieur, Duc de Touraine, second fils du Roi Charles VI. La jeune Princesse sembloit destinée au comble de la fortune. Le Dauphin, frere aîné du Duc de Touraine, mourut. Ce Duc lui succéda, & Madame se vit Dauphine de France, & l'héritière présomptive de cette Couronne. Par un revers assez cruel de la fortune, le nouveau Dauphin fut empoisonné, & la Dauphine réduite à se retirer à Mons, auprès du Comte son pere ; qui mourut quelque temps après, & laissa tous ses Etats à sa fille, sous la tutelle de la Comtesse de Hainaut, sa mere.

La Dauphine, avoit été élevée avec un jeune Seigneur de Zélande, nommé Van Borssle, qui avoit un grand mérite. Il étoit d'ailleurs parfaitement beau & bien fait. Ces qualités plurent infiniment à la Dauphine. Van Borssle s'en aperçut. Il étoit hardi & téméraire, il devint amoureux de sa Souveraine. Il le lui avoua, & elle ne lui en témoigna aucun chagrin. La Comtesse de Hainaut songea à remarier sa fille. Elle étoit sœur du Duc Philippe de Bourgogne. Le second

REINE D'ANGLETERRE. 109

des fils de ce Prince avoit eu en partage les Duchés de Brabant, de Lothier & de Limbourg. Ils confinoient aux Etats de la Dauphine. La Comtesse crut faire un grand coup de politique, de marier la Dauphine avec le Duc de Brabant, & d'unir par cette alliance sept Provinces des Pays-Bas. Les Etats du Pais entrèrent dans le sentiment de la Comtesse. Elle proposa à sa fille le Duc de Brabant. La Dauphine témoigna une répugnance invincible à l'épouser. L'amour qu'elle avoit pour Van Borssele, ne contribua pas peu à ses refus. Le Duc de Brabant étoit petit, d'une complexion foible, & d'un esprit doux. La Dauphine déclara à sa mere qu'il lui déplaisoit. La Comtesse ne la consulta pas. Il étoit son neveu. Elle usa d'autorité pour faire consentir sa fille à ce mariage. Le Duc de Brabant épousa la Dauphine. Peu de temps après, la Comtesse, s'aplaudissant de son ouvrage, mourut à Mons.

Tant qu'elle avoit vécu, la Duchesse de Brabant s'étoit un peu contrainte avec son mari. Sa mort la laissa en liberté de manquer à ce Prince tout le mépris qu'elle avoit pour lui. Le Duc de Brabant tâcha d'abord de la ramener par la douceur, mais il l'entreprit inutilement. Elle le traitoit avec hauteur, elle le brusquoit à tous momens, elle voyoit Van Borssele trop familièrement. Le Duc s'impacienta, & lui donna des gardes. Il fournit à la Duchesse le prétexte qu'elle souhaitoit. Van Borssele l'enleva une nuit, & la conduisit à un port de Zélande, d'où elle aborda à Douvres.

Le Duc Protecteur alla lui-même la recevoir dans cette ville. Il la trouva plus belle encore

FIG CATHERINE DE FRANCE,
qu'il ne se l'étoit figurée. Elle voulut se jeter à ses pieds, en implorant son secours contre les violences d'un Prince qui portoit le nom de son mari, mais qui n'étoit en effet que l'Usurpateur de ses Etats. Le Protecteur la releva au plutôt, lui offrit toutes les forces d'Angleterre contre les injustices du Duc de Brabant, & la conduisit lui-même à Londres, où il la logea dans le Palais de Westminster. La Duchesse de Brabant avoit d'abord épousé le Dauphin de France, frere de la Reine. Cela obligea la Reine d'aller à Londres pour la recevoir, outre que la Duchesse tenoit parmi les Souverains un rang fort considérable. Tider ne suivit point la Reine. Quoique cette séparation dût être pour peu de jours, elle ne laissa pas de les affliger tous deux. Tider conjura la Reine de revenir incessamment. Cette Princesse lui tint parole d'autant plus facilement, qu'elle trouva la Duchesse de Brabant dans des dispositions tout-à-fait éloignées de celles que la Reine lui eût souhaitées. Elle vit le Duc de Gloucester, mais elle affecta pour lui un mépris qui l'humilia plus que les plus sanglans reproches. La Reine arriva à Londres, escortée de cinq cents Cavaliers, l'épée nue à la main; & trois jours après elle retourna à Windsor avec la même suite. Les Anglois, qui se souvenoient de l'avoir vue autrefois marcher avec si peu d'éclat, étoient fort surpris de cette différence. Le seul Protecteur en scavoit la raison, & en soupiroit de rage. La Duchesse de Brabant contribua à l'en consoler. Tout ce qu'elle appréhendoit le plus, étoit de retourner avec son mari. Dans



REINE D'ANGLETERRE. **III**
cette crainte, elle ne songea qu'à donner de l'amour au Duc Protecteur; & quoique cela fût impossible, parce que les blessures que la Reine faisoit, ne pouvoient être guéries. elle crut y avoir réussi. Le Protecteur avoit peu de vertu. La Duchesse de Brabant étoit jeune & belle; l'ambition acheva de déterminer Monsieur de Glocester en sa faveur.

Depuis les prédictions de Fernandi, ce Prince avoit toujours eu en tête qu'il étoit destiné à regner, & il n'avoit pas perdu de vue le Trône d'Angleterre: mais les soins que le Cardinal de Winchester prenoit du Roi, & les soupçons de la Reine, lui avoient fait connoître qu'il ne lui seroit pas aisé de se défaire de ce jeune Prince. La Duchesse de Brabant étoit Souveraine par elle-même des quatre plus belles Provinces de l'Europe; & si elles étoient au-dessous du Trône d'Angleterre, elles ne laissoient pas de rendre celui qui les possédoit, le plus puissant Souverain après les Rois. Il lui parut facile de les arracher d'entre les mains du Duc de Brabant, & l'impossibilité où il se vit d'épouser jamais la Reine, le détermina enfin à prendre ce parti. Il fit à son tour l'amoureux de la Princesse de Brabant, & il lui proposa de l'épouser. La Duchesse n'est point effrayée du crime dont on lui parle. Elle accepte cette offre avidement. Il y avoit pour lors un Schisme dans l'Eglise qui facilitoit les plus grands désordres, y ayant un Pape à Rome, & un autre à Avignon. La Duchesse de Brabant expose devant ce dernier, que sa mere l'a forcée d'épouser le Duc de Brabant.

112 CATHERINE DE FRANCE,
& même qu'il n'a pu consommer le mariage. Elle obtient là-dessus une cassation de son mariage. On la publie en Angleterre. Le lendemain elle épouse le Duc de Gloucester, & l'on ne peut dire, si l'Europe fut plus surprise de la nouveauté de ce crime, que de la hardiesse & de la promptitude avec laquelle il fut commis.

Ce ne fut pas sans une extrême douleur que le Duc de Gloucester se priva de l'espérance de posséder la Reine, l'objet continuel de ses amours. La prédiction de Fernandi lui repassoit sans-cesse devant les yeux ; mais après son mariage avec la Duchesse de Brabant, il reconnut qu'il l'avoit accomplie, puisqu'il avoit épousé une personne à laquelle il lui étoit défendu naturellement de se marier, & que ce mariage l'avoit rendu Souverain. Il fit donc taire son amour, & s'abandonna à son ambition. Il passa en Hollande avec la Duchesse sa Femme, & dix-mille Anglois. Il soumit d'abord cette Province, la Zélande, & la Frise. Le Hainaut ne lui résista pas plus long-temps. Après avoir battu le Duc de Brabant, il entra triomphant dans Mons, & il y fut couronné Comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande & de Frise.

Il eût été heureux, si l'amour ne l'eût point suivi jusques dans ses nouveaux Etats ; mais il y apprit que la Reine, profitant de son absence, étoit revenue à Londres, & qu'elle avoit fait rendre par le Conseil du Roi une Déclaration pour assembler le Parlement ; que le prétexte en étoit plausible, puisqu'elle vouloit y faire nommer le Cardinal de Winchester

pour Protecteur, à cause de l'absence du Duc de Glocester. L'idée de n'avoir plus d'occasion de retourner en Angleterre, de ne voir jamais cette Reine dont l'image le suivoit toujours, l'y fit repasser avec une diligence prodigieuse. Il y réussit au-delà de ses souhaits. Il fut continué Protecteur. Tout fléchit sous son autorité, mais il en perdit sa nouvelle Couronne. Le Duc de Brabant profita de son absence. Il fut secouru par le Duc de Bourgogne, son cousin, qui lui amena lui-même dix-mille Flamans. La prétendue Duchesse de Glocester fut vaincue, assiégée, & prise dans Mons. Le Pape de Rome cassa son mariage avec le Protecteur; & pour comble de malheurs pour elle, elle fut remise entre les mains de son mari.

Le Protecteur repassa en Hollande avec une armée, mais trop tard; & bientôt il connut quel fondement il avoit dû faire sur la Duchesse de Brabant. Le Duc de Brabant mourut. Elle se remaria à Van Borssle, & y fit consentir le Duc de Bourgogne, en lui faisant une donation de tous ses Etats, dont elle ne se réserva que l'usufruit d'une partie. Le Protecteur ne fut touché de son infidélité, que par rapport à son ambition. Il revint à Londres; & lorsqu'il se fut débarrassé de ses projets, il fut surpris de sentir son cœur enflammé pour la Reine.

Deux années s'étoient écoulées durant les guerres de Flandre. La Reine les avoit passées presque toujours à Windsor, où elle goûtoit la félicité la plus pure. Elle y étoit accouchée de deux Princes. Le temps n'a-

voit point diminué la passion ni le respect de Tider. Il étoit toujours l'Amant le plus tendre & le plus soumis. Quelque violent que fût son amour, il n'oublioit jamais qu'il étoit époux de la Reine; & il gardoit sur elle autant de respect, qu'il en avoit eu avant qu'elle eût bien voulu consentir à l'épouser.

Le retour du Duc Protecteur embarrassoit la Reine. Elle étoit lasse de se contraindre, & elle se faisoit un scrupule de tenir si longtemps son mariage caché. L'amour & la considération qu'elle avoit pour son époux lui eussent fait vaincre facilement la honte qu'il y avoit pour elle de s'être alliée à un simple Gentilhomme; elle étoit Reine, elle ne dépendoit de personne; & elle l'eût déclaré publiquement, sans la crainte qu'elle avoit de la violence du Protecteur. Si je n'appréhendois point de déplaire à ma Reine, lui disoit un jour Tider, je lui proposerois de quitter son Royaume où l'autorité d'un Tiran est puissamment établie, & où elle pourroit un jour sentir avec plus de sûreté. Le Duc de Bourgogne m'a honoré d'une amitié singulière. Il a pour Votre Majesté tout le respect & toute l'estime qui lui sont dûs. J'ose l'affurer qu'il se fera un honneur de vous recevoir dans ses États; & de vous rétablir, s'il le faut, en Angleterre, dans l'autorité qui vous appartient. Mon cher Tider, répondit la Reine, nous savons bien que l'ambition occupe peu mon ame; mais croyez-vous que je puisse avec honneur abandonner mon fils & mon Royaume? Le Roi votre fils, repliqua Tider, est sous la protection du Cardinal de Wals-

chester. Pour votre Royaume, Madame, quoique vous y soyez, Votre Majesté sçait qu'elle y a assez peu de pouvoir. Il faut autant aimer mon cher Tider que je l'aime, reprit la Reine; pour faire encore cette démarche; mais j'y consens. Aussi-bien il est temps que toute l'Europe sçache que vous êtes mon époux. Que seroit-ce si vous veniez à mourir sans que ce secret fût divulgué, & que les enfans que vous me laisseriez me comblassent de honte & de confusion? D'ailleurs, vous avez à Londres un ennemi dont l'injustice me fait trembler. Fuyons-le, mon cher Tider: vous me tiendrez lieu de Fils & de Couronne. La Reine embrassa tendrement Tider en finissant ces paroles, & lui permit d'écrire au Duc de Bourgogne pour s'assurer d'une retraite dans ses Etats. Alfred fut chargé de cette Lettre, & on lui défendit de passer par Londres, où le Parlement étoit pour lors convoqué; mais le malheureux destin de la Reine voulut que Rochester rencontrât Alfred à une lieue au-delà de Londres. Il le reconnut aussi-tôt pour un de ceux qui avoient sauvé la Reine des mains du Duc de Gloucester, & dont il s'étoit informé depuis si long-temps inutilement. Rochester se persuada qu'il pourroit rentrer en grace auprès du Duc Protecteur, s'il lui livroit Alfred. Il attaqua avec la fureur d'un ambitieux sûr de son coup. Alfred n'étoit suivi que d'un Gentilhomme. Rochester en avoit six avec lui. Alfred se défendit envain. Il fut renversé, pris, & conduit à Londres au Protecteur. Ce Duc ressentit en le voyant toute la joie dont

116 CATHERINE DE FRANCE,

il étoit capable. Comme il refusa de parler, on le mit en prison, & on le menaça des tourmens les plus cruels. Alfred les eût sans-doute bravés; mais la Lettre de Tider au Duc de Bourgogne, que Rochester avoit trouvée sur lui, & que ce Mylord présenta au Duc Protecteur, épargna à ce Prince la peine de tirer la vérité de la bouche d'Alfred à force de supplices. Le Duc l'ouvrit avec précipitation, & y trouva ces paroles.

S*l vous gardez encore le souvenir d'un homme que vous avez autrefois comblé de bienfaits vous allez connoître qu'il en conserve une parfaite reconnaissance. Ce n'est, Monseigneur, qu'à Votre Altesse au monde que je puis confier un secret qui m'est mille fois plus précieux que la vie. J'ai eu le bonheur de plaire à la plus grande Reine de l'Europe, & de lui rendre quelque service qu'elle a trop estimé. Croirez-vous, Monseigneur, qu'elle m'en a récompensé par le don de son cœur & de sa main ? J'ai eu l'honneur de l'épouser. Elle pousse plus loin sa bonté. Elle veut que toute l'Europe l'apprenne; mais la tyrannie de Monsieur de Gloucester, qui vous est peut-être connue, est venue à un si haut point, que la Reine n'est pas libre dans son propre Royaume. C'est à vous, généreux Prince, qu'elle veut devoir la liberté qui lui manque. Elle compte de se retirer auprès de vous. Elle me charge de vous demander un azile, & même de vous témoigner qu'en vous le demandant, elle en est comme assurée par la connoissance qu'elle a de votre générosité. Prenez, s'il vous plaît, confiance dans celui qui vous rendra cette Lettre, & croyez qu'on ne*

REINE D'ANGLETERRE. 117
peut plus vous estimer que le fait la Reine d'Angleterre, ni plus vous respecter que

OWENN TIDER.

Le Duc de Glocester, en lisant cette Lettre, tomba dans un étonnement si prodigieux, que la parole lui manqua pour l'exprimer, quoiqu'on ne pût être, ni plus vif, ni plus emporté. Il vouloit douter de tout ce qu'il voyoit, & bientôt sa jalousie lui confirma l'engagement de la Reine de la maniere du monde la plus cruelle. Il fut saisi de fureur contre elle & contre Tider. Il connut alors quel étoit ce Tider. Il se ressouvint qu'il l'avoit vu à Troyes au Mariage du feu Roi, & ne douta plus que ce ne fût lui qui lui avoit enlevé la Reine. Il se remit tous les traits de son visage : & lorsque tous ses raisonnemens lui eurent confirmé les vérités qu'il craignoit d'apprendre, il s'abandonna aux menaces les plus basses & les plus indignes. Il jura de perdre la Reine & son perfide Amant. Son désespoir éclata par les paroles les plus injurieuses à la gloire de cette Princesse. Infame, s'écrioit-il, tu fuyois donc l'hymen du Duc de Glocester, pour épouser le dernier des hommes ! Tu affectois un scrupule ridicule, pendant que tu brulois d'un feu honteux ! Je ne t'épargnerai point. Tu as fait une tache à l'honneur du Sang Royal, que le tien seul peut éteindre.

Si la Reine eût été instruite de cet effroyable malheur, elle eût bien pu rendre vaines ces terribles menaces : mais elle l'ignoroit entièrement, & vivoit sans rien souhaiter ni craindre, contente de la vie heureuse qu'elle

118 CATHERINE DE FRANCE,
menoit avec Tider , & flattée d'un avenir en-
core plus heureux. Malgré toute sa fureur,
le Protecteur n'avoit pas encore ôté son cœur
à la Reine. Ses premiers souhaits furent de
sacrifier Tider à sa jalousie. Il trouva le seul
moyen qui pouvoit le faire réussir dans ce
dessein.

Il envoya à Windsor un Officier du Roi,
qu'il avoit gagné depuis long-temps , avertir
la Reine que le jeune Roi étoit dangereuse-
ment malade. C'en fut assez pour obliger cet-
te Princesse à venir aussi-tôt à Londres. Ti-
der, comme s'il eût eu un pressentiment du
malheur qui le menaçoit , offrit à la Reine
d'aller avec elle, lui disant que parmi le trou-
ble & la confusion du Parlement , il pourroit
demeurer à Londres sans être découvert ; mais
la Reine n'osa l'exposer. Revenez donc bien-
tôt, lui dit le Mylord , & songez que le Pa-
lais de Windsor sans vous m'est une prison
très-ennuyeuse. Et sans vous, Mylord, lui dit
tendrement la Reine. Londres & le Trône-
même me semblent un désert épouvantable.

La Reine partit aussi-tôt ; & comme la Pro-
vince de Suffex étoit remplie de gens de guer-
re, que le Duc de Gloucester faisoit lever,
sous le prétexte de les envoyer en France,
mais en effet pour être le Maître du Parle-
ment, elle ne laissa à Tider que les gens qui
étoient à lui. Elle n'étoit pas encore à Lon-
dres, que Rochester escalada Windsor avec
quinze-cens Cavaliers. Quinze ou vingt per-
sonnes, qui voulurent défendre l'entrée du
Palais, furent massacrées. Tider fut épargné,
quoiqu'il se précipitât à la mort. Il se défen-

dit long-temps, mais le nombre l'accabla. Il fut pris, & enlevé à Harford.

La Reine, en arrivant à Westminster, demanda des nouvelles de la santé du Roi. On lui répondit qu'elle étoit parfaite. Alors son cœur frissonna. Elle chercha l'Officier qui étoit venu lui apporter ces nouvelles; & ne le trouvant plus, elle ne douta point du malheur qui lui étoit arrivé. Un tremblement la saisit. Elle retourna sur ses pas, dans l'espérance d'arriver encore assez-tôt pour défendre son Epoux. Il n'en étoit plus temps. Le désordre qu'elle aperçut en entrant dans Windsor, l'instruisit de la vérité. La douleur qui la pénétra, la fit tomber dans un entier abattement. La fièvre la prit. Elle se mit au lit, & la première Dame de la Chambre commença à craindre pour le progrès de sa maladie.

Quand Rochester eut appris à Monsieur de Gloucester la prise de Mylord Tider, ce Duc goûta tous les plaisirs que la jalousie & la vengeance peuvent donner, lorsque leurs fureurs sont sur le point d'être remplies. Il lui sembloit déjà voir expirer son ennemi. Son ame se repaissoit de ce doux spectacle. Il hésita long-temps s'il se déferoit de Tider dans la prison où il l'avoit fait conduire, ou s'il rendroit son supplice public. Sa cruauté ne put s'accommoder du premier parti; & il lui sembla que sa vengeance ne seroit qu'imparfaite, s'il ne joignoit l'infamie à la mort qu'il destinoit à Tider. Il falloit pour cela observer quelques formalités, & il fit traduire Tider à la Cour du Banc du Roi, dont les Juges étoient ses créatures, & dont le Président

120 CATHERINE DE FRANCE,
même étoit frere de Rochester. Là il accusa
Tider de deux crimes de Haute-Trahison; le
premier, d'avoir porté les armes contre le feu
Roi dans la guerre de Galles; le second, d'a-
voir attenté à sa vie lorsqu'il lui enleva la Rei-
ne auprès de Windfor. Il est vrai qu'il n'avoit
garde d'ajouter cette dernière circonstance.

Tider s'étoit préparé aux plus cruels évé-
nemens, lorsqu'il s'étoit vu entre les mains du
Duc de Glocester. La réputation de la Reine
étoit ce qui lui faisoit le plus de peine. Il fut
surpris de se voir conduit à une Justice réglée.
Il commença à se flatter de quelque espéran-
ce, & il ressentit une véritable joie que la
Reine ne fût point mêlée dans les crimes qu'on
lui imposoit. Il rappella pour lors tout son ju-
gement. Il demanda des Avocats, & on ne
lui en put refuser. Le soir même il écrivit à
la Reine. Il avoit été assez heureux pour ga-
gner un de ses Gardes, & celui justement qui
étoit toujours dans sa chambre. Tider lui
donna un diamant qu'il avoit au doigt d'un
très-grand prix, & le Garde se chargea de
faire tenir à la Reine la Lettre qu'il lui écri-
voit, & de lui en rendre la réponse. Le Garde
s'acquitta de sa promesse. Un Anglois inconnu
se rendit à Windfor par des chemins détour-
nés, & remit la Lettre du Mylord entre les
mains de la Reine.

Cette malheureuse Princesse, accablée d'u-
ne maladie violente, souffroit encore plus de
la douleur qui accabloit son ame, que de l'ex-
térieure qui affligoit son corps. Elle avoit
écrit deux Lettres au Cardinal de Winchester,
mais

REINE D'ANGLETERRE. Mais mes lettres n'étoient pas parvenues jusqu'à Londres. Le Duc de Gloucester avoit eu la précaution de faire investir Windsor par quatre mille hommes qui étoient destinés pour la Reine, & qui malheureusement se trouverent aux portes de Londres. Les deux hommes de la Reine furent arrêtés. On leur prit leurs Lettres qu'on envoya à Monsieur de Gloucester. La Reine apprit cette funeste nouvelle par un d'entre-eux, qui se sauva du lieu où on l'avoit enfermé.

Elle prit alors une résolution bien étrange, mais qui étoit bien digne de ce qu'elle devoit à son Epoux. Elle voulut aller à Londres toute malade qu'elle étoit, & elle commanda qu'on tint sa litière prête. Elle se flattoit que les Troupes Angloises auroient du moins quelque respect pour elle, & que les ordres du Duc de Gloucester n'auroient pas prévu cette démarche. Les remontrances de la première Dame d'honneur du lit pour l'en détourner, furent inutiles; & elle se levait avec la fièvre, lorsqu'on lui apporta la Lettre de Tider. Elle l'ouvrit avec une précipitation proportionnée à l'impatience où elle étoit d'apprendre sa destinée. Elle y trouva ces paroles.

Il y avoit trop long-temps, Madame, que je jouissois de la suprême félicité. On m'a arraché d'espérance de vous, sans-doute pour m'ôter la vie. Il ne reste cette consolation dans mon malheur, que la réputation de ma Reine n'y est point mêlée. On m'impute des crimes qui n'y ont aucun rapport. Que Votre Majesté se règle là-dessus.

Tom II

*E **

122* CATHERINE DE FRANCE,

Elle peut ne découvrir que quand elle voudra, le secret qui fait toute ma gloire. Pour moi, je n'apprends point la mort. Quelque honteuse & quelque cruelle qu'elle puisse être, elle ne peut approcher dans son excès de la gloire dont j'ai joui. Je l'aurai toujours trop peu achetée. La douleur que vous causera ma mort, est ce que j'y trouve de plus sensible. Ce n'est pas que je n'envisage avec horreur de perdre une Princesse que j'aimois avec tant de tendresse. Votre Majesté me rend assez de justice là-dessus; mais mon amour a toujours eu cette délicatesse, de ne regarder le plaisir & la tristesse que par rapport à vous. Adieu, ma chère & bien aimée Reine. Je ne vous mande point tout ce qui m'est arrivé. Rien ne m'a paru plus rude que votre absence.

La Reine ne put lire cette Lettre sans la mouiller de ses larmes. L'amour n'avoit jamais réduit à un état si pitoyable une si illustre personne. Elle fit réponse sur le champ à Tider, quoiqu'elle ne fût pas plus en état d'écrire que d'aller à Londres. Elle donna la réponse à celui qui lui avoit apporté la Lettre. Il fut assez heureux pour la rendre au Garde, qui la donna à Tider. Ce fut une consolation bien solide pour ce malheureux Seigneur. Voici ce qu'elle contenoit.

Ne me croyez vous pas assez affligée, mon cher Mylord? Devoit-il me venir de votre part un surcroît de douleur? Vous pensez, quand il s'agit de vos jours, que je veuille ménager ma réputation. Hélas! que ne vous puis-je sacrifier ma vie. Elle seroit heureusement employée à conserver la vôtre. D'ailleurs, je n'expose

REINE D'ANGLETERRE. 123 *

vien, en vous reconnoissant pour mon Epoux. Vous sçavez que la seule tyrannie de Monsieur de Gloucester m'a fait garder le silence, & que nous étions sur le point de le rompre. On m'a ôté tout commerce avec Londres; mais, malgré une maladie que mon malheur a causée, je vais monter en litiere pour m'y rendre. Je n'aurai point de honte de déclarer à toute l'Europe, que j'ai bien voulu vous épouser. Ceux qui vous connoîtront, Mylord, ne seront pas surpris de mon choix. Le feu Roi mon Epoux ne me blâmeroit pas de vous avoir substitué à lui. Vous n'avez pas sa Couronne, mais vous avez son mérite. La politique m'a mariée une fois, l'amour l'a fait une seconde. Le feu Roi m'éleva, pour ainsi dire, en m'épousant, & moi je vous ai élevé. Il lui étoit libre de placer sur le Trône telle Reine qu'il auroit voulu choisir. Je n'ai pas eu moins de liberté que lui. Les loix d'Angleterre me le permettent, quoiqu'elles me conservent mon rang. Ne croyez donc pas, mon cher Epoux, que je demeure dans un silence qui ne m'est plus permis. Je vais m'enfermer avec vous dans la prison où le barbare vous a conduit. Nous aurons le même sort; & si l'on voit Tider mourir pour avoir épousé sa Reine, on verra cette même Reine souffrir le même supplice pour avoir épousé Tider. Défendez-vous donc, je vous en conjure. Rejetez cette infame calomnie. Je cours à votre secours. Publiez, montrez cette Lettre. Je ne rougirai jamais que l'on sçache que vous êtes mon Epoux, que je vous aime avec la dernière tendresse, & que je courrai toute ma vie la même fortune que vous.

CATHERINE Reine.

E.* 2.

324* CATHERINE DE FRANCE,

Tider reçut cette Lettre dans le temps qu'on l'alloit conduire devant ses Juges. Elle lui donna une joie qui ne convenoit guere à l'état de sa fortune. Le Duc de Gloucester eut la lâcheté de se trouver dans la Salle du Banc du Roi, & de se porter pour accusateur contre Tider. Sa vue n'intimida pas cet illustre accusé. Il fit voir, en des termes qui couvroient le Duc de confusion, combien il étoit ridicule de lui imputer les crimes qu'on lui imposoit. Il avoua qu'il avoit autrefois porté les armes contre l'Angleterre, mais que c'étoit dans un temps où l'honneur l'y obligeoit indispensablement; que Léolin son pere lui avoit laissé une partie de la Principauté de Galles, & qu'il n'avoit rien fait, en la défendant, de contraire aux Loix d'Angleterre, auxquelles il n'étoit pas pour lors assujetti. Il ajouta que le feu Roi lui même avoit oublié cette guerre, lorsqu'il l'avoit créé Comte de Milford; & que, pour le rendre criminel, il falloit prouver qu'il eût porté depuis ce temps-là les armes contre l'Angleterre.

A l'égard de l'attentat qu'on lui imputoit contre la personne du Duc Protecteur, il soutint qu'il n'avoit fait autre chose que défendre l'honneur & la vie de la Reine; que le Duc de Gloucester avoit lui-même attenté sur sa Personne Sacrée, & qu'il demandoit à le prouver.

Le Duc fut embarrassé de ce reproche, il rougit; mais s'étant remis en peu de temps, il repliqua que ce n'étoit pas la Reine qu'on devoit écouter sur les crimes de Tider; & qu'aussi-bien il couroit des bruits qui n'étoient

REINE D'ANGLETERRE. 125*

peut-être que trop vrais, que cette Princesse avoit des familiarités avec Tider, qui ne s'accordoient guere avec la majesté & l'honneur de son rang.

Tider répondit avec fierté, qu'il étoit vrai que la Reine étoit infiniment élevée au-dessus de lui; mais que les Têtes couronnées avoient cela de particulier, qu'elles rendoient dignes d'eiles ceux qu'elles en approchoient; qu'il avoit eu le bonheur de plaître à la Reine, & que cette Princesse ne vouloit plus faire un mystere de l'engagement qu'elle avoit avec lui; qu'il apprit donc qu'il étoit le Mari de la Reine, & qu'il ne devoit plus l'accuser lui seul, mais encore cette Princesse; que l'inégalité qui étoit entre elle & lui, avoit rendu d'autant plus grande l'obligation qu'il lui en avoit; que si cependant il lui étoit permis de dire quelque chose en sa faveur, il remontreroit à ses Juges que le moindre de ses avantages étoit d'être Lord d'Angleterre & Comté de Milford, puisqu'il étoit né Souverain de la Province de Galles; que ses ayeux avoient tenu le même rang, & qu'ils remontoient successivement jusqu'à Callouader, qui avoit eu parmi les Anglois le même rang qu'avoit occupé le premier Mari de la Reine. Après cela Tider montra au Président de la Cour du Banc la Lettre que la Reine venoit de lui écrire. Le Président la lut tout haut; & personne ne put douter de ce que venoit de dire Tider.

Alors le Duc Protecteur entra dans une colère d'autant plus violente, qu'il ne voyoit point d'apparence de faire condamner Tider avec quelque ombre de justice. Il se leva

126* CATHERINE DE FRANCE,

donc avec rage, & s'écria qu'on n'avoit plus besoin de preuves contre un homme qui venoit d'en fournir une si convaincante. C'étoit un traître, qui avoit suborné une jeune Reine, jusques-là le modele de toutes les Princesses, & poussé son crime jusqu'à lui ôter l'honneur; que les Loix d'Angleterre déclaroient criminels de Haute-Trahison ceux-mêmes qui attentoient sur la pudicité de la Reine. Aurez-vous donc, poursuivit-il, un châtiment assez grand pour un perfide, qui a consommé ce crime détestable? Il a l'insolence de se dire l'Epoux de la Reine, lui qui n'est pas digne de la regarder, qui est né hors d'Angleterre, & qui n'y est venu que pour faire cet affront mortel au Sang Royal, & couvrir toute la Nation d'un opprobre que le temps aura peine à effacer. Tider voulut répondre; mais à un signe que le Protecteur fit au Président, les Gardes le reconduisirent avec violence. Le lendemain, les Juges du Banc du Roi, ou plutôt les Esclaves du Duc de Gloucester, prononcèrent l'Arrêt de mort de Tider. On alla lui en faire la lecture dans sa prison. Tider entendit avec horreur qu'il étoit condamné à mort, pour avoir deshonoré la Reine, & attenté sur la vie du Duc Protecteur. Ainsi les deux plus glorieuses actions de sa vie servirent de prétexte à l'arrêt de sa perte. Tider rappella toute sa constance dans ces derniers momens. Lorsqu'un de ses Gardes lui rapporta que échaffaut étoit déjà dressé dans la place de Westminster, il l'écouta sans changer de visage. Il est vrai qu'il esperoit encore un peu dans l'arrivée de la Reine.

Cette Princesse étoit plus à plaindre que lui. Elle s'étoit évanouie en montant en litière, & la première Dame d'honneur l'avoit fait remettre au lit, où elle fut long-temps sans connoissance. Elle revint enfin à elle, & sa première idée fut que peut-être en ce moment son Epoux expiroit. Elle vit bien qu'elle ne pouvoit plus le secourir par elle-même; mais, surmontant toute la répugnance qu'elle pouvoit avoir pour le Duc de Gloucester, elle se fit apporter de quoi lui écrire, & elle lui envoya un Billet.

Le Duc ne le reçut point sans émotion. Il l'ouvrit, & y lut ce qui suit.

S'il vous reste encore quelque considération pour moi, venez à Windsor où je veux vous parler; mais venez, il ne me reste peut-être que peu de moments à vivre.

CATHERINE Reine.

Il eût fallu être barbare, pour n'être point touché d'une Lettre d'un stile si pitoyable. Le Protecteur, tout occupé qu'il étoit de fureur & de jalousie, aimoit pourtant la Reine avec une tendresse infinie. Il partit sur le champ pour Windsor suivi de son Garde, & il se flattoit déjà de trouver dans le cœur de cette Princesse quelque retour pour lui. Il arriva à Windsor, & fut conduit dans sa chambre. La Reine se trouvoit plus mal. Votre dernière injustice, Monsieur, lui dit-elle, m'a mise en l'état où je suis. Je ne tiens plus à

128. * CATHERINE DE FRANCE.

la vie que par un fil léger, qui se va rompre.
Vous m'avez toujours persécutée. Je
qu'un amour fatal en est la cause. Faites
vous supplie, que je meure en cessant de
haïr, & marquez-moi que vous m'avez
mée, en m'accordant la vie de Mylord Tider.
Vous n'ignorez pas que c'est mon Époux.
Madame, interrompit le-Protecteur, ce
lui sera funeste. Il sera puni d'avoir sçu
que moi trouver le chemin de votre cœur.
n'ai plus qu'un mot à vous dire, ajouta le
ne. Vous étiez mon beau-frère, & la
ne me permettoit pas d'écouter des vœux
justes. Ils ne l'étoient point, s'écria le
On auroit levé vos scrupules. Otez ce
d'Époux à Tider; c'est un malheureux.
l'insolence mérite la mort. Mais voulez-
Madame, lui sauver absolument la vie?
Duc, répondit la Reine, je le veux.
mettez-moi donc, reprit-il, que vous
prenez un mariage odieux, pour en contraindre
un plus légitime avec un Prince qui n'a
cessé de vous adorer, malgré tant d'incen-
dies. C'est là le seul prix de sa vie.
m'étois pas trompée, répondit la Reine,
que je m'étois persuadée que vous conser-
riez jusqu'à la fin votre caractère; & je n'
suis abaissée à vous prier, que pour ne
quer à rien de ce que je devois à mon
Époux. Je ne souhaite de vivre que pour
& je ne veux qu'il vive que pour moi. O
cher Tider, je n'espère plus te revoir
dans un lieu où nous ne craindrons plus
Tyrans. Elle se tourna en même temps
l'autre côté du lit, & le Duc de Gloce-

REINE D'ANGLETERRE. 129

Entré de rage de voir l'excès de son amour pour Tider, retourna à Londres tout furieux, & donna l'ordre, en y arrivant, de mener Tider au supplice. Cet infortuné Seigneur avoit appris par le Garde qui étoit à lui, que les environs de Windsor étoient entourés de soldats. Ainsi il s'imagina aisément qu'on auroit empêché la Reine de venir à Londres. Il se prépara donc à la mort, & il vouloit écrire pour la dernière fois à cette Princesse, lorsqu'on le vint prendre pour le conduire sur l'échaffaut. Il demanda un moment de temps, ce qui lui fut refusé avec une barbarie épouvantable. Alors il tira de sa poche le portrait de la Reine, qu'il ne vouloit pas qu'on trouvât sur lui après sa mort, & il le donna à ce Garde, qu'il chargea de le porter à cette Princesse. Il tâcha d'oublier la cruauté de son Persécuteur, & marcha vers le lieu de son supplice avec une fermeté également éloignée de l'insensibilité & de l'abattement. Il monta sur l'échaffaut; & pendant que tout le peuple, accouru à ce triste spectacle, plaignoit le malheur d'un Seigneur aussi bien fait, encore jeune, & dont la physionomie étoit si heureuse, Tider ne s'occupoit qu'à surmonter par sa constance la honte du supplice qu'il alloit souffrir. Il conserva donc sur l'échaffaut la grandeur de son courage. Il se deshabilla lui-même. Il étendit sa tête sur le billot, & vit sans frémir tomber la hache qui la sépara de son corps.

Le Garde, à qui Tider avoit confié le portrait, le porta fidèlement à la Reine, & lui fit le récit de cette sanglante mort. Cette

130* CATHERINE DE FRANCE,

Princesse n'y parut presque pas sensible. Sa douleur étoit parvenue à un tel point, quelle n'en pouvoit donner des marques capables de l'exprimer. Elle récompensa ce Garde. Ensuite elle dicta à la première Dame d'honneur du lit un récit succint, mais touchant, des principales circonstances de sa vie. Elle y joignit une Lettre pour le Roi son fils, & chargea de tout cela Mylord Huntington, à qui elle ordonna de le donner aux deux enfans que lui avoit laissés Tider, lorsqu'ils auroient atteint l'âge de quatorze à quinze ans. Cela étant fait, elle fit venir ces deux Princes. Restes précieux de mon cher Tider, leur dit-elle, c'est vous que je charge de venger sa mort cruelle. Elle les embrassa ensuite; & comme si elle n'eût plus rien eu à faire au monde, elle mourut dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, victime de l'amour & de la vertu.

Huntington prit soin de l'éducation des deux Princes, enfans de la Reine & de Tider, & il songea à les rendre dignes de l'un & de l'autre. Leur naturel prévint ses soins, & l'Angleterre n'avoit jamais vu deux Princes si vertueux. Dès qu'ils commencèrent à avoir quelque raison, on leur apprit à qui ils devoient leur naissance; & lorsqu'ils furent parvenus à quinze ans, Huntington leur remit la Lettre que la Reine avoit écrite en mourant au Roi son fils. Il les conduisit lui-même à ce Prince, qui avoit pour lors dix-huit ans, & qui venoit d'épouser la célèbre Marguerite d'Anjou, fille du Roi de Sicile. Il étoit avec elle lorsqu'Huntington lui amena les deux

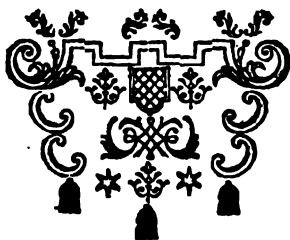
s. Le Roi avoit appris assez confusé-
 que la Reine sa mere s'étoit remariée,
 me qu'elle avoit laissé des enfans de son
 mariage. Il ressentit une émotion en
 yant, qui fut suivie d'une joie parfait-
 apprenant par Huntington qu'ils étoient
 res. La Reine admira leur beauté &
 grace; mais elle fut touchée d'une pitié
 vive, quand, lisant avec le Roi le Mé-
 que la Reine sa mere avoit dicté de
 malheurs, elle reconnut à quelles extré-
 la fortune avoit réduit une si grande
 esse.

tre la déclaration de la Reine & d'Hun-
 on, le Roi se fit confirmer la naissance
 'rinces; & lorsqu'elle fut bien avérée, il
 lit entierement les volontés de cette
 esse. Il rendit à la memoire de Tider
 onneurs qui lui étoient dûs, & recon-
 publiquement les deux Princes pour ses
 s. Il créa Edmond, l'aîné, Comte de
 emond, & l'autre, que l'on appelloit
 ard, Comte de Pembroc: après quoi il
 ouser au Comte de Richemond l'héritie-
 e la Maison de Sommerfet.

e Duc de Gloucester vit avec désespoir la
 érité de Tider élevée à une fortune éclat-
 e. Une infinité de malheurs avoient suivi
 oyable injustice qu'il avoit commise en-
 ce Seigneur. Les affaires des Anglois
 ent insensiblement tombées. Lui-même,
 ti par ses crimes, à la honte du Sang
 il avoit épousé une fille de basse naissan-
 qu'il avoit auparavant entretenue. Il lui
 oit une ombre d'autorité, & elle lui fut

132*. CATHERINE DE FRANCE,
 ôtée par la nouvelle Reine, qui venge-
 ment la feue Reine, Mere du Roi son F.
 Elle fit arrêter le Duc de Glocester.
 chargea d'un nombre prodigieux de cr.
 & ce fut pour en expier une partie, l
 tout la mort de Tider, qu'il fut étran
 prison. Il mourut sans enfans, & Dieu
 la postérité de Tider & de la Reine
 Comtesse de Richemond mit au monde u
 qui fut Comte de Richemond après son
 & depuis Roi d'Angleterre, sous le n
 Henri VII. Il ne dédaigna point de por
 nom de Tider, qui a été celui de la M
 Royale jusqu'à la Reine Elisabeth. Henr
 laissa des enfans, dont la postérité occu
 core aujourd'hui le Trône d'Angleterre.

Fin de la quatrieme & derniere Parti



VOY.

VOYAGE DE CAMPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

Vous me demandez, Madame, le récit du voyage que j'ai fait à Selincourt; il m'a été trop agréable, pour que le souvenir ne m'en plaise pas; toute ma peur est seulement de le faire trop long; mais, puisque vous le voulez exact, il faut bien, s'il vous plaît, qu'à l'exemple de nos Romanciers, je vous apprenne les conversations que nous y avons eues, & les histoires qu'on y a contées.

Nous partîmes de Paris au commencement de cet été, la Marquise d'Arcire, Madame d'Orfelis, & moi, pour aller passer deux mois à la Terre du Comte de Selincourt; la Paix laissant à nos Guerriers le loisir de prendre du repos, rien ne leur paroît plus nouveau & plus doux, que les plaisirs de la campagne. Vous sçavez, Madame, que cette Terre doit une de ses grandes beautés à la rivière de Seine, sur le bord de laquelle elle est située; vous n'ignorez pas aussi qu'elle a des avenues magnifiques, des eaux admirables, de beaux jardins, des bois dont les rayons du soleil ont peine à pénétrer l'aimable obscurité; que les appartemens du Château sont superbes, tant pour leur grandeur, que pour les meubles dont ils sont ornés. Vous sçavez encore, Ma-

122 VOYAGE DE CAMPAGNE.

dame, que la chère qu'on y fait, est délicate & bien entendue, & que l'ordre brille partout dans ce lieu délicieux : mais une chose dont vous ne vous souviendrez peut-être quoique vous l'ayez mieux sçû qu'une autre, c'est que le Comte est très-aimable ; qu'il a de grands cheveux blancs & naturellement frisés, dont la quantité prodigieuse lui descend jusqu'à la ceinture ; qu'il a le visage agréable, & que son air est galant & noble ; pour de l'esprit, il en a infiniment ; mais se rend un peu trop maître des conversations : il ne répond pas juste à la pensée d'autrui : ne brille que sur la sienne : il parle trop haut, décide trop librement des réputations ; tous les jours persuadé qu'on ne peut se tromper en jugeant des choses au pis, il n'admet guère de vertu que celle qui veut trop paroître : son humeur est inégale ; souvent moral dans la dernière sévérité, il passe en un moment d'un relâchement qui étonne : d'autres fois, avec excès, il passe tout d'un coup dans la tristesse qui ne lui fournit que des objets tristes : avec tout cela il plaît infiniment.

Il fut un tems, Madame, où ces louanges accompagnées des vérités qui les suivent n'auroient pas été de votre goût ; vous auriez voulu un portrait sans ombre : aujourd'hui j'ai besoin de ces mêmes vérités, pour vous faire supporter ce que je dis en sa faveur.

Puisque j'ai commencé à peindre, je dois donner une légère idée de tous les acteurs de la Scène.

La Marquise d'Arcire est belle, jeune, spirituelle & douce.

la longue peinture vous ennuieroit ;
ne que voulant oublier que Selin-
court un amant infidèle, vous vous sou-
trop bien que la marquise est une
série.

M^{lle} d'Orfelie est une belle femme ;
trait ; elle a même beaucoup d'es-
son humeur a de grande rapports
du Comte ; & si l'Amour s'étoit
unir, leurs conversations auroient
plus militaire qu'amoureux.

M^{lle} Madame, je ne juge pas à pro-
peindre ; vous me connoissez trop ;
soire, que je conterai en secourci,
toute l'idée qu'il faut de ma person-
ne nous arrivâmes à Selincourt, le
bit avec lui le Chevalier de Chan-
t un brun, qui a de beaux cheveux,
fine, de grands yeux, dont le feu
se s'ils étoient allumés, des dents
perles ; de l'honneur & de la pro-
esprit agréable, une humeur égale
les passions toujours vives, & sou-
es ; mais il a beau être inconstant,
qui a fait ménager la Maitresse quit-
que la favorite.

de..... Oncle de Selincourt, qui
tr Seigneur très-poli, & qui étoit
le Comte, mettoit les Dames en
ster ; & nous ne songeâmes d'abord
divertir. On vint au-devant de
les avenues : nous descendîmes à
grillée, qui donne dans le Parc ;
eaux jouoient. Le Soleil venoit de
c'est, à mon gré, le plus beau mo-

124 VOYAGE DE CAMPAGNE.

ment de la journée: il n'y a pas une petite fleur qui ne jette une odeur aimable, pas un oiseau qui ne chante; les esprits mêmes si trouvent plus libres que pendant le chaud du jour.

Après nous être promenés jusqu'à nous fatiguer, nous passâmes des ponts qui traversent de grands fossés pleins d'une eau vive, pour nous rendre dans le Château; chacun choisit son appartement; pour moi, je ne voulus qu'une jolie chambre, qui donne sur un petit terre d'eau le plus agréable du monde. Le Comte étoit ce jour-là beau comme l'Amour & amoureux comme un Espagnol: la Marquise laissoit voir une joie dans ses yeux, dont la cause n'étoit ignorée de personne de nous. La contrainte fut bannie. On reprit l'après-souper le chemin des jardins: nos amans eurent-ils le plaisir de se parler pendant une heure; & le Chevalier perdit sa liberté en moins de temps auprès de la belle Orfelis. Il n'y eut point jusqu'au vieux Duc de... qui ne voulût entrer en lice. J'étois désœuvrée; &, soit par compassion ou par goût, il me dit des douceurs de la vieille Cour, qui auroient pu faire quelque effet si je ne l'avois vu qu'à l'ombre.

Après avoir fait quelques tours ainsi séparés, on se rejoignit autour d'un grand rond d'eau, dont les bords étoient ornés de gazons: la conversation devint générale, & on parla sur diverses matières: enfin insensiblement on tomba sur le choix que nous avions fait des appartemens que nous voulions habiter. Pour moi, dis-je, le mien paroît mieux entendu: je suis séparée de tout.

monde: le bruit de l'eau & le chant des oiseaux ne pourront me réveiller que doucement; & si je ne dors pas, rien n'est plus propre à entretenir une agréable rêverie. Oui, dit le Comte: mais si je vous disois que dans cette chambre on entend souvent des Esprits, & que ceux qui y ont couché une nuit, en veulent sortir le lendemain. Je vous répondrois, lui repartis-je, ce que répondit une Dame illustre dans une pareille occasion, & j'aurois peut-être autant de fermeté qu'elle en eut alors; on voulut sçavoir qui étoit la Dame, & le reste de l'histoire.

Puisque vous le voulez, repris-je, je vais vous en faire le récit: je l'ai appris de Madame Des-Houlières elle-même, à qui la chose est arrivée. Elle alla voir une de ses amies, femme de qualité, qui vivoit dans une Terre, à quinze ou vingt lieues de Paris: on lui offrit toutes les chambres de la maison, à la réserve d'une, où l'on entendoit, disoit-on, des choses étranges; & ce devoit être la mère du Maître, qui étant morte depuis un an, faisoit tout ce tintamare: c'étoit justement ce que Madame Des-Houlières cherchoit depuis long-tems: la force de son esprit la rendoit un peu incrédule pour tout ce que l'on conte sur ce chapitre. On eut beau lui représenter son état présent, car elle étoit grosse; elle voulut voir l'esprit, & ne permit pas même à une femme à elle, de coucher dans une garde-robe. On la plaignit, on la blâma; mais il fallut la servir à sa mode. La chambre dont il est question, étoit grande, vaste; les embrasures des fenêtres profondes, & la chemi-

126 VOYAGE DE CAMPAGNE.

née à l'antique: elle se mit dans son lit, fit allumer un grand feu, fit mettre une grande chandelle dans un flambeau: cela n'est pas noble, mais c'est une circonstance essentielle à l'aventure; & prenant un flambeau selon sa coutume, elle dit à la femme de chambre, de bien fermer sa porte: ce fut exécuté. Sa lecture finie, elle éteignit sa chandelle & s'endormit. A peine comme elle se disposoit à goûter les charmes du sommeil, elle fut éveillée par un bruit qui se fit à cette porte; elle s'ouvrit; quelque chose entra assez fort; Madame Des-Houlières se dit, quelle ne pouvoit avoir peur; qu'en vain droit-on l'épouvanter; qu'elle éclaircira l'aventure de l'esprit. Elle avoit beau regarder, personne ne répondoit; on marchoit toujours, & on fit tomber si rudement un grand vent mal assuré, qui étoit au pied de son lit, que les rideaux, dont les anneaux étoient très larges, & qui passaient dans des tringles menues, firent un bruit fort aigu, qui effrayé toute autre personne que notre héroïne; mais elle a juré depuis, qu'elle n'a pas le moindre battement de cœur.

Elle harangua encore l'ame, qu'elle crut que quelque domestique amoureux; mais le valet de chambre ne répondit pas un mot; au contraire, passant dans la ruelle il fit tomber le guéridon, qui, étant très-haut & le lit très-beau qui étoit dessus très-lourd, fit un grand bruit; ce fracas fut suivi d'une violente agitation que l'esprit donnoit au valet, contre les carreaux de la chambre, la ne laissoit pas d'être impatientant p

longueur; enfin, fatigué de tant d'exercices, il vint s'appuyer sur le pied du lit: ce fut-là où Madame Des-Houlières fit paroître sa fermeté: Ah! s'écria-t-elle, je sçaurai qui vous êtes, puisque vous venez si près de moi: alors portant ses deux mains à l'endroit où elle avoit entendu le spectre, elle se saisit de deux oreilles fort velues, qu'elle résolut de tenir jusqu'au jour pour éclaircir le mystère; jamais rien de si docile que le porteur d'oreilles; jamais rien de si patient que Madame Des-Houlières; car les nuits étoient fort longues, & la situation gênante; & ce ne fut qu'à la clarté de l'aurore, qu'elle apperçut que l'esprit étoit un grand chien de la maison, nomme Gros-blanc, bon homme s'il en fut jamais, qui, bien loin de lui sçavoir mauvais gré de l'avoir arrêté si long-tems, lui léchoit les mains pour l'en remercier: elle fit un grand éclat de rire, laissa Gros-blanc se coucher sur des chaïses, & s'endormit de tout son cœur. Le Maître & la Maîtresse de la maison n'avoient pas fermé l'œil de la nuit: l'idée d'une femme grosse, livrée à des apparitions épouvantables, les avoit agités si cruellement, qu'ils allèrent de bonne-heure voir si elle n'étoit point morte, ou du-moins accouchée. Les bonnes gens ouvrirent la porte tout doucement, & n'osoient presque lui parler, dans l'appréhension d'une entreprise qui leur avoit paru téméraire; mais Madame Des-Houlières ouvrant les rideaux de son lit, leur fit voir un visage si gai, qu'ils commencèrent à lui dire, qu'elle étoit plus heureuse que sage, de s'être tirée d'un si grand péril.

128 VOYAGE DE CAMPAGNE.

Elle leur fit un récit fort éloquent de tout ce qui lui étoit arrivé : les cheveux leur en dressèrent à la tête , quand leur ayant montré Gros blanc , voyez , dit-elle au mari , voyez Gros-blanc que vous prenez depuis si longtemps pour l'ame de Madame votre mere. Voilà l'auteur de tant d'allarmes. Ce Gentilhomme regardoit sa femme & son chien , honteux , interdit , ne sçachant s'il devoit se fâcher ou rire : mais Madame Des-Houlières avoit une certaine fermeté , qui la faisoit penser comme un honnête-homme. Non , non , Monsieur , lui dit-elle , vous ne resterez pas davantage dans l'erreur ; je vois qu'elle vous est chere ; vous ne pouvez vous résoudre à croire une vérité qui détruit l'illusion par laquelle vous avez été si long tems abusé : mais j'achèverai mon ouvrage , & je vais vous faire voir , ajouta-t-elle , que tout ce qui s'est passé cette nuit , est très-naturel. Alors se levant , elle alla examiner la porte , dont la serrure étoit si mauvaise , que quoiqu'on l'eût fermée à la clef , le moindre mouvement suffisoit pour l'ouvrir ; voilà déjà , reprit-elle , pourquoi Gros-blanc , qui apparemment n'aime pas à coucher à l'air , choisit cette chambre plutôt qu'une autre ; le reste est aisé à imaginer : il a trouvé le paravent , il l'a jeté sur mon lit ; le guéridon est tombé par le même hazard ; Gros-blanc a trouvé du goût à la chandelle & ne faisoit sauter le flambeau que pour l'en tirer ; il a voulu venir sur le lit , mais il m'en demandoit auparavant la permission ; & voilà , ajouta-t-elle en finissant , comme des bagatelles passent souvent pour des choses importantes. Voilà ,



VOYAGE DE CAMPAGNE. 129

Voilà, Madame, comme j'achevai l'histoire de Madame Des-Houlières, qui fut trouvée héroïque de sa part, & très-plaisante de celle de Gros-blanc. C'est ainsi, dit Madame d'Orfelis, que la plupart des apparitions se terminent quand on les approfondit; cependant, reprit la Marquise, j'ai ouï parler d'un Gentilhomme d'auprès de Blois, dont l'ayeul se promène familièrement dans les avenues & dans les jardins de son Château, & qui se montre très-souvent aux fenêtres : c'est sans-doute de Monsieur de Donnery que vous voulez parler, ajouta le Chévalier : il est mon parent, & j'ai entendu conter cent fois, que depuis le maître jusqu'aux domestiques, on est si accoutumé à voir cet esprit, qui d'ailleurs ne fait de mal à personne, qu'on n'en a pas la moindre frayeur : rien n'a été oublié pour le mettre en repos ; mais voyant sa résistance, il a été décidé qu'on lui laisseroit son habitation dans le Château de la Sourdière ; c'est ainsi que cette Terre se nomme.

Oh ! vraiment, dit le Duc de...., si nous nous mettons sur les contes, je vous en dirai, & des plus beaux. Sçavez-vous, ajouta-t-il, celui de la Motte-Thibergeau ? C'est une Maison connue & fort ancienne dans le Vendomois ou dans l'Anjou ; je ne me souviens pas dans laquelle de ces deux Provinces. On dit qu'un cadet de ce nom, étant prêt de partir pour aller en campagne, & n'ayant point d'argent pour faire son équipage, fut averti par des païsans, qu'un certain Château, en réputation d'être habité par des diables, avoit appartenu à ses ayeux ; il n'avoit été

130 VOYAGE DE CAMPAGNE.

abandonné que par les ravages qu'ils y faisoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit quelque trésor caché. Un cadet sans argent auroit écouté une tradition moins apparente. Thibergeau ne douta pas de la vérité de celle-ci, & résolut d'aller passer une nuit dans ce vieux Château. Il prit deux pistolets, une bonne épée, se fit faire du feu, fit allumer des flambeaux; & renvoyant un domestique qui lui avoit rendu tous ces services, demeurera sur une mauvaise chaise qu'il s'étoit fait apporter dans une grande salle, capable d'effrayer par son délabrement. Dès que la nuit fut venue, il vit entrer deux grands laquais bien vêtus des livrées de sa Maison, qui tenoient une grande manne, & qui mirent un couvert & un buffet fort propre: la vaisselle étoit légère, mais en grand nombre & aux armes de Thibergeau. Il regardoit du coin de l'œil à quoi cela aboutiroit, lorsqu'il vit entrer trois hommes de bonne mine, l'un habillé de bleu, & les deux autres de rouge: ils se mirent à table avec un profond silence, & commencèrent à manger de bon appétit. L'un d'eux se tournant vers notre Aventurier: Viens souper, Thibergeau, lui dit-il. Je n'ai pas faim, Monsieur, reprit Thibergeau. Eh! viens sans te faire presser, ajouta un des hommes rouges. Il est jeûne, repartit le cadet, qui commençoit à avoir grand peur, & qui s'armoit de tems en tems à la fourdine du signe de la Croix. *Va, va, Thibergeau*, ajoute le troisième, *double jeûne, double morceau*: c'est de là, Mesdames, qu'est venu ce proverbe. Thibergeau, si bien corvié, ne laissa pas de re-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 131

fuser encore. On le laissa en repos le reste du souper, & quand la table fut levée: Suis-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. Les jambes manquèrent à Thibergeau, aussi bien que l'appétit: mais il rappella tout son courage, & se résolut à obéir. Il les suivit jusques dans la cave, où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fit fouiller à l'endroit où avoit cessé l'apparition, & trouva des trésors d'un prix infini, & de la vaisselle d'argent & de vermeil, dont on a même gardé quelques assiettes dans sa maison, pour donner plus de poids à la tradition: elle passe pour constante dans la Province; & si c'est une chimère, il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader; il y a même eu un Arrêt du Parlement authentiquement rendu, pour adjuger à Thibergeau la vaisselle d'argent dont ses frères lui demandoient le partage.

Le Duc s'arrêta à ces mots. En-vérité, lui dis-je, Monsieur le Duc, vous m'avez fait peur. Je trouve Thibergeau encore plus brave que Madame Des-Houlières: mais elle a son sexe pour elle. qui ajoute bien à sa valeur. Il étoit si tard quand j'achevai de parler, que la compagnie se sépara, & songea à s'aller mettre au lit: je vous dirai en passant, Madame, que je n'entendis rien toute la nuit, & que s'il revient d'ordinaire des esprits dans cette chambre, je ne leur parus pas apparemment digne de leur colere. On se leva fort tard; on dina délicieusement dans la salle voisine de l'Orangerie, où des fontai-

132 VOYAGE DE CAMPAGNE.

nes entretiennent le frais. Le Duc & Madame d'Orfelis & le Chevalier, jouèrent après le dîner une reprise d'hombre, & que le Comte & la Marquise s'entretenaient apparemment de leurs feux : je regardai je ne sais où & je vis que Chanteuil favorisoit beaucoup Madame d'Orfelis, & lui faisoit gagner les codilles qu'il pouvoit. On monta ensuite en carrosse pour s'aller promener sur le bord de la rivière.

On vit un bateau couvert de feuilles & de branches de chevreuil, qui n'étoit pas fait pour nous ; on y trouva des carreaux pour s'asseoir commodément, & des rafraîchissements : un autre bateau suivoit avec les bois du Comte, Vous sçavez, Madame, en avoir de très-bons : c'est de tous les instrumens le plus agréable sur l'eau. On ne fit rien à bord que lorsqu'il fut tems d'aller fort loin : la troupe se trouva augmentée d'un homme que vous connoissez si peu, qu'il est à peine de vous faire son portrait.

Il est grand, un peu gros, quoique sa jambe est belle, son air de Petit-maître hardi, fier, téméraire ; il porte une perruque brune ; a de grands yeux noirs, beaucoup de la perfection, le nez un peu aquilin, la bouche assez grande, mais rouge & agréable ; a les plus belles dents du monde : il a un bon esprit de tout ce qui ne lui a coûté ni peine, ni soins : il en a naturellement, l'imagination encore au-delà : sa tête est pleine de Comédies, d'Opera & de Vers ; fait des citations justes, & sçait si bien en faire à profit ces talens, qu'on ne peut



VOYAGE DE CAMPAGNE. 133
nuyer avec lui. Que vous dirai-je enfin.
Madame? le Marquis de Bréfy est un ho-
me très-aimable, & son arrivée fit plaisir à
tout le monde. Ma foi, mon ami, dit-il au
Comte en entrant, la bonne compagnie m'at-
tire ici; ce lieu me paroît fort différent des
toiles où nous avons habité les autres années;
& pourvu que les Dames ne me prennent
point en aversion, je n'en partirai qu'avec
elles. Selincourt le reçut à bras ouverts, &
la Marquise en fut regardée bien favorable-
ment; elle n'est point coquette; envain lui
auroit-il prodigué ses regards, si le Comte,
par l'effet de quelque caprice que l'on ne con-
nut point alors, ne se fût avisé de me parler
quelques jours après sur un autre ton qu'à
l'ordinaire. Je n'y fis d'abord aucune atten-
tion; ensuite l'expérience du monde ne put
me laisser ignorer, que s'il ne m'aimoit point,
il vouloit du-moins me le faire croire; car
pendant quelques jours il eut des soins & des
applications qu'on n'a guere pour une person-
ne indifférente. Je suis amie de la Marqui-
se: cette aventure m'embarrassa. Si je vais,
disois-je en moi-même, révéler ce secret à
Madame d'Arcire, elle fera des reproches à
son amant; il me trouvera indiscrete ou vai-
ne; il me haïra; & la discorde s'emparant
des esprits, chacun se séparera, & on dira
dans le monde que les femmes ne peuvent
vivre ensemble. Je conclus de ce petit rai-
sonnement, que c'étoit à la Marquise à s'ap-
percevoir des coquetteries de son amant, &
que je devois écouter les protestations du
Comte sans les croire & sans les rebuter. Voi-

134 VOYAGE DE CAMPAGNE.

là un milieu difficile à attrapper : mais comme j'étois de sang froid, j'y réussis parfaitement. D'autre part, Bréfy, ignorant les intérêts de nous tous, & n'étant pas d'humeur à se donner beaucoup de peine pour les Dames, suivit le panchant qui le portoit à vouloir plaître à la Marquise ; & la Marquise, de son côté, n'ayant que trop aperçu les soins que Selincourt avoit pour moi, trouva plus commode d'écouter un homme aimable qui lui rendoit des soins, que de faire des reproches à un Amant qui la vouloit abandonner : peut-être aussi espéroit-elle de faire revenir son infidèle par cette conduite ; ce ne feroit pas le premier que ce secret auroit rappelé.

Le Chevalier & Madame d'Orfelis paroissent avoir déjà une passion dans les formes : elle se contraignit dans ce commencement, & ne fit voir que le brillant de son esprit à son nouvel adorateur, qui en étoit enchanté. Lui de sa part ne montrant que sa vivacité, & gardant son inconstance pour une autre saison, avançoit considérablement ses affaires : & vous voyez bien, Madame, qu'ils se trompoient tous deux. Le Duc continuoit à me dire des douceurs, sans aucun respect de son neveu, qui n'étoit pas bien effrayé de ce rival : il proposoit pourtant des choses assez folles, & pour peu qu'on eût eu le cœur intéressé, on lui auroit fait faire du chemin.

Quelques jours après que le Marquis de Bréfy fut arrivé, on alla se promener dans une Forêt voisine ; on y trouva une collation magnifique sous une feuillée galante ; les haut-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 135

bois nous vinrent trouver. Je n'aimois pas le Comte, je croyois bien qu'il n'étoit pas fort amoureux de moi : mais la préférence flattant mon-amour-propre, la seule apparence me suffisoit, & j'avois ce jour-là un penchant à la joye, qui, si je l'ose dire, ne me rendoit pas ennuyeuse. Selicourt, malgré qu'il en eût, commençoit d'être fort fâché de la liaison qu'il croyoit se former entre Madame d'Arcire & le Marquis : il en redoubloit ses soins auprès de moi ; mais, à parler naturellement, sa jalousie l'amenoit bien plus que mes yeux. La Marquise, qui avoit un amant à conserver, n'étoit pas sans occupation : il falloit du brillant pour mettre à bien ces deux entreprises, aussi n'en eut-elle jamais tant pour Brésy. Il n'avoit qu'un objet ; mais il en paroissoit si occupé, qu'il ne parut que trop agréable.

Le vieux Duc, qui me vouloit plaître, prodigua, pour ainsi dire, l'encens & la politesse ; & quoique le Chevalier & la belle Orfeils ne songeassent guere à nous tous, il paroissoient si contens, qu'on avoit envie de suivre leur exemple.

Dans de telles dispositions, vous devez juger, Madame, que la conversation ne devoit pas languir ; il y eut au commencement quelques traits piquans dans la conversation, avec une apparente douceur, qui ne permettoit d'y répondre que sur le même ton ; mais sur la fin de la collation. le Comte me baisa la main, en recevant de moi des fraises qu'il m'avoit demandées. La Marquise me dit en riant, que j'étois apparemment comme Mada-

136 VOYAGE DE CAMPAGNE.

me de.... dont Monsieur de Bussy dit qu'elle n'avoit jamais refusé sa main, parce qu'elle ne croyoit pas que ce fût une grande faveur. Cette attaque me fit rougir, car je vis bien qu'elle rouloit sur ce que je n'ai pas la main belle: mais me remettant promptement.

est vrai, dis-je en riant aussi, que ma main ne peut faire grand plaisir à baiser: mais ces conversations secrètes que vous avez avec Monsieur le Marquis, comment les appelez-vous? Il faut décider ici, & avouer la faveur ou renoncer à l'esprit. Cette repartie embarrassa fort la Marquise. Le Comte saisit l'occasion de lancer aussi son trait, & dit que selon toutes les apparences Madame d'Arcire n'en renonceroit point à son esprit, & qu'il n'avoit point de Dame qui n'aimât mieux être soupçonnée d'avoir une passion, que d'être attaquée par son esprit ou par sa beauté. Bréfy, qui vit que sa maîtresse commençoit à s'embarrasser, vint à son secours, & lui dit, qu'en tout cas, si ces entretiens étoient une faveur, comme il en vouloit bien convenir, par l'agrément qu'on y trouvoit, c'étoit une si innocente, que si elle ne lui en faisoit jamais de plus grande, il n'auroit pas lieu de se vanter de ses bontés.

Vous avez un air si prévenant, & un mérite si supérieur aux autres, lui repartit le Comte, qu'en effet Madame est dans son tort de n'avoir pas déjà fait plus de chemin; mais avec un peu de patience, ajouta-t-il fierement, vous ferez des progrès tels.... Ah interrompis-je, Monsieur le Comte, ne mélon point d'aigreur à nos railleries; nous n

VOYAGE DE CAMPAGNE. 137

quittons point; rien ne peut être suspect dans dans nos actions; ne troublons point l'innocence de nos plaisirs: pour remettre quelque calme dans nos esprits, dansons sur le gazon, comme les Bergeres, au son des hautbois. Le Comte, honteux d'avoir marqué de la jalousie, & voulant en donner à son tour, me prit d'un air galant pour aller danser, & tout reprit une face riante.

Je fis grand plaisir à Madame d'Arcire: ce n'est pas que le dépit du Comte ne la fît triompher, mais elle est sage; elle craignoit une querelle entre deux braves gens, qui auroient poussé la chose trop loin. On dansa long-tems, & fort bien. Le vieux Duc fit des merveilles, & cabriola même, pour me prouver sa santé.

Le Bal fini, on s'assit en rond; & comme la nuit approchoit, & qu'il étoit précisément cette heure où tout prend une forme indécise, où les arbres paroissent des géans, & les hommes des ombres: N'est-il pas vrai, dit le Duc, en me montrant un gros buisson à quinze ou vingt pas de-là, que si vous étiez seule, ce buisson vous paroitroit une troupe d'esprits? Je conviens, repris-je, que mes yeux y pourroient être trompés; mais je crois avoir assez prouvé mon assurance, pour n'être pas seule apostrophée sur la poltronnerie. Pour moi, dit Madame d'Arcire, j'avoue que j'ai quelquefois peur, & que je n'aimerois point à me trouver seule ici. Brésy lui dit là-dessus quelque chose à l'oreille. Selincourt le remarqua; & je commençai au plus vite une histoire, pour détourner encore des remar-

138 VOYAGE DE CAMPAGNE.

ques qui auroient pu aller trop loin. Je vous assure, dis je, que je suis hardi sur les visions, parce que je n'en ai jamais eu ; mais je mourrois de mort subite si je voyois quelque chose , à moins, ajoutai-je, que l'apparition ne fût de la nature de celle d'un homme de ma connoissance. Ce n'étoit pas un personnage fort important ; il voyageoit sur un petit cheval blanc, qui portoit aussi sa valise : quelques affaires l'obligèrent à séjourner dans la principale hôtellerie d'un Bourg.

Le jour qu'il en voulut partir, on ne trouva plus son cheval dans l'écurie : on le cherchoit de tous les côtés, lorsqu'on vit paroître sa tête par la fenêtre du grenier au foin, où l'on n'arrivoit que par une échelle. L'hôte se mit à rire, malgré le chagrin de mon homme, qui ne pouvoit deviner pourquoi, & comment on avoit guindé son palefroi si haut. Il fut enfin éclairci du fait : c'étoit un follet fort familier dans la maison, sujet à s'entêter de certains chevaux. La physionomie de celui-ci lui avoit apparemment plu ; & les bottes qu'avoit son maître, lui faisoit comprendre qu'il alloit le séparer de sa nouvelle passion, il avoit trouvé moyen de le mettre en sûreté. On pourroit même tirer une petite morale de ceci ; & dire que, follet à part, rien n'est impossible à l'Amour.

Ah ! pour cela, Mademoiselle, s'écria le Comte, votre morale est un peu tirée aux cheveux ; car l'Amour, tout puissant qu'il est, ne pourra jamais, sans diablerie, faire entrer un cheval par la fenêtre d'un grenier au foin. Mais, ajouta-t-il, je vous demande pardon ;

je vous ai interrompue mal à propos : l'aventure est plaisante, quand elle ne seroit pas vraie. Achevez-la, s'il vous plaît. Il ne me fera pas difficile, repris-je. L'hôte assura le voyageur, qu'il falloit quitter les bottes, & prendre l'air d'un homme établi dans le lieu. Ce conseil fut suivi ; & la même puissance qui avoit fait monter le cheval au grenier, le fit descendre à l'écurie. On ne perdit pas un moment : on lui mit la selle & la bride, & son maître s'en alla, bien aise d'avoir dupé l'esprit : mais, ce fut lui-même qui en demeura la dupe ; car le pauvre petit cheval blanc dépérit à vue d'œil pendant quelques jours, & mourut enfin sur la route.

Voilà, Madame, la petite narration que je fis, qui n'ayant rien en elle d'effrayant, est si véritable, qu'elle ne doit pas laisser de persuader les incrédules. Le Duc dit qu'il avoit entendu parler d'un Château en Touraine, où il y avoit un follet, qu'on appelloit Monsieur. On n'en avoit jamais pu voir le visage ; mais il avoit une grosse chevelure crépée, d'un blond doré, & portoit toujours un habit de taffetas d'Angleterre noir, qui faisoit beaucoup de bruit. Monsieur étoit un goguenard, ajouta-t-il ; il alloit tirer les sieges des domestiques quand ils étoient autour du feu ; & lorsqu'il en avoit fait tomber quelqu'un, il faisoit de longs éclats de rire, & tâchoit d'en attrapper un autre. Il ne s'attaquoit point au Maître, ni à la Maîtresse, pour faire de ces sortes de railleries ; mais il se promenoit souvent avec eux, & rioit de tout son cœur quand on disoit quelque chose de divertissant.

140 VOYAGE DE CAMPAGNE.

On crut au commencement, que Monsieur demandoit des prieres; on en fit faire de toutes façons; on fit même venir des Capucins: Monsieur se fit voir à eux, mais il ne répondit pas un mot à toutes leurs questions. Enfin on crut qu'une ame pure lui feroit peut-être rompre le silence. Le Seigneur du Château avoit un fils très-aimable & très-aimé; qui, n'ayant que sept ans, parut fort propre à leur dessein: il étoit accoutumé à voir Monsieur; & n'en avoit nulle frayeur. On lui demanda cependant, s'il pourroit bien coucher seul dans une chambre où Monsieur pourroit venir; qu'on lui allumeroit des bougies, & qu'on lui donneroit du bonbon. L'enfant assura qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir. Tout fut exécuté suivant le projet; mais le succès en fut tragique. On trouva le petit homme le lendemain matin avec un grosse fièvre & fort abattu: Tout ce qu'on put tirer de lui, fut que Monsieur étoit entré dans sa chambre, qu'il avoit commencé par éteindre les bougies avec le vent de son manteau de taffetas. L'enfant voulut alors continuer sa narration; mais il lui prit des convulsions fort dangereuses, qui l'en empêcherent: Il mourut quelques jours après; & Monsieur, après ce bel exploit, n'a plus paru au Château de Montifon.

Le Duc n'eût pas plutôt fini sa tragique histoire, qu'on se mit à plaindre un pere & une mere qui ont été cause de la mort de leur fils, par une piété mal entendue.

Madame d'Orfelis voulut aussi dire son mot; mais, comme elle n'avoit pas cessé d'é-

couter Chanteuil, ou de lui parler, je ne pus m'empêcher de rire, ni de lui dire même qu'elle avoit une sorte d'esprit comme César : & que d'écouter un homme qui fait plaisir, sans perdre ce que les autres disent, me paroïssoit même au-dessus de dicter à quatre Secrétaires. Ce fut une plaisanterie qui m'échappa ; car vous sçavez, Madame, que la belle Orfelis est très-redoutable, tant par son esprit, que par la hauteur de sa voix : elle rougit, & se déconcerta un moment : mais c'est le propre des commencemens de passion, de donner de la douceur : aussi, contre son ordinaire, elle me répondit qu'elle ne pouvoit nier que le Chevalier ayant l'esprit agréable, elle ne prît plaisir à sa conversation ; mais qu'elle n'oublioit pas pour cela le reste du monde : & pour vous montrer que je dis vrai, je vous conterai ce soir une aventure qui m'a un peu guéri de la peur des esprits ; mais il faudra pour cela, ajouta-t-elle en riant, que je reprenne les choses de plus haut, & que je vous apprenne presque toute mon histoire. J'aurai peut-être même la malice de vous ennuyer par un long récit, pour vous punir de la guerre que vous me faites. On l'assura qu'elle pouvoit disposer de nos attentions tant qu'il lui plairoit, sans qu'elle pût nous causer un moment d'ennui. A ces mots, on remonta en carosse, pour se rendre au Château de Selincourt.

On servit le souper dès que nous fûmes arrivés ; & comme nous nous couchions fort tard, on fit une petite Bassette avant que

142 VOYAGE DE CAMPAGNE.

d'entendre l'histoire de Madame d'Or.
Elle prit ensuite ainsi la parole.

Vous connoissez ma maison & ma figure c'est un grand soulagement pour celle qui conte ses aventures; mais ce que vous direz peut-être, c'est que j'ai fait des paillettes dès l'âge d'onze ans. Il est vrai que le premier qui s'avisa de me trouver belle, étoit un homme si fort au-dessous de moi, qu'il n'osa jamais la hardiesse de me dire ses sentimens; mais il se dépitua de son silence respectueux par des extravagances si outrées, que la pitié lui fit faire quatre ans de suite, ma mere fut contrainte de lui défendre sa maison, quoique d'ailleurs il fût fort divertissant. Il proposa à trois hommes, qu'il estimoit ses amans, de s'aller battre dans les combats étrangers, pour éviter les suites qu'on a eues de duels en France depuis le regne de Louis le Grand. Il y en eut deux qui ne voulurent pas porter si loin leur colere, avec qui il fit deux combats, tant bons que mauvais; enfin il resta comme un forcené, & on fit fort bien de le chasser. Parmi un assez grand nombre de courtisanes qui se présentoient pour le mariage, il y en avoit un qui étoit homme de qualité, d'esprit, de valeur & de distinction. Cette conquête flattoit ma vanité. Jamais passion fut si ardente & si durable que la sienne; il y en avoit un autre jeune & beau comme l'Amour, & très amoureux aussi. Si le premier avoit eu la figure de celui-ci, ou que celui-ci eût eu l'esprit de l'autre, c'étoit une affaire faite, mon cœur étoit pris; mais comme ils avoient chacun un endroit foible, ou



VOYAGE DE CAMPAGNE. 143

mon heure n'étoit pas venue, je me contentai de me réjouir les yeux avec l'un, & l'imagination avec l'autre. Il se passa plusieurs incidens fort extraordinaires, causés par des amans de traverse, & par des vues que prenoit ma famille sur mon établissement, & qui étoient souvent mal dirigées. Mais je vous ferai grace de ces bagatelles pour en venir à une chose plus grave.

Je fus mariée à seize ans à Monsieur d'Orfelis; vous n'ignorez, ni sa naissance, ni son bien: mais je ne crois pas que vous ayez connu sa personne, parce qu'il faisoit son principal séjour en Province: il avoit une belle taille, de belles jambes, les dents fort blanches, des cheveux bruns fort laids, les yeux grands, enfoncés, le regard funeste, le tein jaune & bazané, la forme du visage desagréable, & quatre plis marqués dans les joues, comme si on avoit voulu y faire des sillons: il avoit de l'esprit, mais une tristesse profonde, un penchant à la colere, que sa raison ne pouvoit modérer; jaloux au-delà de l'imagination, soupçonneux, porté à croire le mal; mais avec tout cela fort honnête-homme, libéral & magnifique. Il avoit une passion effrénée pour moi, qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit me voir sans m'adorer. Cette idée me rendit la plus malheureuse personne du monde; il fut jaloux, non pas depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, mais de tout l'espace qui remplit ces deux extrémités; jamais je n'eus un quart-d'heure de repos: toujours dans l'ardeur de la passion. ou dans les fureurs de la jalousie; j'étois contrainte de souff-

frir des témoignages de tendresse d'un homme que je n'aimois pas, ou d'écouter des reproches que je n'avois point mérités. Il seroit trop ennuyeux de vous dire ce que j'endurai dans ce triste mariage, mais souffrez que je vous en dise un trait.

Le Chevalier de..., Colonel de Dragons, passa dans la Ville où j'étois alors, avec son régiment; il me vint voir, comme une de celles, dont la maison étoit la meilleure: je ne le connoissois point; il me présenta deux de ses Capitaines, qui étoient de jolis garçons, polis & doucereux. Monsieur d'Orfelis étoit présent: il fut assez gracieux ce jour-là, il leur offrit à souper; le Chevalier de... s'en défendit, & jamais je n'avois reçu de visite qui m'eût été moins funeste; mais je n'étois pas destinée à me coucher sans chagrin. Monsieur d'Orfelis me proposa le soir d'aller chez la Gouvernante: il étoit de si bonne humeur, que je ne voulus pas le contrarier. On fut surpris d'une pareille débauche; & on se mettoit en devoir de jouer quelque reprise, lorsqu'on entendit un grand bruit, & qu'on vit entrer une troupe de Masques bizarrement habillés, mais en gens du monde, & bien différemment de ceux que nous voyons quelquefois; ces Masques avoient à leur suite tous les violons de la Ville, & les hautbois du Chevalier, qui étoient excellens; cela n'avoit point mauvais air. On ne douta pas des personages; mais ce qu'il y eut de cruel pour moi, ce fut la préférence qu'on me donna.

La Gouvernante n'étoit pas de figure à danser: il y avoit bien d'autres femmes, & leur



VOYAGE DE CAMPAGNE. 145

dépit ne fut pas moindre que la rage de Monsieur d'Orfélis, quand le Chevalier me donna la première Courante. Je me doutai bien du retour qu'auroit cet honneur; je dansai en tremblant, quoique je ne sois pas naturellement timide; & j'allai prendre Monsieur d'Orfélis d'une manière fort obligeante. Il me dit avec un visage tout changé, qu'il avoit mal au pied, & me refusa tout net. J'allai honnêtement prendre un des masques, & je revins me placer auprès de Monsieur d'Orfélis. Vous êtes bien indulgente, Madame, me dit-il, de vous laisser serrer la main, comme on vient de faire. Moi, Monsieur, lui dis-je, serrer la main; vous rêvez. Il secoua la tête, & me quitta pour m'aller lorgner du coin de la cheminée. Un de ces jeunes-gens qui étoient venus me voir, voyant mon mari loin de moi, vint me conter de ces fadeurs qu'on dit dans ces occasions, avec ce petit jargon de marionnette; surpris de ce que je ne lui répondois rien, il s'écria, qu'il étoit bien malheureux d'avoir passé les mers, pour venir trouver une ingrate; autre badinerie de la Mascarade: mais ces mots frapperent les oreilles de Monsieur d'Orfélis. Il crut que cet homme avoit passé les mers, comme s'il l'avoit vu, & s'approchant de moi: Vous presse-t-on trop, Madame, me dit-il? Je ne sçais, lui dis-je, Monsieur, ce que vous voulez dire: on ne presse point les femmes comme moi. J'y pourrois mettre ordre en tout cas, répartit-il d'un ton de défi. Oh! dit le Masque d'un air ironique, il ne fait pas bon ici pour moi: on m'extermineroit infaillible-

146 VOYAGE DE CAMPAGNE.

ment. Il s'éloigna de moi en disant ces mots; mon mari sentit cette raillerie jusques au vif, & je ne sçais comment il ne fit point le Don Quichotte en cette occasion. Il se passa encore d'autres circonstances, que j'ometts, pour vous dire que quand nous fûmes rentrés, je fus traitée comme si j'avois été trouvée en faute; & ce qui mit le comble à ses soupçons, c'est que ces mêmes gens qui avoient refusé de souper chez lui étoient venus à ma porte, sçavoir si j'y étois; & n'allèrent chez la Gouvernante, que lorsqu'on leur eut appris que nous y étions allés. Je n'ai vécu que deux ans avec M. d'Orféus, & je pourrois commencer dès le lendemain de mes noces l'histoire de sa jalousie, jusqu'au jour qu'il tomba malade pour mourir. Je ne me souviens pas d'avoir passé un jour heureux avec lui; toujours soupçonnée & innocente; les applaudissemens qu'on me donnoit, m'étoient à charge, quand je pensois qu'on en feroit la matière de mes chagrins. Sa maladie fut courte: il ne parla que de moi, dès qu'il sentit les approches de la mort. Son seul regret étoit de me quitter: j'étois jeune, je n'aimois rien. Le spectacle d'un homme mourant, defarmé de cette fureur qui l'avoit rendu formidable, ne se fait point voir impunément à une personne qui n'a point le cœur mauvais. Dès qu'il fut mort, je ne le regardai plus comme ce mari terrible qui m'avoit tourmentée sans sujet & sans mesure. Je le vis comme un homme malheureux, qui, agité d'un amour violent, n'avoit pu résister à une autre passion cent fois plus cruelle, que la nature ne

VOYAGE DE CAMPAGNE. 147

lui avoit donnée que pour son tourment. Enfin, Mesdames, je pleurai, & je fus affligée très-sincèrement. Des femmes de mes amies qui me vinrent voir dans cette cérémonie lugubre, ou des appartemens tendus de noir ne paroissent jamais assez sombres, à moins qu'on ne s'y casse le col: ces femmes, dis-je, imprudentes au dernier point, se vinrent réjouir avec moi de ce que j'avois perdu mon tyran. Ce fut avec un étonnement étrange qu'elles me virent répandre un torrent de larmes: il faut cependant convenir que mon affliction ne fut pas longue, & qu'elle se peut nommer plutôt pitié que douleur. J'étois élevée dans des préjugés très-sévères sur ce qui regarde la réputation; plus je me trouvai jeune, plus mon mari avoit été désagréable, plus je crus qu'il falloit garder de mesures. J'étois alors à Paris: on y est souvent exposé à la tentation de voir trop de monde; je craignois de n'avoir pas la force de faire toujours fermer ma porte à bien des gens qui s'y présentoient. Je pris le parti d'aller passer tout l'Été à une Terre de ma famille, avec mes seuls domestiques. Je lisois, je me promenois, j'écrivois à mes amies, je passois enfin une vie douce, dont je ne m'ennuyois point, lorsque j'entendis, plusieurs nuits de suite, des bruits au-dessus de ma tête, qui ne me parurent pas naturels: c'étoient des coups frappés à distances égales, c'étoient des courses précipitées, c'étoit enfin tout ce qu'il falloit pour effrayer une plus hardie que moi; car j'étois très-poltronne en ce temps-là. Je tins pourtant assez bonne contenance pendant quelques

148 VOYAGE DE CAMPAGNE.

jours, & je voulus croire que c'étoient des bêtes qui entroient par les fenêtres des chambres qui étoient au-dessus de la mienne; ce qui m'étonnoit, c'est que, quand il me venoit compagnie de Paris, le bruit cessoit, & on ne recommençoit le manège nocturne, que lorsque je me retrouvois seule. J'avois quelquefois assez peur; mais je ne songeois pas pour cela à partir, & c'étoit apparemment à quoi l'esprit visoit. Une nuit, nuit la plus terrible de ma vie, j'entendis à la porte qui fermoit mon antichambre, un vacarme si prodigieux, que j'aurois eu lieu de craindre les voleurs plutôt que les ames, si auparavant on n'avoit donné le signal par trois coups épouvantables, qu'on avoit frappé au dessus de ma tête; mes femmes étoient couchées dans une chambre à côté de la mienne; j'en appellai une, qui mouroit de frayeur: j'avois heureusement de la lumière, sans quoi elle n'auroit pas eu la force de se lever; je lui ordonnai de rappeler tout son courage, & de crier au feu par la fenêtre, pour faire venir mes gens: le premier qui s'éveilla, fut mon cocher, qui vint sous mes fenêtres, armé du croissant avec quoi on tond les palissades. On n'a jamais su pourquoi il s'étoit muni d'une arme offensive, pour accourir au secours de gens qu'il croyoit dans le feu; quoi qu'il en soit, je fus un peu rassurée quand j'entendis un homme parler; la difficulté étoit de le faire entrer, personne n'avoit la force d'aller ouvrir la porte du vestibule; car nous n'étions que des femmes dans le corps de logis; enfin mon cocher imagina de se servir



VOYAGE DE CAMPAGNE. 149.
encore de l'échelle des jardins. Il monta fierement, comme s'il fût allé à l'assaut. Tandis qu'il étoit sur l'échelle, le même bruit se fit à la porte dont j'ai parlé. Ha, ha, dit-il, vous parlez de feu, & ce sont des voleurs; il n'importe, qu'ils viennent, ils verront beau jeu. Cette humeur belliqueuse lui étoit inspirée par mes laquais, qui, s'étant habillés à la hâte, le venoient soutenir dans cette grande aventure. Ils entrèrent tous par mes fenêtres; & l'esprit voulant apparemment briller devant eux, fit trembler, avec une rumeur endiablée, une cloison qui séparoit ma chambre d'une autre: à ce bruit succéda un calme profond, mais il ne passa pas jusques dans mon ame. Elle étoit agitée de la plus violente peur qui fut jamais: tremblante dans mon lit, à peine oisois-je tirer la tête de dessous ma couverture. Une de mes femmes s'approchoit de moi en me plaignant, & m'assuroit que crainte de m'effrayer, elle n'avoit pas voulu me dire tout ce qu'elle avoit vu & entendu; que le bout de l'an de Monsieur d'Orfélis approchoit; qu'il demandoit apparemment des prières; qu'il avançoit peu-à-peu sa marche; que peut-être l'autre nuit viendrait-il me parler à moi-même, & cent autres visions qui m'auroient fait rire dans un autre temps, & qui trouvant déjà mon imagination tristement frappée, y firent une impression qui tenoit du délire. J'ordonnai à mes gens d'aller chercher un Albé, qui n'étoit qu'à une lieue de chez moi; mon ami de ma famille, & le mien en particulier: j'espérois un grand soulagement de ses conseils.

Il arriva peu de temps après ; il étoit déjà jour. Ah ! mon pauvre Abbé, lui dis-je, je ne suis pas bien malheureuse ! Les d'esprits passent pour des fables, je finis pour en éprouver la vérité. Mon si affligé, & mon ton si sanglotant, & j'espérois du-moins un peu de consolation. L'impitoyable Abbé se moqua de moi ; se penchant de mon oreille, il m'assura que ma femme avoit infailliblement vu à Paris qu'elle vouloit revoir. Je perdis patience à ce discours. Je ne voulois être visionnaire, ni dupe ; je crus pouvoir lever que les bruits qui s'étoient faits étoient point de forces humaines, & conclus qu'il falloit envoyer chercher des secours, pour venir veiller dans ma chambre. Cela il me dit, que les prières étoient bonnes. Je descendis dans une salle n'étant pas dans un lieu où j'avois de si grandes appréhensions. Je dis à la même qui avoit crié au feu, qu'elle allât qu'elle se coiffer. Elle revint un moment après, plus morte que vive ; & se laissa tomber à mes pieds : Ah ! Madame, me dit-elle, je n'en puis plus ; je viens de votre chambre ; nous avons fait votre lit, tout étoit fait & arrangé ; je remonte dans l'instant, je reviens vos matelas, votre lit de plume traversin, roulés deçà & delà contre les grands corps morts dans vos couverts ; j'ai vu votre toilette toute renversée, & j'ai vu à bas, la glace contre terre : A ce moment j'ai crié de douloureusement à cette circonstance il est donc bien vrai que Monsieur d

ne veut plus que je me pare, & qu'il me tourmente encore après sa mort par les effets de sa jalousie ! L'Abbé ne put s'empêcher de sourire, mais il monta pour voir tout ce désordre ; il vit que la peinture étoit juste. Il en fut d'autant plus étonné que la femme qui la lui avoit faite, ne lui étoit point du tout suspecte, & qu'elle l'assura que personne n'avoit monté depuis que ma chambre étoit faite. De grandes griffes noires se trouverent imprimées sur ma porte. Enfin la chose fut poussée loin ; & comme je n'avois pas trop de tout mon domestique pour me rassurer, cette autre femme, qui m'avoit menacée de la vision de Monsieur d'Orféus, me dit encore, 'qu'assurément je ne devois pas rester dans un lieu où il viendrait infailliblement me parler. Ce fut envain que l'Abbé me proposa de veiller dans ma chambre, & de soutenir les approches de l'esprit ; la mesure de ma peur étoit comblée ; je fis mettre mes chevaux à mon carrosse, je m'en allai à Paris, où je menai l'Abbé, n'étant pas bien sûre que l'esprit ne s'apparût à moi en chemin. Il se moqua bien de moi, & d'un vœu que je fis d'aller à pied faire un petit pèlerinage, pour qu'il plût à l'ame de Monsieur d'Orféus de me laisser en repos. Dès que je fus arrivée à Paris, l'Abbé qui étoit resté dans la cour, monta pour me venir dire, qu'il venoit de voir l'esprit ; que c'étoit un grand garçon bien fait, qui courtoisoit à ma porte cette femme dont j'avois suivi les conseils. Ce n'étoit pas encore le temps de me faire entendre raison : j'exécutai mon vœu le lende-

main aux dépens de mes pieds. Plusieurs personnes à qui je confiai mon aventure, m'ayant soutenu qu'elle n'avoit rien d'effectif, je commençai de déférer à leurs raisons, & je voulus bien retourner à cette Terre, avec deux ou trois femmes & un homme très-incrédule sur les apparitions. Je n'y menai point la femme contre laquelle on avoit quelque soupçon. Tout fut tranquille; pas le moindre bruit, pas le moindre sujet de peur; ainsi rassurée, je retournai à Paris; je parlai à cette femme en Maitresse convaincue de son insolence. Elle nia avec hardiesse; mais comme je n'ai rien vu depuis, & qu'il y avoit des causes très-naturelles à tout ce que j'avois entendu, j'ai voulu me tenir pour-dit qu'il n'y a point d'esprits, & que tout ce qu'on en conte est faux.

C'est plutôt fait, Madame, lui dis-je lorsque je vis qu'elle avoit fini son récit; mais, ou la peur avoit bien grossi les objets, ou ce que vous entendîtes étoit fort extraordinaire. Il pourroit bien être, reprit Madame d'Orsélis, qu'en effet mon imagination prévenue eût un peu exagéré à mes oreilles ce qui me parut si terrible; mais cette femme couchant assez près de la porte où se fit le bruit, cette porte ayant de gros verroux, les barres des fenêtres étant près de son lit, dont elle pouvoit disposer à son gré, & étant la seule de sang froid, elle put faire tout ce qui lui plut, sans que personne la soupçonnât. Ce que dit Madame d'Orsélis est vrai, dit le Comte; l'amour fait bien faire d'autres entreprises; & la peur, qui est dans son espé-
ce



VOYAGE DE CAMPAGNE: 153

ce une passion aussi forte, ne laisse point à la raison le loisir de faire ses fonctions; & il arrive souvent qu'on s'affectionne aux sentimens qu'elle inspire, ainsi qu'à de plus agréables: mais ajouta-t-il, Madame d'Orfélis ne nous a rien dit de ce qui s'est passé depuis cette lugubre année de deuil; car je ne puis croire que son cœur fasse ici son coup d'essai. Vous tirez aussi sur moi, Monsieur le Comte, répondit-elle: croyez-vous qu'il ne faille pas exercer l'hospitalité en tout? Il ne suffit pas de nous faire une chère délicate, d'avoir soin de nos plaisirs, d'aller au-devant de tout ce qui peut nous être agréable; il faut encore ménager une pauvre hôteesse par l'esprit & par les sentimens: je vous regarde à l'heure qu'il est comme un homme qui a bien de la générosité dans l'ame, & pas la moindre compassion dans le cœur: mais ajouta-t-elle en riant, je ne me trouve point aujourd'hui en humeur de me fâcher, & je vous avouerai que j'ai trouvé en mon chemin un homme qui m'a aimée éperdûment, que j'ai aimé de même; que selon les regles, cette union ne devoit jamais finir: mais ne m'en demandez pas davantage; car toute ma philosophie ne pourroit m'empêcher de mêler des emportemens de colère dans mon récit j'ai de plus encore assez de délicatesse, pour ne pouvoir entendre sans chagrin les noms que mérite cet homme par les procédés qu'il a eus avec moi, & que vous lui donneriez infailliblement.

La belle Orfélis soupira en achevant ces mots; & Chanteuil, se sentant frapper au cœur par une douleur qui augmentoit son

154 VOYAGE DE CAMPAGNE.

amour, dit qu'il seroit injuste de faire peine à une Dame qui venoit de leur faire récit agréable, & qui avoit donné l'exemple au reste de la compagnie de conter une partie de ses aventures. Pour moi, ajoutai-je, je le ferai quand on voudra, pourvu que nous allions nous coucher auparavant. To monde y consentit : mais il faut que je dise ; Madame, que pendant tout le soir Brési donna dans la belle passion. Laquise y répondit par une vivacité de requête qui lui fournit de grandes espérances ; pour moi, dont le cœur n'étoit point pû, je démêlai aisément que sa coquette n'étoit qu'un moyen pour faire revenir court : celui-ci me disoit mille choses vagues dont j'aurois pu me faire l'application ; mais il lui échappoit de temps en temps de regards sur Madame d'Arcire, dont le regard étoit le conducteur. Ce n'est pas un sentiment qui annonce l'indifférence. Il me fit le lendemain une déclaration dans les formes ; je ne jugeai pas à propos de m'en offenser ; je lui dis bien sincèrement, que je l'estimois trop pour ne lui pas conseiller de retourner à son devoir ; que je voyois le motif de son empressement pour moi ; que je croyois qu'il avoit réussi ; que la Marquise n'étoit ni plus ni moins infidèle ; qu'il devoit cesser une feinte qu'il ne pouvoit avoir que de fâcheuses suites ; car, ajoutai-je, ou votre Maîtresse donnera de plus en plus des espérances au Marquis, ou elle vous le donnera pour successeur : c'est le premier, le caractère de l'homme qui vous est connu ; il ne les perdra pas sans que sa vanité en souffre ; il inventera une av

re plutôt que de paroître avoir été dupé : & si c'est l'autre, vous êtes perdu, Comte ; car vous aimez éperdûment ; & vous seriez d'autant plus à plaindre, que vous ne pourriez raisonnablement vous en prendre qu'à vous. Mais, repliqua-t-il, me trouveriez-vous bien digne de compassion, si vous vouliez me consoler ; & n'avez-vous pas tout ce qu'il faut ?... Je l'interrompis à ces mots, pour lui faire voir que Madame d'Arcire se levoit pour passer dans son appartement ; que le Marquis vouloit l'accompagner, & qu'elle ne le vouloit pas. Je tâchai d'obliger Sélincourt à la suivre ; mais il est glorieux, & nous n'étions pas encore à la fin des troubles. Vous serez sans-doute étonnée, Madame ; que le Comte souffrît si patiemment, en apparence, un rival déclaré dans sa propre maison : mais il n'avoit pas absolument lieu de se plaindre de Bréfi ; ils étoient amis depuis long-temps ; il lui avoit fait un mystère de son attachement pour la Marquise : on n'est point obligé de deviner. Le Comte, qui véritablement n'avoit feint de m'aimer que dans les vues que je vous ai dites, & pour donner une sorte d'émulation à Madame d'Arcire, que le calme lui avoit ôtée, n'eut pas si-tôt reçu la représaille, que le dépit & la gloire s'en mêlant, il aimait mieux continuer à me témoigner de l'amour, que de faire le personnage de jaloux, dans un lieu où il faisoit si bien les honneurs. Quelques jours après la conversation que j'eus avec lui, on passa toute l'après-dînée dans les appartemens, parce qu'il ne faisoit pas beau. On joua à la bassette, on

165 VOYAGE DE CAMPAGNE.

dança. Il vint une compagnie du voisinage, moitié Ville, moitié Campagne, qui ne laissa pas de nous amuser. Après qu'on eut épuisé les plaisirs ordinaires, on se jeta dans la conversation. Les Dames campagnardes, qui vouloient nous faire voir qu'elles avoient les Livres à la mode, ne manquèrent pas de la tourner sur les nouveaux Contes des Fées; elles en décidèrent à leur manière. Il y eut une jeune personne, qui nous assura que c'étoit des bagatelles que ces choses-là, & que pour elle les lectures sérieuses faisoient ses plus grandes délices. Notre petite troupe n'étoit pas trop ignorante: nous voulûmes voir quel usage elle faisoit de ces livres graves; mais elle nous parla avec une pédanterie si choquante, des grimaces si affectées, & son érudition avoit tant d'embrouillement, qu'après nous être réjouis de sa sottise autant qu'elle le méritoit, Madame d'Arcire avoua qu'elle aimoit passionnément les Contes; qu'elle soutenoit même, que c'étoit avoir le grand goût que de les lire avec plaisir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je n'admette point d'autres lectures; au-contraire, je ne conte celle-ci que comme un amusement: mais il faut convenir, que que quand ces sortes d'Ouvrages sont conduits avec l'ordre que l'Art y met, que les passions y sont tendres, & que l'imagination s'y joue d'un air brillant & délicat; il faut, dis-je, convenir que les heures passent comme des momens dans cette douce occupation; & qu'à peine le temps seroit-il plus court avec un Amant aimé.

Le Comte avoit grande envie de la contra-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 157

rier, & le Marquis de l'applaudir. Mais, destinée comme j'étois à calmer les orages, je pris la parole, pour dire que j'en sçavois un depuis longtemps, qui avoit autrefois été conté à un Hôtel fameux, dans un tems où l'esprit étoit un peu plus à la mode qu'à-présent; qu'il y avoit assez d'art dans ce Conte; que si on vouloit, j'en ferois part à la compagnie, pourvu qu'on voulût bien me permettre de ne suivre pas mon texte scrupuleusement, & que je pusse y mettre quelques embellissemens que j'y croyois nécessaires. Tout le monde taupa à ma proposition nous avions notre troupe provinciale pour deux jours; il étoit question d'interrompre un peu l'ennui qu'elle nous causoit; je pris donc la parole en ces termes.

Dans une des parties du monde vivoit un grand Seigneur, fatigué du bruit & du fracas de la Cour: il avoit montré sa valeur & sa magnificence jusqu'à un âge fort avancé. Le désir de revoir quatre fils qu'il avoit eus d'une femme qu'il avoit fort aimée, & qui étoit morte bientôt après la naissance du dernier, le fit retourner dans le château que ses peres avoient habité, avant que les récompenses l'eussent dédommagé de ses services. Il trouva ses enfans en âge de songer à leur fortune: ils étoient bien faits, ils avoient de l'esprit; mais le séjour de la campagne leur avoit donné un certain air contraint & timide, dont il n'imagina qu'un moyen pour les en défaire. Il les fit venir tous quatre dans sa chambre; il leur dit que son revenu n'étoit pas assez considérable pour les rendre heureux; qu'il trouvoit beaucoup d'injustice à

158 VOYAGE DE CAMPAGNE.

mieux partager l'aîné que les cadets, puis-
qu'ils étoient d'un même sang ; qu'il alloit
leur donner à chacun une part de son bien,
leur faire faire à chacun un équipage conven-
nable à leur condition ; & qu'il ordonnoit à
son fils aîné d'aller chercher à faire fortune
en Asie ; au second, d'aller en Afrique, au
troisième en Amérique, & au dernier en Eu-
rope : que sa santé étant assez bonne pour es-
pérer de les voir revenir tous plus riches &
encore plus honnêtes-gens qu'ils n'étoient,
il leur donnoit rendez-vous dans sept ans ; &
que si le Ciel disposoit de sa vie, ils trouve-
roient tout en si bon ordre, qu'ils auroient
lieu de bénir & d'aimer sa mémoire. Les
quatre fils assurèrent un si bon pere de leurs
respects & de leur obéissance : ils partirent
peu de temps après, & suivirent les ordres
qui leur étoient prescrits : leurs aventures ont
été inconnues, mais ils ne manquerent pas de
se rendre au bout de sept ans au château de
leur pere.

Ils le trouverent en bonne santé ; ce fut
une joie sensible pour ces cinq personnes de
se revoir après une si longue absence : le pe-
re, qui avoit nom Mondor, demanda à son
fils aîné, qu'on nommoit Haraguan, le récit
de son voyage, & à quoi il s'étoit perfection-
né. Il lui avoua avec quelque honte, qu'il
avoit eu pour principal ami en Asie un grand
Négomancien, & qu'il étoit devenu très-
habile dans cet Art.

C'est-à-dire, repartit Mondor, qu'à nom-
mer la chose par son nom, vous êtes un peu
forcier. Et vous, mon fils, dit-il au puîné,



VOYAGE DE CAMPAGNE. 159

vous êtes-vous exercé à une science moins sombre? Seigneur, reprit Facinéri, je suis devenu le plus excellent éicamoteur de l'Univers: Joueur de Gobelets, ajouta le pere; ne fardons point les choses. Alors se tournant vers le troisieme: Parlez à votre tour, lui dit-il, Tirandor. Pour moi, Seigneur, je me vante de tirer plus juste qu'homme au monde. Encore, dit Mondor, ceci est-il un peu plus honorable. Et vous, ajouta-t-il, en regardant le cadet? Ah! Seigneur, dit-il en se jetant à ses pieds, c'est à moi à vous demander mille pardons, je suis devenu Artisan, sans aucun respect pour ma naissance; mais si la perfection diminue ma faute, vous m'en accorderez sans-doute le pardon. Le triste pere se mit à rêver profondément; ses yeux étoient tout changés; on voyoit bien qu'il commençoit à se repentir d'avoir fait voyager ses enfans; mais comme il avoit du courage, il se remit promptement, & les regardant avec un visage plus serein: Vous n'avez sans-doute pas choisi des états dignes de vous ni de moi; mais il faut sçavoir prendre son parti, & tâcher que l'usage que vous'en ferez rectifie ce qu'il y a eu de bas dans ce choix: il y a, ajouta-t-il, dans la forêt voisine de quoi me faire voir si vous ne croyez point être plus habiles que vous ne l'êtes. En effet un oiseau qui ne fait son nid que tous les cent ans, est venu le bâtir cette année sur un de ces arbres: il est inconnu à tout le monde, jamais personne ne l'a trouvé: si vous m'y menez, dit-il à son aîné, vous n'aurez pas perdu votre temps en Asie. Aussi-tôt Haranguan fit quelques cercles

160 VOYAGE DE COMPAGNE.

avec sa baguette magique , & sortant Mondor il le conduisit juste au pied de où étoit le nid. Cela n'est pas mal , pere : mais Facinéri , il faut ici faire u de votre métier ; montez sur les branches allez tirer l'œuf de dessous la mere , sans le s'en appercevoir. Facinéri , plus léger Faucon , vola plutôt qu'il ne monta ; & bant l'œuf sans que la mere le soupçonn le tint en l'air au haut de l'arbre , pour que de la victoire. Ce n'est pas assez , le pere ; il faut , Tirandor , que vous une flèche si juste , que vous cassiez l'œuf bleffer la main de votre frere. Tirandor manqua pas son coup , l'espérance de l' fut détruite , & cet œuf tomba en mille ces. Artidas , continua Mondor , il faut prouver l'adresse de vos mains. Artidas tarda pas un moment à rétablir si parfaitement le bel œuf , que les yeux les plus clairs n'auroient jamais pu en remarquer les défauts. Le pere parut content des épreuves que ses fils venoient de faire de leur habileté : ramena chez lui , & leur parlant avec la dignité qui sied bien dans un Chef de famille. Vous avez , leur dit-il , choisi de terribles épreuves ; mais il faut aussi convenir que vous y avez excellé , & qu'il faut qu'un autre digne de vous qu'un Château de Campagne , en soit témoin.

Le Roi a perdu sa fille unique ; elle est plus belle que le jour ; elle avoit de l'éclat elle étoit souhaitée de tous les Rois voisins ; mais son cœur sembloit ne s'être dévoué pour personne. Un jour qu'elle se promenoit sur la terrasse du Palais , elle aperçut un



VOYAGE DE CAMPAGNE. 161

gon volant , d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle voulut prendre sa course pour se sauver dans les appartemens ; mais le Dragon, qui avoit de bons yeux, & qui, malgré son poids, étoit d'une légèreté incroyable, l'eut prise entre ses horribles griffes avant qu'on eût pu penser à sa sûreté. Ce fut une terrible nouvelle pour le Roi son pere. Il envoya des troupes de tous côtés ; il fit équiper des flottes pour parcourir toutes les Iles de la mer ; tous ses soins ont été inutiles. Il y a un an que la Princesse est perdue, sans que personne ait pu en avoir de nouvelles : si vous pouvez, ajouta-t-il en parlant à Haraguan, découvrir où elle est, par la force de votre Art, ce service ajoutera infiniment à ceux que j'ai rendus à l'Etat dans mes belles années ; & je vous enverrai en cueillir les fruits avec toute la joye d'un tendre pere. Haraguan promit d'exécuter cette belle entreprise : on prépara un équipage en très-peu de jours. Mondor mena sa famille à la Cour ; il se présenta au Roi, qui le reçut comme un brave & fidele Sujet qu'il vouloit récompenser, & ses quatre fils, comme de jeunes Seigneurs de grande espérance. Sire, dit Mondor au Roi, Votre Majesté ne seche point ses pleurs ; leur cause ne m'est que trop connue ; je ne puis voir mon Roi affligé, sans tâcher d'y trouver un remède. Et quel remède, repliqua le Roi, pouvez-vous apporter à ma douleur ? Je n'ai rien omis pour retrouver ma fille, je n'y ai point réussi, rien ne peut me consoler. Ce ne sont pas aussi de vaines plaintes, Sire, que je viens vous offrir, reprit Mondor : vous

162 VOYAGE DE CAMPAGNE.

voyez en l'aîné de mes fils, un Sujet capable de rendre un grand service à son Roi; ordonnez seulement qu'on équipe un vaisseau, & je vous promets le retour de la Princesse avant deux mois. Le triste Roi plia les épaules, & regarda Mondor en pitié; mais le Vieillard ne se rebutant point, on crut qu'étant homme très-sensé, il pouvoit en effet tenir ce qu'il promettoit. On fit donc équiper un vaisseau; la famille s'y embarqua, on découvrit une île où Haraguan assura qu'étoit la Princesse; on apperçut même bientôt après le monstrueux Dragon qui dormoit sur le bord de la mer, & la triste Isaline (c'étoit le nom de la Princesse) embarrassée dans cinquante tours de sa queue, qui avoit trois cents aunes de long. Elles paroissoit regarder avec tendresse & vivacité un jeune pêcheur qui voguoit autour de l'île, & qui paroissoit avoir un intérêt pressant à y aborder; mais elle lui faisoit signe de s'éloigner: elle lui montrait le vaisseau; elle joignoit les mains. Le beau pêcheur, dont l'habit étoit propre & galant, obéissoit à regret à ses ordres; les yeux de ces deux personnes découvroient assez leurs sentimens; mais Mondor, ne voulant point perdre de temps, fit entrer Facinéri dans la chaloupe, ordonna qu'on la mît en mer, & lui dit d'aller dégager la Princesse de la queue du Dragon, tandis qu'il dormoit, & de l'apporter dans le vaisseau. Cet ordre, qui auroit épouvanté tout autre que cet adroit escamoteur, trouva en lui une disposition prompte à faire voir les effets de son Art; il entra dans l'île, & enleva la Princesse en si peu de temps, qu'un éclair nedur



VOYAGE DE CAMPAGNE. 163

pas moins que cette expédition : content d'emporter une si belle proie, il la posa dans le vaisseau, sans que la jeune Isaline parût sensible à ce service. Le jeune pêcheur cependant faisoit des cris si perçans, que le Dragon s'éveilla; & volant jusques dessus le vaisseau, il effraya toute la chiourme par son horrible figure. Ce Dragon n'avoit qu'un seul endroit vulnérable & cet endroit étoit si petit, qu'à peine une flèche pouvoit-elle y entrer; mais Tirandor en décocha une si juste, que le monstre fut privé de la clarté du jour. Il est vrai que sa mort pensa être funeste à nos voyageurs; il tomba la tête la première sur le vaisseau, & le perçant d'outre en outre, il faisoit eau en si grande abondance, que tout ce que put faire Artidas, ce fut de le radoubler assez promptement pour n'être pas submergé; mais il est vrai que ce fut avec tant d'adresse, qu'on ne vit jamais par où le Dragon avoit passé.

Tous ces événemens se passèrent en si peu de temps, qu'Isaline, étonnée & confuse, ne sçavoit avec quelles gens elle étoit. Mondor se fit connoître à elle: il lui apprit que c'étoit avec la permission du Roi qu'elle avoit reçu ces services de ses fils. La Princesse l'en remercia d'un air mélancolique; & passant sur le tillac, elle tourna ses beaux yeux du côté de l'île, comme ayant regret de la quitter. On ne douta pas que le beau pêcheur n'eût part à ses regrets: cela paroissoit pourtant mal assorti; les quatre freres ne pouvoient comprendre la bizarrerie d'un tel goût; ils ignoroient que rien n'est trop éloigné quand l'amour est entre deux.

164 VOYAGE DE CAMPAGNE.

Haraguan, fier de sa profonde science le premier qui voulut faire valoir le mérite service qu'il avoit rendu à la Princesse; demanda la récompense du ton d'un homme accoutumé à faire trembler le ténébreux jour, & plus sujet à parler aux Démons une belle Princesse, aussi fut-il reçu avec lere. Facinéri s'y prit d'une manière plus tile: il chercha des détours: il choisit le ment qu'il crut le plus favorable; mais fut écouté avec plus de patience, ce ne pas avec moins d'insensibilité. Tirandor, coutumé à ne manquer jamais son coup, n'avoir qu'à paroître pour vaincre; mais connut la différence qu'il y a de tirer au blanc ou d'attraper un cœur fier & prévenu. Artidas, ses espérances n'étoient pas mesdres; mais il fit sa déclaration par des démonstrations de Mathématique. Isaline en mais il ne fut pas plus heureux que ses freres. On arriva peu après à la Cour: le Roi sur le Port, il apperçut sa fille de loin, se tenoit debout sur le tillac pour se voir: sa tristesse ne diminua point la sen joie du Roi; elle ne fut pas sitôt auprès lui, qu'il la tint embrassée pendant une re, sans pouvoir dire une parole; chacun noit part à la joie d'un si bon pere. Ils sépara de sa chere fille, que pour reme Mender & ses fils de l'importance d'un

qu'un grand Roi auroit choisi un gendre parmi la Noblesse de son Royaume : décidez ; le zèle qu'ils ont eu pour Votre Majesté , est assez égal , leur mérite l'est aussi , & mon amitié n'agit pas plus pour l'un que pour l'autre. Le Roi trouva de l'audace à ces paroles ; mais elle ne put lui déplaire , & regardant Mondor avec bonté : Je croyois , lui repliqua-t-il , que des récompenses partagées entre vous & vos enfans , suffiroient pour vous prouver ma reconnaissance ; mais puisque vous consentez qu'un seul soit heureux , j'en suis d'accord : quoique ma fille en doive être le prix , il faudra la consulter avant que de choisir ; allez vous reposer , & goûter à loisir la joie d'être pere de tels enfans.

Quelques jours se passerent sans que la Princesse parût se vouloir déterminer ; elle étoit triste & solitaire. Le Roi son pere lui demandoit comment elle avoit passé l'année de son séjour avec le Dragon. Tranquillement , Seigneur , lui répondit-elle ; toute ma douleur étoit de ne vous point voir ; mais je crus à la fin que vous m'oublieriez , & que vous choisiriez une femme aimable qui vous donneroit des successeurs. Le Dragon d'ailleurs n'exerçoit aucune cruauté sur moi : j'avois une petite cabane de feuillée ; je cueillois moi-même les fleurs dont mon lit étoit composé ; il ne fait jamais trop froid dans l'île que j'habitois ; je me promenois les soirs sur les bords de la mer ; je dormois tranquillement les nuits , & je m'occupois les jours à rêver. Mais quelle rêverie , interrompit le Roi , pouvoit vous amuser agréablement ? Vous n'espériez point

166 VOYAGE DE CAMPAGNE.

la fin de vos malheurs ; vous étiez sous la puissance d'un affreux Dragon , & vous ne voyiez personne. Isaline rougit à ces mots , & baissa les yeux ; puis les relevant sur le visage du Roi son pere : Seigneur, lui dit elle, vous sçavez que l'espérance est un don de la Nature, qu'elle nous l'a fait pour notre consolation , & qu'elle ne meurt qu'avec nous ; le Dragon n'exigeoit de moi que de l'accompagner quelques heures sur le bord de la mer, lorsqu'il vouloit dormir , & j'avois la complaisance de ne le pas refuser ; je regardois pêcher pendant ce temps-là , & ces momens n'étoient pas les plus desagréables de ma vie. Ah ! ma fille , s'écria le Roi, qui la vit rougir extraordinairement en cet endroit , qu'entends-je ? Vous avez passé un an sans ennui dans une Ile déserte ! La vue d'un monstre ne vous y faisoit point d'horreur , & vos plus doux momens étoient quand vous voyiez pêcher ! Misérable pêcheur, ajouta-t il , que tu me vendras cher le plaisir d'avoir desennuyé une Princesse inconsidérée ! Le Roi renvoya sa fille dans son appartement : il envoya chercher Mondor , il lui fit répéter ce qu'il avoit vu de ce pêcheur , qu'il ne lui avoit déjà que trop fidèlement rapporté. Ce fut un coup de foudre pour ce pere infortuné : il ne douta pas que sa fille n'eût laissé surprendre son cœur à un indigne amour ; & il résolut de contraindre Isaline à choisir un des quatre Seigneurs. D'autre part, la triste Princesse ne pouvant contenir dans son cœur sa douleur & sa tendresse, elle en fit confidence à une de ses femmes qu'elle aimoit beaucoup. On me

dire un crime, lui dit elle, des sentimens n'ont empêché de me désespérer; ce Roi, re, n'auroit plus de fille, si le jeune Del-ne s'étoit fait voir à moi avec tous ses nes: Qu'il en a, ma chere Céphise! ajoû-elle en pleurant. Quel cœur auroit pu élister? Il brilleroit au milieu de la plus tante Cour. Jugez des impressions qu'il ir mon esprit dans une Ile inhabitée; mais songe peut-être plus à moi; le volage se rebuté par les difficultés! Céphise, qui bien aise de divertir un peu la Princesse es déplaisirs, la pria de lui conter ses tures; elle le fit en ces termes.

Jusqu'à présent, chère Céphise, comme je fus ée par ce Dragon formidable; je crus tre dévorée un moment après, & j'y résolue, lorsqu'il me posa doucement une Ile très-agréable, mais absolument te; il étoit encore jour quand j'y arri- le serpent ailé reprit son vol, & me lais- ule; je n'avois d'autre pensée que la . Que m'importe, disois-je en moi-mê- comment je périsse? Il vaut encore e servir de pâture au monstre, que de er une vie malheureuse, & exposée à la & aux injures de l'air. Je me prome-

en roulant ces affreuses pensées dans mon , lorsque j'apperçus sur la mer une po- que simple mais jolie, & un jeune- et qui péchoit. Adonis n'eut jamais tant grâces; il avoit de grands cheveux noirs du jais, de beaux yeux, une bouche ble, des dents merveilleuses, une taille et il jettoit sa ligne avec une grace

qui donnoit envie de pêcher, & il étoit si heureux qu'il ne la jetoit point inutilement: son habit n'étoit que de toile jaune, fort fin, & garni de de dentelles. Il m'aperçut comme je le regardois dans ma désolation. La magnificence de mes habits, plutôt que ma beauté, attira sans-doute ses yeux. Grande Princesse, me dit-il, quelle fatale étoile vous a conduite sur ces bords? Je lui contai en peu de mots mon aventure: il en parut touché, il sauta légèrement à bord, d'un air galant & adroit, mais encore plus empressé; il alla couper des branches d'arbres, il en composa une cabane très-propre, il prit de la mousse & des gazons, il m'en fit un petit lit très-commode, qu'il joncha de mille fleurs; il m'assura que le Dragon n'étoit cruel qu'à ceux dont il croyoit avoir reçu quelque outrage, & il me demanda la permission de me venir voir tous les jours. Je la lui accordai sans peine. Le métier qu'il exerçoit, ne me donnoit aucun mépris pour lui: quel Prince lui pourroit disputer l'avantage de la beauté, des graces & de l'esprit? Le Dragon ne parut point le reste du jour. Mon beau pêcheur revint le lendemain à la porte de ma cabane, écouter si j'étois éveillée: il entra respectueusement, dès que je lui eus fait signe qu'il le pouvoit. Avez-vous dormi, adorable Princesse, me dit-il? vos yeux, ces yeux si dangereux, qui ôtent le repos à tous les mortels, ont-ils goûté le charme du sommeil? Oui, Del-firio, lui dis-je, j'ai dormi, & je crois même que quand je ne l'aurois pas fait, je devrois vous le dire, après les soins que vous

avez



VOYAGE DE CAMPAGNE. 169

avez pris pour me faire un lit commode & agréable. Il soupira, & ne répondit rien ; mais il alla, à quelques pas de ma cabane, prendre d'entre les mains d'un petit pêcheur une grande manne d'ozier, travaillée fort joliment : il l'ouvrit en ma présence ; j'y vis du linge d'une propreté surprenante, des habits simples & galans, plus convenables à mon état présent que ceux que j'avois alors sur moi, & une toilette avec tout ce qui est nécessaire pour une femme. Ses soins me parurent dignes d'être récompensés. Je le priai de se promener un moment ; je me deshabillai pendant ce temps-là, je mis une des robes qu'il m'avoit apportées ; & le rappelant bientôt après, je pris toutes mes pierreries, & je les lui présentai d'un air très-reconnoissant. Il recula quelques pas. Je crus d'abord que c'étoit par étonnement, mais un sentiment plus noble lui causa ce mouvement : il s'indigna de ce qui auroit transporté un autre de joye : que vous dirai-je, ma chere Céphise ? il me vainquit en générosité, & je lui donnai en récompense mon portrait que je portois au bras : il le reçut comme celui de Vénus. Ses transports étoient vifs ; mais l'air de grandeur ne l'abandonnoit jamais, & tout étoit gracieux en lui. Je crus le premier jour n'être touchée que pour n'être pas ingrate ; mais je connus bientôt après, que l'amour tire ses coups justes par tout ; qu'il n'est point de désert impénétrable à ses traits, & que la différence des conditions n'est qu'un foible obstacle quand on aime véritablement. Enfin, je souffris qu'il me parlât en amant passionné : je

noit doucement avec une de ses griffes ,
me merer avec lui sur le bord de la m
y dormoit paisiblement. Delsirio sautoi
dans sa barque , & chantoit des airs to
pour me divertir ; car il a la voix admi
Cette vie me paroissoit si aimable & si
quille , que bien loin de songer à mon r
je n'avois d'autre vue que celle de m'
dans l'Ile. La condition de Delsirio é
qui s'y opposoit ; mais à la fin , tâchant
d'effacer des préjugés , je conclus que j
vois bien donner la main à qui j'avois
mon cœur. Delsirio , de son côté , av
tant de respect que d'amour : il voulu
mener à son but par degré ; mais un jou
me vit plus tendre qu'à l'ordinaire ,
mes yeux lui annonçoient son entiere
re , il sçut si bien profiter des momen
ne pouvant plus lui résister : & fatig
me combattre moi-même , je lui ter
main , & la lui serrant avec ardeur : De
lui dis-je , vous m'aimez , vous con
trop que je vous aime : on ne me tr
jamais dans cette Ile solitaire : les
seuls seront témoins de notre union
ne dois pas craindre leurs reproches
qu'ils n'ont jamais dédaigné les mortell
qu'elles leur ont paru belles. Et que
porte apres tout , ajoutai-je , le ju

VOYAGE DE CAMPAGNE. 171

des hommes, quand ils sçauront mon choix ? De tout l'Univers je ne veux que vous. Delsirio, transporté d'amour & de joye, m'embrassa les genoux, & fit toutes les actions d'un homme transporté d'une suprême félicité. Nous prîmes Neptune, Thétis, & tous les Dieux & les Déeses de la mer à témoin de la foi que nous allions nous donner : nous tournâmes nos regards vers ceux qui habitent le brillant Olympe, & nous eûmes lieu de croire en être entendus, puisque dans la plus belle soirée du monde nous entendîmes un coup de tonnerre à notre droite ; & que nous vîmes la mer s'agiter un peu, quoique fort tranquille auparavant. Voilà, ma chere Céphise, comme nos nœces furent célébrées. Nous ne pûmes douter que les Amours ne s'y fussent trouvés ; car depuis cet heureux jour nos chaînes nous ont paru plus fortes, quoique plus légères, & chaque heure a été marquée par quelque nouvelle preuve d'ardeur, jusques au moment fatal de notre séparation. Hélas ! le malheureux Delsirio vouloit aborder le vaisseau dans lequel on m'enleva : il ne douta pas un moment, dès qu'il l'aperçut, du zèle cruel qui l'amenoit ; mais qu'auroit-il pu faire seul & sans armes ? Je meurs de douleur, quand je pense à la triste vie qu'il mene à présent, & je crains encore plus qu'il ne goûte un repos funeste à mon amour. Admire, Céphise, admire, ajouta la Princesse, à quel point il m'occupe cet amour, puisque j'ai omis une circonstance qui peut seule me justifier, puisque mon malheur m'a conduite dans un lieu où je suis soumise à la censure des hommes.

172 VOYAGE DE CAMPAGNE.

Dès le lendemain de notre mariage, il m'apprit qu'il étoit fils de Roi ; que des prédictions difficiles à comprendre, mais terribles avoient obligé le Roi son pere à l'éloigner, & à lui faire prendre l'habit & les occupations d'un pêcheur ; qu'il avoit de temps en temps de nouvelles du Roi son pere, & assez d'argent pour vivre heureux ; qu'il n'avoit plus qu'un mois à rester dans cet état, après lequel il pouvoit revoir sa patrie ; mais que, puisqu'une vie tranquille ne plaisoit autant qu'à lui, il n'y retourneroit jamais. Eh bien ! Madame, dit Céphise, après que la Princesse eut cessé de parler, doutez-vous que votre aimable époux n'aille dans le Royaume de son pere, & qu'il ne vienne ensuite demander à notre Monarque un bien qui lui appartient si légitimement ? Isaline l'espéroit bien, mais la crainte ne laissoit pas de trouver place dans son ame ; elle n'eut pas long-temps à combattre cette triste passion. Dès le lendemain on eut avis qu'un Prince beau comme le jour, fils du Roi Papindara, étoit arrivé à la Cour pour développer de grands mystères : c'étoit le charmant Delsirio. Il demanda une audience secrète au Roi : il lui apprit sa naissance, son amour, & son mariage avec Isaline : son aventure fut crue & admirée. Le Roi, qui étoit très-bon pere, en pensa mourir de joye ; & Mondor, qui étoit glorieux, fut prêt à se mourir de chagrin. Haraguan s'en consola parce qu'il fut récompensé magnifiquement, & qu'il eut une des maisons de plaisance du Roi pere d'Isaline, pour exercer sa noire science. Facinétu espéra d'escamoter tant de femme

VOYAGE DE CAMPAGNE. 173

qu'il voudroit, dans les bras mêmes des Amans jaloux. Tirandor, aimant mieux la guerre & la chasse que l'amour, ne daigna pas même se plaindre : & Artidas prit sa disgrâce si fort en gré, qu'il imagina même des jeux & des machines à surprendre les plus ingénieux, pour la célébration des nœces de la Princesse, qu'on voulut refaire avec magnificence; ce fut même Artidas, qui inventa les boîtes à double fond pour mettre des portraits: il en présenta une à Isaline, & il lui dit que rien ne le pourroit si bien venger de Delsirio, que de voir cette boîte remplie par un autre portrait que le sien. Ces trois Cadets reçurent des graces du Roi, capables de les dédommager de toute autre perte que de celle de la Princesse. Mondor eut aussi lieu d'être content; & je souhaite, Mesdames, que vous le soyez de moi après un si long récit, où j'ai mis assez de mon invention pour n'être pas bien sûre d'avoir réussi.

Lorsque j'eus fini mon Conte, chacun s'empressa à me donner des louanges, que je n'avois sans-doute pas méritées, & on voulut sçavoir ce que j'y avois ajouté. Premièrement, répondis-je, je l'ai narré à ma manière; j'ai ôté une simplicité qui le rendoit très-court. Toute l'aventure d'Isaline & de Delsirio, leurs noms & ceux du reste des Acteurs, tout cela est de moi, & je ne crois pas me vanter beaucoup en l'avouant; il n'y a point de ce merveilleux qu'on voit dans tous les autres Contes de cette espece, mais aussi est-il considérablement plus court: j'ai voulu en retrancher les Fées, pour voir si je pourrois rendre mes Amans heureux sans le secours de

lisez pas envain. Ne vous moquez
moi, lui repartis-je; je suis peut-être
redoutable par mes propres pensées,
cette érudition que vous me reprochez
pourrois me venger de votre raillerie.
Courtois me demanda grace: la conversation
rendit générale. Cette même Campa-
gnie qui avoit tant blâmé les Contes de l'É-
clairci de n'en avoir point mis dans le
Dragon: je n'en fus pas plus fière. Le
seigneur dit que c'étoit une chose digne de
notre attention, que les meilleurs esprits & les p
des, que ces gens qui censurent toutes
gareilles, ne pouvoient s'empêcher d'
une lecture de cette espèce, dès qu'ils
mis les yeux dessus. Cela vient sans
dit Madame d'Arcire, du merveilleux
y rencontre, qui souvent est bien plus
ble que le vrai. Pour moi, dit Madam
félics, je crois que l'imagination qui b
tous côtés dans ces sortes d'ouvrages,
celle du Lecteur, & qu'il n'y a point d'
rité qu'elle ne déride, pour parler ainsi

VOYAGE DE CAMPAGNE. 175

permet, je vous ferai souvenir de cet Ancien, qui, ayant à dire des vérités fâcheuses mais nécessaires à une République fameuse, fit assembler le Peuple, pour leur annoncer tristement des choses tristes en elles-mêmes. Il fit bâiller ou fuir tous ses auditeurs; & ce ne fut qu'en se servant d'une fable, dont l'image n'avoit rien de funeste, quoique le sens signifiait la même chose, qu'il rassembla l'auditoire fugitif, & qu'il le rendit même plus nombreux. Ce que dit Mademoiselle de Busanai est vrai, dit le Marquis; mais il faut pourtant avouer, qu'on aime naturellement les choses sur-naturelles; une preuve de ce que j'avance, est qu'il n'y a personne qui n'écoute les Histoires d'Esprits, quoiqu'on n'y ajoute point de foi: & moi-même, ajouta-t-il d'un air moqueur, je m'y amuse un peu plus qu'un autre, quoique je les croye un peu moins. Ceux & celles de sa troupe appuyèrent son dire par des raisons où ils s'embrouillèrent beaucoup. Ensuite ils passèrent aux exemples. Ils nous citèrent mille aventures arrivées dans leurs châteaux, qui nous parurent absurdes, & dont nous attribuâmes l'origine au délabrement de leurs demeures, & à la foiblesse de leurs esprits. Le Duc de avoit gardé un profond silence pendant cette tumultueuse conversation, mais se réveillant enfin: Mesdames, dit-il, je ne suis pas plus sot qu'un autre: on ne me persuade pas aisément les extravagances qu'on débite sur les ames en peine; mais quand je vois des gens à bonne tête me dire qu'ils ont vu, je trouve qu'il seroit injurieux pour eux, & ridicule à moi, de les traiter de vision-

176 VOYAGE DE CAMPAGNE.

naires. Tout le monde connoît, ajouta-t il, Mademoiselle de C.... on sçait qu'elle n'a, ni petitesse dans l'esprit, ni manque de fermeté : elle m'a pourtant conté elle-même :

Qu'un de ses amis, partant pour l'Armée; vous entendez, Mesdames, ce que veut dire ami en langage de femme : cet ami donc, en prenant congé d'elle, l'assura que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui apparostroît en blanc, supposé que le Ciel lui fût miséricorde, ou dans un feu, s'il étoit condamné. Mademoiselle de C.... consentit à cette idée : il se passa plusieurs mois, pendant lesquels elle reçut trop souvent des nouvelles de son ami, pour redouter rien de funeste : mais un jour qu'elle lisoit, appuyée sur une petite table, elle vit une main sans corps, qui posoit une boîte d'or sur cette table ; la main disparut. Mademoiselle de C.... prit en tremblant la boîte fatale : elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision lui fit détourner la vue d'un autre côté : elle entendit en même temps du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eût été ; & elle en vit descendre un feu sombre & bleuâtre, qui consumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de son malheureux ami ; la douceur & l'appréhension la firent évanouir. Une de ses femmes, qui étoit à l'autre bout de sa chambre, & qui n'avoit rien vu, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens. Elle ordonna des prières sans nombre, quoiqu'elle les crût inutiles par l'espèce de l'apparition. Elle sçut
des



VOYAGE DE CAMPAGNE. 177

dès le jour même, que cet homme avoit reçu un coup mortel à un siege, dont il étoit mort peu de jours après ; & la boîte & le cœur, qui lui sont demeurés, ne peuvent laisser douter de la réalité de cette aventure.

Le Marquis se mit à rire inconfidérément : Quoi ! Monsieur le Duc, s'écria-t-il, ce sont-là de ces choses que vous voulez qu'on croie ? Ne voyez-vous pas qu'une imagination frappée par la promesse de cet ami, étoit capable de lui fournir des visions encore plus épouvantables ; & que, pour n'être pas traitée de folle, elle a fait enchaîner le cœur d'un de ces animaux qui ont les parties nobles faites comme nous, pour donner plus de vraisemblance à son récit ? Chacun rit de la plaisanterie du Marquis, & sans vouloir rien approfondir, on badina jusqu'au souper sur diverses matieres.

La Marquise fut plus vive ce soir-là qu'elle ne l'avoit encore été. Elle me fit la meilleure mine du monde, jamais Brésy n'avoit cru être si avancé, & jamais le Comte ne pensa avoir plus de besoin de me mettre dans ses intérêts pour aider à le dépiquer : mais il avoit beau se contraindre, le dépit se faisoit voir dans ses yeux ; & je craignis plusieurs fois, que malgré cet ancien droit d'hospitalité, il ne querellât le Marquis sur des prétextes légers. La compagnie champêtre s'en alla le lendemain après le dîné : le Comte ne pouvoit presque plus se contraindre ; Brésy n'étoit pas moins fier. Madame d'Arcire en craignoit les suites, sans y mettre ordre ; parce que sa beauté étoit d'autant

178. VOYAGE DE CAMPAGNE.

plus célébrée , que le trouble augmentoit toujours.

Enfin , Madame , il seroit étonnant que deux braves gens eussent été jaloux l'un de l'autre impunément ; mais le Comte étoit chez lui , le Marquis étoit chez le Comte ; tous deux obligés à des égards , tous deux glorieux , tous deux présumant valoir infiniment plus l'un que l'autre ; l'un armé d'un dépit qui l'obligeoit à ne se pas tenir pour offensé , & l'autre flatté d'une espérance qui ne lui permettoit pas de s'éloigner : ils se licencioient seulement à se lancer quelques traits de raillerie , mais cela n'alloit point jusqu'à se quereller. Il est vrai que le Comte , ayant fait un grand effort sur lui-même , reprit bientôt le parti de feindre une passion pour moi : il proposa un soir une partie d'aller souper le lendemain dans une de ces jolies maisons , dont les maîtres sont ravis de donner les entrées quand ils n'y sont pas : celle-là , qui est à..... n'a pas un arbre qui ne soit entouré de fleurs , les boulingrins y sont de dix sables de différentes couleurs ; les fontaines n'y sont ornées que de gazons , mais la manière dont ils sont tenus , les fait préférer aux marbres ; ses parterres sont pleins de jets d'eau qui vont toujours ; la vue d'une terrasse qui borne le jardin , est un tableau dont les points de vue sont admirables. Enfin , Monsieur de R.... est un homme de goût en toutes choses , & il n'est pas moins louable pour la situation qu'il a choisie , que pour les ornemens étrangers dont il a embelli sa jolie maison. Ce fut



VOYAGE DE CAMPAGNE. 179

donc en ce lieu que nous choîsîmes notre promenade. On imagina d'y aller par eau, parce que cette maison est précisément sur le bord de la Seine. Les Hautbois étoient dans un bateau qui suivoit le nôtre: ils étoient l'un & l'autre galamment convertis. Le temps étoit merveilleux, tout sembloit respirer la joie; Chanteuil & la belle Orfélis laissoient briller une joye charmante dans leurs yeux; Bréfy avoit beaucoup d'amour dans les siens; la Marquise vouloit y répondre; le Duc de..... mettoit en usage toutes les galanteries de son temps pour séduire mon cœur, & le Comte jouoit à merveille l'Amant déclaré auprès de moi. Vous sçavez, Madame, que la préférence a quelque chose de doux: j'avois un grand penchant à la joye & la conversation, qui fut d'abord générale, ne fut assurément pas mauvaise; mais insensiblement l'harmonie des hautbois & le bruit de l'onde inspirèrent un petit silence rêveur: & un moment après, Madame d'Orfélis ayant dit quelque chose bas à Chanteuil, le Marquis se crut en droit de parler du même ton à Madame d'Arcire. Sélincourt en fit autant avec moi; & le Duc, qui n'étoit amoureux que pour être de bonne compagnie, alla se placer à l'autre bout du bateau, dès qu'il me vit occupée par son neveu: je ne l'étois pas de sorte que je ne m'apperçusse que la Marquise laissoit échapper des regards sur nous, qui ne prouvoient pas une grande attention à ce qui lui disoit Bréfy. Je vis aussi qu'il s'en apperçut, & qu'il lui en marqua du dépit. En vérité,

H 6

180 VOYAGE DE CAMPAGNE.

dis-je au Comte, vous causez un furieux désordre dans cette petite société. Vous aimez la Marquise, j'en suis sûre. Elle n'a le cœur sensible que pour vous. Quel plaisir prenez-vous à vous contraindre, pour me prouver des feux que je crois mal allumés, & à tourmenter une femme aimable qui vous aime? Si vous ne vous étiez point avisé, ajoutai-je en riant, de faire le coquet mal à propos, vous jouiriez en repos des plaisirs d'un amour tranquille; & le Marquis, qui, en arrivant ici; ignoroit nos divers intérêts, & qui me crut en liaison avec vous, se seroit peut-être tourné de mon côté s'il m'avoit cru libre: je l'aurois peut-être écouté favorablement. Vous seriez à présent heureux; au lieu que les cartes sont si brouillées, qu'on en doit craindre la catastrophe, & que le mieux qui en puisse arriver, c'est que je reste sans conquête. Le ton dont j'achevai ce discours, ne permit pas à Selincourt de me répondre fort sérieusement; aussi, après m'avoir avoué que le calme éternel dans une aventure amoureuse lui causoit beaucoup d'ennui, & que, quoi qu'il lui en pût coûter, il aimoit assez quelque peu de trouble, il m'assura qu'il me trouvoit très-aimable; mais que le premier motif qu'il avoit eu de s'attacher à moi, avoit été de donner de la jalousie à la Marquise; qu'ensuite, la manière dont elle avoit reçu le Marquis, l'avoit déterminé, ou à la piquer jusqu'au vif pour la faire revenir à lui, ou à tâcher de m'aimer sincèrement, pour le dédommager d'avoir une Amante infidèle. Il faut, lui répondis-je en riant encore, que vous



VOYAGE DE CAMPAGNE. 181

me croyiez bien philosophe, pour m'apprendre si tranquillement vos motifs d'amour. Si j'étois une femme ordinaire, je deviendrais votre ennemie irréconciliable : rien ne s'excuse si difficilement, que ce qui attaque la beauté ; mais je vous pardonne vos petites ruses de guerre, & je n'en serai pas moins de vos amies, ajoutai - je en lui tendant la main. Le Comte, qui étoit galant, baisa la main que je lui tendois avec un air de reconnoissance, & accompagna cette action de quelques mots assez doux. Je jettai par hazard les yeux sur Madame d'Arcire dans ce moment : je vis dans les siens de la colere & de la douleur ; & je remarquai qu'elle baissa une grande coëffe qu'elle avoit sur la tête, & qu'elle s'appuya contre le bateau. On arriva peu de tems après.

Il faisoit fort chaud ; on passa quelques heures dans un grand salon qui donne sur la rivière. Madame d'Arcire eut toujours sa coëffe baissée, & prit pour prétexte qu'elle avoit fort mal à la tête. Le Marquis fit l'empresé autour d'elle. Le Comte s'en approcha pour lui en témoigner son chagrin, mais elle le reçut avec cette fierté qui est toujours une faveur dans une femme polie. Elle se contraignit pourtant pour parler un peu, chacun se mit de la conversation. Mais comme il y avoit de l'embarras dans la plupart des esprits, je m'avisai de faire souvenir la compagnie, que l'on devoit, à l'exemple de Madame d'Orféils, faire une petite histoire de sa vie, ou du-moins en conter quelques traits. On vouloit que je commençasse : je dis que je n'étois pas en humeur de parler long-tems, mais je proposai de

tirer au sort : il tomba sur le Chevalier de Chanteuil, qui prit ainsi la parole.

Je ne vous ennuyeraï pas, Mesdames, de tout ce qui m'est arrivé en ma vie ; cela seroit triste ou froid : j'ai été souvent malheureux, souvent quitté ; & quoiqu'on m'ait accusé d'inconstance, j'appelle avec raison de ce jugement, vous en allez voir une preuve, dans une aventure qui, sans être chargée de grands événemens, est pourtant des plus singulieres.

Il y a quatre ans, qu'après avoir vu long-tems une Dame comme mon amie, je m'avisai de l'aimer comme une Maîtresse. Cette femme, que j'appellerai Madame d'Arilly, est très-aimable par sa personne & par son esprit ; je m'accoutumai à lui trouver des charmes que je ne trouvois plus dans les autres ; son humeur me paroissoit douce & égale ; la vivacité de son imagination lui donnoit du penchant à la jalousie : ce fut à cette passion que je dus mon bonheur ; j'avois envain changé de stile & de manieres auprès d'elle, elle ne pouvoit me regarder que comme un ami. Une belle fille, qui alloit souvent chez elle, & que je m'avisai de louer, la détermina à faire un peu plus de chemin en ma faveur, pour ne me pas perdre : je fus heureux, Mesdames, & je puis le dire sans indiscretion, puisque mon bonheur ne consiste que dans la tendresse de ses sentimens ; mais heureux de la maniere du monde la plus charmante. Madame d'Arilly étoit tendre, appliquée, fidèle, défiante autant qu'il le falloit ; rien ne lui manquoit de tout ce qui met le comble à la félicité. Il y avoit trois mois que j'étois le plus fortuné des hom-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 183
mes , & je ne croyois pas qu'il y eût trois jours , lorsqu'il fallut partir pour faire la Campagne ; triste devoir ! importune gloire ! Que les approches de cette séparation nous furent cruelles ! Je vais partir , dis-je un jour à Madame d'Arfilly ; on ne peut en cette vie goûter des plaisirs durables : je vais partir , ajoutai-je , & vous allez rester exposée aux dangers & aux malheurs de l'absence ; il m'est doux de penser que vous partagerez les uns avec moi. Oui , Madame , j'ai la cruauté de souhaiter que vous souffriez ; mais qui m'assurera que vous ne vous lasserez point d'un Amant qui ne peut être à vos pieds qu'une partie de l'année ; qui pendant six mois ne peut faire d'autres vœux pour vous , que ceux qu'on rend à la Divinité ? Ne ferez-vous point quelque choix fatal.... ? Ah ! me répondit Madame d'Arfilly , arrêtez un discours qui m'outrage : je vous ai trop prouvé que je vous aime , pour que les paroles me content quelque chose. Après cela elle me dit tout ce qui peut mettre le calme dans un cœur , & je me séparai d'elle plus amoureux que le premier jour.

Vous avez bien fait , interrompit Madame d'Orsélis , de nous faire grace du reste de cette conversation : celles de cette espèce sont toujours trop courtes au gré des Amans , & toujours trop longues au gré des auditeurs. L'aigreur de cette interruption impatienta le Chevalier. Je tâcherai , dit-il , de me corriger : l'autorité avec laquelle vous me parlez , me fait trop d'honneur ; cependant , Madame , ajouta-t-il , les endroits intéressans de l'his-

184 VOYAGE DE CAMPAGNE.

re ne sont guères plus importans ; il n'y a ni Royaume renversé , ni Bataille gagnée ou perdue , ni Ville assiégée. S'il vous faut de ces événemens , je cours risque de vous ennuyer ; mais si la singularité des sentimens a quelque mérite auprès de vous , je poursuivrai ma narration , trop heureux d'occuper votre attention un moment.

Un souris un peu moqueur qui l'accompagna ces dernières paroles , me fit juger qu'il y auroit bientôt entr'eux de ces querelles qui augmentent l'amour lorsqu'elles sont rares , & qui le détruisent à coup sûr quand elles arrivent trop souvent. Chanteuil reprit ainsi son discours : toute la Campagne se passa en témoignages d'amour réciproques ; & à mon tour je trouvai ma Maîtresse plus belle & plus tendre qu'à mon départ ; jamais on n'a mieux senti que nous le fîmes , le plaisir de se revoir. Une des femmes de Madame d'Arfilly me fit entrer à une heure véritablement un peu indue. On ne s'attendoit à me voir que trois ou quatre jours après : il faut avouer que je fus bien reçu. Après une conversation de trois ou quatre heures , j'allai un peu me pa-
rer , pour venir en cérémonie rendre ma visite de retour. Il y avoit assez de monde chez Madame d'Arfilly , je lui fis un compliment sérieux , qui pensa lui faire perdre contenance ; elle fut heureuse d'avoir Madame de V... dont l'esprit plein de traits lui fournit des prétextes de rire. Une partie de l'hiver se passa dans de parfaites délices ; je voyois tous les jours ce que j'aimois : une de ses amies nous recevoit souvent chez elle ; nous avions le



VOYAGE DE CAMPAGNE. 185
ir de faire de petits soupers en bonne com-
le, dont on bannissoit la contrainte. Mais
n'est stable sous le soleil. j'avois aimé Ma-
: de Vaubry, Madame d'Arfilly ne l'igno-
as. Cette dernière sçut que j'avois sou-
iez l'autre: c'en fut assez pour m'accu-
un renouëment. Le mystere que je vou-
ui en faire, l'irrita; elle me persécuta
ant un mois de reproches mal fondés. Je
is plus qu'ami de Madame de Vaubry,
je ne voulois point la sacrifier aux capri-
l'une rivale jalouse sans sujet: je résolus
voir toujours de temps en temps, & de
cacher comme d'une mauvaise action.
ais Madame d'Arfilly n'est pas de celles
l'on trompe aisément. Une femme à elle
chargée de séduire un de mes gens, pour
oir mes démarches; il ne fut que trop
plaisant. Un jour que nous devions sou-
chez cette amie dont je vous ai parlé, on
avertir Madame d'Arfilly que j'avois sou-
veille chez sa rivale; je n'étois point
re arrivé: un coup de foudre n'est point
l à l'effet que fit ce récit trop fidele: el-
fit confidence à son amie. Je fus con-
ié sans appel, & ma Maîtresse me reçut
mal; je m'approchai d'elle, je profitai de
berté que j'avois en ce lieu de lui parler
elle me répondit deux ou trois de ces
syllabes équivoques dont les Dames se
nt quand elles sont fâchées; j'en fus au
poir; le souper se passa fort tristement.
me d'Arfilly étant d'ordinaire l'ame de
laisirs, on ne put en goûter, parce qu'el-
: tout le soir l'humeur très-aigre; j'ob-

tins à peine la liberté de la ramener chez elle. J'y entrai pourtant de son aveu ; ce fut alors qu'elle me dit tout ce que la rage fait dire quand elle est maîtresse des sens. Madame de Vaubry y fut traitée en concurrente mortellement haïe. Je l'assurai de mon innocence : je lui avouai que j'avois vu cette femme, mais que c'étoit le procédé d'un honnête-homme, qui ne devoit jamais rompre avec une femme qui avoit été sa Maîtresse, lorsqu'il n'en avoit point de véritable sujet : je pris enfin si bien le moment heureux où un cœur tendre s'adoucit après un violent dépit, que je fis ma paix avec des charmes inexplicables. Nous n'eûmes plus de querelle au sujet de Madame de Vaubry, parce qu'elle partit de Paris. J'aimois Madame d'Arfilly autant qu'on peut aimer ; elle ne m'en devoit guère : nos jours se passoient dans une paix & une union qui n'ôtoit rien à notre vivacité ; car il faut dire à sa louange, qu'avec beaucoup d'esprit elle a encore une imagination qui la rend une des plus amusantes personnes du monde, quand elle est avec des gens qui lui plussent.

Si nous eûmes quelques petites brouilleries, elles ne servirent qu'à redoubler nos feux. Jusqu'ici, Mesdames, vous n'avez vu que des fleurs, voici présentement les épines : je crus remarquer vers la fin de l'hiver un peu de tiédeur dans les manières de la charmante d'Arfilly ; elle révoit souvent ; elle regardoit à ses pendules l'heure qu'il étoit : quand je pensois m'en plaindre, elle me donnoit de mauvaises raisons ; toujours distraite ou chagrine, elle trouvoit le secret de me faire bâiller en sa

sence : alors sa gloire souffroit. Elle faisoit une guerre piquante de mon en-
 , qui m'impatientoit à mon tour : je sor-
 is de chez elle irrité, & quand j'avois eu le
 mps de faire réflexion à ce que je perdrois si
 le ne m'aimoit plus, la rage s'emparoit de
 mon cœur ; je faisois des actions que la passion
 eule peut faire pardonner.

Un jour, le plus cruel des jours de ma vie,
 j'arrivai chez elle : un léger mal de tête l'arrê-
 toit au lit ; elle me reçut d'un air à me glacer.
 Je me mis auprès d'elle, je pris une de ses
 mains : Qu'avez-vous, Madame, lui dis-je ?
 Qu'ai-je fait, qu'ai-je pensé qui ait pu vous
 déplaire ? Etes-vous lassé de mon ardeur ?
 Quelqu'un est-il assez heureux pour occuper
 ma place ? Répondez-moi, votre silence me
 fait envisager toutes sortes de malheurs : le
 plus affreux seroit sans-doute d'avoir un rival
 préféré ; mais qui est ce rival ? où peut-il se
 cacher ? les yeux d'un Amant jaloux ne sont-
 ils point assez clairvoyans ? Ah ! Madame,
 ajoutai-je, vous me faites mourir. Que vou-
 lez-vous que je vous dise ? me dit-elle, en
 me regardant avec de grands yeux distraits,
 qui portèrent jusqu'au fond de mon ame le
 trouble & la fureur. Ce que je veux que vous
 me disiez, lui repartis-je : ne vous ai-je point
 assez expliqué mes alarmes ? Vous n'avez
 donc ~~pas~~ ^{pris} elle, qu'à prendre votre parti :
 je vous aimois, je croyois vous aimer tou-
 jours, cependant il ne m'est plus possible. Ah !
 Madame, lui dis-je avec un saisissement de
 cœur affreux, est-ce vous qui me parlez ain-
 si ? Qui l'auroit jamais pu penser ? D'où me

188 VOYAGE DE CAMPAGNE.

me vient une si cruelle disgrâce ? Je la regardois, en lui parlant de la sorte, d'une façon à fléchir un tigre : elle eut même la gloire de tirer des larmes de mes yeux, mais les siens demeurèrent secs : la dureté & l'indifférence parurent dans toutes ses actions : peu touchée de mon désespoir, qui éclatoit avec violence, elle me tendit la main, & me dit d'un air à faire mourir de rage : Ne vous affligez donc point ainsi, Chevalier. Ah ! laissez-moi, lui dis-je, Madame, en repoussant sa main ; je ne veux point de votre pitié ; apprenez-moi seulement ce qui cause votre changement.

Vous sçavez, me dit-elle, que vous m'avez donné une horrible jalousie contre Madame de Vaubry ; il y en a que cette passion anime ; pour moi, elle me guérit tôt ou tard. Quelle joye n'eus-je point à ce discours trompeur ! J'avois, à mon avis, de quoi lui prouver ma fidélité ; mais bientôt, me servant d'un reste de raison, Non, non, Madame, lui répondis-je, vous ne pouvez m'abuser : vous avez connu les sentimens que j'ai pour Madame de Vaubry : il s'est passé un temps heureux depuis cet orage, où sûre de mon cœur, je l'étois aussi du vôtre. Cruelle, ajoutai-je, vous joignez le mensonge à la perfidie ! À ces mots, je voulus sortir ; j'écoutai vainement si elle ne me rappelloit point ; je revins pour l'accabler encore de reproches ; & sa froideur, qui étoit extrême, me faisoit faire des actions d'enragé.

Dès que je fus chez moi, je m'abandonnai à mes divers mouvemens : je fulminai, je tonnai, mais j'aimois toujours avec une ardeur

VOYAGE DE CAMPAGNE. 189
égale; & ma foiblesse fut si grande, que
je tournai dès le lendemain chez mon infir-
me. Je la trouvai belle & parée; elle me re-
çut sans honte & sans embarras. Chevalier,
dit-elle, vous avez bien fait de revenir;
il faut point donner de scène. Si vous
cette cesse vos visites, cela auroit donné une
bonne matière de parler, & ma réputation
auroit souffert. C'est donc-là, m'écriai-
je, le soin qui vous occupe, tandis que vous
désespérez? Vous avez mal choisi votre
valier, Madame, ajoutai-je: que m'im-
porte ce qu'on dira de vous? Je mourrai peut-
être aujourd'hui. Après cela, je me jettai à
ses pieds; je fis des bassesses outrées, je lui
demandai de me tromper par compassion. Je
dis, Chevalier, me dit-elle; ma sincérité
ne porte toujours sur mes autres sentimens:
je ne puis de vous consoler, je ne sens nulle dis-
position à vous donner d'autres soulagemens.
En vérité, Monsieur le Chevalier, interrom-
pit-elle, Madame d'Arfilly étoit une folle, &
son parfait Amour dont elle étoit très-in-
formée. Pourquoi, ajouta la belle Orféus? Je
sais que qu'il faut suivre son goût. Il y a de la
raison à faire de l'amour, qui doit être un
délivrement, une contrainte ennuyeuse, &
un ennuïement qui le feroit redouter. Ma-
dame d'Arcire ne dit pas un mot; le Comte &
l'abbé gardèrent un profond silence; le
Comte dormoit; & Chanteuil, nous ayant prié
d'attendre notre jugement jusqu'à la fin, re-
prit son discours ainsi.
Quelques jours se passèrent pendant lesquels
rarement Madame d'Arfilly; mais peu-

tant partout ma douleur, j'ennuyois tous ceux avec qui je me trouvois. Si-tôt que je voyois seulement la livrée de Madame d'Arfilly, il me prenoit des battemens de cœur, qui me duroient le reste du jour; l'état étoit violent; il étoit impossible qu'il n'y arrivât quelque changement. On joua dans ce temps-là un Opéra, où des gens importans s'intéressèrent. Je m'y laissai conduire: je vis de loin Madame d'Arfilly sur l'Amphithéâtre, vive, gaie, coquette même. Le Duc de. . . étoit derrière elle, qui sans-doute ne l'ennuyoit pas. La jalousie & le dépit, se mêlant ensemble, me firent résoudre à me venger; & pour ne pas demeurer en reste, je liai conversation avec une jolie femme qui étoit vis-à-vis de mon infidèle. Elle tourna quelquefois les yeux vers ce nouveau spectacle; c'en étoit un pour elle à quoi elle ne s'attendoit pas; & comme les Dames ne veulent rien perdre, je remarquai quelque trouble dans ses regards.

La personne que j'entretenois, n'eut pas lieu de me trouver fort spirituel; lorsque je lui avois dit quelque douceur à l'aventure, je regardois malgré moi Madame d'Arfilly & son nouvel Amant. Voilà donc, disois-je en moi-même, la cause de son changement: je sçais à qui m'en prendre, je sçais qui je dois haïr: Ah! reprenois-je, je ne dois ma haine qu'à celle qui me trahit. Vous jugez bien, Mesdames, qu'un homme, qui parle ainsi en soi-même, ne doit pas avoir une conversation bien suivie; mais on aimoit autant cela que rien; on avoit peut-être comme moi des raisons pour faire l'agréable. J'allai le lendemain à la

VOYAGE DE CAMPAGNE. 191

Comédie, j'y retrouvai Madame d'Arfilly; le Duc de ne manqua pas de s'y rendre; il se fit ouvrir la loge. J'y retrouvai aussi ma Maîtresse de la veille, & je me contrefis le mieux qu'il me fut possible; j'étois cependant prié ce soir-là d'un souper où devoit être Madame d'Arfilly, chez une femme qui ne sçavoit point notre brouillerie: je crus remarquer dans ses discours & dans son air une joye affectée; elle rougit toutes les fois que je prononçai le nom de cette femme que le hazard m'avoit fait rencontrer: elle me regardoit quelquefois d'une manière à lui faire avouer ma faute, mais je fus maître de moi jusqu'après le souper. Chacun se rangea auprès du feu suivant son goût. Madame d'Arfilly ne me parut point fâchée que je me misse auprès d'elle: je lui dis des choses capables d'émouvoir les rochers; mes yeux étoient pleins de larmes; je m'aperçus que les siens en répandoient à leur tour. Chevalier, me dit-elle, conservez-vous pour moi; excusez ma bizarrerie: il est vrai que j'ai une funeste passion dans le cœur, mais je vous reviendrai un jour: vous êtes honnête-homme, je vous estime; je n'ai qu'un goût passager pour celui que vous jugez avec raison que je vous préfère: encore une fois, ne vous engagez point.

Elle étoit si belle & si touchante en me parlant, la honte & les remords étoient si bien peints sur son visage, que ne pouvant me jeter à ses pieds, je baissai ma tête jusques sur mes genoux, pour lui rendre grâces d'une déclaration si bizarre, dont la passion que j'avois pour elle me faisoit contenter.

Ah! Madame, lui, dis-je, achevez, rompez des liens indignes de vous. La personne du Duc de..... est aimable: il a de l'esprit; mais il a des mœurs & des maximes bien étranges: vous vous repentirez un jour de me l'avoir préféré un moment.

Vous sçavez, interrompit-elle, que la raison ne regle point l'amour. Je me suis dit à moi-même plus que vous ne pouvez me dire: mais, Chevalier, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé, plaignez-moi. A ces mots, je ne me possédai plus, & la regardant d'un air irrité: Perdez-vous, Madame, perdez-vous, lui dis-je; je n'y veux plus prendre d'intérêt. Vous êtes une copie bien imparfaite de la Princesse de Clèves: votre crime est plus entier & plus outrageant, & votre remords ne l'égale pas: goûtez avec le Duc de.... des plaisirs dont vous aurez le temps de vous repentir. Laissez-moi me dégager de vos fers; ne venez plus avec des manières empoisonnées, me promettre un retour qui ne devra plus m'être agréable, quand votre cœur aura été profané par l'image d'un homme tel que le Duc de.... Aussi bien ce n'est que par gloire que vous voulez m'arrêter; vous voudriez me faire servir au triomphe de mon rival; ah! que plutôt.... A ces mots, l'ayant vu redoubler ses soupirs & ses larmes, je me sentis défarmé; je trouvai son procédé aussi beau qu'il m'avoit paru extraordinaire; & j'eus la foiblesse, quand je la ramenai chez elle, d'y entrer, & d'y rester jusqu'à quatre heures du matin, sans tirer rien de plus doux que l'assurance d'un retour.

Vo-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 193

Voyez, Mesdames, comme on est fou quand on aime: je sortis content de chez l'inconstante d'Arfilly; je lui trouvai un mérite d'Héroïne; je l'aimai plus que jamais. J'y retournai le lendemain au soir; mais je la trouvai froide, inquiète; ses réponses étoient distraites; je la querellai avec des transports à faire trembler; elle n'en fut point émue ce jour-là; pleine de sa passion, & charmée d'avoir vu son dernier Amant plus amoureux qu'à l'ordinaire, tout autre objet lui paroissoit méprisable. Ma fureur me fit chercher ma Maîtresse de l'Opéra; je la retrouvai, je la suivis en tous lieux. Madame d'Arfilly en fut témoin; car elle ne manquoit, ni spectacles, ni promenades, pour avoir le plaisir de voir le Duc de.... Quelques jours après je reçus un Billet d'elle, que j'ai retenu par cœur. Il étoit tel.

Vous voulez donc m'abandonner; & mes égaremens, au-lieu de vous donner de la pitié, n'ont excité que votre courroux. Ne pardonne-t-on jamais rien au caprice de l'étoile? Elle n'a agi que trop bizarrement sur moi: j'ai été entraîné à vous faire une espèce d'infidélité, où les yeux seuls ont eu part, tandis que mon cœur se conservoit à vous. Mais vous, Chevalier, vous aimez Madame de.... parce que vous la voulez aimer. C'est de sang froid que vous m'offensez: j'aurai peut-être la douleur de vous trouver véritablement engagé, quand je vous proposerai un retour sincère & durable.

Je fis cette Réponse au Billet de Madame d'Arfilly.

Tome II.

I

Ces délicates distinctions, dont je connois le faux & l'artifice, ne devoient trouver en moi qu'un juge sévère prêt à vous renvoyer à un Amant léger & indiscret; mais je vous aime: ce mot seul justifiera ma foiblesse; trop heureux de vous retrouver, je me garderai bien de vous faire des reproches qui rappelleroient l'idée d'un rival trop aimé, & j'irai recevoir cet après-dîné le repos d'un cœur noirci de perfidie, avec la même jouissance que si j'étois dans mon tort.

Avouez, Mesdames, que vous me trouvez bien fou: je l'étois plus qu'on ne peut se l'imaginer; transporté de joye, pénétré de reconnaissance, je courus, je volai aux pieds de Madame d'Arilly: elle étoit plus belle que l'Amour; la rougeur que lui causoit sa honte, me la fit trouver adorable: ce fut dans ces précieux momens, que j'éprouvai qu'il faut passer par les peines pour arriver aux plaisirs.

Nous jouâmes d'une tranquillité qui ne fut troublée que par les discours étranges que tint le Duc de.... sur sa courte aventure avec Madame d'Arilly, & par la liaison qui se fit entre lui & la Dame que j'avois abandonnée; ils nous tourmenterent l'un & l'autre de toutes les façons; j'étois si amoureux, que je fus prêt plusieurs fois à me battre pour les intérêts de ma Maîtresse; mais des amis communs arrêterent le cours de nos desseins. Je n'avois jamais trouvé Madame d'Arilly si charmante: elle tâchoit de son côté d'effacer des impressions qu'elle croyoit m'être restées; mais je n'étois pas né pour la fixer. Quelques jours avant mon départ pour



VOYAGE DE CAMPAGNE. 195

l'armée, je la retrouvai dans ses froideurs; je m'en pris à l'inégalité du sexe; elle eut encore la sincérité de m'avouer que c'étoit une seconde révolte de son cœur, qui se déclaroit tout de nouveau pour le Duc de..... Je me sentis cette fois-là plus d'indignation & de mépris que colere; je partis pour l'armée avec assez de tranquillité, sans prendre la peine de la quereller: je fus quatre mois sans lui donner de mes nouvelles, & j'aurois poussé l'indifférence plus loin, si je n'avois appris qu'elle avoit eu une furieuse maladie; je me crus obligé de lui en faire compliment: je fus blessé dans ce temps-là: elle me rendit ma civilité; & à mon retour, je ne sçais comment cela se fit, mais nous renouâmes une troisième fois: je lui donnai même des preuves de mon attachement, dont toute autre qu'elle auroit été touchée: mais dans cette dernière reprise, son amour ayant été jusqu'à un certain point, ne put se soutenir de la même force, & dégénéra comme dans les autres. Je ne sçais si ma passion étoit usée, ou si ma raison agit; mais je rompis avec elle, sans cesser pourtant d'être de ses amis; & je me mis en situation de me voir avec plus de gloire dans d'autres chaînes que les siennes.

Le Chevalier de Chanteuil, en achevant son récit, regarda tendrement Madame d'Orfélys, pour réparer ce qu'il lui avoit dit d'un peu trop dur lorsqu'elle l'avoit interrompu. Sans mentir, s'écria le Comte, quand il vit que Chanteuil ne parloit plus, Madame d'Arilly est une personne bien particulière! Vous

Il n'y eut personne qui ne sourit de voir commençoit à démêler le caractère de la nouvelle Maîtresse : elle en rougit de colère, mais comme elle a de l'esprit, & qu'elle ne vouloit pas rebuter un homme qui ne péchoit de s'ennuyer, elle répondit d'un air assez badin, & se tournant vers M. d'Arcire : Et vous, Madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous rien de tout ce qui est arrivé ? Si l'on ne commence à vivre avec elle, que lorsque le cœur est usé, mon histoire seroit trop courte. Elle fit de long regards vers le Marquis, en attendant ce peu de paroles, qui ne pouvoient venir au comte, puisqu'il y avoit deux ans que cette affaire duroit. Elles parurent d'un grand poids dans la bouche d'une femme raisonnable : Brésy en demeura comme étourdi : le Comte en sourit aigrement, & je posai la promenade pour tirer tout le monde d'embarras. Chacun se divisa à sa fantaisie : le Comte vouloit se promener avec moi, & la dame d'Arcire nous regarda avec trouble.

VOYAGE DE CAMPAGNE. 197

son mal de tête demandoit du repos, & qu'elle ne pouvoit le prendre que seule. Il resta avec le vieux Duc, & je dis au Comte que je voulois absolument m'éclaircir avec la Marquise; qu'elle me croyoit sa rivale; que c'étoit tout le nœud de l'intrigue; qu'elle deviendroit à la fin tragique, & que je ne serois point en repos que je ne l'eusse détrompée.

Vous ne connoissez guere votre sexe, reprit-il, si vous ne comprenez pas que le seul moyen de faire revenir Madame d'Arcire, est de lui causer de la jalousie: vous venez d'en voir un exemple dans l'aventure du Chevalier. Oui; mais, repris-je, elle me haïra; je n'ai que faire d'être votre victime. Allez, me dit Sélincourt en riant, vous serez comprise dans le traité de paix. En nous entretenant ainsi, nous tournâmes insensiblement nos pas vers le bois: je ne l'avois jamais vu; & comme il est délicieux par des fontaines de diverses figures, & par des statues de marbre merveilleuses qui en terminent toutes les allées, je parcourus avec le Comte une partie de cet agréable endroit; mais en traversant d'un côté à l'autre, j'apperçus la Marquise couchée sur un lit de gazon qui tenoit à la palissade du côté où nous étions. Venez, Comte, dis-je tout bas à Sélincourt, voyez une aventure de Roman; venez voir votre Maîtresse dans une attitude désolée. Il s'approcha en effet; & regardant au-travers de la palissade, il vit qu'elle badinoit avec une canne dans une fontaine qui étoit à ses pieds, & qu'elle tenoit de l'autre main un petit portrait, dont il ne put connoître les traits à cause de l'épaisseur

198 VOYAGE DE CAMPAGNE.

des branches. Le visage de la Marquise n'étoit pas tourné vers nous. Je dis au Comte, sans crainte d'être entendue, qu'il allât se jeter à ses pieds; & qu'une personne qui s'écartoit pour venir regarder le portrait d'un Amant qui contrefait l'infidèle, méritoit bien qu'on prît soin de calmer son cœur. Ah! me dit le Comte, cruelle personne, où m'avez-vous amené? Vous ne savez pas ma douleur: je suis plus capable d'aller arracher maintenant la vie à Bréfy; c'est sans-doute son portrait qui cause tant d'application à ma perfide: elle n'a jamais eu mon portrait, elle a toujours refusé de le recevoir, elle n'est scrupuleuse que pour moi. Je demurai fort surprise à ces paroles; & appercevant des tablettes sur le lit de gazon, je les pris à travers les branches, le plus subtilement qu'il me fût possible. Le Comte s'en saisit d'abord. Voici de quoi nous éclaircir, me dit-il. Alors nous nous éloignâmes doucement de ce lieu, & feuilletant les tablettes nous y trouvâmes ces vers.

*O vous, qui d'un oubli payez ma tendre flamme ;
 Vous, qui, malgré votre manque de foi,
 Regnerez toujours sur mon ame,
 Pour un moment encor souvenez-vous de moi.
 Pour ce moment oubliez. . .*

Il n'y avoit que ce fragment dans les tablettes; elles étoient même mouillées en quelques endroits. Eh bien, dis-je, Sélincourt, n'êtes-vous pas honteux de votre jalousie? A qui ces paroles peuvent-elles s'adresser qu'à



VOYAGE DE CAMPAGNE. 199
vous ? Est-il possible, interrompit-il impatientement, que vous puissiez vous méprendre à une apparence grossière ? Madame d'Arcire est délicate au point que, pour peu que Bréfy vous ait regardée, ou la belle Orfélys, elle aura trouvé matière de soupçons & de plaintes. Que vous êtes entêtée de vos jugemens ! ajouta-t-il, en voyant que je n'étois pas bien persuadée. Ne voyez-vous pas briller dans ces vers le feu d'une nouvelle passion ? Le portrait ne doit-il pas vous convaincre ? Et la foiblesse de votre sexe vous est-elle inconnue ? Je ne sçais, repris-je, ce que c'est que tout ceci ; je n'y vois que des obscurités. Et moi, reprit encore le Comte, je n'y vois que des clartés trop funestes à mon amour. J : l'adore, je ne puis aimer qu'elle, son prix redouble quand je la perds. Ah ! infidèle, ajouta-t-il d'un ton plus élevé, falloit-il me faire une faveur en venant chez moi pour me donner ensuite la mort ? Mais je ne mourrai pas le premier ; mon rival, que vous me préférez si injustement, éprouvera auparavant ma fureur, & je veux vous ôter les moyens de me trahir quand la douleur m'aura privé du jour. A ces mots il voulut partir, pour aller sans doute chercher Bréfy ; mais il le vit passer avec le Duc de aisez près de-là. Marquis, lui cria-t-il d'un ton altéré, je voudrois vous dire un mot ; Monsieur le Duc le voudra bien, ajouta-t-il en parlant à son oncle, qui les laissa aller ; mais moi, qui craignis mortellement quelque procédé, je m'approchai du Duc : je lui dis en

200 VOYAGE DE CAMPAGNE.

peu de mots mes alarmes, & je le chargeai de ne les point perdre de vue.

J'ai sçu depuis, que le Comte, en abordant Bréfy, lui demanda s'il avoit donné son portrait à la Marquise d'Arcire; mais ce fut d'un air si fier, que le Marquis ne lui répondit pas juste. Il n'est pas question de biaiser, répartit le Comte: il faut que je sçache positivement la vérité de ce fait. Je ne suis guere accoutumé d'être questionné, reprit froidement Bréfy: les questions m'importunent plus que la morale ne m'endort: & puis, je ne crois pas que cet éclaircissement vous soit nécessaire.

Il me l'est au point, dit le Comte, qu'il faut que je l'aie, ou votre vie à la place. Bréfy répondit que ce n'étoit guere la mode que les combats, mais qu'il ne la suivoit que dans les habits: & mettant promptement la main à l'épée, le Comte en fit autant; & il alloit se passer une scène sanglante, si le Duc, qui les avoit toujours suivis, ne fût allé se mettre entre deux. Que faites-vous, Sélin-court, s'écria-t-il d'un air d'autorité qu'il pouvoit prendre avec son neveu? D'où vous vient cette fureur? Avez-vous oublié les suites fâcheuses de ces sortes de combats? Mettez-moi, ajouta-t-il, vos intérêts entre les mains, je les démêlerai d'une façon moins terrible avec Monsieur le Marquis. L'action & le discours du Duc de avoient d'abord arrêté l'ardeur des rivaux: sa naissance & son âge le mettoient en droit de faire le Maréchal de France. Ils demeurèrent un peu honteux de



VOYAGE DE CAMPAGNE. 201

de leur emportement ; & le Comte , comme le moins maître de lui , & le plus affligé , rentra dans le bois , au moment que nous allions en sortir la Marquise & moi.

J'étois allée la trouver aussi-tôt que j'eus prié le Duc de veiller aux actions de nos Amans : je la vis si occupée de sa rêverie , que le bruit que je fis en arrivant ne l'en put retirer. Voilà le Comte , lui dis-je , qui se désespère ; j'appréhende une querelle ; il est avec Brésy , & c'est vous , Madame , qui causez tout ce désordre. Moi ! dit Madame d'Arcire toute effrayée , que m'annoncez-vous ? Et ce que vous me dites ne doit-il point m'être suspect ? ce n'est pas le temps de douter Madame , lui dis-je , deux braves gens se battent peut-être à l'heure qu'il est pour l'amour de vous. La Marquise frémit à ces mots ; & courant du côté où je la conduisois , nous rencontrâmes Sélincourt seul , mais dans une fureur qui le fit retourner d'abord qu'il nous aperçut. La Marquise le suivit , & lui coupa bientôt chemin : Où courez-vous , lui dit-elle d'un air doux & languissant , & en lui tendant la main d'une façon gracieuse ? Je vais , reprit-il , chercher une seconde fois Brésy , pour le faire mourir de ma main , ou pour mourir de la sienne. Le Duc de... nous a séparés , mais rien ne peut plus m'arrêter. De-meurez , lui répondit Madame d'Arcire ; votre injustice est extrême ; vous voulez tuer un homme qui ne vous a point fait de tort dans mon cœur , tandis que je laisse vivre une cruelle amie qui m'arrache le vôtre. J'étois si proche de la Marquise lorsqu'elle acheva ces

ce moment ; & me rendant mes caresses ,
ma chere , me dit - elle , que vous m'avez
sé de chagrins ! Je voulus lui répondre ,
Sélincourt m'interrompit pour lui dema
l'explication du portrait. Voyez , lui dit -
en lui donnant la boîte qui le renfermoit
yez , injuste que vous êtes , quel rival
vouliez exterminer ; Le Comte regardant
précipitation cette fatale peinture , il re
nut son portrait si ressemblant , que , se
tant aux genoux de la Marquise , & le
embrassant avec ardeur , il eut un saisisse
de joye qui ne lui permit de parler de
long - temps. Vous jugez bien , Mada
quel effet doit produire un dénouement
reil : on s'expliqua en tumulte , on s'y di
ces choses confuses , qui prouvent mieux
l'éloquence les sentimens d'une tendre
sion : & après que j'eus appris de la Mar
qu'elle avoit fait faire le portrait de S
court avec un secret extraordinaire , pou
lui pas faire une aussi grande faveur que
de le recevoir de lui ; quand j'eus , dis - je

Marquis, lui dit-il, une erreur qui me faisoit mourir de rage, a causé tantôt mon emportement avec vous; je n'aime pas naturellement à faire le spadassin, mais la tête m'avoit tourné: & comme vous êtes un des hommes du monde le plus raisonnable & fort de mes amis, j'espère que cette aventure serrera les nœuds de notre amitié, au-lieu de la détruire. Ma foi, repartit Brésy, Monsieur le Comte, je ne vois dans tout ceci que moi de maltraité: vous m'avez querellé, j'ai servi à vous faire connoître à quel point on vous préfère; votre générosité n'est pas d'une pratique difficile: mais ajouta-t-il en riant, si mon personnage n'est pas avantageux, il faut du-moins le soutenir avec fermeté. A ces mots il embrassa de tout son cœur Sélincourt. Madame d'Arcire, qui ne pouvoit plus faire un secret de sa tendresse après un tel éclat, avoua en rougissant, qu'elle estimoit le Comte à un point, qu'elle ne feroit aucune difficulté de prendre avec lui un engagement pour toute sa vie. Puis, se tournant vers le Marquis: Ne me sçachez point mauvais gré, lui dit-elle, de vous avoir un peu trop amusé; le dépit & la jalousie font quelquefois faire bien pis; & puis, il n'y a pas grand mal qu'on en ait usé une fois avec vous, comme vous en avez usé avec tant d'autres.

Brésy, qui vit que cette intelligence n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, & qu'elle alloit devenir sérieuse, prit son parti en galant-homme qui n'est pas trop en droit de se fâcher.

La déclaration que venoit de faire la Mar-

bonne dans le grand pendant notre voy
& que nous ne nous sommes pas toujours
sés à la bagatelle. J'aurois bien voulu
voir entonner la trompette, pour vous ci
cette aventure. Elle est tragique au-m
Madame, quoiqu'il n'y ait pas eu de son
petit, mais je n'aime pas à prendre des
que je ne puisse soutenir.
Des ce jour-là Brésy m'adressa les va
ainsi je n'étois pas destinée à l'oisiveté. Il
glorieux; il me dit de petites choses de
attachement auprès de Madame d'Arcis,
me prouverent, ou qu'il est fort vain;
que les femmes font bien du chemin q
elles veulent rappeler un Amant par la j
sie. N'allez, pourtant pas, Madame, p
vos idées trop loin; mais des coquetterie
parcissent toujours trop dans l'exacte fidé
Ne condamnons cependant personne: q
pourrait tomber à son tour; & puis, ma
rale est fort mal placée; car le Comte ret
va de nouveaux charmes dans la Marqu
& comme le Marquis de Brésy est fort a
la la dévotion avec complaisance. Si c

VOYAGE DE CAMPAGNE. 205

montant, pour nous en éloigner moins vite; la nuit étoit merveilleuse, nous n'arrivâmes qu'au jour.

Il y en avoit déjà quelques-uns que nous vivions tous dans une grande union, à la réserve de Chanteuil & de Madame d'Orfelis, qui mêlèrent un peu trop de troubles à leurs plaisirs, lorsque le Comte nous proposa de chasser le lendemain; le temps étoit propre pour cette partie; une pluie avoit un peu abattu la poussière & adouci les ardeurs du soleil; nous avions toutes des habits de chasse galans & magnifiques: Sélincourt avoit une bonne meute pour le cerf, & des chevaux merveilleux. Je ne suis pas une cavalière bien déterminée, mais je me tiens de bonne grâce: & si je n'avois pas eu un cheval ardent outre mesure, je me serois assez bien tirée d'affaire. Mais il n'eut pas si tôt entendu ce bruit confus & agréable des chiens, des cors & des piqueurs, qu'il m'emporta devant tous les Chasseurs; & laissant le cerf & la chasse, il m'enfonça dans le bois sur la droite, avec une fougue que je n'eus pas la force où l'adresse d'arrêter. Je me tins à l'arçon de toute ma force: & j'aurois pu rattraper l'érrier & me raffermir après cette première bourrasque, si une branche d'une grosseur considérable ne m'eût donné un coup dans le visage, qui me fit une douleur horrible, à laquelle je ne pus résister, & dont la violence me fit même tomber. Mes cheveux, qu'on avoit ajustés avec art, s'embarrassèrent dans cette branche: j'en eus beaucoup d'arrachés avec une extrême douleur; mon chapeau étoit à

206 VOYAGE DE CAMPAGNE.

vingt pas de moi; je faisois des cris perçans, lorsque j'aperçus Brésy, qui venoit à mon secours de toute la vitesse de son cheval; il avoit suivi mes pas en véritable Chevalier, dès qu'il avoit vu mon désordre; mais il n'avoit pu me couper chemin, parce que mon cheval alloit tout au travers du bois. Il arriva comme mon mal étoit à son plus haut point. Ah! Mademoiselle, me dit-il, quel funeste accident! Que je suis malheureux de n'avoir pu le prévenir! Il avoit un air si affligé en parlant ainsi, & il voyoit avec tant de chagrin mes cheveux pendans à la funeste branche, que je lui en eus une véritable obligation. Vous avez fait ce que vous avez pu, lui dis-je: cet accident est de ceux qu'on ne peut prévoir; il faudroit véritablement être Storcienne, pour soutenir que ce que je sens à l'heure qu'il est, n'est pas de la douleur. Ma philosophie ne va pas si loin, ajoutai-je en riant; mais je m'en sens pourtant assez pour remonter à cheval, si vous voulez bien me rendre mon chapeau, qui est dans les brossailles. Je ne sçais, me répondit-il, si je dois vous rendre ce service: Voici un endroit solitaire très-propre à vous déclarer des sentimens que vous me connoissez déjà. Gardez-vous bien, interrompis-je promptement, de prendre un moment si malheureux pour une telle déclaration: il faut être dans une situation gaye & tranquille, pour écouter de semblables choses sans colere; & j'ai connu un de mes amis, qui n'échoua auprès de sa Maîtresse, que pour avoir mal pris son temps. Brésy vit bien que je badinois; il alla chercher mon cha-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 207

peau, il rajusta mes cheveux, il me donna de l'eau de la Reine de Hongrie pour mettre sur les égratignures que j'avois au visage ; & donnant vingt coups de gaule à mon cheval, qui ne s'étoit point éloigné, il monta dessus, après m'avoir aidé à monter sur le sien, qu'il me garantit plus sage que l'autre. Nous rejoignîmes la chasse, & j'eus la gloire de me trouver encore à la mort du cerf, malgré l'état où j'étois. Chacun vint au devant de moi, pour prendre part à cet accident ; je fus louée plus que je ne méritois de mon intrépidité. Il restoit encore tant de jour, lorsque la chasse fut finie, que le Comte proposa d'aller à une maison délicieuse, à une demi-lieue d'où nous étions alors. Celle-ci a des eaux admirables, tant plates que jaillissantes : nous ne crûmes pas y trouver d'autres plaisirs que ceux de la promenade ; mais le Comte, dont la passion étoit renouvelée, ne manquoit aucune occasion de marquer la joye qu'il sentoit de sa réunion avec son aimable Maîtresse. En approchant d'un labyrinthe, nous entendîmes accorder des instrumens, & en même temps une belle voix chanta les paroles qui suivent :

*En quelque lieu que brillent vos beautés,
Vous captivez les libertés :
Un cœur dessous vos loix adore son martire.
Envain le mien voulut se révolter ;
Plus soumis que jamais, il revient sous l'empire,
Seul glorieux, seul doux à supporter.*

La Marquise ne put douter que ce ne fût une galanterie du Comte ; elle lui dit quelque

208 VOYAGE DE CAMPAGNE.

chose tout bas. Une autre voix, aussi belle que la première, chanta un autre air: il y eut un chœur merveilleux, & tout cela nous parut un enchantement. Mais nous sûmes après, que Sélincourt avoit fait venir d'excellens Musiciens de Paris, dont on n'étoit éloigné que d'une très-petite journée; qu'il avoit fait les paroles; & qu'un homme des plus habiles pour la composition avoit fait les airs. On trouva ensuite une table couverte de tout ce qui peut satisfaire le goût: elle étoit au pied des belles cascades de cette maison. Jamais les esprits ne furent si disposés à la joye, & jamais on n'eut un plaisir plus parfait: il ne fut point troublé; on attendit pour s'en retourner que la Lune fût levée: elle retardoit beaucoup, mais on ne s'ennuyoit pas. On se promena en attendant dans une allée si sombre, que le Soleil en son midi ne peut y darder ses rayons qu'à la dérobée. Nous étions trop bonne compagnie, pour que l'obscurité pût épouvanter aucun de nous: nous ne songions qu'à nous réjouir, lorsque nous vîmes la figure d'un Jardinier en camisole blanche, qui marchoit quelques pas devant nous, dans une des contr'allées. Sélincourt l'appella, pour sçavoir ce qu'il faisoit si tard dans les jardins: le Jardinier ne répondit rien, & disparut.

Nous courûmes tous pour le chercher dans le bois, ce fut inutilement. Il reparut un moment après. Pour le coup, dîmes-nous, vous ne nous échapperez pas; & nous allâmes fort vite dans la contr'allée, avec aussi peu de succès. Le fantôme Jardinier nous fit fai-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 209

re ce manége jusqu'à quatre fois : nous en demeurâmes, surpris, sans en être effrayés ; & on nous a dit depuis , qu'il arrive souvent d'avoir de ces visions dans ce lieu , qui a autrefois appartenu à un Ministre fameux. Je vous dis, Madame, ce que j'ai vu ; & sept personnes peu susceptibles de prévention ne s'imaginent guere une pareille chose, si elle n'est véritablement fondée. Nous étions si éloignés de la peur, que nous restâmes encore du temps dans le même endroit. Il seroit triste, leur dis-je, que cette figure de Jardinier eût le même pouvoir, qu'une Demoiselle qui se fait voir dans un canton de la Normandie, & qui fait voyager les gens jusqu'à les rendre malades, & quelquefois pis. Comment, dit Madame d'Arcire, est-ce une fable que vous nous contez ? Non vraiment, repris-je ; je l'ai entendu dire à des personnes dignes de foi. Cet Esprit a une figure de femme bien faite, toujours montée sur un bon cheval. On ne l'appelle que *la Demoiselle* dans le pays.

Un pauvre Curé, dont la monture étoit enclouée, eut affaire au village voisin ; il y alla à pied ; le chemin n'étoit pas long. Il rencontra la Demoiselle, qui l'égara si bien, qu'on eût dit qu'il avoit marché sur l'herbe de fourvoyement. Il retrouva sa maison quand il plut à la voyageuse : mais il y arriva si las, & l'esprit si troublé, qu'il se mit au lit avec une grosse fièvre. Il assura que l'inhumaine Demoiselle rioit de très-bon cœur quand elle voyoit un homme hors de mesure. Le transport lui monta au cerveau, & il mourut en trois jours.

Oh ! pour cela , Mademoiselle , dit le Duc de.... vous êtes aussi cruelle que cette femme , d'avoir fait mourir le pauvre Curé. Que vous auroit-il coûté de lui conserver la vie ? Je vous assure , repris - je , Monsieur le Duc , que je n'en étois point la maîtresse. J'ai entendu conter cette histoire à une Abbessé de mérite , que je nommérois bien si on m'y forçoit ; & qui étant dans le pays lorsque cette aventure arriva , doit sans-doute en être crue.

Chacun demeura très-scandalisé d'un esprit si meurtrier. Le Marquis me demanda , si la Demoiselle mettoit sa jambe sur l'arçon ? Ne vous moquez point , lui dis-je , des gens qui s'égarent : que sçavez-vous si la route que vous tenez à-présent est sûre ? Il y a des Demoiselles qui font quelquefois faire plus de chemin qu'un follet ; car il faut bien que c'en soit un. Brésy voulut répondre , mais le Comte , qui étoit dans son envie de parler , l'interrompit , pour dire qu'il n'étoit point trop incrédule , & que s'il avoit à suivre une Secte de Philosophes , ce seroit celle des Cabalistes. Je sçais bien , ajouta-t-il , qu'ils ne sont pas à la mode , & qu'il faut dire, *Vive Descartes* , pour donner dans le grand goût. Mais les bons Cabalistes croient avec soumission les choses qui prouvent l'immortalité de l'Ame : & ils ont avec cela bien de bonnes raisons physiques , qui prouvent la possibilité des apparitions. Le Marquis , qui vit que la conversation s'alloit tourner sur le ton moral , qui faisoit tomber le Comte dans la tristesse , nous avertit que la Lune étoit levée il



VOYAGE DE CAMPAGNE. 211

y avoit déjà quelque temps, & qu'il alloit en profiter. On suivit son avis, on monta dans les carosses que le Comte avoit fait venir, & nous retournâmes au lieu de la scène.

Quelques jours après, un vieil Abbé, d'un esprit agréable, amena une femme qui aimoit Brésy à l'adoration. Nous apprîmes cette circonstance dès le même soir par ses manières, & le chagrin qu'elle marquoit dès qu'il me disoit un mot. Elle étoit amie de Sélin-court, aussi-bien que le vieil Abbé, qui relevoit d'une grande maladie, & qui venoit achever d'être malade en ce lieu, comme le cousin Chonchon chez Monsieur Bernard.

Nous fîmes dès le lendemain une promenade à quelques lieues de Sélincourt : nous nous trouvâmes, Madame de Talemonte (c'étoit le nom de cette femme) & moi dans le carrosse du Marquis ; il n'y avoit point de strapon-tin, il se mit entre nous deux : & comme son penchant le faisoit souvent tourner de mon côté, la jalouse Talemonte le pouffoit rudement du coude. J'en sentoís le contre-coup, & je riois de tout mon cœur de l'air dont Brésy recevoit ces témoignages de tendresse. Elle a la voix assez belle : tant que le chemin dura, elle ne fit que chanter cet air de Bellérophon, qui commence par ces paroles :

*Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.*

Vous sçavez, Madame, qu'on rejouoit cet Opéra : mais elle s'en feroit souvenue de bien plus loin, pour l'application qu'elle en vou-

loit faire. Elle se gâtoit la poitrine à force de chanter pathétiquement, si on peut parler ainsi. Le Marquis y répondit mal; mais je crus remarquer peu de temps après, qu'elle avoit sa revanche. Je ne sçais s'il est de ceux qui sont touchés de l'amour qu'on leur témoigne, ou si le peu d'espérance que je lui donnois, lui fit accepter quelque parti plus solide : mais je vis Madame de Talemonte assez contente d'elle & de lui; & elle crut avoir une furieuse supériorité sur moi, quoique je parusse toujours la belle passion du Marquis. Il ne faut point vous mentir, Madame, je sentis qu'il ne m'étoit point indifférent. Le peu de soins qu'il rendoit à cette femme, ne laissa pas de m'importuner; & je résolus une petite vengeance qui me réussit, comme je vous le dirai bientôt. D'autre part, le vieil Abbé sentit dans ce lieu renaitre ses jeunes désirs; il assura Madame de Talemonte, qu'elle trouveroit un cœur à son service quand il lui plairoit. Vous jugez bien comme il fut reçu: elle en fit même des plaisanteries. L'Abbé en fut outré de colère; il démêla l'intrigue de l'ingrate, & la persécuta de railleries tant qu'elle resta avec nous.

Le Marquis, qui n'en étoit point amoureux, & dont la discrétion n'est pas extrême, entra dans tout en homme las de trop de témoignages d'ardeur, & résolut à me faire un aveu de ses foiblesses & des égaremens de Talemonte. Je ne lui en fis aucun reproche. Mais un soir, que nous étions sous un berceau de chèvrefeuil, & qu'on me fit souvenir de la promesse que j'avois faite de conter quelques-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 213

de mes aventures , je saisis cette occasion , & je pris la parole en ces termes .

Je ne suis pas trop sage , Mesdames , de vous dire ce que je devrois me garder à moi-même . Il n'est guere séant à une Demoiselle d'avouer qu'elle a eu le cœur échauffé : quoique ses sentimens ne soient point dénués de l'exakte bienséance , c'est toujours par d'en avoir senti de semblables . Mais heureusement , je n'ai pas affaire à des juges si sévères , continuai-je en souriant ; & je ne causerois trop d'ennui , si je ne vous faisois un récit que de mon indifférence .

J'ai donc aimé , Mesdames , un homme si aimable ; au-moins il me sembloit tel , peut-être cela n'est-il pas encore trop passé .

Il avoit acquis des droits sur mon cœur assez peu de temps , parce que sa passion avoit paru sincère . A peine sçavoit-il encore l'inclination que j'avois pour lui , que je me vis traversée par une de ces femmes qui ne se rebutent pas aisément , & dont les mœurs n'étant pas fort sévères , croient qu'il étoit permis de faire beaucoup pour conquérir un cœur rebelle . Cette femme-ci n'étoit ni laide , elle avoit même quelque esprit . Alcandre (car vous voulez bien que je nomme , du premier nom qui me vient dans l'esprit , un homme dont je veux faire le véritable portrait) Alcandre donc soutint sans faiblir les premiers assauts de sa nouvelle Amante . Il en railloit d'un air offensant : c'étoit à mes pieds qu'il venoit chercher un azile contre ses poursuites . Je ne lui témoignai rien de ce qui se passoit dans mon cœur : je

Il faut, Madame, que je m'interrompe pour vous dire que le Marquis ouvrit de grands yeux en m'écoulant, comme s'il eût pu pénétrer plutôt la fin de cette aventure. Il se balança entre la crainte d'avoir un rival & l'espérance d'être le Héros de l'Aventure. La douleur de m'avoir déplu, il ne lui en fallut pas pour quelle contenance tenir. Je jouissois avec plaisir de son trouble, & je continuai ainsi mon récit.

Voilà, Mesdames, un commencement d'aventure, dont sans-doute vous ne devinez pas le dénouement. Alcandre n'eut pas été trois jours près de sa nouvelle Maîtresse que le remords de son infidélité le tourmentait; il eut recours à un aveu sincère de sa faute. Il me le vint faire avec tant de sincérité & de repentir, que je lui pardonnai tout. Le léger qui le rendra peut-être moins à d'autres; mais comme j'en avois souffert & que je voulois un peu de vengeance pour mon soulagement, je choisis ma rivale pour son objet, plutôt que mon Amant. Je racontai cette femme à mon amie & à mon



VOYAGE DE CAMPAGNE. 215

pens, & de voir que je n'avois pas fait un mauvais choix.

Il faut avouer, Madame, que je fus bien méchante, de conter ainsi devant cette femme un trait qui devoit lui faire tant de honte: mais pardonnez-le moi, j'y eus trop de plaisir pour être capable d'en avoir du scrupule. Elle ne sçavoit comment prendre une telle allégorie: elle mordoit ses lèvres, elle se rengeorgeoit; elle ouvrit la bouche pour parler; mais des regards d'intelligence, qu'elle vit entre le Marquis & moi, lui firent voir qu'elle n'étoit pas la plus forte: & la pauvre femme, outrée de rage, nous dit en soupant qu'elle vouloit s'en retourner le lendemain. L'Abbé n'étoit pas d'humeur à suivre ses caprices, & principalement celui-là; mais cette femme, qui se souvenoit d'avoir entendu dire à Bréfly qu'il avoit un tour à faire à Paris, se tourna de son côté, & lui demanda d'un ton outré & suppliant tout ensemble, s'il ne vou droit pas bien lui faire le plaisir de l'emmenner. Ma foi non, Madame, lui répondit-il; j'ai encore un peu affaire en ce lieu. L'air dont il dit ce peu de mots, fut si plaisant, que nous fîmes tous un éclat de rire, qui acheva de déconcerter l'Amante défolée. Sélincourt, qui étoit chez lui, se crut obligé de reprendre le premier son sérieux: il la pria de rester encore quelques jours. Je conjurai le Marquis de ne la pas refuser. Il me répondit en plaisantant, & Talemonte n'aima pas trop mon intercession; mais comme je trouvois plaisant de faire durer cette scène, je pressai tant Bréfly, qu'enfin il se sentit piqué de l'empressement

que j'avois de l'envoyer avec une rivale, & qu'il s'engagea à la remener. En effet, ce fut véritablement d'une façon qui ne devoit pas beaucoup la satisfaire ; elle ne laissa pas d'en triompher. Et comme je me suis engagée à vous dire naïvement tout ce qui nous est arrivé, je n'eus pas sitôt réussi dans mon entreprise, que je m'en repentis. Brésy vint auprès de moi : Vous l'avez voulu, Mademoiselle, me dit-il ; je remenerai Madame de Talemonte, je partirai, si l'on veut, avec elle. Je m'étois flatté par la fin de votre récit, que je ne vous étois pas indifférent au point de me livrer à une pareille aventure ; mais, ou vous m'avez voulu tromper, ou je me suis trompé moi-même. Vous ne ferez livré qu'à ce que vous voudrez, lui répondis-je en riant, quoique je n'en eusse guère d'envie : on n'est foible que quand on veut. Ah ! Mademoiselle, reprit-il, quand on a le cœur un peu sensible, on craint tout ; & je vois bien que vous avez plus d'amour-propre que de tendresse. Laissez-moi, lui dis-je alors : je ne sçais d'où vient que je vous souffre me parler sur ce ton-là ; mais, repris je, je ne dois m'en prendre qu'à moi : une folie que j'ai imaginée pour me moquer d'une extravagante, vous a fait comprendre des choses à quoi je ne pensois pas.

L'air dont je dis ces dernières paroles, devoit obliger infiniment Brésy, ou l'offenser mortellement. Je ne sçus point quel effet elles avoient produit sur lui ; mais le lendemain je reçus un billet de ma mère, qui me demandoit à Paris pour une cérémonie à laquelle elle

VOYAGE DE CAMPAGNE. 217

elle fouhaitoit que je me trouvasse, & elle me mandoit de l'aller trouver incessamment dans l'équipage d'une de ses Dames, avec une femme qui me servoit. Le Marquis, qui avoit eu le temps de faire réflexion pendant la nuit à tout ce que je lui avois dit, & qui étoit assez prévenu de son mérite, ne douta pas que ce ne fût le dépit qui m'eût fait parler. Il m'en sçut gré, & tâcha de me persuader de partir avec Talemonte & lui. De mon côté, j'en mourois d'envie, & j'avois pour moi l'ordre de ma mere: je me sentoís du goût pour Brésy; c'étoit même un parti fort proportionné pour moi. Cela pouvoit devenir une affaire sérieuse; mais j'avois senti un chagrin si piquant de ce qu'il avoit obéi à mes paroles plutôt qu'à mes sentimens, que je ne voulus pas me démentir. Il se mit à mes genoux, pour me conjurer de lui accorder cette grace: il me proposa, si je la lui refusois, de rester avec nous, & de ne donner que son carrosse à Talemonte; mais je fus inexorable, bien fâchée pourtant de l'être. On est bien bizarre, Madame, quand on fait tant que d'être un peu touchée; car vous voyez bien que je ne sçavois précisément ce que je voulois. Enfin le moment du départ arriva, j'eus encore à soutenir plusieurs assauts. Madame d'Arcire me disoit que j'étois folle; Sélincourt me plaisantoit; le Chevalier & Madame d'Orféis, qui étoient alors assez bien ensemble, condamnoient mon procédé.

La pauvre Talemonte faisoit pendant ce temps-là un triste personnage; mais l'espérance d'en faire bientôt un meilleur, la consoloit

118 VOYAGE DE CAMPAGNE.

d'avance. Elle eut même le courage de soutenir une dernière tentative du Marquis pour me faire partir, ou pour m'obliger à consentir qu'il demeurât. Il étoit déjà dans son carrosse avec elle: il appella un valet de chambre à lui, qui étoit à cheval: il me l'envoya pour sçavoir ma dernière résolution. Allez, Mademoiselle, me dit le Comte, allez, vous reviendrez dans deux jours; vous satisferez Madame votre mere, vous obligerez Brécy, & vous vous épargnerez le chagrin que vous allez avoir dès qu'ils seront à cent pas d'ici, Je sentojs déjà la vérité de cette prédiction; mais je fus ferme jusqu'au bout, & je mandai fierement qu'il étoit superflu de faire tant de pas inutiles. Je donnai une Lettre à un de ses gens, par laquelle je mandois à ma mere, que je ne me portois pas trop bien, & que je la priois de me pardonner si je ne lui obéissois pas.

Il est vrai, Madame, qu'il me prit un chagrin extrême dès qu'ils ne furent plus à portée de revenir: j'en souffris cruellement, & d'autant plus que je voulus me contraindre, & que je le fis si bien, qu'on m'accusa plutôt d'insensibilité que de foiblesse: mais à vous, à qui je ne cache rien, j'avoue que je passai deux mauvaises nuits: elles furent pourtant encore plus douces que les journées, parce qu'au-moins je ne me contraignois pas.

Je passerai légèrement sur ces deux jours d'absence: on se promena, on joua; & le troisième jour on vit arriver le Marquis. Je ne sçatrois bien vous dire laquelle se fit le mieux sentir dans mon cœur, de la joye ou

de la honte; ce fut un mélange confus, qui ne laisse pas d'avoir sa douceur. Brésy avoit toute l'ardeur d'une véritable passion, & toute la docilité d'un homme un peu coupable. On nous regardoit d'une façon à me faire perdre patience; mais enfin on eut pitié du Marquis, & on lui laissa quelques momens pour s'expliquer avec moi. Nous nous raccommodâmes donc, Madame, ou plutôt nous commençâmes notre intelligence: car jusqu'à l'arrivée de Madame de Talemonte je ne croyois pas avoir fait tant de chemin: tant il est vrai que la jalousie détermine. Brésy me parla sur le ton qu'il faut prendre avec une fille de qualité qui est sage, mais qui n'étant point un enfant, veut connoître son mari avant que de l'épouser. Je me suis laissée aller au plaisir qu'on a de parler de soi, & je ne vous en dirai plus rien qu'en passant, jusqu'à la fin de notre voyage.

Sélincourt continuoit à goûter la félicité la plus parfaite: il pria Madame d'Arcire d'achever les vers qu'elle avoit commencés dans ses tablettes; elle le fit sur le champ, aussi ne vous assurerai-je pas qu'ils soient fort bons.

*O vous, qui d'un oubli payez ma tendre flamme,
 Vous qui, malgré votre manque de foi,
 Réglez toujours sur mon ame,
 Pour un moment encor souvenez-vous de moi.
 Pour ce moment oubliez la Bergere,
 Qui depuis quelques jours captive votre cœur.
 Sans que mon fier dépit éteigne mon ardeur,
 Sans que l'amour étouffe ma colere.
 Si vous l'employez bien ce moment précieux,
 Vous reviendrez à moi, mon amour n'en assure.*

220 VOYAGE DE CAMPAGNE.

*Ailleurs, pour les appas vous pourrez trouver mieux.
Mais où trouverez-vous cette tendresse pure,
Dont l'excès seul fait la mesure ?
Ab ! Tircis, seule sous les Cieux,
Je puis sans blesser l'innocence,
Vous donner des plaisirs par mes soins, ma confiance,
Durables & délicieux.*

Il y a là un peu de vanité, dit Madame d'Arcire en rendant les tablettes; mais les Poëtes sont accusés d'être vains. Cependant je répons que je n'avance rien que je ne puisse soutenir. Oui, charmante personne, lui répondit Sélincourt en lui rendant mille graces, vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Vous jugez bien, Madame, qu'une conversation sur ce ton-là put être longue sans être ennuyeuse; aussi ne la finirent-ils que lorsqu'on vint leur dire que l'on s'alloit mettre à table. Le Chevalier & Madame d'Orfélis étoient aussi dans un plein calme, & j'écoutois fort volontiers tout ce que Brésy vouloit me dire. Le bon Duc même ne laissoit pas de contribuer aux plaisirs; il cherchoit à m'être agréable, son amour n'étoit point encore assez violent pour le rendre jaloux, & les rivaux jusques-là ne lui avoient donné qu'une légère émulation sans jalousie. Nous avions encore du temps à passer chez Sélincourt, il cherchoit tous les jours de nouveaux plaisirs; il nous en proposa un, qui ne pouvoit s'appeller ainsi que par la singularité des personnages qu'il vouloit nous faire voir. Nous étions tous dans cette disposition à la joie qui rend tous les objets, ou plus aimables, ou plus ridicules, qu'ils ne sont. On dina de



VOYAGE DE CAMPAGNE. 215

bonne-heure pour avoir plus de temps. Nous partîmes dans deux carosses, & nous arrivâmes, après une heure de chemin, près d'un château à pont-levis. Il est vrai que cela étoit assez inutile, parce que les fossés étoient presque comblés. Madame de Richardin, maîtresse de ces lieux, logeoit, dans un petit corps très mal fait, une ame qui vivoit à l'élevation: tout ce qui représentoit la Noblesse, la faisoit tressaillir de joie. Il fallut mettre pied à terre avant que de passer le pont, parce que la porte étoit si basse & si étroite, que de mémoire d'homme on n'y avoit vu passer aucune voiture. L'envie de rire nous prit dès la cour. Le bâtiment est à l'antique, avec quantité de tours. Mais l'incomparable Madame de Richardin en faisoit encore bâtir de nouvelles, pour ajoûter à l'antiquité, & pour persuader qu'elle descendoit des anciens possesseurs de ce château. Ce n'étoit pas une chose aisée à persuader. Elle & son mari l'avoient acheté depuis deux ou trois ans: ils avoient même ajoûté à leur nom le *de* & le *fin*, qui, privé de ces ornemens, n'étoit plus que Richard: nom qui avoit été imposé au pere de Monsieur de Richardin, parce qu'il étoit en effet un Marchand fort riche. Sélin-court nous rendit compte à la hâte de ces particularités. Nous composâmes nos visages pour faire notre entrée en gens sensés: mais nous pensâmes perdre contenance, quand nous vîmes venir Monsieur de Richardin au-devant de nous. C'étoit un petit homme noir & sec, avec des cheveux plats, un habit de pinchina, des souliers cirés en pantoufles, & une cra-

vate de tafetas noir , parce que sa femme disoit que cela lui donnoit un air guerrier. Mademoiselle de Richardin suivoit son pere : elle est de deux pieds plus haute que lui , & pourroit faire un beau Piquier dans les Gardes Françaises. Elle est grosse à proportion ; sa peau est d'un rouge brun ; & sa voix est un fausset , par ordre de sa mere , pour lui donner un air plus jeune. A peine étions-nous revenus de la surprise qu'un tel abord nous avoit causé , que nous apperçûmes la véritable Madame de Richardin , couchée sur un lit de repos dans le fond de la salle , habillée d'une robe de chambre gris-de-lin & argent. Cette attitude ne pouvoit cacher une bosse qui occupe son côté droit. Son visage est long , étroit , & pointu , ses yeux sont petits & creux ; sa bouche plate ; & toute sa personne est faite de façon à faire rire des gens plus graves que nous. Ses cheveux étoient ce jour là relevés d'un air de portrait , pleins de rubans or & vert. Ses mains , qui sont grandes & sèches , étoient chargées de bagues ; & elle avoit une croix , plus propre à mettre au chevet d'un lit qu'à pendre au col. Il me prit une telle envie de rire , & je vis dans les yeux de toute notre troupe quelque chose de si plaisant , que je reçus un soulagement considérable , d'un faux pas que fit le Duc de qui , après l'avoir fait chanceler , l'envoya à quelques pas de nous , mordre la poussière. On courut à lui , pour voir s'il n'étoit point blessé , mais il n'en avoit eu que la peur : & alors nous primes ce prétexte pour rire de toute notre force. Madame de Richar-



VOYAGE DE CAMPAGNE. 223

din en fit fort bien son devoir, & nous montra ses dents noires & très-longues, qui acheverent de la rendre si ridicule, que nous fûmes confirmés dans le dessein de la rendre tout-à-fait folle. Il n'y avoit qu'un pas à faire; son amour-propre est complet, on lui fait tout croire à la faveur de la louange. J'eus la hardiesse de soutenir qu'elle avoit l'air aussi grand qu'une Déesse, ou même que Madame la Princesse de Conty. Bréfy assura qu'à peine dans tous les siècles passés on pourroit trouver une Beauté digne de lui être comparée. Vous jugez bien que la pauvre Hélène, qui n'en pouvoit mais, fut citée en cette occasion. Pour moi, dit Sélincourt, qui suis assez heureux pour connoître Madame de Richardin avant vous, j'ai toujours cru que Vénus ne pouvoit approcher de ses charmes. Mais à qui trouverons-nous des mains, reprit Madame d'Orféus, pareilles à celles que nous voyons? J'ai toujours ouï dire, reprit Madame de Richardin, en faisant des mines incomparables, que je les ai assez faites comme celles de la Reine-Mère, qui les avoit sans-doute les plus belles de son Royaume. Je suis assez vieux, dit le Duc, pour les avoir vues souvent; elles n'approchoient pas des vôtres. Et les pieds interrompit Chanteuil, en voyant qu'elle en allongeoit un long & plat, chaussé d'un bas de soye verte à coins d'or, & d'une mule argent & gris-de-lin; & les pieds, répéta-t-il, Thétis en eut-elle jamais de semblables?

La petite folle, pendant ce temps-là, regardoit le Marquis avec une extrême attention:

nature, dit-elle, de quelque beauté : c
m'a disputé, ni l'air, ni les graces ;
Monsieur, une grande créature que v
ajouta-t-elle en montrant sa fille, a r
quelquefois ma jeunesse équivoque ; c
dant, telle que vous la voyez, elle n'
dix ans : j'ai été mariée à douze, & je
la première année de mon mariage ; mais
figure comme celle-là fait toujours tor
il y a mille sortes gens qui me croient t
ans accomplis, parce qu'elle est ma fille.
tre fille, Madame, s'écria Bréfy en,
comme un fou, cela ne peut-être, N
moiselle paroît votre grand-mère. Je
mande pardon de ma sincérité ; mais peu
être maître de ses paroles, lorsqu'on n
plus de son cœur ? Il acheva ces mots
regardant avec des yeux languissans. L
vre petite femme en fut pénétrée. N
vîmes se lever à notre grand étonnem
car sa figure étoit encore bien plus irrég
sur des pieds que dessus un lit. Venez,
sieur le Marquis, lui dit-elle, venez
dans mon cabinet. Je vous en

VOYAGE DE CAMPAGNE. 225

nant l'air le plus poli qu'il lui fut possible, Je crois, Madame, lui dit-il, que ces Dames seront ravies de vous suivre. Ces Dames sont les maîtresses, reprit-elle; venez toujours. Mais, Madame, lui dit-il à demi-bas, Monsieur de Richardin, interrompit-elle impatientement, n'a pas coutume de me gêner; il parle avec Monsieur le Duc de leurs premières campagnes. Il étoit vrai qu'ils avoient lié conversation, mais elle n'avoit garde de rouler sur la guerre; le pauvre Monsieur de Richardin n'en avoit jamais sçu que ce qu'il en avoit appris dans la Gazette.

La maniere dont Madame de Richardin le prenoit, ne permit pas au Marquis de se faire prier davantage, il fallut la suivre. Nous demeurâmes dans une surprise étange de la maniere d'agir de ce petit monstre. Il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure que le pauvre Brésy étoit avec sa nouvelle conquête, quand nous l'entendîmes faire des cris de forcenée. Nous courûmes à la porte du cabinet, & nous vîmes le malheureux Brésy assis dans un fauteuil avec un fort bon visage, mais dans une immobilité qui contrefaisoit l'évanouissement; la petite désespérée courut auprès de lui, & s'empressa de le secourir. Il se leva brusquement, en nous faisant des excuses de l'état où il paroissoit devant des Dames, & assura qu'il étoit assez sujet à ces accidens. Madame de Richardin demanda des rafraichissemens pour lui: on crioit à pleine tête, personne ne paroissoit. Pourquoi n'avez-vous pas des sonnettes, lui dit le Duc? C'est, reprit-elle, que mes yeux, qui, sans vanité

étoient d'assez grands Seigneurs, n'en avoient point, & qu'on doit toujours avoir des valets de chambre à portée de répondre. Vous voyez, ajouta Bressy, que les valets de chambre sont fautifs, & que les cris que fait Mademoiselle votre fille n'avancent à rien. Ah ! Monsieur le Marquis, reprit-elle, je vois bien que vous me condamnez à avoir des sonnettes, j'en aurai demain assurément. Pendant ce temps, la pauvre fille couroit tout le château, car elle & son pere craignoient fort Madame de Richardin ; il vint à la fin une femme de chambre, hâlée & honteuse, demander ce qu'on vouloit. Madame de Richardin fit envain un grand vacarme, pour qu'on trouvât ses valets de chambre & son maitre-d'hôtel : il n'y en avoit jamais eu dans la maison ; & la malheureuse femme de chambre ignoroit autant la signification de ces noms-là, qu'André de la Comtesse d'Escarbagnac ignore celui de la sous-coupe. Elle ouvroit de grands yeux, & ne répondoit pas un mot. Madame de Richardin se répondit à elle-même, qu'ils étoient apparemment allés à une ville prochaine pour des provisions qu'elle avoit ordonnées. & ajouta qu'on apportât la collation telle qu'on la pourroit avoir. On vit bientôt après la même femme accompagnée d'un petit laquais vêtu de rouge, l'un & l'autre chargés d'un pârê de lièvre, & d'une grande jatte de lait. Mettons-nous à table, dit hardiment la Maitresse du château ; une autre fois on fera mieux. Vous serez peut-être surprise, Madame, qu'une femme habillée à la campagne d'un habit argent & gris-de-lin, coëffée en cheveux & avec des pierreries, fût



VOYAGE DE CAMPAGNE. 227

si mal en domestiques, & ne fît pas meilleure chère; mais telle est notre Héroïne: elle n'épargne rien pour tout ce qu'elle croit la devoir embellir, & ne se soucie point de tout le reste.

On se mit à table, mais ce ne fut pas pour manger: il faut pourtant en excepter Monsieur de Richardin & sa fille, qui, charmés de voir Madame de Richardin occupée, mangeoient en gens affamés, qui vouloient profiter de l'occasion. Lorsque la collation fut ôtée, je proposai de jouer à de petits jeux, car je ne pouvois être sérieuse. Chacun imagina un jeu à sa mode; mais Madame d'Arcire dit, que si on vouloit jouer au Proverbe, elle seroit une des Actrices. On y consentit: nous nous attroupâmes pour nous concerter sur la manière dont il falloit le jouer. Quand nous fûmes convenus de tout, nous trouvâmes qu'il ne nous falloit que quatre Acteurs. Ce fut moi, Madame qui ouvris la scène avec le Duc, qui eut la complaisance d'être des nôtres. Il représentoit le valet du Chevalier: j'étois la suivante de la Marquise, qui dans la Pièce devoit être une vieille amoureuxse: la suite vous instruira du reste. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que vous me voyez à la place de la Bauval, & le Duc de..... à la place de la Torillière. J'eus nom Catos, le Duc eut nom Champagne, la Marquise s'appella Madame de Vieillardis, & Chanteuil se nomma simplement le Chevalier.

C A T O S.

Monsieur Champagne, franchement vous avez un Maître fort téméraire: croit-il dire

278 VOYAGE DE CAMPAGNE.

impunément des discours à Madame de Vieillardis ? Elle prend feu plus aisément qu'une autre : son mari est son serviteur très-obéissant ; il ne songe pas à la contrarier ; & quand il le hazarderoit, ce seroit peine perdue : elle a une pente à l'amour, que soixante ans, & vingt héritiers qu'elle a donnés à la maison de Vieillardis, n'ont fait qu'augmenter jusqu'ici.

C H A M P A G N E.

Oh ! je le crois bien, Mademoiselle Catos : j'ai toujours entendu dire aux connoisseurs, que l'amour augmente en vieillissant dans le cœur des femmes : ce seroit une belle chose, s'il en étoit autant des hommes ; mais malheureusement, cela n'est pas ainsi ; & cela fait que les vieilles amoureuses ne trouvent des Amans que l'argent à la main.

C A T O S.

Où ! mais Madame de Vieillardis croit avoir été faite par les Graces, & que l'ouvrage de ces Déeses-là ne se gâte point. On l'encense tous les jours à brûle-pourpoint, pour se moquer d'elle ; & son amour-propre lui garantit bon tout ce qu'on lui dit sur ce ton-là.

C H A M P A G N E.

Avouez, Mademoiselle Catos, que c'est une terrible machine que la Femme, & que...

C A T O S.

Taisez-vous, Champagne : je n'aime pas la Physique ; mais dès que j'entens parler de machines, je m'enfuis, ou je me bouche les oreilles.



VOYAGE DE CAMPAGNE. 229

C H A M P A G N E.

J'avois pourtant bien quelque petit discours physique à vous faire, & les mouvemens que je sens dans mon cœur me serviroient à vous prouver que....

C A T O S.

Oh ! encore une fois, taisez-vous aussi-bien voici Madame.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Bon jour, mon pauvre Champagne; où est ton Maître aujourd'hui ?

C H A M P A G N E.

Madame, je le croyois auprès de vous : il faut qu'il ait des affaires bien considérables, quand il s'en sépare un moment : aussi a-t-il grande raison ; belle & jeune comme vous êtes, où pourroit-il être mieux ?

Mme. DE VIEILLARDIS.

Hélas ! mon pauvre ami, les hommes sont bizarres ! Il est vrai que je suis belle, c'est une chose assez visible ; & quand on n'a que trente ans, je crois qu'on peut encore passer pour jeune.

C A T O S, (*à part.*)

Sa fille en a pourtant quarante-cinq.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Que dis-tu, Catos ?

C A T O S.

Je dis, Madame, que Mademoiselle votre fille a le plus grand tort du monde d'en paroître avoir quarante-cinq.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Eh si, Catos ; en parlons point d'elle ; c'est une chose que je n'ai jamais comprise, quand je la vois de la figure dont elle est. Car en-

230 VOYAGE DE CAMPAGNE.

fin, encore une fois, je n'ai que trente : au plus : c'est une vérité constante. M j'apperçois le Chevalier. Approchez, app chez, petit fripon ; on ne vous a vu d' jourd'hui.

LE CHEVALIER.

J'en suis le premier puni, Madame, p que je ne vous ai point vue ; c'est une abs ce cruelle : & quand on rentre chez vou on est toujours si ébloui des nouvelles gra qu'on vous retrouve, & du brillant de v yeux, qu'on sent bien qu'il n'y a que l'ha tude qui puisse faire soutenir l'un & l'autre

Mme. DE VIEILLARDIS.

On est pourtant assez gracieuse pour vo on tâche de tempérer ce qu'il peut y av de trop éclatant dans les regards ; mais mour y ajoute des feux, quand on en retr che les éclairs.

LE CHEVALIER.

Et toujours de l'esprit de plus en pl Madame ! Trop heureux de contempler tous momens vos beautés, & de goûter charmes de vos divines conversations ! Ne ne me refusez pas votre belle main, p m'assurer que vous ne me retrancherez jan la liberté de vous voir.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Tenez, Chevalier ; vous peut-on rest quelque chose ?

LE CHEVALIER (*en baisant la main Madame de Vieillardis.*)

Quelle main ! qui peut être à l'heure qu'il aussi heureux que moi ! Mais voilà une bai dont je suis jaloux : elle a le plaisir de t



VOYAGE DE CAMPAGNE. 231

cher vos doigts : elle n'y restera pas assurément : & je vais la faire passer dans les miens , pour la punir du trop de douceurs qu'elle a goûtées.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Petit badin ! Allez , je vous la donne : elle est de deux - cents pistoles ; mais c'est une bagatelle : & j'ai à vous entretenir en particulier de choses plus intéressantes. (Passons dans mon cabinet.

LECHEVALIER (*à Champagne en s'en allant.*)

Ah ! Champagne , je meurs de peur !

CHAMPAGNE (*riant.*)

A votre avis , Mademoiselle Catos , de quoi Madame de Vieillardis va-t-elle entretenir mon Maître ?

C A T O S.

Oh ! mais que sçais - je ? De mariage peut-être ; peut-être aussi de Physique.

CHAMPAGNE.

Comment , de mariage ! N'a-t-elle pas un mari ?

C A T O S.

Oui , mais elle croit toujours qu'il va mourir : enfin ce sera toujours de quelque chose comme cela qu'elle l'entretiendra.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Catos , Champagne , au secours ! de l'eau de la Reine de Hongrie ! du vinaigre !

C A T O S.

Eh , mon Dieu ! qu'est ce que tout ceci ?

Mme. DE VIEILLARDIS.

Ce pauvre garçon m'aime avec une délicatesse si parfaite , qu'au seul aveu que je lui ai

232 VOYAGE DE CAMPAGNE.

fait de la passion que j'ai pour lui, il s'est évanoui à mes pieds.

C A T O S.

Oh! ce n'est que cela! je croyois que tout étoit perdu: il n'y a personne qu'une telle déclaration ne fasse tomber de son haut.

Mme. DE VIEILLARDIS.

Je vais chercher d'un Elixir excellent contre les foiblesses.

C H A M P A G N E.

Monsieur, sortez; il n'y a ici que Mademoiselle Catos & moi.

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, sans mon évanouissement, je ne sçais ce que je serois devenu. On ne m'y rattrapera de ma vie.

C H A M P A G N E.

Parbleu, Monsieur, je vous trouvois aussi fort téméraire, d'aller essuyer un tête-à-tête avec une Madame de Vieillardis!

L E C H E V A L I E R.

Vraiment, j'en avois assez peur; mais un diamant de deux cents pistoles, que j'avois fait si subtilement passer de son doigt au mien, méritoit quelque complaisance. Mais je ne risquerai plus de ces aventures-là.

C A T O S.

Ma foi, Monsieur, partez donc; car elle est allée quérir d'un Elixir propre à réparer les forces. Il ne vous seroit plus permis après cela de vous évanouir une seconde fois.

L E C H E V A L I E R.

Adieu, Catos; je suis pour éviter son retour.

C A T O S.

La vieille sera bien surprise quand elle ne verra plus l'évanoui!

M. DE VIEILLARDIS (*revenant.*)
Catos, où est le Chevalier?

C A T O S.

Nous l'avons fait revenir, Madame: & -tôt il est parti avec son Champagne, & bien de la peine à le traîner. Il en est content de cet accident, qu'il dit qu'il n'en plus se présenter devant vous.

Mme. DE VIEILLARDIS.

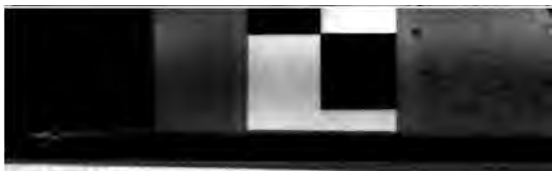
Malas! le pauvre enfant, qu'il a le cœur! Voilà une bouteille, ma chère Catos, je ne donnerois pas pour cent mille. Il n'aura pas si tôt pris une goutte de liqueur qu'elle renferme, qu'il sera guéri. Prenez-moi quelqu'un, pour que j'envoie chercher de ses nouvelles, en attendant que les chevaux soient à mon carrosse, pour aller même m'en informer.

Fin du Proverbe.

Toute autre que la Richardin nous auroit jeté par les fenêtres, après cet insolent verbe; mais elle, sûre de sa jeunesse & sa beauté, fut la première à blâmer la Vieillardis, & à dire qu'il n'y avoit rien de si utile qu'une vieille amoureuse. Brésy donna notre Proverbe, qui étoit: *N'aie pas peur des feuilles*. Il ne paroissoit pas à sa maladie; car il rioit très inconsidérément. Madame de Richardin lui dit, qu'il étoit guère obligeant, d'avoir tant de peine dans le moment qu'il alloit la quitter.

234 VOYAGE DE CAMPAGNE.

Il l'assura qu'il la reviendrait voir le lendemain; & nous partîmes, après avoir assez pris de ce plaisir, pour n'y revenir de notre vie. Car comme vous sçavez, Madame, le peu de momens où le ridicule réjouit, sont suivis d'un extrême ennui, quand on continue d'en être témoin. Nous nous retrouvâmes mieux à Selincourt, après cette promenade. Que nous y fûmes bien pendant quelques jours! & que les fureurs d'amour du vieux Duc vinrent mal-à propos troubler un si doux calme! Il est vrai qu'elles sont bonnes à quelque chose, & que si je n'avois plus à vous apprendre que des félicités, le reste de mon voyage vous paroîtroit bien fade. Tandis que nous étions dans cette intelligence dont je viens de parler, & que le Duc n'en étoit encore qu'à découvrir s'il y avoit quelque mystère entre le Marquis & moi, nous cherchions tous les jours des promenades nouvelles & des plaisirs nouveaux, pour diversifier nos plaisirs. J'ai toujours aimé les ruisseaux. On nous dit qu'il y en avoit un à un quart de lieue de chez Selincourt, le plus joli du monde, & dont la source, qui sortoit d'un rocher, étoit couverte de grands arbres. On résolut d'y aller le lendemain: on trouva les branches de ces arbres courbées en berceau, & entourées de chânes d'œilleux, de fleurs d'oranges & de jasmins. Des sieges de gazon très-propres régnoient tout autour du berceau; & les bords de la source étoient garnis de sous-coupes de cristal & de porcelaines chargées de toutes sortes d'eaux, de liqueurs & de glaces. Des corbeilles remplies



VOYAGE DE CAMPAGNE. 235

igues, d'abricots & de pêches d'une beauté parfaite, séparaient les sous-coupes ; & faisoit un effet si joli & si brillant, que ce étonnement nous empêcha long-temps d'aller manger. Quelle est la Fée, dis-je en arrivant en ce lieu, qu'on avoit rendue si agréable ? quelle est la Fée, favorable qui prend ainsi soin de nos plaisirs ? C'est plutôt l'Enchanteur, ajouta le Duc, ne doutant que ce ne fût le Comte qui faisoit cette magie à la Marquise. Qu'importe, dit le Duc ; il est bien sûr qu'on n'a pas envie de se laisser empoisonner. C'est peut-être le Dieu de la Fontaine, ajouta-t-il en riant ; car je ne vois pas beaucoup de domestiques pour servir les Dames. Cela est très-bien entendu, dit Sélincourt ; je voudrois en être l'inventeur. Il est vrai, reprit le Chevalier, la chose est simple ; mais qu'elle a un air si galant ! Les Dames prirent quelques tasses de crème glacée, en louant cette petite oration. La belle Orféus étoit fâchée de ne pas voir que ce n'étoit pas Chanteuil. La Marquise eût voulu en être redevable à son amant. Le cœur me disoit que c'étoit le Duc, & cela se trouva vrai. Il avoit chargé de ce soin un valet de chambre à lui, qui entendoit fort bien ces sortes de choses, & les exécuta, comme je viens de vous le dire.

Quand nous eûmes pris de ces liqueurs & mangé des fruits, qui étoient excellens & d'une beauté surprenante, la conversation devint fort vive & fort agréable. Le Proverbe joué chez la Richardin, nous avoit fait

236 VOYAGE DE CAMPAGNE.

prendre du goût pour cette sorte de divertissement. Nous en jouâmes un au bord de la fontaine, & les jours suivans quelques autres à Sélincourt. Je ne les mettrai point ici, parce que ce seroit interrompre trop longtemps ma narration; & de plus, je suis obligée d'avertir que je n'ai point du tout de part aux Proverbes qui seront à la fin de mon voyage. Ils ont été faits par une personne de beaucoup d'esprit, dont on verra paroître dans peu l'Histoire de Madame de Mortana. Vous voyez, Madame, par cet aveu, que je ne veux rien dérober à la gloire des autres.

SECONDE PARTIE.

QUAND nous fûmes retournés à Sélincourt, on se souvint qu'il y avoit plusieurs de nous, qui n'avoient pas satisfait à la loi que nous nous étions imposée, de conter quelques-unes de nos aventures; on me fit grace en faveur de la folie que j'avois inventée pour chagriner Madame de Talemonte, & dans la vérité j'aurois eu peu de choses à dire; ce fut le Duc d.... qui ce soir-là remplit son devoir. Il prit la parole ainsi. Si j'avois à vous faire le récit de ma vie depuis que je suis au monde, il faudroit, Mesdames, y passer une partie de la vôtre: je veux seulement vous dire une aventure qui m'est arrivée avec une fort jolie femme, il y a trois ou quatre ans. J'étois déjà fort vieux; mais l'amour n'a nul respect pour la vieillesse; au-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 237
raire, il se réjouit souvent à la rendre
sûle. J'étois en commerce d'amitié avec
une femme de beaucoup d'esprit qui donnoit
à la Philosophie; je faisois moi-même le
Philosophe; j'étois un Censeur sévère des
jeunes Amans; enfin je ne sçais com-
ment on pouvoit me souffrir. Cette femme,
j'appellerai Madame de Fercy, devint
d'une autre qu'on nommoit Madame de
Rantal: celle-ci n'étoit point Philosophe: la
première lui avoit départi beaucoup de ses dons;
elle étoit jeune, agréable, gracieuse, spiri-
tuelle; sa raison & ses réflexions lui tenoient
lieu de Philosophie; elle se moquoit souvent
de nos vaines disputes; & quand Madame de
Fercy vouloit l'engager à lire Descartes, &
à mêler dans nos contestations: Lorsque
vous aurai vu convenir de quelque chose,
disoit-elle, non seulement je lirai Des-
cartes, mais je ne lirai plus autre chose; mais
comme je vois que vous ne convenez point
de vos opinions, après vous être presque que-
rreés, & que chacun donne le sens qu'il
lui plaît à des choses qui devroient être sûres,
je ne me permets de m'en tenir à ma Phi-
losophie naturelle, & de ne point perdre mon
temps & ma poitrine avec vous autres. Oh!
à une belle Philosophie, reprenoit Ma-
dame de Fercy; quel en est le fruit? Je vais
vous le dire, disoit Madame de Rantal: pre-
mièrement, jamais je ne me laisse amuser
l'espérance au point d'être bien fâchée
si mes entreprises ne me réussissent pas:
je ne reçois pas tout-à-fait les biens & les
maux du même visage; car je crois que cela

238 VOYAGE DE CAMPAGNE.

tient plus de l'insensibilité que de la Philosophie ; mais les uns ne me causent point de grands mouvemens de joye , & les autres n'ont guere la force de m'affliger extrêmement : je jouïs du bien présent , sans vouloir pénétrer dans un avenir toujours obscur & incertain : je me contente d'une fortune médiocre , quoique j'en croie mériter une plus grande , & que je sçache parfaitement que je n'en ferois pas un mauvais usage : je ne demande de mes amis que ce que je ferois pour eux , & je me satisfais encore de beaucoup moins : enfin de toutes les parties de la Philosophie , je n'admets que la Morale , mais telle que je la trouve dans ma tête & dans mon cœur , sans le secours de l'étude : j'aime mieux apprendre dans mes lectures des faits qui m'amusent , que de m'ennuyer avec des livres abstraits , qui ne me rendroient pas plus sage ni de meilleure compagnie , & dont la science est fort incertaine. Voilà une femme parfaite , disoit alors Madame de Fercy en se moquant de son amie : nous disputions sans-cesse contre elle ; elle en rioit , & nous ne la persuadions point. Pendant toutes ces conversations , je sentoís diminuer en moi cette sévérité que l'âge & l'étude m'avoient donnée : je trouvois bien de l'esprit à Madame de Rantal ; sa figure étoit aimable : elle ne songeoit point à me plaíre ; mais une certaine politesse charmante , dont la nature l'a douée , flattoit mon cœur de quelque espérance , & je me sentis amoureux , mais amoureux comme un Amadis. Avant même que d'avoir songé à m'en garantir , Madame de

VOYAGE DE CAMPAGNE. 239

Il y m'en fit appercevoir; je n'en voulus convenir d'abord; mais les soins qu'on vit prendre de me parer, & l'envie que j'eus de plaire à Madame de Rantal, me surmontèrent assez, pour n'avoir pas besoin de le leur faire avouer. Je commençai à lui rendre des visites par une petite fête que je lui donnai; ce fut si magnifique, que Madame de Fercey eut plus de ma passion. C'étoit dans le commencement des jonquilles & de ces autres fleurs du Printemps, mon appartement étoit tout jonché: il y eut un repas, une fête que très-agréable lui succéda, & je leur donnai ensuite une foule de petits divertissemens qui leur parurent assez amusans. Madame de Fercey, qui est de très-belle humeur, ne vouloit rien prendre sur son compte; elle appella toujours son amie la Reine de la fête. Peu de temps après, je fis une partie pour aller passer quatre jours dans une maison merveilleuse, dont je pouvois faire les honneurs: nous partîmes dans le plus beau temps de l'année, c'est-à-dire dans le mois de mai; Madame de Rantal, Madame de Fercey, Monsieur le Chevalier de Fercey son frère, qui est jeune, fort bien fait, & n'a que trop de mérite; un Philosophe qui n'abandonnoit point Madame de Fercey, de ses amies, & un homme de ma confiance qui chante très-bien, & qui est fort agréable dans la conversation, sur-tout à table.

Je leur donnai, pendant le séjour que nous fîmes dans ce beau lieu, tous les plaisirs que je pus imaginer: je suis d'un temps de galant que n'est celui-ci. Rien ne fut

présens de conséquence, mais il y av
jolies choses dans tous les lots. Nou
mes passer une après-dinée dans une
Ile délicieuse qu'on a faite au milieu
pièce d'eau qui est très-grande; cette
revêtue de pierres de taille; quatre
tours sont aux quatre coins; elles com
chacune un cabinet, dont l'un est une
thèque de livres choisis & agréables;
a deux cuves de marbre noir pour les
le troisieme est remplie de beaux portra
le dernier est une voliere remplie d'
aimables aux yeux, & qui par leurs
font retentir les airs d'une agréable l
nie: le milieu de l'Ile est occupé par
villon que forme un petit appartemen
complet: il est meublé galamment;
respire l'amour; & les vues de cet ap
ment donnent sur quatre différens part
ou boulingrins. Madame de Rantal s'y
va bien, je ne vous le représente
beau qu'il l'est en effet; elle avoua
jamais rien vu d'égal. Je crus que c'é
des dispositions favorables & la lui



VOYAGE DE CAMPAGNE. 241

sert, & à plus forte raison dans un endroit aussi charmant que celui-ci. Ce discours, qu'elle fit sans-doute par hazard, ne laissa pas de me flatter. Le lendemain je fis atteler des carosses pour promener les Dames dans le parc, qui est un des plus beaux du Royaume; & sur le déclin du jour je fis reprendre le chemin des jardins. Je fis arrêter au bas des cascades; & voyant que chacun se séparoit, je conduisis Madame de Rantal vers une grotte dont les eaux vont perpétuellement, & qui étant proche d'un bois, est fort à portée d'entendre les rossignols; elle y entra sans difficulté, elle en trouva l'ordre & la situation très-agréables. Je ne voulus pas perdre un moment que je croyois si favorable; je me jetai à ses pieds; je lui dis des choses très-touchantes; je lui fis une peinture fort vive de mes tourmens & de ma passion; elle rioit de tout son cœur, & ne répondoit point, lorsqu'elle s'entendit adresser ces paroles par une fort belle voix.

*Fuyez l'amour, jeune Beauté:
Quand de jeunes Amans vous content leur martyre,
Souvent ce qu'ils osent vous dire
Altère fort l'aimable vérité.
Mais dans un âge plus solide,
Lorsque l'on suit l'aveugle guide,
On se dévoue à la fidélité.*

Vous avez tout gâté, me dit-elle en riant, quand on eut achevé de chanter: il falloit vous en tenir à la déclaration que vous m'avez faite: ceci a un air si préparé, qu'il ne touche

Tome II. L

point. Le ton de Madame de Rantal étoit si moqueur, & je crus si bien voir dans ses yeux qu'elle cherchoit à sortir de la grotte, que la colere me prit, & que je dis mille extravagances. Vous jugez bien, Mesdames, que j'avois fait faire ces paroles, & que j'avois posté un de mes Chanteurs dans cet endroit, avec des ordres précis de les chanter quand j'y serois avec Madame de Rantal : mon soin me réussit mal, comme vous le voyez ; j'en fus de très-méchante humeur le reste du soir. Madame de Fercy s'en apperçut, elle m'en fit des plaisanteries ; mais ce n'étoit plus là ce qui m'occupoit. Le Chevalier de Fercy regardoit Madame de Rantal, & elle lui rendoit ses regards ; ils naissoit entre eux un amour qui fut d'abord fort mystérieux, & je crus remarquer qu'une de leurs raisons pour être si discrets, étoit la présence de Madame de Fercy, qui n'étoit point indifférente pour son beau-frere. Cette découverte me mit au désespoir, & je m'en retournai à Paris, avec la jalousie de plus, & l'espérance de moins : rien ne rend un homme plus malheureux ; je voulus pourtant tenter encore le côté de l'intérêt. Madame de Rantal n'étoit pas riche ; elle aimoit la magnificence. Je crus que cette voie me feroit faire plus de chemin ; mais j'avois affaire à une femme qui avoit une passion, & si peu attachée à ses intérêts, qu'elle auroit donné la couronne de l'Univers pour voir son Amant avec plus de liberté. Je cherchai à me venger ; je révélai le secret de leur amour à Madame de Fercy, qui ne le soupçonnoit que trop : elle est plus redoutable



VOYAGE DE CAMPAGNE. 243

qu'une autre, quand elle est fâchée, sa rivale eut à souffrir; son beau-frere fut tourmenté: ces traverses augmentèrent la passion de ces deux Amans; & nous trouvâmes seulement, la jalouse Fercy & moi, le secret de nous rendre très-malheureux, en rendant les autres fort misérables.

Vous voyez, Mesdames, que je ne suis pas glorieux, & que j'avoue librement les rigueurs qu'on a eues pour moi.

Vous n'avez pas trop bien fait, lui dis-je, quand je vis qu'il avoit fini: il n'y a rien qui détermine tant que les exemples; & telle qui se feroit fait honneur de votre esclavage, si vous aviez été heureux dans celui-là, seroit peut-être honteuse de réparer votre infortune. Le Duc sentit cruellement cette plaisanterie: je le vis, & j'eus le temps de m'en repentir. Il n'étoit plus le maître de contenir ses mouvemens; il commença dès ce jour-là à ne me point quitter, & Brésy ne put me parler un moment. Il s'apperçut le lendemain, que nous étions fort importunés de lui: il falloit quelqu'un pour épancher son cœur; ce fut à Madame d'Orséis qu'il fit confidence de ses chagrins. Il y avoit un jour ou deux qu'elle étoit brouillée avec le Chevalier. Son caractère naturel, & son manque d'occupation, lui firent composer des chansons contre Madame d'Arcire & moi. Il y en avoit aussi contre elle, pour ne se pas rendre suspecte. Le Duc de les reçut comme un paquet arrivant de Paris. Nous y étions si maltraitées, & on donnoit des couleurs si terribles à notre séjour chez le Comte, que

214 VOYAGE DE CAMPAGNE.

la Marquise vouloit en partir dès le lendemain : mais je lui représentai qu'il ne falloit pas s'en aller un moment plutôt ; qu'il étoit plus prudent de mépriser le Poëte , que de paroître le craindre. Et puis , ajoutai-je , je ne doute pas que ce ne soit un tour de notre vieux Duc & de Madame d'Orséis : ils seroient trop contens de nous chasser d'un lieu où nous ne devons plus être que peu de temps. Croyez-moi , Madame ; demeurons , & faisons bonne contenance.

En effet , nous reçûmes à notre tour des chansons , où le Duc étoit traité comme il le méritoit , & où la belle & malicieuse Orséis n'étoit pas épargnée. Sélincourt étoit trop amoureux de Madame d'Arcire , pour ne nous pas abandonner son oncle. Le Marquis , qui n'étoit pas naturellement endurant , ne s'embarassoit plus des assiduités du vieux Duc , & il ne manquoit point de le venir interrompre dès qu'il me venoit parler. Un soir , que tout étoit assez calme entre nous , nous engageâmes Madame d'Arcire à nous dire quelque chose de ses aventures. Car , lui dismes-nous , il faut un peu sçavoir à qui on a affaire quand on vit ensemble. Elle y consentit , & commença de cette sorte le récit que nous lui demandions.

J'étois fort jeune , lorsque Monsieur d'Arcire commença à faire paroître de l'inclination pour moi : il me regarda d'abord comme un parti convenable ; mais bientôt après il m'aima véritablement , & voulut m'obtenir de mon cœur , plutôt que de mes parens. Il avoit bien de l'esprit , & sa figure étoit noble



VOYAGE DE CAMPAGNE. 245

& agréable. Il avoit un certain air que donne la bonne compagnie, & qu'on ne connoît point parmi les gens du commun. Il me plaisoit extrêmement ; je ne lui en voulois rien témoigner : mais dix ans qu'il avoit plus que moi, lui avoient acquis une expérience qui ne lui permettoit pas de s'y tromper. Il démentoit avec un plaisir sensible les mouvemens d'un jeune cœur qui ne pouvoit lui résister. Il avoit dessein de devenir mon époux, il ne négligeoit rien pour me prouver respectueusement son amour, & pour m'obliger à y répondre. Ma mere, qui voyoit son attachement, n'en auroit point été fâchée, s'il avoit déclaré ses intentions ; mais il ne lui en avoit pas encore parlé, & j'avois souvent des reprimandes sévères de le souffrir me dire tout bas quelques mots. Je l'aimois, je l'avoue : il étoit cependant content de connoître cette vérité, & il se passoit de mes discours : je n'avois pas la hardiesse de lui répondre. Il se passa un an dans ce silence de ma part. Insensiblement le monde me rendit plus assurée. Je lui dis quelques mots, qui mirent le comble à son bonheur. Il avoit un esprit insinuant, dont il n'étoit pas possible de se parer. Ma mere lui vouloit envain interdire ses visites : il lui parloit d'une manière, que sans rien dire de positif, il la laissoit dans des espérances qui lui suffisoient. Lorsqu'il étoit absent, il lui étoit même permis de m'écrire aussi, pourvu que ce fût dans le même paquet. Sa manière d'écrire étoit badine, & il avoit beaucoup d'imagination. Nous allâmes faire un voyage à une Terre de ma famille, dans une

246 VOYAGE DE CAMPAGNE

belle Province. Chacun s'empresse à nous divertir , & nous fîmes d'une Fête chez un de mes parens , qui dura huit jours. Il y avoit souvent des chasses : on y dansoit ; on y faisoit bonne chère ; on y jouoit à divers jeux : la liberté y étoit entière , & la compagnie assez bonne , quoique nombreuse. Nous sortions de dîner un jour , lorsqu'on apporta à ma mere un paquet de Lettres de Monsieur d'Arcire. Il étoit à cent lieues de-là , atra-ohé par son devoir. Il nous mandoit , d'une manière fine , la douleur qu'il avoit de ne pouvoir être où nous étions. C'étoit son père natal : il n'y auroit rien eu d'étrange quand on l'y auroit vu. J'avois une Lettre à part , que je pris après qu'on en eut fait lecture , & comme il écrivoit bien , & qu'on lit plus d'une fois ce qui vient des gens qu'on aime , je passai dans le jardin avec une de mes amies , avec qui je la relus. Comme j'étois dans cette occupation , j'entendis quelque bruit : un peu après je m'entendis nommer par une femme , qui couroit vers nous avec un homme , que je connus bientôt pour Monsieur d'Arcire. Qui n'a point eu de ces surprises , n'a jamais senti de vrais plaisirs. Imaginez-vous une jeune personne dont le cœur étoit tendre , charmée de lire une simple Lettre , chagrine d'un éloignement qui lui retardoit la joie de voir son Amant , & qui dans cet instant même le voit devant ses yeux. Je ne sçais encore si votre imagination vous fournira des idées qui approchent de ce que je sentis dans ce moment agréable. Je rougis , je devins pâle , je fus embarrassée , je baissai les yeux , & je ne dis pas un mot.

VOYAGE DE CAMPAGNE. 247

Je ne crois pas blesser la bienséance , en avouant les sentimens que j'ai eus pour un homme que j'ai épousé ; mais il faut entendre le reste. Il est donc vrai que ce voyage en poste , précipité comme celui d'un courier , flatta ma vanité & mon cœur. Je fus cependant si bien maîtresse de moi , qu'au milieu d'une grande compagnie où régnoit la liberté , malgré le plaisir secret que je sentoits , & le désir extrême que Monsieur d'Arcire avoit de me parler , j'évitai sa conversation avec tant de soin , qu'en quatre jours qu'il resta dans cette maison avec nous , il n'eut pas la douceur de me dire un mot en particulier. Mes raisons , pour garder cette conduite , étoient , qu'un homme , qui arrivoit si promptement dans un lieu dont il connoissoit à peine le maître faisoit un trait de passion vive , dont je ne manquerois pas de paroître l'objet , puisqu'il ne connoissoit particulièrement que ma mere & moi. Vous voyez que j'étois une personne sensée , & que je pensois assez juste. On n'en devina pas moins son secret , mais au - moins je ne pûs être accusée d'être de moitié.

Monsieur d'Arcire se servoit du seul langage qui lui étoit permis : il me regardoit avec ardeur , & cherchant dans mes yeux la cause de ma sévérité , je ne sçais s'il la devina , ou si une certaine joie douce qu'il voyoit briller dans mes actions , lui fit conjecturer qu'il n'étoit point mal avec moi. Mais après avoir fait bien des tentatives inutiles , il se contenta de me dire des choses gracieuses dans divers jeux à quoi on s'amusoit. Il proposa les

248 VOYAGE DE CAMPAGNE.

Proverbes. C'est en ce lieu que j'ai appris à y jouer : il étoit un Acteur merveilleux ; & il dispoſoit ſi bien ceux qu'il jouoit , que j'avois toujours des applications à me faire. Je ne puis paſſer ſous ſilence une Hſtoire qu'il nous conta , un jour que chacun fut obligé d'en faire une : elle eſt aſſez extraordinaire pour être contée ; & c'eſt un fait conſtant , qui eſt venu à la connoiſſance de bien des gens. Voici comme il la conta.

J'arrive du fond du Bourbonnois , comme vous ſçavez , Mesdames. Comminge y a fait un tour pendant que j'y étois , c'eſt de lui-même que je tiens ce que je vais vous dire. Il voyageoit dans le Berry , & prenoit ſouvent des chemins de traverſe : il arriva un ſoir dans une mauvaſe Hôtellerie , où il étoit fort connu , & où on auroit voulu le recevoir bien ; mais les lieux ſ'y oppoſoient , & le peu de logement de la maiſon étoit occupé par des gens qu'on n'oſa déloger ; il ne reſtoit qu'une chambre baſſe des plus incommodes , avec un cabinet à côté , où l'on dreſſa un mauvais lit pour un ami de Comminge qui voyageoit avec lui. Ils ſouperent enſemble : il faiſoit froid , on alluma un grand feu ; & comme ils vouloient partir fort matin , un valet de chambre de Comminge mit de la lumière dans la cheminée : voilà juſtement , Mesdames , comme on commence toutes les Hſtoires d'eſprits. Les deux amis s'endormirent comme s'ils euſſent été ſur des matelas admirables : à peine Comminge avoit-il commencé ſon premier ſomme , que ſon ami cria de toute ſa force : Comminge ! quelque choſe



VOYAGE DE CAMPAGNE. 249

se m'étrangle. Comminge, qui étoit dans son premier sommeil, répondit peu de choses, & se rendormit aussi-tôt: ce ne fut pourtant pas de sorte que l'inquiétude ne le réveillât peu de temps après. Il appella son ami, qui ne lui répondit point. Il alla prendre de la lumière, & entra dans le cabinet où étoit cet ami malheureux. Mais quel étonnement fut le sien, quand il le trouva sans poulx & sans mouvement, & pris à la gorge par un homme mort tout chargé de chaînes! Le spectacle étoit horrible. Comminge fit de grands cris pour appeller du secours. Le Maître de la maison vint en bonnet de nuit, la lampe de la cuisine à la main, & fut bien surpris quand il vit cet accident. On chercha des remèdes pour l'ami de Comminge, avant que d'approfondir le mystère. On courut éveiller le Barbier du Village, pour le saigner. On apporta un miroir, pour voir s'il respiroit encore. On connut qu'il n'étoit pas mort: on arracha difficilement le mort qui le tenoit bien ferme: & lorsque l'on vit que les remèdes faisoient leur effet, Comminge apprit de l'Hôte, que c'étoit son valet d'écurie, qui depuis peu de jours avoit un transport au cerveau, qui le rendoit furieux; qu'on l'avoit enchaîné dans l'écurie; qu'apparemment il avoit brisé ses chaînes; qu'il avoit passé par une petite porte qui communiquoit de cette écurie dans le cabinet, & qu'il étoit venu expirer sur le lit du malheureux voyageur. Voilà, Mesdames, la vérité de ce fait, qui est, à mon sens, bien plus terrible que tout ce qu'on conte des esprits: car ceci est réel, l'illusion des sens.

Voilà comme Monsieur d'Arcire finit
tite narration. Toutes les femmes a
pensé mourir de peur, & se trouveren
soulagées que ce fût un mort, plutôt
esprit. Il me reste à vous dire que no
tâmes encore un jour dans le lieu o
étions, & que nous prîmes après le
de la Terre de ma mere. M. d'Arc
la permission de nous y suivre: il eut
sa revanche alors; car n'étant plus si
vée, je pris la liberté de l'écouter, &
répondre. Il alla voir sa famille, qui
une journée de nous. Ma mere avo
dans ce canton une parente qu'elle all
cette parente étoit laide, & sa jeuness
passée; elle avoit une passion pour M
d'Arcire très-vive, & alors très-mall
se; je crois pourtant que dans des tem
fiveré il s'en étoit amusé: il aimoit à
aimé; mais la maniere dont il la trait
vant moi, n'étoit pas attirante: son ai
discours étoient toujours ironiques:
étoit au désespoir dans le fond de son

ment. Pour chercher ensuite à se venger de moi, elle inventa des intrigues entières dont elle me fit l'Héroïne; c'étoit d'un ton de compassion pour une aimable fille de ses parentes qui s'alloit perdre par cette conduite: elle exhortoit en même temps Monsieur d'Arcire à m'épouser, afin, disoit-elle, de me retirer d'un pas si glissant. Elle eut d'abord le pouvoir de lui faire sentir le poignard qu'elle enfonçoit avec tant d'art: mais il voulut s'éclaircir de ces accusations, & les trouva si fausses, qu'un jour, comme elle tâchoit encore à lui donner de mauvaises impressions contre moi, & qu'elle ajoûtoit des prières pour l'engager à m'épouser: Oui, Madame, lui dit-il, je l'épouserai, votre aimable parente; mais ce ne sera pas pour rétablir cette réputation que vous déchirez sans-cesse; ce sera pour couronner la vertu d'une fille à qui on ne peut rien reprocher. Un coup de foudre n'est point pareil à l'effet que causerent de si terribles paroles; elle en fut confondue; & malgré cette pernicieuse femme, qui mouroit d'amour & de fureur, j'épousai Monsieur d'Arcire peu de temps après que je fus retournée à Paris, & nous avons passé ensemble des jours très-heureux: il est vrai que depuis qu'un mort trop cruelle me l'a enlevé, je n'ai pu m'empêcher, dans une affaire qui se présenta, de faire sentir à cette Amante maltraitée, que je sçavois tout ce qui s'étoit passé entre elle & Monsieur d'Arcire: ce ne fut pas un léger chagrin pour elle; car elle joue la dévote, & rien ne pouvoit lui déplaire davantage que ce qui me persuadoit le contraire.

Madame d'Arcire acheva son récit, & nous la remerciâmes tous du plaisir qu'elle nous avoit donné. Il n'y avoit que le Comte, dont la tendresse ou la bizarrerie ne pouvoit s'accommoder d'un prédécesseur si parfaitement aimé; mais ce fut un nuage qui se dissipa bientôt.

Le lendemain, Madame de Richardin vint nous rendre notre visite; elle étoit toute en couleur de rose; son mari avoit un buffe & un plumet vert; il lui donnoit la main gravement en Ecuyer; le petit Jaquis rouge lui porta sa robe jusqu'au milieu d'une galerie où nous étions alors; & sa grande fille avoit une petite grisette simple & brune. Nous la reçûmes comme la Reine de Cithere. Brésy se jeta à ses pieds, & l'assura qu'il n'avoit pas eu un moment de santé depuis qu'il étoit revenu de chez elle, & que c'étoit ce qui l'avoit empêché de lui rendre ses devoirs. Brésy n'ayant pas répondu à Madame de Richardin avec toute la tendresse qu'elle s'étoit imaginée qu'il devoit avoir pour elle, elle recommença plusieurs fois à lui parler sur le même ton; mais remarquant que, loin de se contraindre, il lui répondoit avec un sourimoqueur: allons-nous en, dit-elle en se levant brusquement; on ne sçait pas ici recevoir les personnes comme moi. Monsieur de Richardin, que Sélincourt avoit entretenu pour faire les honneurs de chez lui, fut fort surpris du prompt départ de sa femme; mais il se disposa à lui obéir. Cependant Sélincourt, qui jugea bien que le chagrin de Madame de Richardin étoit fondé sur l'indifféren-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 253

ce de Bréfy, s'approcha d'elle, & lui proposa de faire collation avant que de partir. Madame de Richardin le refusa avec un air de colere; & suivie de sa grande fille & de son mari, partit avec beaucoup de diligence. Dès que la Richardin fut dans son carosse, un reste d'espérance, ou un repentir de l'extravagance de sa sortie, la fit feindre d'être malade: Qu'on arrête, dit-elle à son mari, je me trouve fort mal. Le pauvre homme n'osa s'opposer à une volonté accoutumée à déterminer la sienne; il descendit avec sa petite épouse; & l'appuyant d'un côté, & sa fille de l'autre, ils revinrent nous retrouver. Le spectacle nous parut nouveau: & la petite Richardin, évanouie, ou plutôt en jouant le rôle, nous causa un tel éclat de rire, que le Comte fut obligé de nous faire taire, pour remplir son devoir de maître de la maison.

On posa la malade sur un sofa; son mari & sa fille firent les affligés: cela importuna Madame de Richardin; elle avoit ses desseins, elle leur dit d'un ton à les faire trembler: Allez-vous-en, laissez-moi en repos; je ne suis pas en état d'aller coucher à mon Château. Nous fûmes fort surpris de cette résolution; c'étoit l'affaire de tout le monde, chacun imagina un moyen d'en empêcher l'exécution. Madame de Richardin me fait bien de l'honneur, dit Sélincourt; mais j'ai peur que mille choses lui manquent ici dans un mal aussi pressant que le sien. Nous avons des femmes si mal-adroites, ajouta la Marquise, qu'une personne aussi délicate que Madame s'en trouvera peut-être mal servie. Ce-

n'est pas la difficulté, continua Bréfy : je lui servirois volontiers de valet de chambre ; mais ajouta-t-il en baissant la voix, où la mettrez-vous ? vous sçavez les bruits étranges qu'on entend dans cet appartement, qui seul seroit digne d'elle. Pour moi, dit Sélincourt, en entrant parfaitement dans la pensée du Marquis, j'ai voulu une nuit faire le brave, mais je crus que tous les Diables étoient déchaînés dans cet appartement. Quelque avantage que l'on eût ici d'avoir Madame de Richardin, j'ai une considération pour elle, qui m'empêche de vouloir acheter ce plaisir au prix des frayeurs qu'elle pourroit sentir. Ces discours se tenoient d'un ton discret, qui ne laissoit pas de s'entendre, & qui fit l'effet que nous souhaitions. Des esprits ! s'écria Madame de Richardin ; des esprits ! ajouta-t-elle, en criant de toute sa force. Qu'on appelle Monsieur de Richardin, & que je parte tout-à-l'heure. Alors oubliant sa maladie, elle se mit à courir vers la cour : heureusement son mari & sa fille n'étoient pas pressés de partir, & s'amusoient à faire collation. Chacun étant ravi de la peur de cette femme, courut après elle pour la reconduire. Les esprits lui avoient troublé le sien à un point, qu'elle nous refusa le salut, & qu'elle fut fort légèrement dans son carrosse.

Dès que nous en fîmes défaits, nous repassâmes tous ses défauts ; son orgueil, sa présomption, son ridicule, ses passions : mais nous conclûmes que rien en elle n'étoit à un si haut point que la peur, puisqu'elle lui



VOYAGE DE CAMPAGNE. 255

avoit fait oublier ses prétendus maux, ou déranger ses vues amoureuses. Avez-vous vu, dit la Marquise, la frayeur peinte sur son visage au premier mot du Marquis ? Quand elle auroit vu effectivement les esprits dont il parloit, qu'auroit elle pu faire de pis ? En effet, dit alors Brésy, la simple idée lui a donné le coup mortel. Ma foi, dit Chanteuil, si Madame de M..... n'avoit pas eu plus de courage qu'elle, B.... n'eût jamais été heureux. Quoi ! dit la Marquise, vous sçavez une Histoire d'esprits, & vous nous l'avez cachée jusqu'ici ? J'ai cru, reprit Chanteuil, que personne n'ignoroit cette aventure. Le Comte ajoûta qu'il y avoit du-moins peu de gens qui ne la sçussent. Pour moi, repliqua Madame d'Arcire, je n'en ai jamais entendu parler. Madame d'Orféus en dit autant. J'avouai que je la sçavois parfaitement, & nous obligeâmes le Chevalier à nous la dire. Voici comme il s'en acquitta.

M.... étoit un brave homme, qui s'étoit fait distinguer dans une troupe illustre. B.... étoit son ami, mais il devint amoureux de sa femme, & le rendit jaloux : il ne cessa pourtant pas de le voir, pour ne point donner de scène au public ; mais lorsqu'il mourut, il pria Madame de M.... de ne lui faire jamais occuper sa place. Madame de M.... ne promit rien ; ses larmes la suffoquerent, & son dessein n'étoit pas de s'engager dans une chose dont le cœur doit être le maître. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait. B... qui étoit fort amoureux, & qui n'étoit point hâf, consola bientôt l'aimable veuve ; ils se

256 VOYAGE DE CAMPAGNE.

promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûterent pendant cette année les premiers charmes de l'espérance. Quand le temps de leur bonheur fut arrivé, ils résolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour, & quelques domestiques. L'heure de la cérémonie fut marquée à minuit; & ces Amans, au coin de leur feu, se disoient de ces choses qui n'ennuyent jamais, lorsqu'une fille de Madame de M.... qui n'avoit que sept ans, & qui étoit près d'eux, s'écria: Ah! voilà mon père! Madame de M.... tourna la tête, & ne le vit que trop. B.... homme de bon esprit, & d'une intrépidité connue dans de plus grands dangers, regarda, & vit la même chose. Il se leva, mit l'épée à la main, & s'avança sur le fantôme: le fantôme paroît des deux mains, sans beaucoup s'embarrasser de cette poursuite, qui ne pouvoit lui faire de mal. B.... l'interrogea; l'Esprit demeura muet, & se glissa fort subtilement derrière un rideau de fenêtre. B.... y courut, leva le rideau, & ne trouva plus rien: j'ignore s'il n'eut point quelque mouvement de frayeur, mais sa passion lui auroit tout fait surmonter. Il pressa vainement Madame de M.... de le rendre heureux, malgré l'apparition. Elle mouroit de peur; les dernières paroles de son époux la frapperent dans ce moment d'une telle sorte, que sans expliquer son intention, elle retarda son mariage avec B.... quoiqu'on les attendît à l'Eglise. Cette aventure fut publiée. B.... qui crut avec raison qu'il est aussi ridicule de nier un fait que d'être visionnaire.



VOYAGE DE CAMPAGNE. 257

re, convint avec tous ses amis de la vérité de celui ci ; & ce ne fut qu'avec le temps que Madame de M.... se détermina à se remarier. Cette union n'a pas laissé d'être heureuse par la suite. Des gens poltrons, ou moins amoureux, auroient obéi à l'ordre tacite de l'ame de M.... & auroient eu bien des plaisirs de moins.

Cette Histoire nous effraya un peu ; les personnages sont gens raisonnables, & difficilement les croiroit-on capables des faiblesses qui fournissent les visions. La Marquise & Madame d'Orféliis raisonnerent fort sur cette Histoire, qui sans-doute est fort surprenante : & le Comte, le Marquis, & le Chevalier, assurèrent qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne voulût bien soutenir une telle aventure, pour obtenir une belle personne dont ils seroient amoureux.

Le lendemain du départ de la Richardin, ayant été toute la journée sans importuns, je pris ce temps pour demander à Brésy le récit qu'il nous avoit promis de quelques-unes de ses aventures. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a trois ans, Mesdames, que, trompé par le dépit, & croyant n'avoir plus d'amour, je me trouvai à l'Opéra auprès d'une jolie femme que je ne connoissois point : elle me parut si brillante par le feu de son esprit, que des Beautés parfaites qui étoient à deux pas d'elle, n'attirerent mes regards que pour contempler ensuite avec plus de plaisir une personne simplement agréable, mais qui me plaisoit infiniment ; je crois pouvoir dire que

258 VOYAGE DE CAMPAGNE.

je ne lui déplais pas : elle fut sensible aux louanges que je lui donnai. Un de mes amis voulut m'entraîner dès que l'Opéra fut fini , je lui dis de partir tout seul ; j'attendis que la foule fût dissipée , & je résolus de faire connoissance avec Madame d'Arbure ; elle se nommoit ainsi. Je la trouvai le lendemain à la Comédie , je lui parlai plus long-temps que le jour précédent : ses yeux brilloient d'un feu vif & touchant ; je ne parlai plus que d'elle ; je lui donnois toutes les louanges que l'on donne aux personnes que l'on aime : cela lui revint , elle m'en sçut gré ; elle ne me voyoit plus sans un trouble qui prouvoit sa modestie & ses sentimens. Je me présentai un jour sur son passage , pour lui parler en sortant de l'Opéra ; mais un homme lui donnoit la main. Je ne pûs l'aborder , & je remarquai avec un plaisir sensible , qu'elle avoit de l'attention à me regarder. Je sçavois que j'avois un rival depuis long-temps : ce ne sont pas toujours les plus à craindre ; mais celui-là étoit à redouter par les égards qu'elle avoit pour lui. J'écrivis un billet dont je chargeai un de mes gens , homme intelligent s'il en fut jamais sur ces sortes de choses , & duquel je me servois lorsque je me mélois d'être amoureux. Ne va pas te tromper , lui dis-je en lui donnant mon billet ; ne le mets qu'entre les mains de Madame d'Arbure. Vous me croyez donc un sot , me répondit-il : oh ! Monsieur , je sçais fort bien de qui il faut se garder. Et de qui ? repris-je , pour voir jusqu'où alloient ses connoissances. Il me nomma justement mon rival. Va , lui



VOYAGE DE CAMPAGNE. 259

dis-je, va; tu en sçais trop pour ne pas faire ton devoir. Il ne voulut en effet jamais donner mon billet à une femme de chambre qui ne vouloit pas le laisser entrer dans la chambre de sa Maîtresse, parce qu'elle étoit au lit. Son obstination lui donna les entrées; il donna la lettre en homme expérimenté: & lui ayant dit mon nom, il vit que Madame d'Arbure la lisoit en rougissant. Elle contenoit à-peu-près ces paroles.

Si les effets que vous avez produits sur mon cœur, ont causé quelque trouble dans le vôtre, je ne céderois pas ma félicité aux Dieux. Vous dirai-je, Madame, tout ce que je pense? Je me flatte de pouvoir aspirer à cette gloire. Ne me sçachez point mauvais gré d'une vanité qui prend sa source dans mes désirs; & confirmez moi, s'il se peut, ce que j'ai cru voir dans vos beaux yeux.

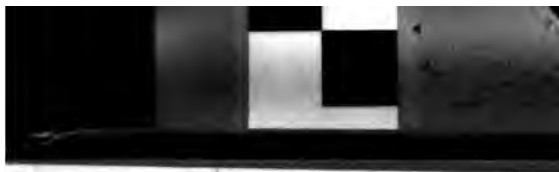
L'aimable Madame d'Arbure me répondit en ces termes :

Il n'y a point dans votre Lettre un certain naturel que j'y voudrois voir: vous êtes brouillé avec une Maîtresse indigne de vous véritablement, mais dont vous ne laissez pas d'être enchanté. Je ne suis point peut-être destinée à rompre ce charme. Ce n'est sans-doute que pour vous dépiquer, que vous tâchez de troubler mon cœur; & ce cœur ne laisse pas de l'être, malgré mes réflexions.

Elle avoit raison, Mesdames: j'aimois une

je ne me fis aucun malin. Je
sois pas d'être bien content de sa
se : je la fis suivre l'après-dînée :
qu'elle étoit dans une maison où je
aller : je ne manquai pas de m'y rendre
ne doute pas que cette visite ne fût
le ; je ne lui laissai guère à dire
que la Maitresse du logis passât à
gens, j'eus la liberté de lui dire ce
mots l'attention que j'avois à la chercher
restâmes ensuite seuls avec la Dame
étoit venue voir : il fallut que la con
se passât entre nous trois ; elle fut
si aimable de la part de ma nouvelle Ma
se, que je me crus dans ce moment
amoureux & très-fortuné ; étoit car
nous nous séparâmes : je la pris de se
ver le lendemain à l'Opéra ; elle me
mit, & j'eus le plaisir de voir qu'elle
parloit.

Le jour suivant, je me rendis chez
me d'Arbore à quatre heures après-midi
étoit seule ; on alla m'annoncer ; elle v
devant de moi. Pourvu que venez vou



VOYAGE DE CAMPAGNE. 261

éissant exactement. Ma réponse étoit assez pertinente , j'en conviens ; mais Madame d'Arbure n'y fit pas réflexion. Que dis-je, reprit-elle, si quelqu'un vous trouve ? Je serai fort embarrassée. On ne vous a jamais vu ; personne ne vous y amène ; on fera des commentaires sur cette visite. Eh bien, lui dis-je, rien n'est plus aisé que de vous tirer de cet embarras. Je vais renvoyer mon carrosse, ordonnez que votre porte soit ouverte à tout le monde. L'expédient parut une prudence admirable : on s'en servit, & je restai jusqu'au soir avec la charmante Madame d'Arbure. On ne peut s'ennuyer avec elle : c'est l'imagination la plus brillante, & les expressions les plus vives, qu'on puisse voir. Elle a même un air de modestie, qui s'oppose infiniment aux choses tendres qu'elle dit ; & on croit toujours qu'elle en est à sa dernière passion.

Je la vis ainsi quelques jours. Mais la fatale étoile me conduisit dans un lieu, où mon autre Maîtresse me rengagea si bien, que non seulement j'eus la foiblesse de me raccommo-der avec elle ; j'eus encore l'injustice de lui conter mon aventure, & de la rendre Maîtresse du secret d'une femme cent fois plus aimable qu'elle. Je vous avoue mon tort, Madame. Je vis moins souvent Madame d'Arbure : elle se douta de la cause de ce changement : elle s'en plaignit avec tendresse, mais inutilement. Elle me demanda ses Lettres, je les lui rendis aussi-tôt. Voilà déjà un trait de légèreté dans ma vie. En voici un qui ne lui en doit rien. Il revint à Mada-

digieux que j'avois sur son cœur: Il eut jamais un pareil ; mais elle est si je n'y gagnai rien. Je partis peu de après pour l'armée. Ma Maîtresse, qui entendu dire que les absens ont toujours se brouilla avec moi avant mon départ de Paris, persuadé qu'il falloit cette infidelle. L'oisiveté de la campagne fut grande cette année là, me fit red'écrire à Madame d'Arbure. Je le bord comme un homme qui se repent f ment de ses mauvais procédés, elle pondit en femme qui me faisoit graces crivis ensuite d'un stile d'ami, elle entra dans le parti que je lui proposois d'être amie. Ses Lettres étoient charmantes mitié y étoit peinte avec des couleurs l'amour même auroit pu être jaloux. en colere contre cette femme qui quitté: je crus sentir de bonne-foi de sion pour Madame d'Arbure. Mes l commencèrent à être plus tendres. E pria de ne la point troubler dans la ré



VOYAGE DE CAMPAGNE. 263

sirs, seroit suivi de peines trop cruelles. Ces choses-là ne sont point rebutantes; il y avoit une certaine grace dans toutes ses paroles, qui passoit jusqu'à mon cœur. Je puis même vous montrer une de ses Lettres, qui m'est restée, & qu'elle m'écrivit en ce temps-là. A ces mots le Marquis la tira de sa poche, & y lut ces paroles.

Que vous ai-je fait, pour en vouloir toujours à mon cœur, sans vous sentir digne de le posséder, ni capable de le conserver longtemps? Ne sçavez-vous pas à quel point le vôtre est nécessaire à ma félicité? Vous faut-il encore une marque de ma faiblesse, pour achever votre triomphe? Je ne vous ai que trop aimé: je vous l'ai marqué assez vivement; vous me sacrifiez. Toute ma haine se tourna vers ma rivale, toute ma tendresse vous resta; je vous l'avoue à ma honte, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer: mais que voulez-vous faire de cet aveu? Un sacrifice peut-être à cette nouvelle Fée, qui vous retient dans ses enchantemens. Ah! que plutôt je mourre, que de consentir à un renouement qui m'attireroit un nouveau supplice. Je ne veux plus entendre parler de vous; oubliez jusqu'à mon nom. Mais que gagnerai-je à me priver de la douceur de vous voir, & de recevoir de vos nouvelles? Qu'importe comment je perde la vie; ne mourrai-je pas si je ne vous vois plus?

Nous trouvâmes tous cette Lettre fort tendre. Le Marquis reprit ainsi la parole. Je fus touché de cette Lettre; je lui mandai tant de choses; je l'assurai si fort d'un amour con-

71
Je n'en revins : je revins avec triomphe
cher mon retour : je me rendis chez elle
heures après mon arrivée. Ses traits
les miens ne se peuvent décrire. Je fus
ze jours le plus heureux homme de l'univers.
Elle abandonnoit tout le reste du monde
ne voir que moi. Ma félicité étoit tri-
mante. J'appris que mon autre Amante
étoit occupée par deux ou trois
gens. J'allai chez elle une après-midi
dans la seule vue d'étonner ses amis
par l'apparition d'un Amant autrefois
Mais je ne sçais comment l'amour s'en-
mes rivaux me quitterent la place : l'un
me demanda pardon : je me raccommodai
elle , & je quittai encore une fois la
la spirituelle, la divine Madame d'Arb
lui écrivis une picce d'éloquence, pour
fier le bizarre penchant que j'avois pour
femme que j'avouois lui être fort inférieure.
Madame d'Arbure sentit tout ce que
a de plus affreux : mais sa tendresse pour moi
& sa douceur naturelle, firent qu'elle
crivit que ce qu'une douleur sensible e-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 265

reçu depuis vingt témoignages de passion de la part de Madame d'Arbure : elle a fait ce qu'elle a pu pour se conserver mon amitié ; mais soit honte , soit bizarrerie , je n'y ai point répondu. J'ai rompu depuis avec sa rivale ; j'ai eu des amusemens sans passion ; il faut convenir que cela n'est pas trop agréable. Enfin , je suis revenu des folies de ma jeunesse , & je ne me trouve que trop capable d'une manière d'aimer cent fois plus touchante , & que jusqu'à-présent je ne connois-
sois pas.

Le Marquis finit ainsi son récit : les exemples de sa légèreté me causerent quelques mouvemens de chagrin , mais je les cachai avec soin. On raisonna sur les aventures de Bréfy : Sélincourt fut ce soir-là d'une humeur charmante , il nous proposa d'aller le lendemain à l'Opéra : il nous dit qu'il avoit déjà envoyé des relais en trois endroits de la route , & qu'on reviendrait le même jour. Il faisoit un temps merveilleux & un beau clair de lune ; nous trouvâmes que ce seroit une folie assez réjouissante. Madame d'Orfélis , qui se pique quelquefois d'être dans la droite raison , représenta que nous nous en allions dans peu de jours , & que ce seroit un empressement hors de sa place. Madame d'Arcire & moi nous nous recriâmes sur sa sévérité. Chanteuil , qui de temps en temps lui revenoit , pour éviter la prescription , lui en fit la guerre ; elle se rendit ; & sans nous en lever plus matin qu'à l'ordinaire , nous partîmes , & nous arrivâmes un quart-d'heure avant que l'on commençât l'Opéra. Nous y trouvâmes beaucoup de nos

266 VOYAGE DE CAMPAGNE.

amis, qui nous crurent de retour, & qui furent le lendemain à nos portes. Nos gens, qui n'avoient point été avertis de ce petit voyage, crurent qu'ils révoient, quand ils leur dirent qu'ils nous avoient vus. Nous repartîmes après l'Opéra, & avec nos relais nous arrivâmes avant minuit à Sélincourt. Le lendemain nous priâmes le Comte de nous dire, comme les autres, quelques-unes de ses aventures; il consentit à subir cette loi. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a quelques années, Mesdames, qu'étant à Fontainebleau, je renouvelai connoissance avec une femme chez qui j'avois été plusieurs fois lorsqu'elle étoit fille, & que j'avois perdue de vue depuis: je la retrouvai plus aimable que jamais; il me parut qu'elle me revoit avec plaisir. Je contribuai à la divertir pendant qu'elle fut à Fontainebleau; je lui donnois la main à la Comédie; je la menois promener; mon équipage étoit à son service; je lui disois de petits riens tout bas, qu'elle écoutoit mystérieusement. Un de mes amis, qui avoit échoué auprès d'elle, ne laissoit pas de m'y rendre service, parce qu'il avoit besoin de moi, & qu'il sçait bien que ce sont ceux dont on a le plus de reconnoissance; elle me voyoit un Courtisan si assidu auprès du Roi (car vous sçavez, Mesdames, que je ne manquois à aucun de mes devoirs) qu'elle me sçavoit un gré infini de ce que je faisois pour elle, & du temps que je lui donnois, lorsque je manquois au coucher pour être plus longtemps auprès d'elle: elle s'en applaudissoit, & c'étoit-là son endroit sensible. Enfin,

quand elle partit pour une de ses Terres, j'étois déjà assez bien auprès d'elle : je lui écrivis, elle me fit réponse ; je me rendis chez elle dès qu'elle fut de retour à Paris : les autres visites lui paroissent longues, elle ne comptoit que moi parmi une foule de gens qui la voyoient ; je lui remarquois une inquiétude charmante quand il arrivoit quelqu'un pendant ma visite ; elle avoit sans-cesse les yeux sur moi, pour voir si je ne me préparois point à m'en aller. Il faut que je l'avoue, j'avois quelquefois la malice de prendre congé d'elle, quoique je n'eusse point affaire ailleurs ; c'étoit en cette occasion où son cœur se déclaroit : elle avoit, disoit-elle, un mot à me dire ; ce mot n'étoit rien, c'étoit seulement pour m'arrêter. Cependant je n'avois point encore de véritables preuves de cette tendresse qui me charmoit ; je lui en faisois souvent mes plaintes, mais je n'avançois rien. Une femme de ses amies, belle, bien faite, & des plus rejouissantes, s'avisa de me vouloir du bien, lorsque j'étois dans la situation dont je viens de vous parler. La cruauté me féroit mal ; je répondis assez bien à cette femme, quoiqu'en effet j'aimasse cent fois mieux Madame de Sardise. J'allai plusieurs fois chez sa rivale, elle le sçut, elle en pensa mourir de douleur ; elle s'en plaignit à moi d'une façon à me faire repentir de mon infidélité. Voilà, Madame, ce que c'est, lui dis-je, que de faire languir trop longtemps un Amant malheureux : il prend ce qu'il trouve en son chemin ; mais si j'étois sûr de votre cœur, je quitterois tout le reste du

monde. Madame de Sardise m'aimoit véritablement ; j'eus lieu d'être content d'elle : elle mit des graces à mon bonheur qui y ajoûtoient infiniment ; elle a une modestie adorable , & elle avoit une application parfaite à tout ce qui pouvoit me prouver sa tendresse. Je me crus quelque temps au - dessus de la fortune ; j'étois charmé d'avoir fait cette illustre conquête : elle sçavoit le prix de ce qu'elle faisoit pour moi ; & jugeant trop bien de ma reconnaissance , elle n'avoit point voulu cesser de voir Madame d'Ardane , crainte de passer pour jalouse auprès d'elle. J'avois été longtemps sans aller chez cette dernière ; elle prit son temps que son amie parloit à quelqu'un , pour m'en faire des reproches ; je lui promis d'y aller le lendemain. Il s'en falloit bien qu'elle n'eût la délicatesse de Madame de Sardise : elle s'accommodoit même de sa concurrence , pourvu qu'elle crût la balancer dans mon cœur. Mais Madame de Sardise m'avoit défendu d'aller chez elle. C'étoit le prix qu'elle avoit mis à ses bontés. Cette aimable femme , après avoir fait des visites , passa chez sa rivale , pour la mener aux Thuilleries. Mon carrosse étoit à la porte. Elle le vit avec un battement de cœur , & un désespoir qu'on ne peut exprimer. Un de ses gens étoit déjà parti pour sçavoir si elle vouloit descendre. Il fallut descendre effectivement ; la chose étoit découverte , il n'y avoit pas moyen de reculer. Madame d'Ardane ne se déconcerta point en montant en carrosse. Pour moi , j'étois aussi pâle qu'un criminel , & je n'osai dire qu'un mot à Madame de Sardise. Je crois

que leur conversation fut froide, tandis qu'elles furent seules. Je les allai bientôt rejoindre. Un de mes amis amusa Madame d'Ardane, pendant que je tâchai d'apaiser Madame de Sardise. Pourquoi me traitez-vous ainsi, lui dis-je, en voyant qu'elle ne me disoit rien? Que vous ai-je fait? Ce que vous m'avez fait? reprit-elle les yeux mouillés de larmes : ce que vous m'avez fait ! répéta-t-elle. Est-il besoin de vous le dire? Que ne m'en a-t-il point coûté pour vous attacher à moi? Vous m'avez conduite par le chemin de la jalousie dans un labyrinthe dont je ne puis plus sortir. Je vous aime plus que ma vie, j'ai tout fait pour vous le prouver. Je ne vous demande pour récompense que de cesser de voir une femme : je vous y retrouve peu de temps après, & peut-être y allez-vous tous les jours. Et quand vous n'y auriez été qu'aujourd'hui, ajouta-t-elle, c'en est trop pour que je ne vous abandonne pas à votre infidélité, & que je ne vous voie de ma vie. Non, Madame, non, lui dis-je, vous ne me traiterez point ainsi. J'ai eu tort ; mais cette femme me prie de l'aller voir ; elle a eu des bontés pour moi ; où seroit la politesse, de le lui refuser. De la politesse ! reprit-elle avec précipitation, elle est bien placée-là. Ah ! Sélincourt, il vaut mieux être incivil qu'inconstant. Je priai, je pressai, sans pouvoir obtenir ma grace ce jour-là : mais je l'eus peu après, aux conditions de ne jamais voir Madame d'Ardane chez elle. Madame de Sardise, qui a de la probité, ne crut pas qu'on en pût manquer pour elle, après les

270 VOYAGE DE CAMPAGNE.

fermens que je lui en fis. Et comme cette femme la divertissoit, & qu'elle vouloit tâcher de lui cacher notre tendresse ; elle la mettoit souvent de ses parties. Un homme de ses amis voulut lui donner une fête à Saint-Cloud. Elle me proposa d'en être : mon devoir me demandoit à Versailles, à l'heure de cette promenade : je lui fis entendre raison là-dessus. Il est vrai que sçachant que Madame d'Ardane en devoit être, je passai chez elle un moment. On lui essayoit un habit : il y avoit plusieurs femmes autour d'elle. Elle me dit tout bas, que puisque je n'allois point à Saint-Cloud, elle se dispenseroit d'y aller, parce qu'elle s'y ennuiroit trop. Je fus si peu chez elle, que je n'eus pas le temps de m'asseoir ; car j'avois peur d'une découverte. Un moment après que j'en fus sorti, Madame de Sardise arriva, & descendit brusquement de son carrosse, pour monter chez Madame d'Ardane. Celle-ci, qui craignoit que ses femmes ne parlâssent de moi, courut au-devant toute déshabillée, & se plaignit d'un mal de tête qui l'empêchoit de faire la partie. Quelques jours après on en proposa une, pour aller à une belle maison des environs de Paris. Outre ces deux Dames, il y en avoit encore une, & deux hommes, qui ne nous quittoient guere. Il y en eut un, qui en allant nous fit un récit très-fidèle d'une intrigue qu'il avoit avec une veuve fort riche, & nous avoua qu'elle étoit fort jalouse. En arrivant à la porte du lieu où nous allions, il vit son carrosse attelé de six chevaux, qui arrivoit presque en même temps que nous. Il



VOYAGE DE CAMPAGNE. 271

fit un cri d'étonnement, & nous dit avec émotion qu'il étoit sans-doute découvert. Nous l'exhortâmes à prendre courage, & nous nous enfonçâmes d'un côté où nous pensions être hors d'insulte. En cet endroit, nous vinmes au bord d'une fontaine; & par une distraction épouvantable, je dis à Madame d'Ardane, que c'étoit-là l'habit que je lui avois vu essayer il y avoit peu de jours. Madame de Sardise, attentive à toutes mes paroles, n'entendit que trop celles-là, quoique l'autre eût coupé court. Elle me regarda d'une manière qui me déconcerta, & nous restâmes trois personnes assez embarrassées. Les autres, qui n'étoient point au fait, tâchoient de relever la conversation, mais bientôt tout changea de face. Un objet digne de notre attention parut tout à coup à nos yeux : l'Amante de notre ami dans une de ces chaises que des hommes traînent, le gros R... dans une autre, des femmes derrière, plusieurs hommes qui fermoient la troupe, composoient ensemble un véritable spectacle; car nous étions dans un bas, & cet appareil se passoit sur une terrasse. La jalouse veuve, qui ne cherchoit que son Amant, ne l'eut pas plutôt aperçu parmi nous, qu'elle fit arrêter sa chaise pour en descendre. Courez à votre devoir, lui dismes nous; allez donner la main à votre Andromaque: elle étoit faite précisément de même avec ses longs vêtemens de deuil. Il y courut, il y vola, mais il fut fort mal reçu. Retournez, lui dit-elle, perfide, retournez auprès de Madame de Sardise: je ne voulois que vous y voir, & me voilà trop satisfaite.

272 VOYAGE DE CAMPAGNE.

L'indiscrétion de la Dame & sa fureur ne lui permirent pas de baisser la voix; au contraire, elle prononça ces terribles paroles d'un ton éclatant : & s'appuyant sur le bras d'une de ses femmes, elle chercha l'épaisseur du bois en véritable Héroïne désolée. Cependant Madame de Sardise rougit. Je crus dans ce moment que la veuve avoit raison, & je ne doutai pas que je ne fusse trompé. L'Amant chassé, qui ne suivoit cette femme que par intérêt, remit à faire sa paix à un autre jour, & vint d'un air galant prier ma Maîtresse de rendre le discours de la veuve prophétique. Madame de Sardise demeura embarrassée, à peine revenue de l'étonnement & de la douleur où cet entretien l'avoit jetée. Elle avoit à soutenir les propos d'un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pouvoient la rendre suspecte à un qu'elle aimoit. Je n'en fis pas un jugement pareil alors; je la regardois comme une personne qui m'avoit trompé, & je fus bien fort quand elle me voulut faire des reproches. C'est bien à vous, Madame, lui dis-je, à vous plaindre de quelque chose, vous qui me donnez un rival si méprisable. N'êtes-vous point honteuse, continuai-je, de ce qui vient de vous arriver? J'avoue, me répondit-elle, que s'il y avoit le moindre fondement à ce que vous me reprochez, je ferois plus dans mon tort que vous. Mais cet homme ne songe point à moi, je songe encore moins à lui; & vous n'avez saisi cette occasion de vous plaindre, que pour éviter les marques d'une jalousie justement fondée. Il faut que je passe en justifications un temps
que

que j'avois destiné à vous accabler de reproches. Alors, Mesdames, elle me fit si bien voir quelle étoit sa conduite, que je ne pus me défendre de lui demander pardon. Et vous, me dit-elle, Sélincourt, comment vous y prendrez-vous pour m'appaiser? Ah! Madame, lui répondis-je, ne parlons que de paix; amnistie générale, je vous prie. C'est-à-dire, reprit-elle, que vous me pardonnerez de n'avoir point tort, & qu'il faut que je vous pardonne le vôtre. J'y consens, ajouta-t-elle en me tendant la main, mais plus de Madame d'Ardane; car à la troisième fois vous seriez perdu. Je le lui promis, & lui tins parole. Notre promenade s'acheva avec autant d'agrément, qu'elle avoit commencé avec trouble. La veuve digéra ses chagrins, & se raccommoda le lendemain, à ce que nous avons sçu. Nous eûmes longtemps un amour très-calme, Madame de Sardise & moi. Il n'y eut précisément que les petits orages nécessaires pour réveiller une passion; & nous n'avons cessé de nous aimer, que parce que tout finit, & qu'il n'est point d'amours éternelles.

L'Histoire de Sélincourt nous parut assez agréable. Dès qu'elle fut finie, nous nous séparâmes, quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, pour aller le lendemain dès le matin faire notre dernière promenade, dans une maison qui a été superbe autrefois, & dont les restes sont encore très-beaux. Nous nous y promenâmes si long-temps, que la nuit nous y prit. Il n'y avoit point de flambeaux. Le Comte proposa, pour tout expédient, un mauvais cabaret en pleine campagne, où à pe-

274 VOYAGE DE CAMPAGNE.

ne avoit-on le couvert. Nous nous fîmes presque un plaisir de passer mal une nuit, tant la diversité a de charmes. On nous sçaura demain gré de notre mauvais visage, dis-je tout bas à Madame d'Arcire; & tel croira que c'est le chagrin de le quitter, qui ne songera pas au mauvais gré. Nous y allâmes en effet, & nous nous y divertîmes, parce que nous avions l'esprit dans cette agréable situation où tout le porte à la joie. Le chagrin de se séparer ne nous surprit qu'au réveil d'un léger somme, que la fatigue nous avoit fait faire. Nous partîmes ce même jour pour revenir à Paris. Je vous assure que ce fut avec regret; car il est certain que la Campagne est faite pour l'amour. Moins occupés, moins dissipés qu'ailleurs, on s'y aime plus tendrement. Me voici donc arrivée à la fin de mon voyage. Le Comte & la Marquise doivent dans peu de jours, s'unir pour jamais. Mes parens sont d'accord avec Brésy, & notre mariage se fera incessamment. Madame d'Orfélis & le Chevalier de Chanteuil cherchent tous deux fortune. Le Duc est dans la lecture de Sénèque, pour se consoler des malheurs de l'Amour. Et moi, Madame, je souhaite de tout mon cœur de ne vous avoir point ennuyée par un récit assez long, & qui n'a été composé que de choses peu importantes.

Fin du Voyage de Campagne.

LE COMTE
DE
GABALIS:
OU
ENTRETIENS
SUR LES SCIENCES SECRETES.

PREMIER ENTRETEN.

DEVANT Dieu soit l'ame de Monsieur le Comte de GABALIS, que l'on vient de m'écrire qui est mort d'apoplexie. Messieurs les curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages; & que, depuis que le bienheureux Raimond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son testament, un Ange exécuter n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indifféremment révélé les Mysteres Philosophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas légèrement ce sçavant homme, sans être éclaircis de sa conduite. Il m'a tout découvert, il est vrai; mais il ne l'a fait qu'avec toutes les circonspections Cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire, qu'il étoit grand zé-

276 LE COMTE DE GABALIS,
lateur de la Religion de ses pères les Philo-
sophes; & qu'il eût souffert le feu, plutôt
que d'en profaner la sainteté, en s'ouvrant à
quelque Prince indigne, à quelque ambi-
tieux, ou à quelque incontinent, trois sortes
de gens excommuniés de tout temps par les
Sages. Par bonheur je ne suis pas Prince,
j'ai peu d'ambition, & on verra dans la suite
que j'ai même un peu plus de chasteur qu'il
n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit
docile, curieux, peu timide; il ne me man-
que qu'un peu de mélancolie, pour faire a-
vouer à tous ceux qui voudroient blâmer Mon-
sieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien
caché, que j'étois un sujet assez propre aux
sciences secrètes. Il est vrai que sans mélan-
colie on ne peut y faire de grands progrès:
mais le peu que j'en ai, n'avoit garde de le
rebuter. Vous avez, m'a-t-il dit cent fois,
Saturne dans un angle, dans sa maison, & re-
trograde; vous ne pouvez manquer d'être un
jour aussi mélancolique qu'un sage doit l'être;
car le plus sage de tous les hommes, comme
nous le sçavons dans la Cabale, avoit, com-
me vous, Jupiter dans l'ascendant; cepen-
dant on ne trouve pas qu'il ait eu une seule
fois en toute sa vie, tant l'impression de son
Saturne étoit puissante, quoiqu'il fût beau-
coup plus foible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne, & non pas à
Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs
les curieux doivent s'en prendre, si j'aime
mieux divulguer leurs secrets que les prati-
quer. Si les Astres ne font pas leur devoir,
le Comte n'en est pas cause; & si je n'ai pas



PREMIER ENTRETIEU. 277

assez de grandeur d'ame, pour essayer de devenir le maître de la Nature, de renverser les Elémens, d'entretenir les Intelligences supérieures, de commander aux Démons, d'engendrer des Géans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu sur son trône redoutable, & d'obliger le Chérubin qui défend l'entrée du Paradis terrestre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées : c'est moi tout au plus qu'il faut blâmer, ou plaindre ; il ne faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet homme rare, & dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journalières, il ait succombé dans quelque combat avec quelque Lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu sur le trône enflammé, il n'aura pu se tenir de le regarder en face ; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en apparence, suivant la coutume des Philosophes, qui font semblant de mourir en un lieu, & se transplantent en un autre. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que la manière dont il m'a confié ses trésors mérite châtiement. Voici comme la chose s'est passée.

Le sens-commun m'ayant toujours fait soupçonner qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle sciences secrètes, je n'ai jamais été tenté de perdre le temps à feuilleter les livres qui en traitent : mais aussi, ne trouvant pas bien raisonnable de condamner, sans sçavoir pourquoi, tous ceux qui s'y adonnent, qui souvent sont gens sages d'ailleurs, sçavans la plupart, & faisant figu-

re dans la Robe, & dans l'Epée, je me suis avisé (pour éviter d'être injuste, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces sciences, avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en sont touchés. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avois même espéré. Comme tous ces Messieurs, quelque mystérieux & réservés qu'ils se piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes qu'ils prétendent avoir faites dans la Nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables d'entr'eux; j'en avois toujours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à dessein garni de leurs plus fantasques Auteurs. Il ne passoit point de sçavant étranger que je n'en eusse avis; en un mot, à la science près, je me trouvai bientôt grand personnage. J'avois pour compagnons, des Princes, de grands Seigneurs, des Gens de robe, de belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espèce. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au Diable, les uns à leur Génie, les autres aux Incubes, ceux-ci à la guérison de tous Maux, ceux-là aux Astres, les autres aux secrets de la Divinité, & presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands secrets, & surtout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche, & que peu de gens les possèdent: mais ils avoient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire du nombre des élus.



Enfin, les plus importants attentats eurent lieu avec impatience l'arrivée d'un grand, grand Seigneur & grand Cavalier qui les toques sont vers les frontières de l'Angleterre. Il avoit promis par lettre, aux uns des Philosophes qui sont à Paris, de les visiter, & de passer en France en allant en Angleterre. J'eus la commission de répondre à la lettre de ce grand homme. Je envoyai la figure de ma civilité, afin de lui faire voir si je pouvois aspirer à la suprême sagesse. Sa figure & ma lettre furent assez utiles pour l'obliger à me faire l'honneur de répondre que je serois un des premiers à aller à Paris; & que si le ciel ne s'y opposoit, il ne tiendrait pas à lui que je n'entrasse dans la société des Sages.

Je ne ménager mon bonheur, j'entretins avec
l'Empereur Allemand un commerce régulier. Je
proposai de temps en temps de grands dou-
tes, autant raisonnés que je le pouvois, sur
l'Inconscience du Monde, sur les Nombres de
Magore, sur les Visions de Saint-Jean, &
sur le premier chapitre de la Genèse. La
sagacité des matières le ravissoit, il m'écri-
voit des merveilles inouïes, & je vis bien que
c'était affaire à un homme de très-vigoureuse
libre-vaste imagination. J'en ai soixante ou
tre-vingt lettres d'un style singulier, &
si remarquable, que je ne pouvois plus me répondre
à autre chose, dès que j'étois seul dans
mon cabinet.

Je admire, un jour une des plus sublimes ;
 et je vis entrer un homme de très-bonne
 et qui me saluant gravement, me dit en

280 LE COMTE DE GABALIS,
Langue François, & en accent étranger. *Adorez, mon fils, adorez le très-bon & le très-grand Dieu des Sages, & ne vous enorgueillissez jamais de ce qu'il vous envoie un des enfans de la Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de sa toute puissance.*

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, & je commençai à douter pour la première fois, si l'on n'a pas quelquefois des apparitions: toutefois me rassurant du mieux que je pus, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois, me le put permettre: Qui que vous soyez, lui dis-je, vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre visite: mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sçache de quels Sages, & de quel Dieu vous parlez; & si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteuil, & donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, qui sont ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de toute-puissance, & après, ou avant tout cela, à quelle espèce de Créature j'ai l'honneur de parler.

Vous me recevez très-sagement, Monsieur, reprit-il en riant, & prenant le fauteuil que je lui présentais: Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous dirai pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît. Ce compliment que je vous ai fait, sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont résolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Mystères. J'ai cru, qu'é-



PREMIER ENTRETEN. 281

tant aussi sçavant que vous m'avez paru dans vos lettres , cette salutation ne vous seroit pas inconnue , & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah ! Monsieur , m'écriai - je , me souvenant que j'avois un grand rôle à jouer , comment me rendrai - je digne de tant de bontés ? Est - il possible que le plus grand de tous les hommes soit dans mon cabinet ; & que le grand Gabalis m'honore de sa visite ?

Je suis le moindre des Sages , repartit - il d'un air sérieux , & Dieu , qui dispense les lumieres de sa sagesse avec le poids & la mesure qu'il plaît à sa Souveraineté , ne m'en a fait qu'une part très - petite , en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes compagnons. J'espère que vous pourrez les égaler quelque jour , si j'ose en juger par la figure de votre nativité , que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Mais vous voulez bien que je me plaigne à vous , Monsieur , ajouta - t - il en riant , de ce que vous m'avez pris d'abord pour un fantôme.

Ah ! non pas pour un fantôme , lui dis - je ; mais je vous avoue , Monsieur , que me souvenant tout - à - coup de ce que Cardan raconte , que son pere fut un jour visité dans son étude par sept inconnus , vêtus de diverses couleurs , qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature & de leur emploi. . . . Je vous entens , interrompit le Comte : c'étoit des Sylphes , dont je vous parlerai quelque jour , qui sont une espece de Substances aériennes , qui viennent quelquefois consulter

de grand, & le laissa s'amuser à l'ordinaire, par laquelle il prévint seulement son fils seroit pendu. Ce fripon est cause vous m'avez fait l'injure de me prendre un Sylphe. Injure! repris-je. Quoi, sieur, serois-assez malheureux pour ne m'en fâche pas, interrompit-il; vous n'êtes pas obligé de sçavoir que tous ces éléments sont nos Disciples; qu'ils sont trop heureux quand nous voulons nous servir à les instruire; & que le moindre des Sages est plus sçavant & plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous en parlerons de tout cela une autre fois, il me suffit aujourd'hui d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières Catholiques; l'heure de votre régénération arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui seul à la puissance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ai à vous

SECOND ENTRETEN. 283

moi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant veillez, priez, espérez, & ne parlez pas.

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me aignis de sa courte visite en le reconduisant, & ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner si-t, après m'avoir fait entrevoir une étincelle de ses lumières. Mais m'ayant assuré de sa bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente, il monta dans son carrosse, & me resta dans une surprise que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux, ni à mes oreilles. Je suis sûr, disoit-il, que cet homme est de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine ; il paroît d'ailleurs fort accompli. Put-il s'être coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalierement. Serait-il forcier en effet ? Et me serois-je trompé jusqu'ici, en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais aussi, s'il est des forciers, sont-ils aussi forts que celui-ci paroît l'être ? Je ne comprenois rien à tout cela : je résolvais pourtant d'en voir la fin, quoiqu'il me prévoyait bien qu'il y auroit quelques sermons à prêcher, & que le Démon qui l'agitoit, étoit un ennemi moral & prédicateur.

SECOND ENTRETEN.

Domte voulut me donner toute la nuit à prier ; & le lendemain, dès le jour, il me fit sçavoir par un bil-

let, qu'il viendrait chez moi sur les huit heures; & que, si je voulois bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis, il vint, & après les civilités réciproques: Allons, me dit-il, à quelque lieu où nous soyons libres, & où personne ne puisse interrompre notre entretien. Ruel, lui dis-je, me paroît assez agréable & assez solitaire. Allons-y donc, reprit-il. Nous montâmes en carrosse. Durant le chemin, j'observois mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un si grand fond de satisfaction, qu'il en paroît en toutes ses manières. Il avoit l'esprit plus tranquille & plus libre qu'il ne sembloit qu'un forcier pût l'avoir. Tout son air n'étoit point d'un homme à qui sa conscience reproche rien de noir; & j'avois une merveilleuse impatience de le voir entrer en matière, ne pouvant comprendre comment un homme qui me paroît si judicieux & si accompli en toute autre chose, s'étoit gâté l'esprit par les visions dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit blessé. Il me parla divinement de la Politique, & fut ravi d'entendre que j'avois lu ce que Platon en a écrit. Vous aurez besoin de tout cela quelque jour, me dit-il, un peu plus que vous ne croyez; & si nous nous accordons aujourd'hui, il n'est pas impossible qu'avec le temps vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel; nous allâmes au jardin; le Comte dédaigna d'en admirer les beautés, & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit désirer, je loue, s'écria-t-il, levant



SECOND ENTRETEN. 285

yeux & les bras au Ciel, je loue la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux, mon fils ! si elle a la bonté de mettre dans votre ame les dispositions que ces hauts mystères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute Nature ; Dieu seul sera votre Maître, & Sages seuls seront vos égaux. Les supérieurs Intelligences feront gloire d'obéir à vos vœux ; les Démonstrations n'oseront se trouver où vous serez ; votre voix les fera trembler dans les replis de l'abîme, & tous les Peuples invisibles qui habitent les quatre Elémens, s'estimeront heureux d'être les ministres de vos vœux. Je vous adore, ô grand Dieu ! d'avoir donné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir établi souverain Monarque de tous les vœux de vos mains. Sentez-vous, mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers moi ; sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractère certain des enfans de la Sagesse ? Ne vous désirez de ne servir que Dieu seul, de le dominer sur tout ce qui n'est point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'est qu'être Homme ? Et ne vous ennuye-t-il point d'être esclave, puisque vous êtes né pour être libre ? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre nativité ne permet pas d'en douter, considérez maintenant si vous aurez le courage & la force d'enoncer à toutes les choses qui peuvent être un obstacle à parvenir à l'élevation à laquelle vous êtes né ? Il s'arrêta-là, & regarda fixement, comme attendant ma

286 LE COMTE DE GARALIS,
réponse, où comme cherchant à lire dans mon
cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait espérer que nous entrerions bientôt en matière, autant en désespérai-je par ses dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, & je ne doutai point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi, ne sachant comment me tirer de ce mauvais pas : *Rénoncer*, lui dis-je, Monsieur ! Quoi ! faut-il renoncer à quelque chose ? Vraiment, reprit-il, il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par là. Je ne sçais si vous pourrez vous y résoudre ; mais je sçais bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'entre point dans une ame prévenue d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur compagnie, si vous ne renoncez dès à présent à une chose qui ne peut compatir avec la Sagesse, *Il faut*, ajouta-t-il tout bas en se baissant à mon oreille, *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez, Monsieur, m'écriai-je, vous m'avez effrayé pour peu de chose. J'attendois que vous me proposeriez quelque étrange renonciation : mais puisque ce n'est qu'aux femmes que vous en voulez, l'affaire est faite dès longtemps ; je suis assez chaste, Dieu merci. Cependant, Monsieur, comme Salomon étoit plus sage que je ne le ferai peut-être ; & que toute sa sagesse ne put l'empêcher de se laisser corrompre ; dites



SECOND ENTRETIEN. 287

moi, s'il vous plaît, quel expédient vous prenez, vous autres Messieurs, pour vous passer de ce sexe-là ; & quel inconvénient il y auroit, que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve ?

Vous me demandez - là de grandes choses, repartit-il, en consultant en lui-même s'il devoit répondre à ma question. Pourtant, puisque je vois que vous vous détacherez des femmes sans peine, je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs disciples, & vous connoîtrez dès-là dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

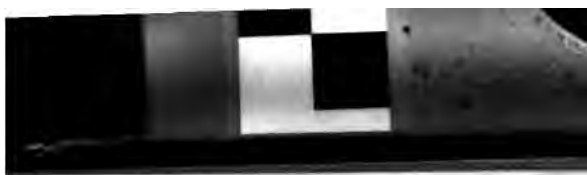
Quand vous serez enrôlé parmi les enfans des Philosophes, & que vos yeux seront fortifiés par l'usage de la très-sainte Médecine, vous découvrirez d'abord que les Elémens sont habités par des créatures très-parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoissance & le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cet espace immense qui est entre la terre & les cieux a des habitans bien plus nobles que les oiseaux & les mouches ; ces Mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les dauphins & les baleines ; la profondeur de la Terre n'est pas pour les taupes seules ; & l'élément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais difficiles en effet : grands amateurs des sciences subtiles, officieux aux Sages, & ennemis des fots & des

peu de chose , repiqua - t - il . Cro
tout ce que je vous dis est solide &
ne sont ici que les élémens de l'anci
bale , & il ne tiendra qu'à vous de
fier par vos propres yeux : mais rece
un esprit docile la lumière que Dieu
voye par mon entremise . Oubliez
que vous pouvez avoir ouï sur ces
dans les écoles des ignorans : ou vo
le déplaisir , quand vous seriez conv
l'expérience d'être obligé d'avouer
vous êtes opiniâtre mal à propos .

Ecoutez donc jusqu'à la fin & sça
les Mers & les Fleuves sont habités
me que l'Air ; les anciens Sages on
Ondiens , ou Nymphes , cette espéc
ples . Il y a peu de mâles , & les f
font en grand nombre ; leur beauté
me , & les filles des hommes n'ont
comparable .

La Terre est remplie , presque
centre , de Gnomes , gens de petite
gardiens des trésors , des minières &
series . Ceux ci sont incrédules , car



SECOND ENTRETEN. 289

petites, mais fort agréables, & leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammés de la région du feu, ils servent aux Philosophes, mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie, & leurs filles & leurs femmes se font voir rarement. Elles ont raison ; interrompis-je, & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi ? dit le Comte. Eh ! qu'ai-je affaire de converser avec une aussi laide bête que le Salamandre mâle ou femelle. Vous avez tort repliqua-t-il : c'est l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans ; les femmes des Salamandres sont belles, & plus belles même que toutes les autres, puisqu'elles sont d'un élément plus pur. Je ne vous en parlois pas, & je passois succinctement la description de ces peuples, parce que vous les verrez vous-même à loisir & facilement, si vous en avez la curiosité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, leurs loix admirables. Vous serez charmé de la beauté de leur esprit, encore plus que de celle de leur corps : mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, & qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Etre Suprême, qu'ils connoissent, & qu'ils adorent religieusement. Il vous diront, qu'étant composés des plus pures parties de l'élément qu'ils habitent, & n'ayant point en eux de qualités contraires, puisqu'ils ne sont faits que d'un élément, ils ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est ce que

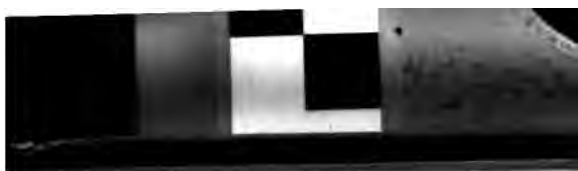
Tome II.

N

290 LE COMTE DE GABALIS,
le temps au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Peres les Philosophes, parlant à Dieu face à face, se plaignirent à lui du malheur de ces peuples : & Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla qu'il n'étoit pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira, que de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la divinité, les Sylphes, les Gnômes, les Nymphes, & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participans de l'immortalité. Ainsi, une nymphe ou une sylphide devient immortelle & capable de la béatitude à laquelle nous aspirons. quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage : & un gnôme ou un sylphe cesse d'être mortel, du moment qu'il épouse une de nos filles.

De-là nâquit l'erreur des premiers siècles, de Tertullien, du Martyr Justin, de Lactance, de Cyprien, de Clément d'Alexandrie, d'Athénagore Philosophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce temps là. Ils avoient appris que ces demi-hommes élémentaires avoient recherché le commerce des filles, & ils ont imaginé delà que la chute des Anges n'étoit venue que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les femmes. Quelques gnômes, desireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, & leur avoient apporté des pierreries,



SECOND ENTRETEN. 291

ont ils sont gardiens naturels : & ces Auteurs ont cru , s'appuyant sur le Livre d'Enoch mal entendu , que c'étoit les pieges que les anges amoureux avoient tendus à la chasteté des femmes. Au commencement , ces enfans du ciel engendrèrent les géans fameux , s'étoient fait aimer des filles des hommes : & les mauvais Cabalistes Joseph & Philon (comme tous les Juifs sont ignorans) & après eux tous ces Auteurs que j'ai nommés tout à l'heure , ont dit , aussi-bien qu'Origene & Macrobe , que c'étoit des Anges , & n'ont pas sçu que c'étoit les sylphes & les autres peuples des élémens , qui , sous le nom d'enfans d'Eloïm , ont distingués des enfans des hommes. De même , ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point décider , touchant les pourritures que ceux qu'on appelloit Faunes ou satyres faisoient aux Africaines de son temps , est éclairci par ce que je viens de dire du désir qu'ont tous ces habitans des élémens : s'allier aux hommes , comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah ! nos sages n'ont garde d'imputer à l'avarice des femmes la chute des premiers Anges ; on plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon , pour lui attribuer toutes les aventures des nymphes & des sylphes , dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout ce.

C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes pourritures , bien loin de scandaliser les Philosophes , nous ont paru si justes , que nous avons tous

292 LE COMTE DE GABALIS,
résolu , d'un commun accord , de renoncer
entièrement aux femmes , & de ne nous adon-
ner qu'à immortaliser les Nymphes & les Syl-
phides.

O Dieu ! (me recriai-je) qu'est ce que j'en-
tens ? Jusqu'où va la f... Oui , mon fils ,
(interrompit le Comte) admirez jusqu'où va
la félicité Philosophique ! Pour des femmes
dont les foibles appas se passent en peu de
jours , & sont suivis de rides horribles , les
Sages possèdent des Beautés qui ne vieillissent
jamais , & qu'ils ont la gloire de rendre im-
mortelles. Jugez de l'amour & de la recon-
noissance de ces maîtresses invisibles , & de
quelle ardeur elles cherchent à plaire au Phi-
losophe charitable qui s'applique à les immor-
taliser.

Ah ! Monsieur , je renonce (m'écriai-je
encore une fois.) Oui , mon fils (poursuivit
il d'érechef , sans me donner le loisir d'ache-
ver ;) renoncez aux inutiles & fades plaisirs
qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus
belle d'entre elles est horrible auprès de la
moindre sylphide ; aucun dégoût ne suit ja-
mais nos sages embrassemens. Misérables
ignorans , que vous êtes à plaindre de ne pou-
voir pas goûter les voluptés Philosophiques !

Misérable Comte de Gabalis (interrompis-
je d'un accent mêlé de colere & de compas-
sion) me laisserez-vous dire enfin que je re-
nonce à cette sagesse insensée ; que je trou-
ve ridicule cette visionnaire Philosophie ; que
je déteste ces abominables embrassemens qui
vous mêlent à des fantômes ; & que je trem-
ble pour vous , que quelqu'une de vos préten-



SECOND ENTRETIEN. 293

Sylphides ne se hâte de vous emporter
les Enfers au milieu de vos transports, de
qu'un aussi honnête homme que vous ne
perçoive à la fin de la folie de ce zèle
nérique, & ne fasse pénitence d'un crime
rand.

Oh ! oh ! (répondit-il en reculant trois
& me regardant d'un œil de colere) mal-
r à vous, esprit indocile. Son action
fraya, je l'avoue : mais ce fut bien pis,
nd je vis que, s'éloignant de moi, il tira
sa poche un papier, que j'entrevois de
qui étoit assez plein de caracteres que je
pouvois bien discerner. Il lisoit attenti-
ent, se chagrinoit, & parloit bas. Je
qu'il évoquoit quelques esprits pour ma
e, & je me repentis un peu de mon zèle
indéré. Si j'échappe à cette aventure
ois-je) jamais Cabaliste ne me fera rien.
enois les yeux sur lui, comme sur un ju-
qui m'alloit condamner à mort, quand je
que son visage redevint serein. Il vous
dur (me dit-il en riant, & revenant à
) il vous est dur de regimber contre l'ai-
lon. Vous êtes un vaisseau d'élection. Le
vous a destiné pour être le plus grand
aliste de votre siècle. Voici la figure de
e nativité, qui ne peut manquer. Si ce
t pas maintenant, & par mon entremise,
era quand il plaîra à votre Saturne rétro-
le.

Oh ! si j'ai à devenir sage (lui dis-je) ce ne
jamais que par l'entremise du grand Ga-
s ; mais à parler franchement, j'ai bien
qu'il sera mal-aisé que vous puissiez me

toujours plus à votre nourrice (me dis-
la raison naturelle, qu'à Platon, Pyth
Celse, Pfellus, Procle, Porphyre, J
que, Plotin, Trismégiste, Nollus, D
Fludd; qu'au grand Philippe Auréole,
phraïste Bombast, Paracelse de Honeinh
qu'à tous nos Compagnons ?

Je vous en croirois, Monsieur, (rép
je) autant & plus que tous ces gens-là
mon cher Monsieur, ne pourriez-vo
ménager avec vos Compagnons, que
fusse pas obligé de me fondre en te
avec ces Demoiselles élémentaires ?
(reprit-il) vous êtes libre sans-doute,
n'aime pas si on ne veut; peu de sages
se défendre de leurs charmes: il s'en es
tant trouvé, qui, se réservant tout en
de plus grandes choses, comme vous le
rez avec le temps, n'ont pas voulu fa
honneur aux Nymphes. Je serai donc
nombre (repris-je:) aussi-bien ne scau
me résoudre à perdre le temps aux co
nies que j'ai ouï dire à un Prélat, qu



SECOND ENTRETEN. 295

plus que pour les peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature; & si quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étranges, des caractères & des fumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorans les principes Physiques. Admirez la simplicité de la Nature en toutes ses opérations les plus merveilleuses; & dans cette simplicité, une harmonie, & un concert si grand, si juste, & si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples que nous ne voulons pas laisser tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature, & que nous ne voulons pourtant point priver de la société des peuples élémentaires, par la compassion que nous avons de ces mêmes peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composés des plus subtiles parties de la sphère du feu, conglobées & organisées par l'action du feu universel (dont je vous entretiendrai quelque jour) ainsi appelé, parce qu'il est le principe de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes, de même, sont composés des plus purs atômes de l'air; les Nymphes, des plus déliées parties de l'eau; & les gnomes, des plus subtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces créatures si parfaites; parce qu'étant composé de ce qu'il y avoit de plus pur dans les élémens, il renfermoit les perfections de ces quatre espèces de peuples, & étoit leur Roi naturel. Mais dès-lors que son néché l'eût précipité

296 LE COMTE DE GABALIS,
dans les excréments des élémens (comme vous
le verrez quelqu'autrefois) l'harmonie fut dé-
concertée, & , étant impur & grossier, il n'eut
plus de proportion avec ces substances si pu-
res & si subtiles. Quel remède à ce mal ?
Comment remonter ce luth, & recouvrer cet-
te souveraineté perdue ? O Nature ! pourquoi
t'étudie-t-on si peu ? Ne comprenez-vous
pas, mon fils, avec quelle simplicité la Na-
ture peut rendre à l'homme ces biens qu'il a
perdus ?

Hélas ! Monsieur (repliquai-je) je suis très-
ignorant en toutes ces simplicités-là. Il est
pourtant bien aisé d'y être sçavant (reprit-il.)

Si l'on veut recouvrer l'empire sur les Sa-
lamandres, il faut purifier & exalter l'élé-
ment du feu qui est en nous, & relever le
ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à
concentrer le feu du Monde par des miroirs
concaves, dans un globe de verre ; & c'est
ici l'artifice que tous les Anciens ont caché
religieusement, & que le divin Théophraste a
découvert. Il se forme dans ce globe une
poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-
même du mélange des autres élémens, &
étant préparée selon l'art, devient en fort
peu de temps souverainement propre à exal-
ter le feu qui est en nous, & à nous faire de-
venir, par maniere de dire, de nature ignée.
Dès-lors les habitans de la sphere du feu de-
viennent nos inférieurs ; & ravis de voir ré-
tablir notre mutuelle harmonie, & que nous
nous soyons rapprochés, d'eux, ils ont pour
nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs sem-
blables, tout le respect qu'ils doivent à l'Ima-

ge



SECOND ENTRETEN. 297

ge & au Lieutenant de leur Créateur, & tous les soins dont les peut faire s'aviser le desir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que , comme ils sont plus subtils que ceux des autres élémens , ils vivent très-long-temps ; ainsi ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez - vous accommoder de quelqu'un de ceux - là , mon fils , si l'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin ; peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en seroit pas de - même des Sylphes , des Gnômes & des Nymphes. Comme ils vivent moins de temps , ils ont plutôt affaire de nous : aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air conglobé , d'eau ou de terre , & le laisser exposé au Soleil un mois. Puis , séparer ces élémens selon la science ; ce qui surtout est très-facile dans l'eau & dans la terre ; il est merveilleux quel aimant c'est que chacun de ces élémens purifiés , pour attirer Nymphes , Sylphes & Gnômes. On n'en a pas pris si peu que rien tous les jours , pendant quelques mois , que l'on voit dans les airs la république volante des Sylphes , les Nymphes venir en foule au rivage , & les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi , sans caracteres , sans cérémonies , sans mots barbares , on devient absolu sur tous ces peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage , qu'ils savent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses enfans à réparer les élémens. Ainsi se rétablit l'harmonie.

298 LE COMTE DE GARALIS,
nie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel, & peut tout dans les élémens, sans Démon, & sans Art illicite. Ainsi vous voyez, mon fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien...

Je vous admire, Monsieur (lui dis-je) & je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir Distillateur. Ah! Dieu vous en garde, mon enfant (s'écria-t-il :) ce n'est pas à ces bagatelles-là que votre nativité vous destine. Je vous défens au-contraire de vous y amuser; je vous ai dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, & d'infinitement plus glorieux & plus agréables, par des procédés bien autrement Philosophiques. Je ne vous ai décrit ces manières, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, Monsieur, (répondis-je) je n'ai plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoique je ne me détermine pas encore à l'accommodement que vous me proposez avec les Salamandres, je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre, comment vous avez découvert que ces Nymphes & ces Sylrhes meurent. Vraiment (repartit-il) ils nous le disent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir (repliquai-je) puisque votre commerce les rend immortels? Cela seroit bon (dit-il) si le nombre des Sages égaloit le nombre de ces peuples: outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux



SECOND ENTRETEN. 299

qui aiment mieux mourir, que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux qu'ils voient que les Démon^s le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentimens; car il n'y a rien qu'il ne fasse, pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par notre alliance. De sorte que je regarde, & vous devez regarder, mon fils, comme une tentation très-pernicieuse, & comme un mouvement très-peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire, que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels, aussi-bien que lui, comme Porphyre le rapporte? Et que pensez-vous que voulut dire cette voix, qui fut entendue dans tous les rivages d'Italie, & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouverent sur la mer? **LE GRAND PAN EST MORT.** C'étoit les peuples de l'air, qui donnoient avis aux peuples des eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorsque cette voix fut entendue (lui dis-je) il me semble que le monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Messieurs dont vous me prêchez le commerce, étoient donc les faux Dieux des Payens?

Il est vrai, mon fils, (repartit-il.) Les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop foible pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pu persuader à ces hôtes des élémens, de se

300 LE COMTE DE GABALIS,

montrer aux hommes, & de se faire dresser des temples; & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air & la mer, ébranloient la terre, & dispensoient les feux du Ciel à leur fantaisie: desorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinités, tandis que le Souverain Être négligea le salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en espéroit: car il est arrivé de-là, que Pan, les Nymphes, & les autres peuples élémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour, (car il vous souvient bien que chez les Anciens, Pan étoit le Roi de ces Dieux qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les filles) plusieurs des payens sont échappés au Démon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monsieur (repris-je.) Vous n'avez garde de m'entendre (continua-t-il en riant & d'un ton moqueur :) voici qui vous passe, & qui passeroit aussi tous vos Docteurs, qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voici le grand mystère de toute cette partie de Philosophie qui regarde les élémens; & ce qui sûrement ôtera (si vous avez un peu d'amour pour vous-même) cette répugnance si peu Philosophique que vous me témoignez tant aujourd'hui. Sçachez donc, mon fils, & n'allez pas divulguer ce grand Arcane * à quelque indigne ignorant. Sçachez que, comme les Sylphes

* Terme de l'art, pour dire Secret.



SECOND ENTRETEN. 301

acquierent une ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui sont prédestinés; ce même les hommes, qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces infortunés à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste, pour lesquels le Messie n'a point été envoyé....

Vous êtes donc Jansénistes aussi, Messieurs les Cabalistes? (interrompis-je.) Nous ne sçavons ce que c'est, mon enfant, (reprit-il brusquement,) & nous dédaignons de nous informer en quoi consistent les Sectes différentes, & les diverses Religions dont les ignorans s'infatuent. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos peres les Philosophes de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais pour reprendre notre propos, ces hommes, de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune; ces malheureux enfans que le souverain Pere a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les peuples élémentaires. Desorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité; s'ils sont prédestinés, ils ont le plaisir de mener au Ciel, en quittant la prison de ce corps, la Sylphide ou la Nymphé qu'ils ont immortalisée: & s'ils ne sont pas prédestinés, le commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le Démon se vit échapper tous les payens qui s'allierent aux Nymphes. Ainsi les Sages, ou les Amis des Sages, à qui Dieu nous inspire de communiquer quelqu'un des quatre secrets élémentaires.

302 LE COMTE DE GABALIS,
res (que je vous ai appris à-peu-près) s'affranchissent du peril d'être damnés.

Sans mentir, Monsieur, (m'écriai je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, & trouvant à propos de différer de lui dire à pleins sentimens, jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale, que je jugeai bien, par cet échantillon, devoir être fort bizarres & récréatifs.) Sans mentir, vous poussiez bien avant la Sagesse, & vous avez eu raison de dire que ceci passeroit tous nos Docteurs ! Je crois même que ceci passeroit tous nos Magistrats ; & que s'ils pouvoient découvrir qui sont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais parti.

Aussi est-ce pour cela (reprit le Comte) que je vous ai recommandé, & que je vous recommande saintement le secret. Vos Juges sont étranges ! Ils condamnent une action très-innocente comme un crime très-noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Mirande dit avoir connus, qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans ! Quelle inhumanité, d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier, qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans ! Et quelle ignorance à Bodin, de la traiter de Sorcière, de prendre sujet de son aventure, d'autoriser les chimeres populaires touchant les prétendus Sorciers, par un livre aussi impertinent que celui de la République est raisonnable.

SECOND ENTRETIEN.

303

Mais il est tard, & je ne prens pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'est donc pour vous que parlez, Monsieur, (lui dis-je;) car pour moi, je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité. Ah! pour moi (re- prit-il en riant & marchant vers la porte:) il paroît bien que vous ne sçavez guere ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, & jamais pour la Sageffe (repliquai-je) je croyois que le Sage ne mangeoit que pour satisfaire à la nécessité. Vous vous abusez (dit le Comte:) ombien pensez-vous que nos Sages peuvent urer sans manger? Que puis-je sçavoir? (lui dis-je.) Moïse & Elie s'en passerent quarante urs; vos Sages, sans-doute quelques jours pins. Le bel effort que ce seroit! (reprit-il) Le plus sçavant homme qui fût jamais, divin, le presque adorable Paracelse, assu- qu'il a vu beaucoup de Sages avoir passé vingt années sans manger quoi que ce soit. même, avant que d'être parvenu à laarchie de la Sageffe, dont nous lui avons ment déferé le sceptre, il voulut essayer plusieurs années en ne prenant qu'un scrupule de Quintessence solaire. Et si voulez avoir le plaisir de faire vivre l'un sans manger, vous n'avez qu'à pré- la terre, comme j'ai dit qu'on peut la er pour la société des Gnômes. Cette appliquée sur le nombril, & renouvel- nd elle est trop sèche, fait qu'on se- manger & de boire sans nulle peine; le véridique Paracelse dit en avoir reuve durant six mois.

Mais l'usage de la Médecine Catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les nécessités importunes , à quoi la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît ; & toute la superfluité des viandes s'évanouissant par transpiration insensible , nous n'avons jamais honte d'être hommes. Il se tut alors , voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au village prendre un léger repas , suivant la coutume des Héros de Philosophie.

TROISIEME ENTRETEN.

APRES avoir dîné , nous retournâmes au Labyrinthe. J'étois rêveur , & la pitié que j'avois de l'extravagance du Comte , de laquelle je jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guérir , m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit , autant que j'aurois fait , si j'eusse espéré de le ramener au bon-sens. Je cherchois dans l'Antiquité quelque chose à lui opposer où il ne pût répondre : car , de lui alléguer les sentimens de l'Eglise , il m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne Religion de ses Peres les Philosophes : & de vouloir convaincre un Cabaliste par raison , l'entreprise étoit de longue haleine ; outre que je n'avois garde de disputer contre un homme de qui je ne sçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit , que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux , auxquels il avoit



TROISIEME ENTRETEN. 305

substitué les Sylphes, & les autres peuples élémentaires, pouvoit être réfuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite partout de Diables, & non pas de Sylphes. Mais comme si je ne sçavois pas, si, dans les principes de la Cabale, le Comte n'attribueroit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle, je crus qu'il seroit à propos de lui faire expliquer à fond ce qu'il en pensoit.

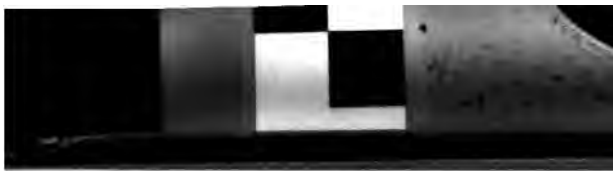
Il me donna lieu de le mettre en matiere, lorsqu'avant que de s'engager dans le Labyrinthe, Il se tourna vers le jardin. Voilà qui est assez beau (dit-il) & ces Statues font un assez bon effet. Le Cardinal (repartis-je,) qui les fit apporter ici, avoit une imagination peu digne de son grand génie. Il croyoit que la plupart de ces figures rendoient autrefois des Oracles, & il les avoit achetées fort cher sur ce pied-là. C'est la maladie de bien des gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolâtrie très-criminelle; puisque l'on conserve avec tant de soin, & qu'on tient si précieux les oracles dont on croit que le Diable s'est autrefois servi pour se faire adorer. O Dieu! ne saura-t-on jamais dans le monde, que vous avez dès la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds, & que vous tenez les Démons prisonniers sous la voûte dans le tourbillon des ténèbres! Cette disposition, si peu louable, d'assembler ainsi ces différents organes des Démons, pourroit paraître innocente, mon fils, si l'on vouloit seulement persuader qu'il n'a jamais été permis

306 LE COMTE DE GABALIS,
aux anges des ténèbres de parler dans les Oracles.

Je ne crois pas (interrompis-je) qu'il fût aisé d'établir cela parmi les curieux, mais il le seroit peut-être parmi les esprits-forts. Car il n'y a pas long-temps qu'il a été décidé dans une Conférence faite exprès sur cette matière, par des esprits de premier ordre, que tous ces prétendus Oracles n'étoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etoient-ce (dit le Comte) les Mahométans envoyés en Ambassade vers votre Roi, qui tinrent cette Conférence, & qui décidèrent ainsi cette Question? Non, Monsieur, (répondis-je.) De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là, (repliqua-t-il,) puisqu'ils comptent pour rien l'Écriture Divine, qui fait mention, en tant de lieux, de tant d'Oracles différens, & principalement des Pythons, qui faisoient leur résidence, & qui rendoient leurs réponses dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu? Je parlai (repliquai-je) de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie que le Roi Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuël, à sa prière & à sa ruine. Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de décider qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Écriture ne les touchoit pas (dit le Comte) il falloit les convaincre par toute



* TROISIEME ENTRETIEN. 307
l'Antiquité , dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de Vierges enceintes de la destinée des mortels , lesquelles enfantoient les bonnes ou les mauvaises aventures de ceux qui les consultoient. Que n'alléguez - vous Chrysostôme , Origene & Oecumenius , qui font mention de ces hommes divins , que les Grecs nommoient *Engastrimandres* , de qui le ventre prophétique articuloit des Oracles si fameux ? Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Ecriture & les Peres , il falloit mettre en avant ces Filles miraculeuses dont parle le Grec Pausanias , qui se changeoient en colombes , & sous cette forme rendoient les Oracles célèbres des *Colombes Dodonides*. Ou bien , vous pouviez dire à la gloire de votre Nation , qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres , qui se métamorphosoient en toutes figures au gré de ceux qui les consultoient , & qui , outre les fameux Oracles qu'elles rendoient , avoient un empire admirable sur les flots , & une autorité salutaire sur les plus incurables maladies.

On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes (lui dis - je.) Vous n'aviez qu'à leur alléguer les Oracles qui se rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du Monde ? (lui dis - je.) A Paris (repliqua - t - il. A Paris ! (m'écriai - je.) Oui , à Paris (continua - t - il.) Vous êtes maître en Israël , & vous ne sçavez pas cela ? Ne consulte - t - on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins , & les Oracles aériens dans des miroirs & sur la main des

308 LE COMTE DE GABALIS;
vierges ? Ne recouvre-t-on pas ainsi des
chapelets perdus & des montres dérobées ?
N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des pays
lointains , & ne voit-on pas les absens ? Hé,
Monsieur , que me contez-vous-là ? (lui
dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que
je suis sûr qui arrive tous les jours , & dont
il ne seroit pas difficile de trouver mille té-
moins oculaires. Je ne crois pas cela , Mon-
sieur (repartis je.) Les Magistrats feroient
quelque exemple d'une action si punissable , &
on ne souffriroit pas que l'idolâtrie.... Ah
que vous êtes prompt ! (interrompit le Com-
te) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez
en tout cela ; & la Providence ne permettra
pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie ,
qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a
fait la Vérité. S'il reste encore quelque ves-
tige parmi le peuple de la redoutable puis-
sance des noms divins , seriez-vous d'avis qu'on
l'effaçât , & qu'on perdît le respect & la re-
connoissance qu'on doit au grand nom AGRA ,
qui opère toutes ces merveilles , lors même
qu'il est invoqué par les ignorans & par les
pêcheurs , & qui feroit bien d'autres miracles
dans une bouche Cabalistique ? Si vous eussiez
voulu convaincre vos Messieurs de la vérité
des Oracles , vous n'aviez qu'à exalter votre
imagination & votre foi , & vous tournant
vers l'Orient , crier à haute voix AG....
Monsieur (interrompis-je) je n'avois garde de
faire cette espèce d'argument à d'aussi hon-
nêtes gens que le sont ceux avec qui j'étois ,
ils m'eussent pris pour un fanatique : car assuré-
ment ils n'ont point de foi en tout cela ; &



TROISIEME ENTRETEN. 309
quand j'eusse sçu l'opération Cabalistique dont vous me parlez, elle n'eût pas réussi par ma bouche; j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien, bien, dit le Comte, si vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant, si vous aviez cru que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris, vous pouviez leur citer une Histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que Célius Rhodiginus dit qu'il a vu lui-même, rendu sur la fin du siècle passé par cet homme extraordinaire qui parloit & prédisoit l'avenir par le même organe que l'Euryclés de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (répondis-je) citer Rhodiginus; la citation eût été pédantesque, & puis on n'eût pas manqué de me dire que cet homme étoit sans-doute un démoniaque.

On eût dit cela très-monacalement (reprit-il.) Monsieur (interrompis-je) malgré l'aversion Cabalistique que je vois que vous avez pour les Moines, je ne puis m'empêcher d'être pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout à-fait qu'il y ait jamais eu d'Oracles, que de dire que ce n'étoit pas le Démon qui parloit en eux. Mais enfin (interrompt-il les Peres & les Théologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la sçavante Sambéthé, la plus ancienne des Sibylles, étoit fille de Noé? Hé! qu'importe (repris je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibylle fut la première qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit que Sambéthé logeoit dans son sein, n'étoit donc pas un Diable, ni son

Apollon un faux Dieu, puisque l'Idolâtrie ne commença que longtemps après la division des langues : & il seroit peu vraisemblable d'attribuer au pere du mensonge les livres sacrés des Sibylles, & toutes les preuves de la véritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t il en riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibylle, ni d'accuser ce sçavant personnage d'avoir mis en parallele un grand Prophète & une malheureuse Energumène. Car, ou David fortifie le témoignage de la Sybille, ou la Sybille affoiblit l'autorité de David. Je vous prie, Monsieur, (interrompis-je) reprenez votre sérieux.

Je le veux bien (dit-il) à condition que vous ne m'accuserez pas de l'être trop. Le Démon, à votre avis, est-il jamais divisé de lui même ? Et est-il quelquefois contre ses intérêts ? Pourquoi non ? (lui dis-je.) Pourquoi non ? (dit-il.) Parce que celui que Tertullien a si heureusement & si magnifiquement appelé la Raison de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'est jamais divisé de lui-même. Il s'ensuit donc, ou que le Démon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre les intérêts du Démon, ce n'étoit pas le Démon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t il pas pu forcer le Démon (lui dis-je) de rendre témoignage à la vérité, & de parler contre lui-même ? Mais (reprit-il) si Dieu ne l'y a pas forcé. Ah ! en ce cas-là (repliquai-je) vous aurez plus de raison que les Moines.



TROISIEME ENTRETEN. 311
oyons-le donc , poursuit-il ; & , pour
céder invinciblement & de bonne foi , je
eux pas amener les témoignages des Ora-
que les Peres de l'Eglise rapportent ,
ique je fois persuadé de la vénération que
avez pour ces grands hommes. Leur
igion & l'intérêt qu'ils avoient à l'affaire ,
roient les avoir prévenus : & leur amour
r la vérité pourroit avoir fait , que la vo-
t assez pauvre & assez nue dans leur sie-
ils auroient emprunté , pour la parer ,
ique habit & quelque ornement du men-
ge même : ils étoient hommes , & ils peu-
t par conséquent , suivant la maxime du
ite de la Synagogue , avoir été témoins
leles.

e vais donc prendre un homme qui ne peut
s suspect en cette cause : Payen , & Payen
ne autre espece que Lucrece , ou Lucien ,
les Epicuriens ; un Payen infatué qu'il est
Dieux & des Démons sans nombre , su-
stitieux outre mesure , grand Magicien ,
foi-disant tel , & par conséquent grand
tisan des Diables , c'est Porphyre. Voici
pour mot quelques Oracles qu'il rapporte.

O R A C L E.

Il y au-dessus du Feu céleste une Flamme
corruptible , toujours étincellante , source
la vie , fontaine de tous les Etres , & prin-
e de toutes choses. Cette Flamme pro-
t tout , & rien ne périt que ce qu'elle con-
ne. Elle se fait connoître par elle-mê-
; ce Feu ne peut être contenu en aucun

312 LE COMTE DE GARALIS,
lieu; il est sans corps & sans matiere, il environne les Cieux, & il sort de lui une petite étincelle qui fait tout le feu du soleil, de la lune & des Etoiles. Voilà ce que je sçai de Dieu: ne cherche pas à en sçavoir davantage; car cela passe ta portée, quelque sage que tu sois. Au reste, sçache que l'homme injuste & méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse, ni excuse, ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçans. Tout est plein de Dieu, Dieu est par-tout.

Vous voyez bien (mon fils) que cet Oracle ne sent pas trop son Démon. Du - moins (répondis - je) le Démon y sort assez de son caractère. En voici un autre (dit - il) qui prêche encore mieux.

O R A C L E.

Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme; le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché; il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille & paisible fait la liaison, l'harmonie, & la durée du Monde. Rien ne subsiste que par ce feu, qui est Dieu même. Personne ne l'a engendré, il est sans mere: il sçait tout, & on ne lui peut rien apprendre: il est inébranlable dans ses desseins & son Nom est ineffable. Voilà ce que c'est que Dieu; car, pour nous, qui sommes ses Messagers, Nous NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.

Hé bien! que dites - vous de celui - là? Je dirois de tous les Dieux (repliquai - je,) que
Dieu



TROISIEME ENTRETEN. 313
Dieu peut forcer le pere du mensonge à rendre témoignage à la vérité. En voici un autre (reprit le Comte) qui va vous lever ce scrupule.

O R A C L E.

Hélas Trépieds, pleurez, & faites l'Oraison funebre de votre Apollon : IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT; parce que la Lumiere de la Flamme céleste le fait éteindre.

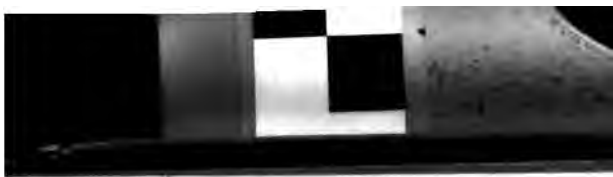
Vous voyez bien (mon enfant) que qui que ce puisse être qui parle dans ces Oracles, & qui explique si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu, avoue qu'il est mortel, & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Démon qui parle, puisqu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arrêté que Satan ne se divise point contre lui-même. Est-ce le moyen de se faire adorer, que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il est mortel : depuis quand le Diable est-il si humble, que de s'ôter même ses qualités naturelles? Vous voyez donc, mon fils, que si le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste, ce ne peut être le Démon qui a parlé dans les Oracles.

Mais, si ce n'est pas le Démon (lui dis-je) ou mentant de gaieté de cœur, quand il se dit mortel, ou disant vrai par force, quand il parle de Dieu; à quoi donc votre cabale attribuera-t-elle tous les Oracles, que vous sou-

314 LE COMTE DE GABALIS,

tenez qui ont effectivement été rendus ? Serait-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Cicéron, & Plutarque ? Ah ! non pas cela mon enfant (dit le Comte.) Graces à la sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là. Comment ! repliquai-je,) tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire ? Ses partisans sont pourtant gens de bon-sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point ici (continua-t-il ;) & il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple, cet homme, chez Tacite, qui apparoissoit en songe aux Prêtres d'un Temple d'Hercule en Arménie, & qui leur commandoit de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse, jusques-là ce pourroit être l'exhalaison : mais, quand ces coureurs revenoient le soir tout outrés, & les carquois vuides de fleches, & que le lendemain on trouvoit autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avoit mis de fleches dans les carquois, vous voyez bien que ce ne pouvoit pas être l'exhalaison qui faisoit cet effet. C'étoit encore moins le Diable ; car ce seroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique du malheur de l'ennemi de Dieu, que de croire qu'il lui fût permis de se divertir à courir la biche & le lievre.

A quoi donc la sacrée Cabale (lui dis-je) attribue-t-elle tout cela ? Attendez (répondit-il). Avant que je vous découvre ce mystere, il faut que je guérisse bien votre esprit de la prétention où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaison ; car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristo-



TROISIEME ENTRETEN. 315

te , Plutarque & Cicéron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui, tout grand esprit qu'il étoit, fut quelque temps dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bientôt, quand il eut examiné la chose de près, dans le livre des Myſteres.

Pierre d'Appone, Pomponace , Levinus , Sirenius, & Lucilio Vanino, font ravis encore d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces prétendus esprits-forts, qui, quand ils parlent des choses divines, diſent plutôt ce qu'ils delirent que ce qu'ils connoiſſent, ne veulent pas avouer rien de ſur-humain dans les Oracles, de peur de reconnoiſtre quelque choſe au-deſſus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur faſſe une échelle pour monter juſqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoiſtre par les degrés des créatures ſpirituelles; & ils aiment mieux ſ'en fabriquer une pour deſcendre dans le néant. Au-lieu de ſ'élever vers le Ciel, ils creuſent la terre: & au-lieu de chercher dans des êtres ſupérieurs à l'homme, la cauſe de ces transports qui l'élèvent au-deſſus de lui-même, & le rendent une manière de Divinité; ils attribuent follement à des exhalaiſons impuiſſantes cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choſes cachées, de ſ'élever juſqu'aux plus hauts ſecrets de l'Efſence Divine.

Telle eſt la miſere de l'homme, quand l'eſprit de contradiction, & l'humeur de penſer autrement que les autres, le poſſèdent. Bien loin de parvenir à ſes fins, il ſ'enveloppe & ſ'entrave. Ces libertins ne veulent pas ſuſjettir l'homme à des ſubſtances moins ma-

306 LE COMTE DE GABALIS,
matérielles que lui, & ils l'assujettissent à une ex-
halaison ; & sans considérer qu'il n'y a nul
rapport entre cette chimérique fumée & l'ame
de l'homme, entre cette vapeur & les choses
futures ; entre cette cause frivole & ces effets
miraculeux, il leur suffit d'être singuliers pour
croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour
eux de nier les esprits, & de faire les esprits-
forts.

La singularité vous déplaît donc fort, Mon-
sieur ? (interrompis - je.) Ah ! mon fils (me dit-
il) c'est la peste du bon-sens, & la pierre
d'achoppement des plus grands esprits. Ari-
stote, tout grand Logicien qu'il est, n'a sçu
éviter le piège où la fantaisie de la singularité
mene ceux qu'elle travaille aussi violemment
que lui ; il n'a sçu éviter (dis-je) de s'embar-
rasser & de se couper. Il dit dans le livre
de la génération des Animaux & dans ses Mo-
rales, que l'esprit & l'entendement de l'homme
lui viennent de dehors, & qu'il ne peuvent nous
venir de notre ame ; il conclut qu'elle est d'u-
ne autre nature que ce composé matériel
qu'elle anime, & dont la grossiereté ne fait
qu'offusquer les spéculations, bien loin de
contribuer à leur production. Aveugle Ari-
stote, puisque, selon vous, notre composé
matériel ne peut-être la source de nos pensées
spirituelles, comment entendez-vous qu'une
foible exhalaison puisse être la cause des pen-
sées sublimes, & de l'effort que prennent les
Pythiens qui rendent les Oracles ? Vous vo-
yez bien (mon enfant) que cet esprit-fort
se coupe, & que sa singularité le fait égarer.
Vous raisonnez bien juste, Monsieur (lui dis-



TROISIEME ENTRETIEN. 317

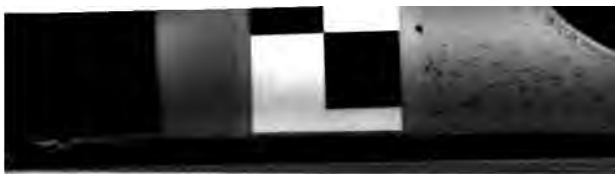
je, ravi de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, & espérant que sa folie ne seroit pas un mal incurable.) Dieu veuille que...

Plutarque, si solide d'ailleurs, (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son Dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes, qu'il ne résout point. Que ne répond-il donc à ce qu'on lui dit, que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui approchent du Trépied fatidique, seroient saisis de l'enthousiasme, & non pas une seule fille, encore faut-il quelle soit vierge? Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre? De plus, cette exhalaison est une cause naturelle & nécessaire, qui doit faire son effet régulièrement & toujours. Pourquoi cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoi la Terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'étoit? Reçoit-elle d'autres influences? A-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores, ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque & d'avoir abandonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Cicéron & Aristote. Comme il étoit homme de fort bon sens, & ne sachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuse irrésolution il s'étoit fixé, à croire que cette exhalaison, qu'il pensoit sortir de la terre, étoit un esprit très-divin: ainsi il attribuoit à la di-

vinité ces mouvemens & ces lumieres extraordinaires des Prêtresses, d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est*, dit-il, *une haleine & un esprit très-dévoû & très-saint.* Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accoutument pas de ces façons de parler, qui supposent la Divinité. Ces exhalaisons, disent-ils, étoient de la nature des vapeurs qui infestent les atrabilaires, qui parlent des langues qu'ils n'entendent pas. Mais Fernel réfute assez bien ces Impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur peccante, ne peut causer cette diversité des langues, qui est un des plus merveilleux effets de la considération, & une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus, & à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre sainte Philosophie. Ne sachant où prendre les causes de ces effets si surprenans, il a fait comme les femmes & les moines, & les a attribués au Démon. A qui donc faudra-t-il les attribuer? (lui dis-je.) Il y a longtemps que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a très-bien marqué (me dit-il), & il eût bien fait de s'en tenir-là. Cette maniere irrégulière de s'expliquer par un organe indécent, n'étant pas assez grave & assez digne de la majesté des Dieux, dit ce Payen; & ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme, ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux & l'Homme, auxquelles



TROISIEME ENTRETEN. 319

on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine, & qui n'approche pas de la grandeur divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens & les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens, & ceux-ci de Joseph le Sauveur, & des Hébreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la Mer rouge. Les Hébreux appelloient ces substances qui sont entre l'Ange & l'Homme, *Sadaïm*; & les Grecs, transposant les syllabes, & n'ajoutant qu'une lettre, les ont appelés *Daimonas*. Ces Démons sont chez les anciens Philosophes une gent aérienne, dominante sur les élémens, mortelle, engendran-te, mécon nue dans ce siècle par ceux qui cherchent peu la vérité dans son ancienne demeure; c'est-à-dire dans la Cabale & dans la Théologie des Hébreux, lesquels avoient par devers eux l'art particulier d'entretenir cette Nation aérienne, & de converser avec tous ces habitans de l'Air.

Vous voilà, je pense, encore revenu à vos Sylphes, Monsieur, (interrompis-je.) Oui, mon fils; (continua-t-il.) Le Théraphim des Juifs n'étoit que la cérémonie qu'il falloit observer pour ce commerce: & ce Juif Michas, qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on lui a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statue dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel déroba à son pere, étoient encore un Théraphim. Michas ni Laban ne sont pas taxés d'Idolâtrie; & Jacob n'eût eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre, ni d'en épou-

320 LE COMTE DE GABALIS,
fer la fille : ce n'étoit qu'un commerce de Sylphes ; & nous sçavons par tradition , que la Synagogue tenoit ce commerce permis , & que l'idole de la femme de David n'étoit que le Theraphim , à la faveur duquel elle entretenoit les peuples élémentaires ; car vous jugez bien que le Prophete selon le cœur de Dieu n'eût pas souffert l'idolâtrie dans sa maison.

Ces Nations élémentaires , tant que Dieu négligea le salut du Monde , en punition du premier péché , prenoient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles , ce qu'elles sçavoient de Dieu ; à leur montrer à vivre moralement ; à leur donner des conseils très-sages & très-utiles , tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du Monde , & voulut devenir lui-même son Docteur , ces petits maîtres se retirèrent. De-là vint le silence des Oracles.

Il résulte donc de tout votre discours , Monsieur , (repartis-je) qu'il y a eu assurément des Oracles , & que c'étoit les Sylphes qui les rendoient , & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs ? Les Sylphes ou les Salamandres , les Gnômes ou les Ondiens ! (reprit le Comte.) Si cela est , Monsieur , (repliquai-je) tous vos peuples élémentaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoi donc (dit-il ?) Hé peut-on rien voir de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnoient toujours ? Toujours ! (reprit-il.) Ha ! non pas toujours. Cette Sylphide ,
qui



TROISIEME ENTRETIEN. 321

qui apparut à ce Romain en Asie, & qui lui prédit qu'il y reviendrait un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscurément ? Et Tacite ne dit-il pas, que la chose arriva comme elle avoit été prédite ? Cette Inscription & ces Statues fameuses dans l'Histoire d'Espagne, qui apprirent au malheureux Roi Rodrigues, que sa curiosité & son incontinence seroient punies par des hommes habillés & armés de même qu'elles l'étoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne & y regneroient longtemps, tout cela pouvoit-il être plus clair, & l'événement ne le justifia-t-il pas l'année même ? Les Maures ne vinrent-ils pas détrôner ce Roi efféminé ? Vous en sçavez l'histoire : & vous voyez bien que le Diable, qui depuis le regne du Messie ne dispose pas des Empires, n'a pas pu être auteur de cet Oracle ; & que ç'a été assurément quelque grand Cabaliste, qui l'avoit appris de quelque Salamandre des plus sçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la chasteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais, Monsieur (lui dis-je) trouvez-vous bien chaste & bien digne de la pudeur Cabalistique, cet organe hétéroclite dont ils se servoient pour prêcher leur Morale ? Ah ! pour cette fois (dit le Comte en riant) vous avez l'imagination blessée, & vous ne voyez pas la raison physique, qui fait que le Salamandre enflammé se plaît naturellement dans les lieux les plus ignés, & est attiré par....

J'entens, j'entens (interrompis-je :). ec

322 LE CONTE DE GABELIS,
n'est pas la peine de vous expliquer plus
au long.

Quant à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il sérieusement) que vous appelez friponnerie, les ténèbres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité? Dieu ne se plaît-il pas à se cacher de leur voile sombre? Et l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfans, la divine Ecriture n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité, qui confond & fait égarer les superbes, autant que sa lumière guide les humbles?

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conseille pas de différer d'entrer en commerce avec les Peuples élémentaires. Vous les trouverez très-honnêtes gens, sçavans, bienfaisans, craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres: car vous avez un Mars au haut du Ciel dans votre figure; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres: car vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant, que Vénus regarde d'un sextil. Or Jupiter préside à l'air & aux Peuples de l'air. Toutefois il faut consulter votre cœur là-dessus; car, comme vous le verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, & les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connoître plus sûrement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination,

QUATRIÈME ENTRETEN. 323
fin que nous procédions à votre alliance avec
es Peuples élémentaires qui vous plafront le
nieux. Monsieur (répondis-je) cette affaire
demande, à mon avis, un peu de consulta-
tion. Je vous estime de cette réponse (me
dit-il mettant la main sur mon épaule.) Con-
sultez mûrement cette affaire, surtout avec
celui qui se nomme par excellence l'Ange du
grand Conseil : allez vous mettre en prière,
& j'irai demain chez vous à deux heures a-
près-midi.

Nous revinmes à Paris ; je le remis durant
le chemin sur le discours contre les Athées &
les Libertins : je n'ai jamais ouï si bien raison-
ner, ni dire des choses, si hautes & si solides
pour l'existence de Dieu, & contre l'aveu-
lement de ceux qui passent leur vie sans se
donner tout entiers à un culte sérieux & con-
tinuel de celui de qui nous tenons, & qui
nous conserve notre être. J'étois surpris du
caractère de cet homme ; & je ne pouvois
comprendre, comment il pouvoit être tout
à la fois si fort & si foible, si admirable & si
ridicule.

QUATRIÈME ENTRETEN.

J'ATTENDIS chez moi Monsieur le Comte
de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en
nous quittant. Il vint à l'heure marquée, &
m'abordant d'un air riant : Hé bien, mon fils
(me dit-il) pour quelle espece de Peuples in-
visibles Dieu vous donne-t-il plus de pen-

324 LE COMTE DE GABALIS.

chant ; & quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres ou des Gnômes , des Nymphes ou des Sylphides ? Je n'ai pas encore tout-à-fait résolu ce mariage, Monsieur (repartis-je.) A quoi tient-il donc ? (reprit-il) Franchement, Monsieur (lui dis-je) je ne puis guérir mon imagination ; elle me représente toujours ces prétendus hôtes des élémens comme des Tiercelets de Diables. O Seigneur, (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumière, les ténèbres que l'ignorance & la perverse éducation ont répandues dans l'esprit de cet Elu, que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la vérité, qui veut entrer chez vous ; soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'être ; car aussi-bien est-il injurieux à la vérité de lui préparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute la résistante du mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui opposer ? Est-ce que Dieu n'a pu créer ces substances dans les élémens, telles que je les ai dépeintes ?

Je n'ai pas examiné (lui dis-je) s'il y a de l'impossibilité dans la chose même ; si un seul élément peut fournir du sang, de la chair & des os ; s'il y peut avoir un tempérament sans mélange, & des actions sans contrariété : mais supposé que Dieu ait pu le faire, quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait ?

Voulez-vous en être convaincu tout-à-l'heure, (reprit-il) sans tant de façons ? Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan ; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils



QUATRIEME ENTRETIEU. 325

sont, & ce que je vous en ai appris. Non pas cela, Monsieur, s'il vous plaît (m'écriai-je brusquement;) différez, je vous en conjure, cette espèce de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens-là ne sont pas ennemis de Dieu : car jusques-là j'aimerois mieux mourir, que de faire ce tort à ma conscience de ...

Voilà, voilà l'ignorante & la fausse piété de ces temps malheureux (interrompit le Comte d'un ton de colere.) Que n'efface-t-on donc du Calendrier des Saints le plus grand des Anachorettes ? Et que ne brûle-t-on ses statues ? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ses cendres vénérables, & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui sont accusés d'avoir eu commerce avec les Démons. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes ? Et ne les a-t-il pas traités en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous, & tous vos misérables Docteurs ? Le Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à votre avis, étoit-ce un Tiercelet de Démon ? Est-ce avec un Lutin que cet homme incomparable conféra de l'Evangile ? Et l'accuserez-vous d'avoir profané les Mysteres adorables, en s'en entretenant avec un fantôme ennemi de Dieu ? Athanase & Jérôme sont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos Sçavans, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitoit les Diables si humainement ? S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit, ou cacher l'aventure, ou retrancher la prédication en esprit, ou

326 LE COMTE DE GABRIELS,

cette apostrophe si pathétique que l'Anachorète, plus zélé & plus crédule que vous, fait à la Ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'assuroit, à la rédemption, aussi bien que nous ; & si cette apparition est, à leur avis, une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint dont ils écrivent la vie, êtes-vous raisonnable de vouloir être plus sçavant qu'Athanase & Jérôme, & plus saint que le divin Antoine ? Qu'eussiez vous dit à cet homme admirable, si vous aviez été du nombre des dix mille Scilitaires à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage & plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans-doute remontré au saint Abbé, que toute son aventure n'étoit qu'une pure illusion ; & vous eussiez dissuadé son Disciple Athanase, de faire sçavoir à toute la Terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie, & au Sens-commun. N'est-il pas vrai ?

Il est vrai (lui dis-je) que j'eusse été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase & Jérôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage, car ils n'en sçavoient que cela ; & quand ils'auroient tout sçu, ce qui ne peut être si on n'est des nôtres, ils n'eussent pas divulgué témérairement les secrets de la Sagesse.

Mais pourquoi (repartis-je) ce Sylphe ne proposa-t-il pas à Saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'hui ? Quoi ? (dit le Comte en riant) le mariage ? Ha ! c'est été bien à propos ! Il est vrai (repris-je) qu'apparem-

QUATRIÈME ENTRETEN. 327

nt le bon - homme n'eût pas accepté le par-

Non sûrement (dit le Comte;) car c'eût
tenter Dieu de se marier à cet âge-là,
de lui demander des enfans. Comment!
pris - je) est - ce qu'on se marie à ces Syl-
es pour en avoir des enfans? Pourquoi
nc? (dit - il) est - ce qu'il est jamais permis
se marier pour une autre fin? Je ne pen-
is pas (répondis - je) qu'on prétendît li-
ée; & je croyois seulement que tout ce-
n'aboutissoit qu'à immortaliser les Sylphi-

Ha! vous aviez tort (poursuivit - il.) La
arité des Phillosophes fait qu'ils se propo-
nt pour fin l'immortalité des Sylphides;
ais la nature fait qu'ils désirent de les voir
condes. Vous verrez, quand vous vou-
ez, dans les airs ces familles philosophiques
eureux le monde s'il n'avoit que de ces fa-
illes, & s'il n'y avoit pas des enfans de pé-
é, Monsieur? (interrompis - je.)

Ce sont, mon fils (continua - t - il) ce sont
us les enfans qui naissent par la voye ordi-
ire; enfans conçus par la volonté de la
air, non pas par la volonté de Dieu; en-
ns de colère & de malédiction; en un mot,
fans de l'Homme & de la Femme. Vous
ez envie de m'interrompre; je vois bien ce
e vous voudriez me dire. Oui, mon En-
nt, sçachez que ce ne fut jamais la Volon-
du Seigneur, que l'Homme & la Femme
issent des enfans comme ils en ont. Le des-
in du très - sage Ouvrier étoit bien plus no-
e; il vouloit bien autrement peupler le
nde qu'il ne l'est. Si le misérable Adam.

328 LE COMTE DE GABALYS.

n'eût pas desobéi grossièrement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve, & qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du Jardin de volupté, de toutes les beautés des Nymphes & des Sylphides, le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des Monstres auprès des Enfans des Philosophes.

Quoi! Monsieur (lui dis-je) vous croyez, à ce que je vois, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme? Quoi! mon fils (reprit le Comte) êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'Histoire de la pomme à la lettre? Hal! sçachez que la Langue Sainte use de ces innocentes métaphores, pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du Genre-humain. Ainsi, quand Salomon disoit, je veux monter sur la palme, & j'en veux cueillir les fruits, il avoit un autre appétit que de manger des dattes. Cette Langue, que les Anges consacrent, & dont ils se servent pour chanter des hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goût & la bouche d'Eve ne sont point punis, & qu'elle accouche avec douleur, il connoît que ce n'est pas le goût qui est criminel; & découvrant quel fut le premier péché, par le soin que prirent les premiers pécheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que



QUATRIEME ENTRETIEN. 329

eu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliés par cette lâche voye. O Adam ! tu devois engendrer que des hommes semblables à toi, ou n'engendrer que des Héros ou des Géans !

Hé ! quel expédient avoit-il, (interrompis-) pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuses ? Obéir à Dieu, (répliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Nômes, aux Sylphides, ou aux Salamandes. Ainsi il n'eût vu naître que des Héros ;

L'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce Monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vît des enfans nés de la sorte qu'il l'avoit projeté. On a donc vu quelquefois, Monsieur, (lui dis-je) de ces Enfans des élémens ? Et un centié de Sorbonne qui me citoit l'autre jour St. Augustin, St. Jérôme & Grégoire Naziance, s'est donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les Hommes avec certains Démonns qu'il nommoit Hyphialtes ?

Lactance a mieux raisonné, (reprit le Com-) & le solide Thomas d'Aquin a sçavamment résolu, que non seulement ces commerces peuvent être féconds, mais que les enfans qui en naissent, sont d'une nature bien plus généreuse & plus héroïque. Vous lirez l'effet, quand il vous plaira, les hauts faits de ces hommes puissans & fameux, que Mol-

330 LE COMTE DE GABALIS,

se dit qui sont nés de la sorte ; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des Guerres du Seigneur, cité au vingt-troisième Chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde seroit, si tous les habitans ressembloient, par exemple, à Zoroastre.

Zoroastre (lui dis-je) qu'on dit qui est l'Auteur de la Nécromance ? C'est lui-même (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'être fils du Salamandre Oromasis, & de Vesta femme de Noé. Il vécut douze-cens ans le plus sage Monarque du Monde, & puis fut enlevé par son pere Oromasis dans la Région des Salamandres. Je ne doute pas (lui dis-je) que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la Région du feu ; mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire (reprit le Comte :) tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'être les peres putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes : mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis ; il fut aimé de Vesta, femme de Noé. Cette Vesta étant morte, fut le Génie tutélaire de Rome ; & le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, étoit en l'honneur du Salamandre son Amant. Outre Zoroastre, il naquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une sagesse extrême : c'étoit la divine Egérie, de qui Numa-Pompilius reçut



QUATRIEME ENTRETEN. 331
toutes les fois. Elle obligea Numa qu'elle aimoit, de faire bâtir un temple à Vesta sa mere, où l'on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromasis. Voilà la vérité de la Fable que les Poëtes & les Historiens Romains ont contée de cette Nymphé Egérie. Guillaume Postel, le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les Livres ordinaires, a sçu que Vesta étoit femme de Noé: mais il a ignoré qu'Egérie fût fille de cette Vesta; & n'ayant pas lu les Livres secrets de l'ancienne cabale, dont le Prince de la Mirande acheta si chèrement un exemplaire, il a confondu les choses, & a cru seulement qu'Egérie étoit le bon Génie de la femme de Noé. Nous apprenons dans ces Livres, qu'Egérie fut conçue sur l'eau, lorsque Noé erroit sur les flots vengeurs qui inondoient l'Univers: les femmes étoient alors réduites à ce petit nombre qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique, que ce second Pere du Monde avoit bâtie: ce grand-homme, gémissant de voir le châtement épouvantable dont le Seigneur punissoit les crimes causés par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve; voyant qu'Adam avoit perdu sa postérité en préférant Eve aux filles des élémens, & en l'ôtant à celui des Salamandres ou des Sylphes qui eût sçu se faire aimer d'elle; Noé, dis-je, devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis, Prince des substances ignées; & persuada ses trois enfans de céder aussi leurs trois femmes aux Princes des trois autres élémens. L'Univers fut en.

332 LE COMTE DE GABALIS,

peu de temps repeuplé d'hommes héroïques, si sçavans, si beaux, si admirables, que leur postérité, éblouie de leurs vertus, les a pris pour des Divinités. Un des enfans de Noé, rébelle au conseil de son pere, ne put résister aux attraites de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve: mais comme le péché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ses descendans, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute sa noire postérité. De-là vient, disent nos Cabalistes, le rein horrible des Ethiopiens, & de tous ces Peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monsieur, (dis-je en admirant l'égarement de cet homme) & votre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'Antiquité ! Merveilleux (reprit-il gravement;) & sans elle, Ecriture, Histoire, Fable & Nature, sont obscures & inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son pere, soit telle qu'il semble à la lettre; vraiment c'est bien autre chose. Noé, sorti de l'Arche, voyant que Vesta sa femme ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham, craignant que son pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon Vieillard étoit plein de vin, & le châtra sans miséricorde. Vous riez ?

Je ris du zèle indiscret de Cham, (lui dis-



QUATRIÈME ENTRETEN. 333

je.) Il faut plutôt admirer (reprit le Comte) l'honnêteté du Salamandre Oromafis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrâce de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité. Japhet prononça six fois, alternativement avec son frère Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH; & ils restituèrent le Vieillard en son entier. Cette Histoire mal entendue a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit été châtré par un de ses enfans: mais voilà la vérité de la chose. D'où vous pouvez voir, combien la morale des Peuples du feu est plus humaine que la nôtre, & même plus que celle des Peuples de l'air ou de l'eau; car la jalousie de ceux-ci est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, & qui a été vue de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe, avec qui une Nymphé étoit entrée en commerce d'immortalité, fut assez mal-honnête homme pour aimer une femme. Comme il dinoit avec sa nouvelle Maîtresse & quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde: l'Amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme. Après quoi la Nymphé indignée le fit mourir sur l'heure.

Ah! Monsieur, (m'écriai-je) cela pourroit bien me dégoûter de ces Amantes si délicates. Je confesse (reprit-il) que leur délica-

de s'abstenir des femmes, dont elles ne
vent souffrir les défauts, & qu'elles ne
mettent d'en aimer parmi elles autant
nous plaît. Elles préfèrent l'intérêt &
mortalité de leurs compagnes à leur
façon particulière; & elles font bien
que les Sages donnent à leur République
tant d'enfans immortels qu'ils en peu-
vent donner.

Mais enfin, Monsieur (repris-je)
vient qu'il y a si peu d'exemples de
ce que vous me dites? Il y en a grand
nombre, mon enfant, (poursuivit-il;) mais
on ne fait pas réflexion, ou l'on n'y ajoute
de foi, on enfin on les explique mal,
on ne peut pas en connoître nos principes.
On attribue aux Démonstrations tout ce qu'on devroit attribuer
aux Peuples des élémens. Un petit Grand
fait aimer à la célèbre Magdelaine
Croix, Abbessé d'un Monastere à Cordoue
Espagne; elle le rend heureux dès l'enfance
de douze ans, & ils continuent leur course
l'espace de trente. Un Directeur ig-

QUATRIEME ENTRETEN. - 335

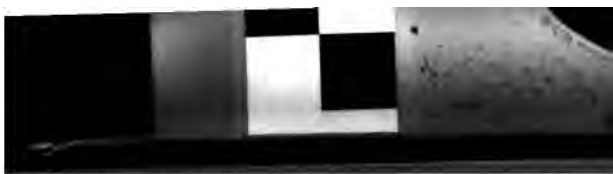
loit tous les jours en faveur de la sainte Fil-
le; ce qui apparemment ne fût pas arrivé, si
son commerce avec le Gnome eût été si dia-
bolique que le vénérable Directeur l'imagi-
noit. Ce Docteur-là eût dit hardiment, si je
ne me trompe, que le Sylphe qui s'immorta-
lisoit avec la jeune Gertrude, Religieuse du
Monastere de Nazareth au Diocese de Co-
lône, étoit quelque Diable. Assûrement
(lui dis-je), & je le crois aussi. Ha! mon
fils (poursuivit le Comte en riant) si cela
est, le Diable n'est guere malheureux, de
pouvoir entretenir commerce de galanterie
avec une fille de treize ans, & lui écrire les
billets-doux qui furent trouvés dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Dé-
mon a, dans la région de la mort, des occu-
pations plus tristes & plus conformes à la hai-
ne qu'a pour lui le Dieu de pureté: mais c'est
ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux.
On trouve, par exemple, dans Tite Live,
que Romulus étoit fils de Mars: les Esprits-
forts disent, c'est une fable; les Théologiens,
qu'il étoit fils d'un Diable incube; les plaisans,
que Mademoiselle Sylvie avoit perdu ses gans,
& qu'elle en voulut couvrir sa honte, en di-
sant qu'un Dieu les lui avoit volés. Nous,
qui connoissons la Nature, & que Dieu a ap-
pellés de ces ténèbres à son admirable lumie-
re, nous sçavons que ce Mars prétendu étoit
un Salamandre, qui, épris de la jeune Sylvie,
la fit mere du grand Romulus; ce Héros qui,
après avoir fondé sa superbe Ville, fut enle-
vé par son père dans un char enflammé, com-
me Zoroastre le fut par Oromasda.

336 LE COMTE DE GABALIS,

Un autre Salamandre fut pere de Servius-Tullius. Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance; & les ignorans en ont fait le même jugement que du pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, étoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens qui ne connoissoient pas cela, ont dit que Jupiter en étoit le pere: ils disoient vrai; car, comme vous l'avez appris, ces Sylphes, Nymphes & Salamandres, s'élevant érigés en Divinités; les Historiens, qui les croyoient tels appelloient Dieux tous ceux qui en naissoient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpédon, le pieux Enée, & le fameux Melchisédec; car sçavez-vous qui fut le pere de Melchisédec? Non vraiment (lui dis-je :) car St. Paul ne le sçavoit pas. Dites donc qu'il ne le disoit pas (reprit le Comte) & qu'il ne lui étoit pas permis de révéler les mystères Cabalistiques. Il sçavoit bien que le pere de Melchisédec étoit Sylphe, & que ce Roi de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de sacrifier de ce Pontife étoit la même que sa cousine Egérie apprit au Roi Numa, aussi-bien que l'adoration d'une souveraine Divinité sans image & sans statue: à cause de quoi les Romains, devenus Idolâtres quelque temps après, brûlerent les saints Livres de Numa, qu'Egérie avoit dictés. Le premier Dieu des Romains étoit le vrai Dieu, & leur Sacrifice étoit le véritable: ils offroient du pain & du vin au souverain Maître du Monde; mais tout cela se pervertit ensuite. Dieu



QUATRIÈME ENTRETIEN. 337

ne laissa pas pourtant , en reconnoissance de ce premier culte, de donner à cette Ville, qui avoit reconnu sa souveraineté , l'Empire de l'Univers. Le même sacrifice que Melchisédec....

Monsieur (interrompis-je) je vous prie, laissons-là Melchisédec, le Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egérie, & le Sacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées, & vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches ; car j'ai ouï dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'étoient devenus les compagnons de cette espèce de Satyre qui apparut à Saint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe, que tous ces gens-là sont morts présentement. Ainsi les Peuples élémentaires pourroient bien être périssés ; puisque vous les avouez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien , de vouloir ignorer cet ignorant , qui décide si sottement de ce qu'il ignore. Dieu le confonde, & tous ses semblables ! D'où a-t-il appris que les élémens sont déserts, & que tous ces Peuples merveilleux sont anéantis ? S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires, & n'attribuer pas au Diable , comme font les bonnes femmes , tout ce qui passe la chimérique théorie qu'il s'est faite de la Nature, il trouveroit en tout temps & en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que diroit votre Docteur à cette Histoire authentique, arrivée depuis peu en Espagne ?

338 LE COMTE DE GABALIS,

Une belle Sylphide se fit aimer d'un Espagnol, vécut trois ans avec lui, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un Diable ? La sçavante réponse ! Selon quelle Physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter ? Quelle preuve y a-t-il dans l'Ecriture de cet extravagant pouvoir que vos Théologiens sont obligés en cette rencontre de donner au Démon, & quelle raison vraisemblable leur peut fournir leur foible Physique ? Le Jésuite Delrio, comme il est de bonne foi, raconte naïvement plusieurs de ces aventures, & sans s'embarrasser des raisons physiques, se tire d'affaire, en disant que ces Sylphides étoient des Démons. Tant il est vrai que vos plus grands Docteurs n'en sçavent pas plus bien souvent que les simples femmes ! Tant il est vrai, que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux, & qu'épaississant les ténèbres qui environnent sa Majesté redoutable, il habite une lumière inaccessible, & ne laisse voir ses vérités qu'aux humbles de cœur ! Apprenez à être humble, mon fils, si vous voulez pénétrer ces ténèbres sacrées qui environnent la vérité. Apprenez des Sages à ne donner aux Démons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermés dans le puits de l'abîme. Apprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les événemens extraordinaires ; & quand les causes naturelles manquent, recourez à Dieu & à ses saints Anges. & jamais aux Démons ; qui ne peuvent plus rien que souffrir : autrement vous blasphémerez



QUATRIEME. ENTRETEN. 339

souvent sans y penser, & vous attribueriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit, par exemple, que le divin Apollonius Thianeus fut conçu sans l'opération d'aucun homme, & qu'un des plus beaux Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mere, vous diriez que ce Salamandre étoit un Démon, & vous donneriez la gloire au Diable de la génération d'un des plus grands-hommes qui soient sortis de nos Mariages Philosophiques.

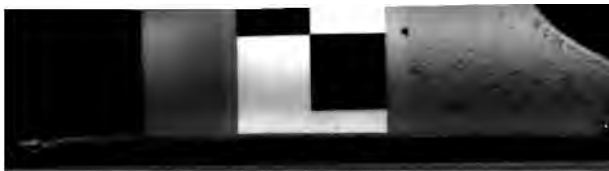
Mais, Monsieur (interrompis-je) cet Apollonius est réputé parmi nous pour un grand Sorcier; & c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire, ne peut avoir que le Diable pour auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus, s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend le langage des oiseaux; il est vu en même jour en divers endroits du Monde; il disparoit devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter, il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephése dans une assemblée de toute l'Asie, qu'à cette même heure on tue le Tiran à Rome. Il est question de juger cet homme: la nourrice dit, c'est un Sorcier; Saint Jérôme & Saint Justin Martyr disent que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jérôme, Justin, & nos Cabalistes, seront des

340 LE COMTE DE GABALIS,
visionnaires, & la femmellette l'emportera.
Ha! que l'ignorant périsse dans son ignorance : mais vous, mon enfant, sauvez-vous du naufrage.

Quand vous lirez que le célèbre Merlin naquit, sans opération d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roi de la Grande-Bretagne, & qu'il prédisoit l'avenir plus clairement qu'un Tyrésie ; ne dites pas avec le peuple, qu'il étoit fils d'un Démon incube, puisqu'il n'y en eut jamais ; ni qu'il prophétisoit par l'art des Démons, puisque le Démon est la plus ignorante de toutes les créatures, suivant la sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe, qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, qu'il sçut lui plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe dans toutes les Sciences, & apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Clèves, de dire que le Diable est leur pere ; & ayez meilleure opinion du Sylphe que l'Histoire dit qui vint à Clèves sur un Navire miraculeux, traîné par un Cygne, qui y étoit attaché avec une chaîne d'argent. Ce Sylphe, après avoir eu plusieurs enfans de l'Héritière de Clèves, repartit un jour en plein midi, à la vue de tout le monde, sur son Navire aérien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'ériger en Démon ?

Mais ménagez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan ? Et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une Généalogie dia-



QUATRIEME ENTRETEN. 341

bolique? Que direz-vous de leur mere célèbre? Je crois, Monsieur (intetrompis-je) que vous m'allez faire les Contes de Mélusine. Ha! si vous me niez l'Histoire de Mélusine (reprit-il) je vous donne gagné : mais si vous la niez, il faudra brûler les Livres du grand Paracelse, qui maintient en cinq ou six endroits différens, qu'il n'y a rien de plus certain, que cette Mélusine étoit une Nymphé; & il faudra démentir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou, pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué, toutes les fois que ses descendans étoient manacés de quelque disgrâce, ou que quelque Roi de France devoit mourir extraordinairement, de paroître en deuil sur la grande tour du Château de Lusignan, qu'elle avoit fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphé, ou qui sont alliés de sa Maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un Diable.

Pensez vous, Monsieur (lui dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux être originaires des Sylphes? Ils l'aimeroient mieux sans-doute (repliqua-t-il) s'ils sçavoient ce que je vous apprends, & ils tiendroient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connoistroient, s'ils avoient quelque lumiere de Cabale, que cette sorte de génération étant plus conforme à la maniere dont Dieu entendoit au commencement que le Monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heureux, plus vaillans, plus sages, plus renommés, & plus bénis de Dieu. N'est-il pas plus

342 LE COMTE DE GARALIS.

glorieux pour ces hommes illustres, de descendre de ces créatures si parfaites, si sages & si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou de quelque infame Asmodée?

Monsieur (lui dis-je) nos Théologiens n'ont garde de dire que le Diable soit pere de tous hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable est un esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Grégoire de Nyffe (reprit le Comte) ne dit pas cela; car il tient que les Démons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (repliquai-je;) mais il arrive, disent nos Docteurs, que.... Ha! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez, comme eux, une sottise très-sale & très-mal-honnête. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là! Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure, & comme ils ont pris plaisir de poster des farfadets aux embuches, afin de profiter de l'oisive brutalité des Solitaires, & de mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre mémoire par une si vilaine origine. Appellent-ils cela philosopher? Est-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaisance pour le Démon, de favoriser ces abominations; de leur accorder la grace de la fécondité qu'il a refusée à de grands Saints; & de récompenser ces saletés, en créant, pour ces embrions d'iniquité, des âmes plus héroïques, que pour ceux qui ont été formés dans la chasteté d'un mariage légitime? Est-il digne de la Religion de dire, comme font



QUATRIEME ENTRETEN. 343
vos Docteurs, que le Démon peut, par ce détestable artifice, rendre enceinte une Vierge durant le sommeil, sans préjudice de sa virginité; ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin, d'ailleurs Auteur très-solide, & qui sçavoit un peu de la Cabale, s'oublie assez lui-même, pour conter dans son sixieme *Quodlibet*, d'une fille couchée avec son Pere, à qui il fait arriver la même aventure que quelques Rabins hérétiques disent qui arriva à la fille de Jérémie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain après le Prophete. Je jurerois que cette impertinence a été imaginée par quelque . . .

Si j'osois, Monsieur, interrompre votre déclamation (lui dis-je) je vous avouerois pour vous appaiser, qu'il seroit à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution dont les oreilles pures, comme les vôtres, s'offensassent moins. Ou bien, ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoi la question est fondée.

Bon expédient (reprit le Comte.) Hé! le moyen de nier des choses constantes? Mettez vous en la place d'un Théologien à fourrure d'hermine, & supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous, comme à l'Oracle de sa Religion. . . .

En cet endroit un laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voie, dit le Comte. Je vous demande pardon (Monsieur, lui dis-je;) vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire qu'on ne me voie point; prenez

344 LE COMTE DE GABALIS,
donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il) je vais me rendre invisible. Ha! Monsieur (m'écriai-je) trêve de diablerie, s'il vous plaît; je n'entens pas raillerie là-dessus. Quelle ignorance (dit le Comte en riant & haussant les épaules) de ne sçavoir pas, que pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière! Il passa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra presqu'en même temps dans ma chambre: je lui demandai pardon, si je ne lui parlai pas de mon aventure.

CINQUIEME ENTRETEN.

LE grand Seigneur étant sorti, je trouvai, en venant de le conduire, le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage (me dit-il) que ce Seigneur qui vient de vous quitter, sera un jour un des 72 Princes du Sanhedrin de la Loi nouvelle; car sans cela il seroit un grand sujet pour la sainte Cabale; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime & hardi; voilà la figure de Géomance que je viens de jeter pour lui, pendant que vous parliez ensemble. Je n'ai jamais vu des points plus heureux, & qui marquaient un aine si belle; voyez cette *Mere* (a), quelle magnanimité elle lui donne! Cette *Fille* (b) lui procurera la pourpre: je lui veux mal & à la fortune, de ce qu'elles ôtent à la Philosophie un sujet qui peut.

(a) (b) Termes de la Géomance.



CINQUIEME ENTRETEN. 345
peut-être vous surpasseroit. Mais où en étions-nous, quand il est venu ?

Vous me parliez, Monsieur (lui dis-je) d'un Bienheureux que je n'ai jamais vu dans le Calendrier Romain. Il me semble que vous l'avez nommé *Danhuzerus*. Ha ! je m'en souviens (reprit-il :) je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, & de supposer que l'heureux *Danhuzerus* vient vous découvrir sa conscience, & vous dit :

MONSIEUR, je viens de de-là les monts, au bruit de votre science ; j'ai un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphé qui tient-là sa Cour : mille Nymphes la servent, presque aussi belle qu'elle ; des hommes très-bien faits, très-sçavans, & très-honnêtes-gens, viennent-là de toute la Terre habitable ; ils aiment ces Nymphes, & en sont aimés ; ils y menent la plus douce vie du monde ; ils ont de très-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuisent à personne ; ils espèrent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne : je plûs à la Nymphé Reine, elle se rend visible, me montre sa charmante Cour. Les Sages, qui s'aperçoivent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur Prince ; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs & à la beauté de la Nymphé ; elle me conte son martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra si je ne veux l'aimer, & que si je l'aime elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon es-

346 LE COMTE DE GABALIS,
prit, & les attraits de la Nymphé m'ont gagné
le cœur; je l'aime, j'en ai des enfans de gran-
de espérance: mais au milieu de ma félicité,
je suis troublé quelquefois par le ressouvenir
que l'Eglise Romaine n'approuve peut-être
pas trop tout cela. Je viens à vous, Mon-
sieur, pour vous consulter. Qu'est-ce que
cette Nymphé, ces Sages, ces Enfans; & en
quel état est ma conscience? ça, Monsieur
le Docteur, que répondriez-vous au Seigneur
Danhuzerus?

Je lui dirois, (répondis-je:) Avec tout le
respect que je vous dois, Seigneur Danhuze-
rus, vous êtes un peu fanatique; ou bien vo-
tre vision est un enchantement; vos Enfans
& votre Maîtresse sont des lutins; vos Sages
sont des foux; & je tiens votre conscience
très-cautérisée.

Avec cette réponse, mon fils, vous pour-
riez mériter le bonnet de Docteur: mais vous
ne mériteriez pas d'être reçu parmi nous (re-
prit le Comte avec un grand soupir.) Voilà
la barbare disposition où sont tous les Doc-
teurs d'aujourd'hui. Un pauvre Sylphe n'ose-
roit se monter, qu'il ne soit pris d'abord pour
un Lutin; une Nymphé ne peut travailler à
devenir immortelle, sans passer pour un fan-
tôme impur; & un Salamandre n'ose apparoi-
tre, de peur d'être pris pour un Diable, &
les pures flammes qui le composent, pour le
feu d'Enfer qui l'accompagne partout. Ils ont
beau, pour dissiper ces soupçons si injurieux,
faire le signe de la Croix quand ils apparoi-
sent, fléchir le genou devant les noms divins,
& même les prononcer avec révérence, tou-



CINQUIEME ENTRETIEU. 347
tes ces précautions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les répute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuient.

Tout de bon, Monsieur, (lui dis-je) vous croyez que ces Sylphes sont gens fort dévots? Très-dévots (répondit-il,) & très-zélés pour la Divinité. Les discours excellens qu'ils nous font de l'Essence Divine, & leurs Prières admirables, nous édifient grandement. Ont-ils des Prières aussi? (lui dis-je.) J'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire (repartit-il) & afin de ne vous en point rapporter de suspecte, & que vous puissiez me soupçonner d'avoir fabriquée, écoutez celle que le Salamandre, qui répondoit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre rapporte: elle contient une sublime Théologie; & vous verrez par-là qu'il ne tenoit pas à ces sages Créatures, que le Monde n'adorât le vrai Dieu.

Oraison des Salamandres.

IMMORTEL, Eternel, Ineffable, & Sacré
Père de toutes choses, qui es porté sur le Chariot
roulant sans cesse des Mondes qui tournent tous-
jours, Dominateur des Campagnes éthériennes,
où est élevé le Trône de ta puissance, du haut du
quel tes Yeux redoutables découvrent tout, & tes
belles & saintes Oreilles écoutent tout! Exauce
tes Enfans que tu as aimés dès la naissance des
siècles; car ta doree, grande, & éternelle Ma-
jesté resplendit au-dessus du Monde & du Ciel

348 LE COMTE DE GABALIS,

des Etoiles; tu es élevé sur elles, le Feu étincelant! Là, tu t'allumes & t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, & il sort de ton Essence des Ruissaux intarissables de lumière, qui nourrissent ton Esprit infini. Cet Esprit infini produit toutes choses, & fait ce Trésor inépuisable de matière, qui ne peut manquer à la Génération qui l'environne toujours, à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, & dont tu l'as rempli au commencement. De cet Esprit tirent aussi leur origine ces Rois très-saints, qui sont debout autour de ton Trône, & qui composent ta Cour, ô Père universel! ô Unique! ô Père des Bienheureux mortels & immortels! Tu as créé en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, & à ton Essence adorable. Tu les as établies supérieures aux Anges, qui annoncent au monde tes volontés. Enfin, tu nous as créés une troisième sorte de Souverains dans les élémens. Notre continuel exercice est de te louer, & d'adorer tes desirs. Nous brûlons du désir de te posséder, O Père! ô Mère, la plus tendre des Mères! ô Exemplaire admirable des sentimens & de la tendresse des Mères! ô Fils, la Fleur de tous les Fils! ô Forme de toutes les Formes! Ame, Esprit, Harmonie, & Nombre de toutes choses!

Que dites-vous de cette Oraison des Salamandres? N'est-elle pas bien sçavante, bien élevée & bien dévote? Et de plus, bien obscure (répondis-je) je l'avois ouï paraphraser à un Predicateur, qui prouvoit par-là que le Diable, entr'autres vices qu'il a, est surtout grand'hypocrite. Hé bien (s'écria le Comte)



CINQUIÈME ENTRETEN. 349

quelle ressource avez vous donc , pauvres Peuples élémentaires ? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu , du Pere , du Fils , du St. Esprit , des Intelligences assistantes , des Anges , des Cieux. Vous faites des Prières admirables , & les enseignez aux Hommes , & après tout vous n'êtes que des Lutins hypocrites.

Monsieur , (interrompis-je) vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien , mon fils , (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle : mais que votre foiblesse vous empêche du - moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez , de leur alliance avec les hommes. Hélas ! où est la femme à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination , qui ne regarde pas avec horreur ce commerce , & qui ne tremble pas à l'aspect d'un Sylphe ? Où est l'homme qui ne fuyé pas de les voir , s'il se pique un peu d'être homme de bien ? Trouvons-nous que très-rarement un honnête-homme qui veuille de leur familiarité ? Et n'y a-t-il que des débauchés , ou des avarés , ou des ambitieux , ou des fripons , qui recherchent cet honneur , qu'ils n'auront pourtant jamais ? VIVE DIEU ! parce que la Crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse.

Que deviennent donc (lui dis-je) tous ces peuples volans , maintenant que les gens de bien sont si préoccupés contr'eux ? Ha ! le bras de Dieu (dit il) n'est point raccourci , & le Démon ne retire pas tout l'avantage qu'il espéroit de l'ignorance & de l'erreur qu'il a

La chose va donc tout autrement. Les Puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent dans leurs amours. Vous l'avez dit, mon fils (poursuivit le Comte:) le Sage donne secours à ces pauvres peuples, sans lui trop malheureux & trop foibles pour pouvoir résister au Diable: mais aussi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le puissant nom НЕМАХИНАН, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIABL, toutes les Puissances des ténèbres prennent la fuite, & le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieur, qui prit la figure de l'amant d'une Demoiselle de Séville; l'Histoire en est connue. La jeune Espagnolle étoit belle, mais aussi cruelle que belle. Un Cavalier Castillan, qui l'aimoit inutilement, prit la résolution de partir un matin sans rien dire, & d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe, trouvant la Belle à son gré, fut d'avis de prendre ce temps; & s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui apprit pour se défendre des traverses que le Diable, envieux de son bonheur, eût pu lui susciter, il va voir la Demoiselle sous la forme de l'amant éloigné. Il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère. Après plusieurs mois, il touche, il se fait aimer, il persuade, & enfin il est heureux. Il naît de leur amour un fils, dont la naissance est secrète, & ignorée des parens, par l'adresse de l'amant aérien. L'amour continue, & il est béni d'une deuxième grossesse. Cependant le Cavalier, guéri



CINQUIEME ENTRETEN. 353

par l'absence, revient à Séville; & impatient de revoir son inhumaine, va au plus vite lui dire, qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez-vous s'il vous plait, l'étonnement de la fille, sa réponse, ses pleurs, ses reproches, & tout leur dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux, il le nie; que leur enfant commun est en tel lieu, qu'il est pere d'un autre qu'elle porte. Il s'obstine à desavouer. Elle se désole, s'arrache les cheveux; les parens accourent à ses cris; l'amante désespérée continue ses plaintes & ses invectives; on vérifie que le Gentilhomme étoit absent depuis deux ans; on cherche le premier enfant, on le trouve, & le second naquit en son terme.

Et l'amant aérien (interrompis-je) quel personnage jouoit-il durant tout cela? Je vois bien (répondit le Comte) que vous trouvez mauvais qu'il abandonne sa maîtresse à la rigueur des Parens, ou à la fureur des Inquisiteurs: mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assez dévote; car quand ces Messieurs se sont immortalisés, ils travaillent sérieusement, & vivent fort saintement, pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliés, vive avec une innocence exemplaire, comme on le voit dans cette fameuse aventure d'un jeune Seigneur de Bavière.

Il étoit inconsolable de la mort de sa fem-

354 LE COMTE DE GABALIS,
me, qu'il aimoit passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages, de prendre la figure de cette femme; elle le crut, & s'alla présenter au jeune homme affligé, disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, & firent de très-beaux enfans. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assez homme de bien pour retenir la sage Sylphide; il juroit, & disoit des paroles mal-honnêtes. Elle l'avertit souvent: mais voyant que ses remontrances étoient inutiles, elle disparut un jour, & ne lui laissa que ses jupes, & le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyez, mon fils, que les Sylphes ont quelquefois raison de disparaître; & vous voyez que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fatales caprices de vos Théologiens, que les peuples des éléments travaillent avec succès à leur immortalité, quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais, en bonne-foi, Monsieur (repris-je) êtes-vous persuadé que le Démon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles? Ennemi mortel (dit le Comte) surtout des Nymphes, des Sylphes, & des Salamandres. Car pour les Gnômes, il ne les hait pas si fort; parce que, comme je crois vous l'avoir appris, ces Gnômes, effrayés des hurlemens des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir risque d'être ainsi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De là vient que ces Gnômes & les Démons leurs



CINQUIÈME ENTRETIEN. 355

voisins ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnômes, naturellement très-amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le délivrer d'un grand péril, que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir, à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa vie durant certain temps, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnôme, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur (m'écria je) ces pactes, à votre avis, desquels les Démonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Démon? Non sûrement (reprit le Comte. Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors? N'est-il pas renfermé? N'est-il pas lié? N'est-il pas la terre maudite & damnée, qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême & archétype distillateur? Peut-il monter dans la région de la lumière, & y répandre ses ténèbres concentrées? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne peut qu'inspirer aux Gnômes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les hommes qu'il craint le plus qui soient sauvés, afin que leur ame meure avec le corps.

Et, selon vous, (ajoutai-je) ces ames meurent? Elles meurent, mon enfant (répondit-il.) Et ceux qui font ces pactes-là,

356 LE COMTE DE GABALIS,
ne sont point damnés? (poursuivis-je.) Ils
ne peuvent l'être (dit-il;) car leur ame
meurt avec le corps. Ils en sont donc quittes
à bon marché, (repris-je) & ils sont bien
légèrement punis d'avoir fait un crime si
énorme, que de renoncer à leur Baptême,
& à la mort du Seigneur?

Appelez-vous (répartit le Comte) être
légèrement puni, que de rentrer dans les
noirs abîmes du néant? Sçachez que c'est
une plus grande peine que d'être damné;
qu'il y a encore un reste de miséricorde dans
la justice que Dieu exerce contre les pécheurs
dans l'Enfer; que c'est une grande grace de
ne les point consumer par le feu qui les brû-
le. Le néant est un plus grand mal que l'En-
fer; c'est ce que les Sages prêchent aux Gno-
mes, quand ils les assemblent, pour leur fai-
re entendre quel tort ils se font de préférer
la mort à l'immortalité, & le néant à l'espé-
rance de l'éternité bienheureuse, qu'ils se-
roient en droit de posséder, s'ils s'allioient
aux hommes sans exiger d'eux ces renoncia-
tions criminelles. Quelques-uns nous croient,
& nous les marions à nos filles.

Vous évangélisez donc les peuples souterrains, Monsieur? (lui dis-je.) Pourquoi non? (reprit-il.) Nous sommes leurs Docteurs, aussi-bien que des peuples du Feu, de l'Air & de l'Eau; & la Charité Philosophique se répand indifféremment sur tous ces enfans de Dieu. Comme ils sont plus subtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles & plus capables de discipline, & ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.



CINQUIEME ENTRETEN. 357

Il doit être en effet ravissant (m'écriai-je en riant) de voir un Cabaliste en chaire prôner à tous ces Messieurs-là. Vous en aurez le plaisir, mon fils, quand vous voudrez (dit le Comte;) & si vous le désirez, je les assemblerai dès ce soir, & je les prêcherai sur le minuit. Sur le minuit! (me recriai-je:) j'ai ouï dire que c'est-là l'heure du Sabath. Le Comte se prit à rire: vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes folies que les Démonographes racontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabath. Je voudrois bien, pour la rareté du fait, que vous les crussiez aussi. Ha! pour les contes du Sabath (repris je,) je vous assure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon fils. (dit-il) car, encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du genre humain, ni de faire pacte avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer, comme le croient les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, assemblent les habitans des éléments pour leurs Mysteres & leur Morale; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossiere, comprend les horreurs du néant, & consent qu'on l'immortalise, on lui donne une fille, on le marie, & la nôce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont-là ces danses & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Iles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui

238 LE COMTE DE GABALIS,
convoqua ces peuples souterrains. A sa première sermonee, Sabasius, le plus ancien des Gnômes, fut immortalisé; & c'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée, dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu les choses, & ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinens, & de décrier une assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du souverain Etre.

Je n'eusse jamais imaginé (lui dis-je) que le Sabbath fût une assemblée de dévotion. C'en est pourtant une (repartit-il) très-sainte & très-Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siècle injuste; on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire, les sots en sont plutôt crus. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimères que l'on s'est forgées, & donner des preuves manifestes du contraire: quelque expérience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux, l'expérience & la démonstration n'ont plus de force, & il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus ce chaperon que ses propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit, sous le règne de votre Pépin, de conquérir le monde, que les élémens sont habi-



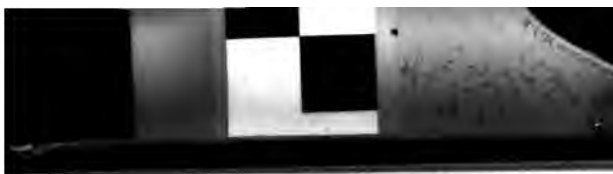
CINQUIEME ENTRETIEN. 359

tés par tous ces peuples dont je vous ai décrit la nature. L'expédient dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'air à tout le monde : ils le firent avec magnificence ; on voyoit dans les airs ces créatures admirables en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes ; tantôt sur des Navires aériens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des Zéphirs. Qu'arriva-t-il ? Pensez-vous que ce siecle ignorant s'avisa de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux ? Le peuple crut d'abord que c'étoient des Sorciers, qui s'étoient emparés de l'air pour y exciter des orages, & pour faire grêler sur les moissons. Les Sçavans, Théologiens & Jurisconsultes, furent bientôt de l'avis du peuple : les Empereurs le crurent aussi ; & cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, & après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de grièves peines à tous ces prétendus Tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier Chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes, voyant le Peuple, les Pédants, & les Têtes couronnées mêmes, se gendarmer ainsi contr'eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis de les remettre à terre en divers endroits du Monde. Ils le firent, comme ils l'avoient projeté. Le peuple qui

360 LE COMTE DE GARALIS,
voyoit descendre ces hommes, y accouroit de
toutes parts, prévenu que c'étoient des Sor-
ciers, qui se détachent de leurs compagnons
pour venir jeter des venins sur les fruits &
dans les fontaines; & suivant la fureur qu'ins-
pirent de telles imaginations, entraînoit ces
innocens au supplice. Il est incroyable quel
grand nombre il en fit périr par l'eau & par le
feu dans tout le Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à
Lyon descendre de ces Navires aériens trois
hommes & une femme; toute la Ville s'assem-
ble alentour, crie qu'ils sont Magiciens, &
que Grimoald Duc de Bénévent, ennemi de
Charlemagne, les envoie pour perdre les
moissons des François. Les quatre innocens
ont beau dire pour leur justification, qu'ils
sont du Païs même; qu'ils ont été enlevés de-
puis peu par des hommes miraculeux, qui
leur ont fait voir des merveilles inouïes, &
les ont priés d'en faire le récit. Le peuple
entêté n'écoute point leur défense; il alloit
les jeter dans le feu, quand le bon homme
Agobard, Evêque de Lyon, qui avoit acquis
beaucoup d'autorité, étant Moine dans cette
Ville, accourut au bruit, & ayant ouï l'accu-
sation du peuple, & la défense des accusés,
prononça gravement que l'une & l'autre étoient
fausses. Qu'il n'étoit pas vrai que ces hom-
mes fussent descendus de l'air, & que ce qu'ils
disoient y avoir vu, étoit impossible. Le peu-
ple crut plus à ce que disoit son bon Père Ago-
bard, qu'à ses propres yeux, s'appaisa, donna
la liberté aux quatre Ambassadeurs des Syl-
phes, & reçut avec admiration le Livre qu'A-
gobard



CINQUIEME ENTRETEN. 361

gobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avoit donnée: ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant, comme ils échapperent au supplice ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vu ce qui ne fut pas tout-à-fait sans fruit; car, s'il vous en souvient bien, le siècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques; ce qui marque que la femme qui avoit été chez les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce temps là, & que par la grace de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles, par le récit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce temps-là à s'appliquer un peu à la Philosophie: & de-là sont venues toutes ces Histoires des Fées, que vous trouvez dans les Légendes amoureuses du siècle de Charlemagne & des suivans. Toutes ces Fées prétendues n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avez-vous lu ces Histoires des Héros & des Fées? Non, Monsieur, (lui dis-je.)

J'en suis fâché (reprit-il;) car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le Monde. Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces Palais & ces Bois enchantés, & tout ce qu'on y voit de charmantes aventures, ce n'est qu'une petite idée de la vie que menent les Sages, & de ce que le Monde sera quand ils y feront regner la Sagesse. On n'y verra que des Héros: le moindre de nos enfans sera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Mel-

362 LE COMTE DE GABALIS,
chifédec; & la plupart seront aussi accomplis
que les enfans qu'Adam eût eu d'Eve, s'il
n'eût point péché avec elle.

Ne m'avez vous pas dit, Monsieur, (interrompis-je) que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve eussent des enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, & qu'Eve ne devoit penser qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres? Il est vrai (dit le Comte:) ils ne devoient pas faire des enfans par la voie qu'ils en firent. Votre Cabale, Monsieur, (continuai-je) donne donc quelque invention à l'Homme & à la Femme de faire des enfans autrement que par la méthode ordinaire? Assûrément (reprit-il.) Hé, Monsieur (poursuivis-je) apprenez-la moi donc, je vous en prie. Vous ne la sçavez pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît (me dit-il en riant.) Je veux venger les peuples des élémens, de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétendue diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc, pour vous donner le loisir de méditer & de délibérer devant Dieu, à quelle espèce des Substances élémentaires il sera plus à propos, pour sa gloire & la vôtre; de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recueillir un peu, pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux Gnômes. Allez-vous (lui dis-je) leur expliquer quelque Chapitre d'Averroës? Je crois (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence

CINQUIÈME ENTRETIEN. 363

de l'homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës, après Aristote, a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse; l'une, sur la nature de l'Entendement, & l'autre, sur le Souverain Bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul Entendement créé, qui est l'image de l'incrée, & que cet unique Entendement suffit pour tous les hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain Bien, Averroës dit qu'il consiste dans la conversation des Anges, ce qui n'est pas assez Cabalistique: car l'homme, dès cette vie, peut, & est créé pour jouir de Dieu; comme vous l'entendrez un jour, & comme vous l'éprouverez quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & m'apporta le Discours qu'il avoit fait aux peuples souterrains; il est merveilleux. Je le donneroie avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse & moi avons eu avec ce Grand - Homme, si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, & ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux dépens des Fous. Si je vois qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire, & qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Sciences secrètes, sous prétexte de les tourner en ridicule, je continuerai à me réjouir de Monsieur le Comte, & je pourrai donner bientôt un autre Tome.

LETTRE A MONSIEUR

* * * * *

MONSIEUR,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prends, en faveur du meilleur des miens, de vous supplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par-là à aucune des suites que mon ami l'Auteur s'en promet peut-être ; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit, que vous vous faites un grand point-d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez ; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant. Mais ce que je désirerois de vous, MONSIEUR, & de quoi je vous prie très-humblement, c'est que vous ayez la bonté de décider un différend que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier, MONSIEUR, & devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférentiellement aux Docteurs. Voici donc la dispute que j'ai avec mon Ami.

J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné, ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale (lui ai-je dit) est une Science sérieuse, que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement : il falloit la réfuter de-même. Comme toutes les erreurs sont sur les choses Divines, outre la diffi-

CINQUIEME ENTRETIEU. 365

culté qu'il y a de faire rire un honnête-homme sur quelque sujet que ce soit, il est de plus très-dangereux de railler en celui-ci; & il est fort à craindre que la Dévotion ne semble y être intéressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joue très-mal son rôle: & s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette sainteté apparente; & il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire ne les réfute..

Mon Ami répond à cela, avec cette présomption qu'ont les Auteurs quand ils défendent leurs Livres: Que si la Cabale est une Science sérieuse, c'est qu'il n'y a que des Mélancoliques qui s'y adonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le stile Dogmatique, il s'étoit trouvé si ridicule lui-même de traiter sérieusement des sottises, qu'il avoit jugé plus à propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale (dit-il) est du nombre de ces chimères, qu'on autorise quand on les combat gravement, & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se jouant. Comme il sçait assez bien les Pères, il m'a allégué là-dessus Tertullien. Vous, qui le sçavez mieux que lui & moi, jugez, MONSIEUR, s'il l'a cité à faux: Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur. Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une manière de Cabalistes très-visionsnaires.

Quant à la Dévotion, qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une nécessité inévitable (dit-il) qu'un Cabaliste parle de Dieu: mais ce qu'il y a d'honnête en ce sujet-ci, c'est qu'il est d'une nécessité encore plus

inévitables pour conserver le caractère Cabalistique, de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême: ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte; & les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette Dévotion extravagante; ou si les railleries qu'on en fait, ne lèvent pas le charme. Par ces raisons, & par plusieurs autres que je ne vous rapporterai pas, MONSIEUR, parce que j'ai envie que vous soyez de mon avis, mon Ami prétend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord, s'il vous plaît. Je maintiens qu'il seroit bon de procéder contre toutes les Sciences secrètes par des sérieux & vigoureux Argumens. Il dit que la Vérité est gaye de sa nature, & qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit; parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans-doute, dit quelque part, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée, *Convenit Veritati ridere, quia lætans.*

Il ajoûte que les Sciences secrètes sont dangereuses, si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en évanouir le ridicule mystère, & pour détourner le monde de perdre le temps à leur recherche; en lui en apprenant le plus fin, & lui en faisant voir l'extravagance. MONSIEUR, voilà nos raisons. Je recevrai votre décision avec ce respect que vous sçavez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.



L'APPRENTIE COQUETTE,
AVENTURE,
PAR MONSIEUR
DE MARIVAUX

J'ÉTOIS, il y a quelques jours, à la campagne, chez un de mes amis: nombre de Dames & de Cavaliers s'y étoient rassemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison. Je m'enfonçois déjà dans les routes les plus obscures, quand la pluie me surprit. Pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler: je prêtai l'oreille; c'étoient deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment réfugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs, qui me donnèrent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune: ces soupirs me présageoient de l'amour; je crus qu'il seroit bon de voir comme ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert. J'en pouvois tirer des conséquences générales, & m'instruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou du moins de sûreté qui se trouvoit dans les petites façons extérieures du sexe. Hélas! ma chère, dit la Dame, qui me sembloit avoir soupiré, ne me reproche point ma mélancolie: ne sçais-tu pas que Pyrame est absent?

368 L'APPRENTIE COQUETTE,
& que je ne le verrai de six mois? Ah! répondit l'autre; en éclatant de rire, gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre? Qu' tu es folle à contre-temps, dit l'affligée! Si tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, repliqua l'autre; je t'avoue que j'ai ri d'étonnement: tu ne dois voir ton Amant de six mois; tu te prépares, ce me semble, à gémir autant de temps. Il n'est pas jusqu'à son de ta voix, que tu n'aies mis en deuil. Cela m'a paru singulier. Je connois bien cette espece d'amour languissant, & tous ses devoirs; mais franchement, je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur se servit dans l'occasion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, & dont on remplit de gros volumes de Roman. Et tu joues à mourir de fatigue, si tu veux imiter ces Amantes, que ce fou de la Calprenede a faites avec une plume & de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chere, qu'un cœur romanesque fournit plus d'amour lui tout seul, que n'en fourniroit tout Paris ensemble. Ne prends pas ce que je te dis pour un manque d'expérience; nous sommes seules au moment où je te parle. J'aime: mon Amant est absent; non pas absent comme le tien, qui n'est allé que chez son pere. Il est à l'armée, le voilà bien en risque. Il pleuroit en me quittant. Je pleurai de même, & les larmes m'en viennent encore aux yeux. Tout cela est à sa place; mais, ajouta-t-elle en riant, je veux dire en mariant une folie plaisante avec ses pleurs, je verse des larmes, & n'en suis pas plus triste: bien au contraire,



AVENTURE.

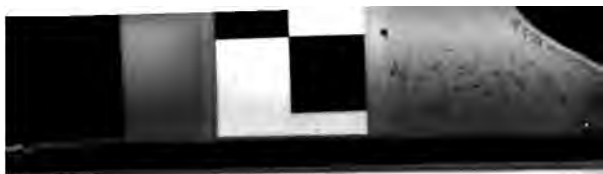
369

traire, ma chere, je ne pleure que parce que je m'attendris : mon attendrissement me fait plaisir, & les larmes qu'il amene, sont en-vérité des larmes que je répands avec goût. Je ne sçais pas si tu comprends comment cela s'ajuste : je suis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon Amant sans inquiétude ; je le désire ardemment sans impatience ; je gémis même sans être affligée, & tous ces mouvemens ne me sont point à charge : souvent je les réveille, de peur d'être oisive ; ils me suivent où je vais ; ils se mêlent à mes plaisirs ; ils ne les rendent que plus touchans ; c'est comme une provision toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus disposée à la joye. Quand j'en trouve, je me dis à moi-même : je fais la passion d'un homme aimable ; cette idée me flatte, c'est une preuve de mérite ; je m'en estime avec plus de sûreté de conscience, & je ne suis pas fâchée de trouver alors sur mon chemin un hommage de petits soins. Je m'en amuse sans scrupule ; ils me répètent ce que je vauz : je les encourage quelquefois par un coup d'œil, un geste, un souris ; & je te jure enfin, que mon Amant ne m'est jamais plus cher, que quand je me suis prouvé qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je ne les aime point, ce me semble ; cependant ils me plaisent ; mon amour-propre a de l'inclination pour eux, mais je sens bien confusément qu'eux & mon cœur n'ont rien à démêler ensemble : voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chere. Crois-moi, regle-toi là-dessus. Eh ! que

370 L'APPRENTIE COQUETTE,
deviendrois-tu donc, si ton Amant venoit à
changer ? Ah ! de quoi parles-tu là, s'écria
l'autre ? Ah ! mon Dieu ! je frémis de tout !
lui, changer ! Toi, qui aimes si fort à ton
aise, comment te sauverois-tu de la douleur
la plus vive, & peut être du désespoir, s'il
t'arrivoit ce que tu me fais craindre ? Eh ! que
me dis-tu, répondit l'autre, avec ta douleur
la plus vive & ton désespoir ? Du dépit, en-
core passe. Du dépit ! juste Ciel, du dépit,
pour une perfidie ! dit l'autre Dame. Oh ! je
n'en sçais pas davantage, reprit son amie. Et
je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil
cas. Je te parle bien naturellement, com-
me tu vois ; mais je t'aime, & tu as besoin
d'instruction.

Et je vais, pour te la donner plus ample,
te faire un abrégé succinct de mes petites a-
ventures.

A neuf ans on me mit dans un Couvent,
avec intention de m'engager à des vœux. J'a-
vois une sœur aînée, à qui mes parens desti-
noient leur héritage : ils crurent devoir com-
mencer de bonne heure à me soustraire au mon-
de, afin que l'ignorance de ses plaisirs m'em-
pêchât de les regretter ; & que la victime,
dans un âge plus avancé, ne connût pas du-
moins les difficultés de la suite de son sacrifi-
ce. J'y restai trois ans avec tranquillité, &
j'y reçus une éducation dévote, qui porta plus
sur mes manières que sur mon cœur ; je veux
dire, qui ne m'inspira point de vocation, mais
qui m'en donna l'air. Je promis tout autant
qu'on voulut que je serois Religieuse ; mais je
le promis sans envie de le devenir, & sans des-



A V E N T U R E. 371

sein de ne pas l'être. Je vivois sans réflexion ; je m'occupois de mon propre feu ; j'étois étourdie & badine ; je jouïssois de ma première jeunesse ; & je m'amusois de tout cela , sans en désirer davantage.

Il est vrai que ce cœur vuide de goût pour la clôture , & qu'on n'avoit pu tourner à l'amour de la Regle , quoiqu'il ne souhaitât rien encore , sembloit deviner par son agitation folâtre , qu'il étoit d'agréables mouvemens qui lui convenoient , & qu'il attendoit qu'une vocation inconnue se déclarât en moi ; & l'accident que je te vais dire , me la débrouilla.

Une de nos petites Pensionnaires tomba malade : sa mere , qui l'aimoit beaucoup , ne vouloit point la confier aux soins du Monastere : elle vint la chercher , & demanda à me voir , parce que mes parens l'en avoient priée. Je fus donc au parloir ; j'y perdis sur le champ mon ignorance , & mon cœur eut son compte. J'y vis un Cavalier , c'étoit le fils de la Dame en question : nos yeux se rencontrerent : je sentis ce qu'ils se dirent , sans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à le voir : & la conversation que mes yeux eurent avec les siens , n'eut de ma part aucun air d'apprentissage. Si je péchai , ce fut par un excès d'éloquence , dont à présent je retranche un peu dans l'occasion ; je n'ai point appris à mieux dire que j'aime ; j'ai seulement appris à le dire un peu moins.

La Dame , qui emmenoit sa fille , me parla conformément aux instructions que mes parens lui avoient données , me vanta les charmes du Cloître , & mit sa main dans sa poche , pour

372 L'APPRENTIE COQUETTE,

chercher des Lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mère. Heureusement elle les avoit oubliées : son fils s'offrit sur le champ de me les apporter ; avant qu'il eût parlé, j'avois déjà compris & souhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à son tour il avoit senti la nécessité, puisque je lui trouvai déjà les yeux sur moi.

Enfin, ma chère, après quelques discours fatiguans, sa mère sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes Lettres ; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentimens, les goûter à l'aise, & contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni si badine, ni si vive ; mais en revanche, j'étois négligente & distraite ; non que j'eusse perdu ma gaieté, mais elle se répandoit moins au dehors. Je jouissois d'un plaisir secret, qui m'occupoit tant qu'il arrêtoit ma dissipation ; & pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reste.

Cependant le jeune homme revint ; il me demanda ; une Religieuse me suivit au parloir. Que je la haïssois-là ! mais le hazard m'a toujours servi assez fidèlement : une Sœur converse vint pour parler à ma Religieuse ; cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitâmes, parce que nous en étions tous deux également avides : il me glissa adroitement, avec mes Lettres, un billet qu'un serrement de main m'avertit être mystérieux ; ma main lui redit aussi-tôt que j'entendois la sienne. Je rougis pourtant de ce geste mis en replique ; il le vit ; & pour m'enhar-

dir, le petit fripon me baïsa la main. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'effectivement j'en devins moins honteuse; mais mon importune compagne, la Religieuse, retourna la tête à l'instant le plus intéressant de notre action; elle en surprit toute l'ardeur sur le visage du jeune-homme, & tout le consentement sur le mien; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monsieur, dit-elle au jeune-homme, en me retirant de la grille, Madame votre mere ne vous a point donné cette commission. Il est vrai, Madame, répondit-il; mais une si belle main, & mon âge, me l'ont donnée; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma mere, répondis-je, je n'ai pas eu le temps d'arrêter Monsieur. Allez-vous-en, Mademoiselle, me repartit-elle; Vêpres sonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, où, à travers beaucoup de modestie, j'enveloppai je ne sais quel air content de mon Amant, qu'il dut comprendre; & je me retirai plus curieuse qu'inquiete des suites de l'aventure, & dans une impatience extrême de lire mon billet. Il me parut charmant; peut-être l'étoit-il: je le gardai comme un trésor, où je puisois dans mille momens du jour une agréable vanité: je me regardois comme une personne importante; je n'avois besoin que de le toucher pour m'estimer, & pour tressaillir de joye. On veilla dès-lors mes actions de plus près, mais au bout de quelque temps je me vis libre par la mort de ma sœur. On me vint reprendre

374 L'APPRENTIE COQUETTE,
au Couvent: mon Amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle situation me ravit au point, que j'en étois comme étourdie: les moindres visites étoient pour moi des plaisirs sérieux; un rien m'étoit beaucoup; mon amour même augmenta à proportion; la journée ne suffisoit pas à sentir ma satisfaction.

Voilà quelle j'étois, quand les empressements de mon Amant baissèrent, & quand enfin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je te l'avoue, ma chère, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure, où il me sembla que tout étoit désert dans le monde, & que tout m'avoit abandonné. Dans cette détresse il me vint compagnie; le monde à mes yeux se repeupla; mon chagrin s'affoiblit: je me crus moins délaissée; deux jeunes-gens me firent des mines que je trouvai sincères; je me sentis reconfortée, & je pris tant de courage dans cette soirée, que lorsque la compagnie sortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, sans me ressouvenir que trois heures avant je regrettois la perte... Cette Dame en étoit-là de son discours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Remettons le reste, dit-elle, à une autre fois; il te divertira. Je me sauvai là-dessus, avec dessein de guetter l'occasion de sçavoir la suite de l'Histoire. Le lendemain je les épiai si bien toutes deux, que je les vis sur le soir se prendre sous le bras, & se retirer dans le cabinet d'où j'avois tout entendu la veille; je me glissai donc à ma place, & je crois être obligé de vous conter la nouvelle conversation qu'elles eurent ensemble, avant



AVENTURE.

375

que la Dame, qui avoit commencé son Histoire, la poursuivit.

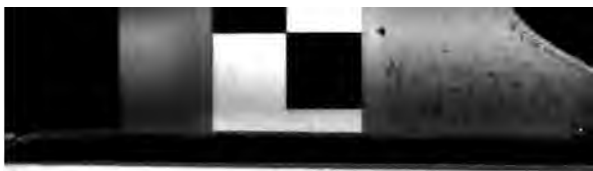
Hé bien, ma chere, dit la Dame folâtre à son amie, comment as-tu passé la nuit ? Mon Dieu, répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah ! j'entens, reprit l'amie ; je sçais ta nuit par cœur, je la lus hier en me couchant. Tu l'as lue ? Tu rêves, dit l'autre. Non, je te dis vrai, repartit-elle. Je lisois hier *Cassandre* ; l'Auteur suppose son Amant absent, & j'en étois aux agitations qui tourmentent son cœur pendant la nuit ; ainsi tu vois bien que je dois sçavoir l'histoire du tien ; car apparemment il n'a pas dérogé, & l'exercice de toutes ces nuits-là est uniforme. Tiens, je te dirai de la tienne, le commencement, le milieu & la fin, par ordre alphabétique : gagnons que c'est d'abord une réflexion cruelle, qui produit un soupir douloureux ; ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précède la réflexion ; car les cœurs de ton espèce soupirent souvent d'avance, en attendant de sçavoir pourquoi.

Il en est d'eux là-dessus, comme de ces Poètes qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raison ; mais d'ordinaire c'est la réflexion qui produit le soupir : le soupir à son tour, est le pere d'une apostrophe à l'Amant absent : Cher Pyrame ! quand le ciel permettra-t-il que je te revoye ? En voilà l'exorde : après, on se parle à soi-même ; ô fille, ou femme, infortunée ! &c. ensuite il y a des pauses, je veux dire on se tait, on parle, on s'agite ; une famille de nouveaux soupirs naît encore de tout cela ; ils ont aussi pour enfans,

376. L'APPRENTIE COQUETTE,
de nouvelles apostrophes à la nuit, au lit où
l'on est ; car dans cet état le cœur fait inven-
taire de tout : dis-moi la vérité ; voilà la gé-
néalogie des actions de ta nuit ; voilà du-
moins comment l'original en est dans Cassan-
dre. A la pointe du jour, tu t'es endormie
d'abattement ; & je gage encore, que ton
sommeil étoit orageux, & nuisible à l'estomac
par la quantité de soupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre
Dame en fouriant, (car sans la voir, je devi-
nois qu'elle fourioit par son ton,) tu ne mé-
rites pas que je te confie ce que j'ai senti cer-
te nuit. Ah ! ma toute bonne, repartit l'au-
tre, rends-moi compte, je t'en prie ; si tu
n'as pas été si tourmentée qu'à l'ordinaire,
c'est une fortune que tu me dois : je t'ai don-
né des remèdes qui t'ont soulagée ; parle.

As-tu observé, dit l'autre Dame, l'empres-
sement qu'Alidor marquoit hier au soir pour
moi ? Oui sans-doute, dit sa compagne, &
ma vanité commençoit à souffrir un peu de
voir tes appas préférés aux miens ; (car tu
sçais que voilà la règle entre nous autres fem-
mes.) quand deux Cavaliers ont paru se dis-
puter l'honneur de me plaire ; leur hommage
m'a raccommodee avec toi : je t'ai pardonné
Alidor, en leur faveur ; je t'avoue qu'alors
je t'ai perdu de vue, & que mon acquisition
m'a fait oublier la tienne. Hé bien, conti-
nue, qu'est-il arrivé de cet empressément ?
Mais, dit l'autre, il est arrivé. . . . J'ai de
la peine à te l'avouer. Que signifie cela, ré-
pondit son amie ? Pyrame est-il sorti de ton
esprit ? N'aimes-tu plus qu'Alidor ? Je te loue-



A V E N T U R E.

377

rois de ce double inpromptu, si tu n'avois que quatorze ans ; je t'ai déjà dit qu'à cet âge mon cœur avoit joué le même tour à sa première inclination ; mais à vingt-cinq ans, ma chere, ce n'est plus-là pour nous qu'un tour d'enfant : change, sois volage, quand le cœur t'en dira, à la bonne-heure ; mais tu n'as pas tant besoin de sçavoir changer de penchant, que tu as besoin de sçavoir changer ta façon d'en prendre. Tu aimois Pyrame, il étoit absent : tu t'étois enlévelie dans la douleur : voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. Alidor le chasse subitement de ton cœur : c'est quelque chose ; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux : mais si tu recommences avec ce dernier un cours de tendresse pareil à celui que tu quittes ; si tu vas avec lui doubler encore Cassandre ou Cléopatre, plus de commerce entre nous ; je me retire, aussi bien je m'imagine que tu as des devoirs solitaires à remplir, des réflexions à faire sur la honte de ton amour naissant : tu n'as qu'à dire, & je te laisse sur le champ la liberté d'être honteuse à ton aise : mais si tu veux être raisonnable, faire le profit de ton cœur, aimer Alidor, parce qu'il te plaît, en te conservant Pyrame, paace qu'il t'aime : oh ! tu seras de ce monde, je suis toute à toi, & je te continue mes conseils pour ta conversion.

En-vérité tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame ; tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer ; & depuis que tu causes, tu n'as combattu que tes chimères, & point du tout mes idées. Eh ! qu'importe,

378 L'APPRENTIE COQUETTE,
reprit l'autre? J'y ai toujours gagné, puisque je suis femme, & que j'ai parlé long-temps; mais quelle est donc ta pensée? La voilà, repartit son amie. C'est que, Dieu me pardonne, il me sembloit cette nuit que j'aimois Pyrame sans douleur, tout absent qu'il est; & qu'Alidor me plaisoit encore sans que je l'aimasse. D'abord cela m'a fait peur, à cause de ce pauvre garçon qui est éloigné de moi: je craignois de lui faire tort; mais autant qu'il m'en souvient, cela faisoit dans mon cœur un mélange d'amour & de vanité, qui ressembloit assez à ce que tu m'en enseignes. J'ai perdu quelque temps à m'examiner, par scrupule pour l'absent; mais j'ai vu qu'il n'entroît rien là-dedans contre ses intérêts: en effet, le chagrin que j'avois en l'aimant, ne lui rapportoit rien. Oh! si fait, si fait; il lui rapportoit, reprit son amie, en souriant; & qui développeroit ce chagrin, y trouveroit un furieux alliage d'amour; & voilà justement la zizanie qui étouffoit la joye: laisse-là hardiment mourir; il n'y a que les dupes qui se chicanent là-dessus; je suis très-contente de toi, à tes scrupules près; tu marches à pas de géant dans la bonne voie; avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre, je me reproche encore quelque chose; mais si Alidor continue à m'en vouloir, j'espère que cela se passera. Bon! dit son amie; puisque tu vas jusqu'à l'espérer, cela vaut fait; jamais ces espérances là ne trompent. As-tu vu ce matin Alidor? Je le quitte il n'y a qu'un moment, dit-elle; il est venu sçavoir tantôt si



j'étois levée. Tu l'étois sans-doute, reprit sa compagne. Point du tout, repartit-elle : comme je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, j'ai tâché de m'assoupir ce matin ; car tu sçais qu'on est à faire peur quand on n'a point dormi. Comment ! s'écria l'autre ; tu crains déjà de faire peur ? Oh ! mon enfant, ton cœur a fait un coup de maître ; le mien ne sçait rien de plus fin. N'importe, reprit la convertie ; tu feras bien de m'achever ta vie, cela me fortifiera. J'y consens, dit son amie ; aussi bien l'habitude d'aimer languissamment t'a laissé je ne sçais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela te fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris, mais je veux mourir si cela ne ressemble. A propos de ma vie, où en étois-je ? Aux conquêtes que tu fis un soir, lui dit l'autre Dame, & qui te firent oublier subitement l'inconstance de ton premier Amant. Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reste de la soirée dans une situation de cœur, qui par intervalle me fournissoit des secousses de joye. Les deux jeunes gens qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient dans l'esprit avec leurs petites façons : à cela se joignoit une apparition subite des plaisirs de coquetterie que me vaudroit leur amour. Quelle vue ! ma chere, pour une fille, & pour une fille de mon âge ! Aussi je n'y pouvois tenir, & je tressaillois entre cuir & chair, tout autant de fois que cela me passoit dans l'esprit. Cela ne m'y passoit cependant que d'une façon très-confuse, parce que

380 L'APPRENTIE COQUETTE,

la présence de mon pere & de ma mere me gênoit; j'en réservai donc l'examen, & j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut heure de se coucher, je volai dans ma chambre, pour me deshabiller, & pour me voir: oui, pour me voir; car j'étois pressée d'une nouvelle estime pour mon visage, & je brulois d'envie de me prouver que j'avois raison. Tu penses bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort; je n'y fis point de mine qui ne me parût meurtrière; & la contenance la moins façonnée de mes charmes pouvoit, à mon goût, achever mes deux Amans.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? Nous sommes toutes deux du même sexe, & je ne t'apprendrai rien de nouveau: tantôt c'est un mélange de langueur & d'indolence, dont on attendrit négligemment une physionomie; c'est un air de vivacité dont on l'anime; d'usage & d'éducation dont on la distingue; enfin, ce sont des yeux qui jouent toutes sortes de mouvemens; qui se fâchent, qui se radoucissent, qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent; des yeux hypocrites, qui ajustent habilement une réponse tendre, à qui cette réponse échappe; & qui la confirment par la confusion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aspects sous lesquels je m'admirai pendant un quart d'heure; je me retouchai cependant sous quelques-uns; non que je ne fusse bien, mais pour être mieux; après quoi je me couchai, remplie de sécurité sur l'avenir; mais je me couchai sans envie de dormir; j'avois trop bonne compagnie d'idées;



A V E N T U R E. 381

les deux jeunes-gens, leurs tendres dispositions, ma gloire présente & à venir, la bonne opinion de moi même, tout cela me suivit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à faire mille projets de conduite: j'arrangeois les phrases futures de mes Amans & les miennes; j'imaginois des incidens, je troublais leur repos, je les calmois, j'inventois des caprices dont je me divertissois de les voir dépendre; & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes: je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous exposoient sous différentes formes, dont l'inconstance les obstinoit à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne falloit pas qu'ils pussent s'en assurer, & qu'ainsi leur temps se passoit à nous chercher, & à ne nous trouver, comme ils fouhaitoient, qu'à la traverser.

Voilà, ma chère, jusqu'où portoient alors mes lumieres naturelles: enfin, mon enfant, le sommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis sans m'en appercevoir.

Le jour vint; je ne m'étois pas trompée; nos deux jeunes-gens étoient blessés. A mon égard, j'étois saine & sauve, & je n'avois encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour est comme un mauvais air, que nous portent les Amans qui nous approchent. Un des miens fut deux jours sans venir au logis; mon cœur s'avisa naïvement de s'en appercevoir; je ne m'amusai point à me le vouloir cacher; c'eût été trop de peine, & je hais l'embarras qui ne mene à rien. Je

L'APPRENTIS COQUETTE,

pris la chose tout comme mon cœur me le donnoit; je vis qu'il avoit de l'amour, j'y étois quelcun.

Tu ne le croiras peut-être pas, mais rien ne nuit tant à l'amour, que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait; & ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le laisse en repos. Telle que tu me vois, je suis un peu Philosophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raison nous rend nos plaisirs plus chers; en les condamnant. Si l'on s'en abstient, on en souffre, & j'aimerois autant rien: le plus court pour en perdre le goût, c'est de se les permettre; je dis, quand ils ne choquent pas absolument les mœurs que doit avoir une honnête femme du monde; car je ne suis pas une libertine, au moins: mais se pardonner quelque amour dans le cœur, n'est pas un si grand crime; & je t'avoue d'ailleurs, que je n'espérerois rien de bon de la conduite à venir d'une femme, qui combattoit un grand penchant dont elle seroit prévenue. Si le penchant l'entraîne, gare qu'il n'en fasse ce qu'il veut; car elle est bien fatiguée, & ne peut guère ménager des conditions avec son vainqueur. Il n'est point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs scrupules. Ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur proposoit; elle n'a du moins qu'à se présenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma Philosophie; & je te le donne, pour excuser ma façon d'agir avec cet amour naissant dont je m'aperçus.



A V E N T U R E. 383

Celui de qui je le tenois , vint le lendemain ; il entra dans le moment que je m'occupois à le souhaiter. Comme il me surprit , je n'eus pas le temps de m'empêcher d'être ingénue : je désirois de le voir ; je le reçus en conformité ; en un mot , il connut qu'il me faisoit plaisir ; il en devint plus aimable ; car en amour , pareille découverte donne toujours de nouvelles graces à l'homme d'esprit qui la fait : & généralement parlant , nos talens augmentent toujours à proportion qu'on nous estime.

Le nouvel agrément qu'il prit , ne m'échappa pas ; mon cœur n'en perdit rien ; il lui tint compte , & je ne vis qu'avec plus de complaisance une passion qui s'augmentoît des faveurs qu'on lui faisoit.

Quelques visites qui vinrent alors , abrégèrent le bon accueil que je lui faisois : non que je lui eusse dit que je l'aimois : j'avois été plus modeste , sans être pourtant moins claire ; & j'en avois glissé l'aveu sous des plaintes assez empressées de son absence.

On nous interrompit donc ; j'allai recevoir la compagnie qui venoit , & avec laquelle il sortit trois heures après.

J'oubliois de te dire que son rival étoit de cette compagnie ; sa présence écarta , sans les renvoyer , les sentimens de préférence que j'avois pour le premier des deux adorateurs. Risquer d'en perdre un , par trop de naïveté pour l'autre , c'étoit jouer trop gros jeu ; & je n'étois pas d'humeur à ruiner les plaisirs de ma vanité , en faveur de ceux de mon amour.

384 L'APPRENTIE COQUETTE,

D'ailleurs, j'étois un peu fâchée que le jeune-homme préféré m'eût fait un larcin de mon secret quand il m'avoit surprise; & comme il n'entroit pas dans mes petites maximes, que sa certitude lui durât long-temps, je me déterminai tout d'un coup à le dérouter, en fêtant son rival.

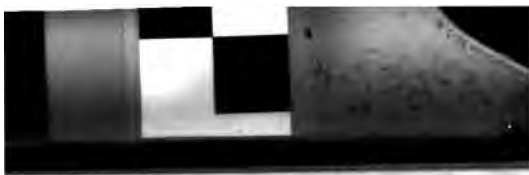
Trois ou quatre minauderies, tant en gestes qu'en paroles, corrigerent le premier de sa sécurité, & firent germer l'espoir dans le cœur du second: de-là je vis naître des nuages sur le visage de l'autre.

La paix en souffrit; le favorisé railloit le malheureux; il abusoit insolemment de sa fortune, & le malheureux répandoit un esprit d'envie sur tout ce qu'il répondoit, mais d'une envie douloureuse, plus humiliée que brusque.

Cela me toucha; l'amour dans mon cœur plaida sa cause, & la gagna; mais si adroitement, que j'avois déjà soulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que devois prendre.

Voilà les surprises de l'amour mais t'avouerai-je toutes mes folies? Ce soir-là je fis & défis plusieurs fois la même chose, tombant tour-à-tour d'un acte de pur amour dans un acte de vanité; je ne crois pas qu'il y ait rien de si divertissant.

Cependant l'heure de se retirer vint, & mes deux Amans sortirent plus piqués & plus incertains que jamais de leur destinée. Quand je les vis partir, j'étois bien tentée de finir la scène à la satisfaction de mon amour: il n'é-

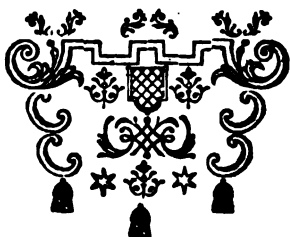


AVENTURE.

385

ait question que d'un petit clin d'œil,
en cachette, & reçu de-même. Je ne
pas comment je m'en abstins, en voyant
mortifié de celui que j'aimois ; mais je
rdai ailleurs, par un esprit de ménage sur
plaisirs. Je me dis qu'il falloit en réserver
pour le lendemain, & que si mon Amant
oit consolé, je m'otois la douceur de
plus au long de son inquiétude, & de
t de mes bontés.

F I N.



ne II.

R

DUCHESSE

DE

MILAN.

L'ITALIE, après avoir long-temps combattu pour sa liberté contre les Empereurs, l'avoit enfin recouvrée; & ils ne conservoient plus qu'une ombre d'autorité dans quelques Etats particuliers, qui les reconnoissoient, plutôt pour s'assurer de leur protection, que par crainte qu'ils eussent de leur pouvoir. Le Milanès étoit le plus considérable de tous.

Les Viscontis, qui de Gouverneurs particuliers s'en étoient faits Ducs, jouissoient d'une autorité légitime par le consentement des peuples, & par celui des Empereurs. Mais les mâles de cette famille étant finis, tous ses droits passèrent dans la Maison d'Orléans, par Valentine de Milan, qui avoit épousé ce fameux Duc d'Orléans, qui fut tué par Jean Duc de Bourgogne. L'état pitoyable où la France étoit réduite, à cause des guerres des Anglois, & des factions différentes dont ce Royaume étoit déchiré, ne permit pas aux enfans du Duc d'Orléans d'aller prendre possession de ce Duché. Les Vénitiens, qui trouvoient le Milanès à leur bienfiance, s'en feroient infailiblement emparés, si la Noblesse de Milan n'eût fait des efforts extraordinaires pour les



LA DUCHESSE DE MILAN. 387
n empêcher. Sforce, ayant acquis beaucoup
e réputation dans cette guerre, fut élu Gé-
éral de Milanois, & prit peu de temps après
e titre de Duc de Milan, malgré les opposi-
ions de la Maison d'Orléans, qui n'étoit pas
n état de l'empêcher par les armes: mais
Charles VIII. étant mort sans enfans, Louis
XII. qui étoit auparavant Duc d'Orléans, lui
accéda, & ne songea d'abord qu'a s'aller met-
re en possession du Duché de Milan, qui lui
ppartenoit si légitimement. Les Sforces lui
sistèrent quelque temps, mais enfin ils en fu-
ent chassés par les François, qui demeurèrent
aïsibles possesseurs de ce Duché.

Ludovic Sforce, s'imaginant tirer avan-
ge des dissensions de Jean-Jaques Trivulce,
& de d'Aubigny, Général des François, fit
encore de nouvelles tentatives, dont le suc-
ès fut fatal, puisqu'il y fut pris, & mené au
hâteau de Loches, où il mourut peu de temps
près, & laissa en bas âge Maximilien & Fran-
ois Sforce, ses enfans.

Maximilien sut si bien profiter des inimi-
és que le Pape Jules II. avoit excitées con-
e la France, après en avoir reçu mille bien-
faits, qu'il fut reconnu Duc de Milan, & en
vassa les François par le secours de plusieurs
rinces, & particulièrement par l'assistance
s Suisses.

Louis XII. étant mort sans pouvoir recou-
rer le Milanès, François I. qui lui succéda,
vassa les monts avec une puissante armée &
ommença son regne par la fameuse bataille
Marignan, qui mit l'orgueil des Suisses à
raison, & rétablit les François dans la

Duché de Milan. Le Roi ne laissa pas de faire des conditions fort avantageuses à Maximilien Sforce, & de lui donner un établissement considérable en France, où il passa en repos le reste de ses jours. Le Roi, qui cherchoit à gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, fit un assez long séjour à Milan, & donna par-là occasion aux jeunes-gens de la Cour, de faire connoître aux Dames, qu'ils étoient aussi galans pendant la paix, qu'ils avoient paru fiers à la bataille de Marignan.

Parmi le grand nombre de belles personnes qu'il y avoit à Milan en ce temps-là, Clarice Visconti, fille d'un Cadet de cette illustre Maison, qui avoit péri à la dernière guerre, étoit incomparablement au-dessus des autres : sa naissance, son extrême beauté, & sa grande vertu, obligèrent le Roi à la traiter avec beaucoup de distinction. L'Amiral de Bonivet, Favori de François I. fut si vivement touché des charmes de cette aimable personne, qu'il en devint éperdûment amoureux dès la première fois qu'il la vit. Le desir qu'il avoit de lui plaire, l'engagea à procurer plusieurs graces aux parens de la Comtesse Visconti, mere de Clarice, qui étoit de la Maison de Saint-Séverin. La Comtesse en ayant fait remercier l'Amiral, il en prit occasion de l'aller visiter, s'imaginant qu'il lui seroit facile d'apprendre les sentimens de son cœur à la belle Clarice. La Comtesse & sa fille le reçurent avec beaucoup de civilité, & lui firent tout l'honneur qu'on peut rendre au Favori d'un grand Roi. Quoique l'Amiral eût bonne mine, une grande vivacité, & beaucoup de



hardiesse, la modestie qui paroissoit dans toutes les actions de Clarice, & un air de grandeur qui étoit répandu sur toute sa personne, & qui relevoit extrêmement sa grande beauté, imprimèrent tant de respect pour elle à ce Favori, qu'il n'eut jamais la force de lui parler de son amour: il retourna la visiter plusieurs fois, dans la résolution de lui apprendre ce qu'il sentoît pour elle; mais il se retiroit toujours, sans oser dire son secret, & plus amoureux qu'il n'y étoit entré.

Le Canal de Milan, qui est l'ouvrage des François, venoit d'être achevé en ce temps-là, & les Dames s'y promenoient fort souvent sur des barques. Le Roi, qui avoit fait venir les plus fameux Musiciens d'Italie, faisoit mettre presque tous les soirs des illuminations le long du Canal, & y donnoit des fêtes aux Dames. L'Amiral, qui ne perdoit point d'occasion de voir Clarice, l'ayant un jour accompagnée à la promenade sur le Canal, un matelot, qui se trouva par hazard posté auprès d'elle, eut tant de plaisir à la regarder, qu'il oublia de faire sa manœuvre, & fut cause que la barque alla choquer rudement contre un grand bateau. Le Maître de la barque, reprochant au matelot sa trop grande application à regarder la belle Clarice, se mit en devoir de le maltraiter: mais l'Amiral l'en empêcha; & ayant tiré de sa poche une bourse pleine d'or, il la donna au matelot, disant, qu'un homme qui étoit d'un si bon goût, méritoit une meilleure fortune. Il est certain que cette action ne déplut point à Clarice, quoique d'ailleurs elle ne fût pas trop avantageusement pré-

venue en faveur de l'Amiral; car il étoit si troublé toutes les fois qu'il se trouvoit auprès d'elle, & le dessein qu'il avoit de lui parler de son amour, sans qu'il osât l'exécuter, le rendoit si rêveur, que Clarice jugeoit que ceux qui lui trouvoient de l'esprit, songeoient plutôt à le flatter qu'à lui rendre justice: les assiduités & l'empressement qu'il avoit de lui plaire, ne laissent pas de lui faire soupçonner qu'elle n'eût quelque part à ses rêveries; cependant, comme elle ne sentoît encore rien pour lui, il lui échappa de dire dans une conversation particulière, que l'esprit de l'Amiral ne répondoit point à la réputation qu'il avoit dans le monde. L'Amiral, qui avoit gagné par ses bienfaits la plupart des personnes qui approchoient sa Maîtresse, fut bientôt averti de ce discours; & cherchant moins à justifier son esprit, qu'à faire connoître sa passion à Clarice, il hazarda de lui écrire un billet, & s'y détermina particulièrement par la facilité qu'il trouva auprès d'une des femmes qui servoient Clarice, qui s'engagea à le lui donner, & lui promit de le servir utilement auprès d'elle; mais par malheur Clarice ne se trouva point en volonté de le recevoir, & fit au-contraindre une sévère reprimande à celle qui s'en étoit chargée. La Comtesse Visconti, qui entendit que sa fille parloit avec action, lui en demanda le sujet. Clarice sans hésiter, lui apprit la cause de sa colère. La Comtesse voulut voir ce billet, & l'ayant lu avec une tranquillité affectée, elle jugea qu'il n'étoit pas nécessaire que sa fille fût informée de ce qu'il contenoit; & même, afin de lui

ôter l'opinion qu'elle pouvoit avoir que ce billet ne fût une déclaration d'amour, cette sage mere eut l'adresse de lui dire, qu'elle n'avoit pas eu raison de se fâcher, puisque ce billet ne contenoit autre chose qu'un avis que l'Amiral lui donnoit d'une nouvelle grace que le Roi venoit de faire à son neveu Saint-Severin : cependant elle serra ce billet, sans le donner à sa fille ; & peu de jours après, elle chassa, sur d'autres prétextes, la femme qui l'avoit porté.

Clarice, qui croyoit avoir remarqué par les actions de l'Amiral qu'il avoit de l'inclination pour elle, & qui s'étoit fait un mérite de refuser le billet qu'on avoit voulu lui rendre de sa part, eut un dépit secret d'apprendre par le discours de sa mere, qu'elle s'étoit trompée, en se flattant qu'elle avoit donné de l'amour à l'Amiral : néanmoins, toutes les fois qu'elle faisoit réflexion à la conduite de sa mere, qui avoit gardé le billet sans le lui faire voir, & qui avoit chassé, quoique sur d'autres prétextes, la femme qui s'en étoit chargée, elle se défioit de l'adresse de sa mere ; & dans cette incertitude elle ne laissoit pas de trouver une espece de plaisir à penser, qu'elle avoit peut-être troublé le repos d'un Favori qui faisoit la destinée de l'Europe. Ces réflexions, & une curiosité qui est presque inséparable des personnes de ce sexe, lui donnerent envie de s'éclaircir de la vérité, & de savoir ce qu'il y avoit dans ce billet. Ayant remarqué que sa mere l'avoit enfermé fort soigneusement, elle lui prit avec adresse la clef de la cassette où il étoit ; & après

avoir lu plusieurs autres lettres ; elle trouve enfin celle de Bonivet, où elle lut ces paroles :

Je suis ravi que vous vous soyez aperçue que je n'avois point d'esprit : je vous écris encore pour vous le confirmer, sans que je prétende vous en désabuser jamais ; car aussi-tôt que je vous vois, ou que je pense à vous, tous mes sens se troublent, mon cœur est agité de mille pensées différentes, & je me trouve si embarrassé que je n'ai plus la liberté de parler. Ainsi ne me blâmez pas d'un défaut dont vous êtes la cause : je suis résolu de ne m'en corriger jamais ; aimant beaucoup mieux manquer d'esprit toute ma vie, que de cesser de vous aimer.

Clerice, qui n'étoit pas accoutumée à un pareil langage, eut beaucoup de confusion en lisant les dernières paroles de ce billet. D'abord sa pudeur la fit repentir de sa trop grande curiosité : songeant néanmoins que personne n'avoit connoissance qu'elle eût vu cette lettre, & ayant déjà meilleure opinion de l'esprit de l'Amiral, elle fut bien aise d'avoir découvert un secret que sa mere avoit pris tant de soin de lui cacher, & que l'Amiral même ne croyoit pas qu'elle fût, parce que sa Confidente lui avoit dit que la Comtesse s'étoit saisie du billet, & qu'après l'avoir lu, elle avoit fait entendre à sa fille qu'il parloit de toute autre chose.

L'Amiral, informé du mauvais succès de son billet, passa deux ou trois jours sans pouvoir se consoler de ce malheur. Mais ne trouvant

vant rien de si cruel pour lui que de vivre sans voir Clarice, il aima mieux s'exposer à tous les reproches qu'il jugea qu'elle lui feroit, que de se priver plus longtemps du plaisir de la voir. La Comtesse Visconti le reçut seule, & défendit à sa fille de paroître jusqu'à ce que l'Amiral fût sorti. Clarice, jugeant bien que la Comtesse avoit quelque dessein dans la tête, & qu'elle auroit beaucoup de part à la conversation particuliere que sa mere vouloit avoir avec l'Amiral, se cacha dans un cabinet, d'où elle entendit les plaintes & les reproches que la Comtesse fit à l'Amiral sur le billet qu'elle avoit surpris. Bonivet, qui étoit fort amoureux, l'assura qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de plaître à Clarice pour la demander ensuite à ses parens, & passer sa vie avec elle à Milan, après qu'il en auroit obtenu le Gouvernement, persuadé que le Roi ne lui refuseroit pas cette grace. La Comtesse, touchée de la bonneté de l'Amiral, & prévoyant d'ailleurs qu'il feroit fort avantageux à toute sa famille que sa fille épousât le Favori d'un grand Roi, lui témoigna que sa recherche ne lui déplaisoit pas, & lui promit d'y donner les mains, à condition néanmoins qu'il n'auroit point de conversation particuliere avec Clarice, & qu'il ne lui écriroit jamais, que le Roi n'eût auparavant agréé son mariage, & qu'il ne lui eût donné le Gouvernement de Milan. Elle lui fit connoître en même temps, qu'il étoit inutile de chercher à plaire à Clarice, étant fort assurée de la soumission qu'elle auroit à se conformer aux volontés de ses parens.

Bonivet, pénétré de la sainte efférance de posséder quelque jour son aimable Maîtresse, consentit à tout ce que sa mère voulut exiger de lui : néanmoins il fut lui-même représenté avec tant d'esprit & de violence de sa passion, & tout ce qu'il alloit souffrir, si elle le privoit de voir Clarice, que la Comtesse lui permit de le visiter deux fois la semaine, mais à condition qu'il ne lui parlât jamais d'amour. Clarice, qui ne perdit pas un mot de toutes ces conversations, fut charmée de l'esprit de l'Amiral, & de l'adresse qu'il avoit eue à obtenir par son éloquence presque tout ce qu'il avoit demandé à sa mère. Elle faisoit réflexion sur toutes les choses qu'elle venoit d'entendre, lorsque sa mère, qui vouloit renvoyer l'Amiral entièrement satisfait, lui fit dire de passer dans la chambre où elle étoit avec ce Favori. Aussi-tôt qu'elle parut, l'Amiral demeura interdit, & n'eut plus la force de dire deux paroles de suite. Clarice, s'apercevant que le même homme qui venoit de lui paroître si éloquent avec sa mère, étoit si embarrassé en sa présence, jugea que sa passion étoit fort violente; & son peu d'esprit, qui lui avoit paru un défaut jusques-là, lui devint sur le champ un mérite auprès d'elle; & comme toutes les Dames sont ravies d'être aimées, elle ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour à l'Amiral, qui lui paroissoit fort honnête homme. Après qu'il se fut retiré, sa mère l'entretint du mérite & des bonnes qualités de Bonivet, tâchant de lui persuader que les rêveries & les distractions où elle le voyoit quelquefois, étoient un effet des gran-

des affaires qu'il avoit dans la tête , & des desseins du Roi , dont ce Favori étoit l'unique confident. Clarice , qui avoit déjà du penchant pour lui , & qui donnoit une autre explication à ses rêveries , fut bien aise que sa mere lui destinât un homme de ce mérite.

Pendant que l'Amiral travailloit à s'assurer le Gouvernement de Milan , & à faire agréer au Roi le dessein qu'il avoit d'épouser Clarice , on ne parloit à la Cour que de la surprenante beauté de cette aimable personne. La plupart des Courtisans jugeoient que le Roi l'aimoit , & que son Favori ne la voyoit que par son ordre. L'Amiral seul se flattoit dans son amour , & attribuoit à la civilité du Roi la considération que ce Monarque témoignoit déjà pour Clarice. Comme il n'avoit point de secret pour le Roi , il lui avoua un jour qu'il étoit amoureux. Le Roi , ravi d'apprendre que son Favori aimoit , ne lui donna pas le temps de continuer , & lui dit en l'embrassant , qu'il avoit une pareille confiance à lui faire. Bonivet , allarmé de ce discours , craignit d'abord que le Roi n'aimât Clarice ; & cette seule pensée l'effraya si fort , qu'il n'eut pas la force de lui demander le nom de la personne qui lui avoit donné de l'amour ; aimant beaucoup mieux l'ignorer toute sa vie , que de satisfaire sa curiosité , au hazard d'entendre nommer Clarice. Mais le Roi ne le laissa pas jouir long-temps de cette heureuse incertitude ; car il lui apprit dans ce moment qu'il aimoit la belle Clarice. L'Amiral , étonné & confus de ce qu'il venoit d'apprendre , eut peine à cacher son désespoir ; il le dissi-

mula néanmoins avec esprit, & ne laissa pas d'applaudir au bon goût du Roi, & de lui dire qu'il avoit jeté les yeux sur la personne du monde la plus digne d'être aimée. Le Roi, satisfait de l'approbation de son Favori, voulut à son tour qu'il lui apprît le nom de la personne qu'il aimoit. Bonivet, craignant de troubler la joie de son Maître, s'il lui apprenoit qu'il fût son rival, le pria de l'en dispenser, & lui fit entendre qu'il auroit honte de dire le nom de sa Maîtresse, après avoir osé nommer la belle Clarice. Le Roi, qui n'étoit occupé que de son amour, ne le pressa pas davantage; mais il le pria de voir ce même jour Clarice de sa part, de lui exagérer la violence de sa passion, & de ne rien oublier de tout ce qui pourroit avancer ses affaires auprès de cette aimable personne.

Vous ferez bien mieux de lui parler vous-même, Seigneur, repliqua l'Amiral; car il est constant qu'une jeune personne est toujours ravie de voir à ses pieds un Roi gracieux, & en cet état la vertu n'agit plus que de concert avec l'amour, afin d'augmenter par de foibles résistances la passion du Monarque. Le Roi, qui étoit prévenu que Bonivet avoit beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'une humeur fort galante, n'écouta point ses raisons, & le conjura, en l'embrassant une seconde fois, de ne perdre point de temps, & de lui faire savoir le succès de sa visite le plutôt qu'il pourroit.

Jamais il n'y eut d'embarras pareil à celui où l'Amiral se trouva après que le Roi l'eut chargé de cette cruelle commission. Acca-



blé de son amour, & pressé de son devoir, & du souvenir des grandes obligations qu'il avoit à son Maître, il ne savoit à quoi se déterminer; tous les partis lui paroissent également dangereux : car il ne vouloit point tromper le Roi, qui avoit tant de confiance en lui; & il ne pouvoit se résoudre à informer sa Maîtresse de sa nouvelle conquête, craignant que sa vanité ne lui fût préférer la passion d'un grand Monarque à celle d'un particulier. Enfin, après plusieurs irrésolutions, il aima mieux trahir son amour que son devoir, & trouva une consolation à pressentir les sentimens de Clarice, en lui apprenant ceux du Roi. Il alla chez elle; & après l'avoir entretenue de plusieurs choses indifférentes, il lui dit que le Roi venoit de lui donner une commission dont il alloit s'acquitter, quoiqu'il fût assuré qu'il lui en couteroit le repos de toute sa vie. Clarice, surprise de ce discours, crut d'abord que cela regardoit quelque ami de l'Amiral, que le Roi avoit peut-être résolu de perdre; & n'osant point pénétrer davantage dans un secret qu'elle jugeoit si important, elle se contenta de donner des louanges à l'Amiral sur la répugnance qu'il avoit à faire du mal, & lui avoua même qu'elle trouvoit la condition des Favoris malheureuse, en ce qu'ils étoient souvent obligés à consentir à des choses qu'ils avoient voulu empêcher, & dont le public ne laissoit pas de leur imputer tout le mauvais succès. Oui, & plus malheureuse que vous ne pensez, répliqua l'Amiral en soupirant : jugez-en, Madame, par la cruelle commission que le Roi

avoit sur le lac de Côme. Cette nouvelle surprit différemment le Roi & son Favori. Le Roi parut fort offensé du procédé de la Comtesse, & l'Amiral sentit une joie secrète d'un départ qui flattoit ses espérances, & qui rompoit les mesures que le Roi avoit prises. Il passa dans ce moment mille desseins violens dans l'esprit du Roi : mais à mesure qu'il les proposoit à l'Amiral, ce Favori avoit l'adresse de lui faire trouver mille difficultés dans l'exécution. Le Roi voyant que l'Amiral, bien loin de flatter sa colere, ne cherchoit qu'à détourner tout ce qui auroit pu faire de la peine à Clarice, entra dans quelque soupçon qu'il nen fût amoureux, & ne put s'empêcher de lui témoigner, qu'il craignoit qu'un intérêt secret ne le fît agir, & ne l'obligeât à résister à ses résolutions. Votre gloire, Seigneur, repartit l'Amiral, est un intérêt assez pressant pour m'engager à vous parler avec tant de liberté ; & je serois indigne de toutes les graces que vous m'avez faites, si je ne vous représentois combien il vous seroit honteux de vous servir de votre autorité contre une mere, qui connoissant la vertu de sa fille, vous épargne, en la faisant retirer à la campagne, les chagrins qu'une longue résistance vous auroit donnés. Le Roi, qui ne vouloit point être contrarié, & qui se défioit toujours que l'Amiral ne parlât par quelque intérêt particulier, s'emporta de-nouveau contre lui, & l'auroit peut-être chassé de sa présence, si Louis de la Trimouille, qui avoit entendu une partie de cette conversation, ne fût en-



ré dans ce temps-là. C'étoit ce fameux Louis de la Trimouille, qui, par son grand âge, par la grandeur de sa naissance, & par ses importans services qu'il avoit rendus à l'Etat sous quatre Rois différens, étoit en possession de dire au Roi ses sentimens avec beaucoup de liberté. Il lui représenta, que toutes les violences qu'il pourroit faire à la Comtesse Visconti, seroient indignes d'une me aussi généreuse que la sienne, puisque cela ne serviroit qu'à lui faire des ennemis en Italie, & à rendre la domination des François odieuse à tout l'Univers.

Le Roi, qui naturellement haïssoit les injustices, & qui avoit eu honte d'avoir été surpris dans cet emportement par l'homme du monde le plus sage, écouta paisiblement ses remontrances de la Trimouille, & lui promit de faire de sérieuses réflexions sur toutes ces choses qu'il venoit de lui dire.

Cependant Clarice, qui aimoit déjà l'Amiral, & qui jugcoit par le désordre où il étoit lorsqu'il lui avoit parlé en faveur du Roi, le la répugnance extrême qu'il avoit eue à lui apprendre la passion de son Maître, ne put pas fâchée que sa mere l'eût menée à la campagne. La Comtesse, qui songeoit à lui procurer un établissement solide, tâchoit de lui donner de l'horreur pour la passion du Roi; & comme elle savoit que les avis des meres font d'ordinaire peu d'impression sur l'esprit des filles, elle lui conseilla de lire les Maximes écrites à la main; lui faisant entendre qu'on les lui avoit données lorsqu'elle étoit jeune, & qu'elle venoit de les trouver

dans une cassette avec d'autres vieux papiers. Clarice les prit ; & s'étant retirée dans sa chambre pour les lire, voici ce qu'elle trouva.

La vertu doit régler toutes les actions d'une fille.

Aussi-tôt qu'elle s'aperçoit que quelqu'un l'aime, elle doit le fuir, éviter sa rencontre, & ne rien oublier de tout ce qui pourroit le rebuter, particulièrement si elle juge que cela ne convient pas.

Clarice relut deux fois cette Maxime, se sachant bon gré de l'inclination secrète qu'elle avoit pour l'Amiral qui lui convenoit.

Une fille doit se faire une habitude de soumettre ses volontés à celles de ses parens.

Il est permis à une fille qui a de la naissance & de la beauté, d'avoir de l'ambition : car il est certain qu'elle peut prétendre à tout, & qu'il n'y a rien qui soit trop haut pour elle.

Une fille de qualité doit être toujours appliquée à tout ce qui peut avoir rapport à son honneur ; & penser, que si elle étoit d'un autre sexe, elle seroit obligée de s'exposer à mille hazards, pour acquérir de la réputation : ainsi, puisque le soin de son honneur lui tient lieu d'armée, de sieges & de batailles, elle doit tout faire & souffrir pour le conserver.

Ce n'est pas assez qu'une fille ait de la vertu, elle doit cela à sa naissance ; mais elle se doit à elle-même une conduite si concertée, qu'on ne puisse jamais en faire aucun jugement disadvantageux.



La modestie doit être inséparable de toutes les actions d'une fille; & c'est presque manquer de vertu, que de n'avoir point de modestie.

Pendant que Clarice faisoit des réflexions sur les Maximes que sa mere lui avoit données, le Roi, qui étoit le Prince du monde le plus jaloux de sa gloire, craignant que sa passion ne l'engagât à quelque foiblesse indigne d'un grand Roi, avoit gagné sur lui de ne songer plus à Clarice; & afin qu'il eût moins de peine à exécuter ce généreux dessein, il s'étoit déterminé à s'éloigner de Milan, & à retourner en France. Il appella l'Amiral dans son cabinet, pour lui apprendre sa résolution. Mais comme il avoit toujours dans la tête que son Favori aimoit Clarice, il résolut, avant que de lui apprendre son dessein, de lui faire une petite tromperie, pour découvrir ses véritables sentimens. J'ai fait, lui dit-il, de sérieuses réflexions sur toutes les choses que vous & la Trimouille m'avez représentées, je me suis même déterminé à repasser en France pour fuir Clarice: néanmoins, comme il m'est important d'attacher à mes intérêts les plus considérables familles de Milan, par des bienfaits ou par des alliances, j'ai résolu, avant que de partir, de faire épouser Clarice au Maréchal de Foix, qui en est amoureux, & de lui donner en même temps le Gouvernement de Milan. Comme vous avez de la considération pour cette famille, j'ai jeté les yeux sur vous, afin que vous alliez trouver de ma part la Comtesse Visconti, que vous présentiez le Maréchal.

de Foix à Clarice, & que vous acheviez cette affaire avant votre retour: je donnerai ordre au reste, & nous partirons incessamment pour retourner en France. L'Amiral demeura si interdit, & changea tant de fois de couleur, en apprenant ce cruel discours, que le Roi se confirma dans ses soupçons, & lui demanda malicieusement, s'il n'avoit point quelque haine particuliere contre le Maréchal de Foix, qui l'empêchât de le servir dans cette affaire? Seigneur, répondit l'Amiral, vous êtes mon Maître & mon Roi, vous m'avez comblé de bienfaits, & je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'obéissois à tous vos ordres, sans rien examiner: cependant, si vous avez encore quelque reste de bonté pour moi, vous me dispenserez de cette commission. Il est vrai, repliqua le Roi en riant, que vous avez si mal réussi dans celle que je vous avois donnée, que je devrois craindre un pareil succès pour le Maréchal de Foix; & puisque vous y avez de la répugnance, j'en chargerai un autre. L'Amiral, agité de mille mouvemens confus, se repentit un moment après d'avoir refusé cette commission, & supplia le Roi de trouver bon qu'il s'en chargeât. Le Roi, qui étoit le meilleur Maître du monde, fut touché de l'agitation où il le voyoit. Pourquoi, lui dit-il, me déguisez-vous vos sentimens? Avouez-moi que vous aimez Clarice, & ne me donnez point d'autre raison. Je l'aime, Seigneur, il est vrai, reprit l'Amiral: quand vous m'interromptes pour me faire la même confidence, j'étois dans le dessein de vous l'appren-



dre, j'avois même commencé : mais le respect que j'ai pour vous, m'empêcha de vous avouer que j'étois votre rival ; & c'est la seule faute que vous puissiez me reprocher, puisque ma passion, dont je n'ai jamais osé entretenir Clarice, ne m'a pas empêché de l'informer de la vôtre. Le Roi, touché de ce discours, & du désordre où il le voyoit, n'eut pas la force de pousser son artifice plus loin ; & lui avoua qu'il lui avoit fait cette petite tromperie, pour s'éclaircir de ce qu'il soupçonnoit déjà. Il l'assura qu'il vouloit bien, pour l'amour de lui, renoncer à Clarice, à condition néanmoins qu'il y renonceroit lui-même, n'étant pas raisonnable qu'il fût plus heureux que son Maître. L'Amiral, pénétré des bontés du Roi, se jeta à ses pieds, & accepta le parti, malgré la résistance secrète de son cœur.

Le Roi se disposa peu de tems après à retourner en France ; & afin que l'Amiral eût moins de peine à s'éloigner de sa Maîtresse, il lui dit que l'amitié, plutôt que la jalousie, l'avoit obligé à exiger de lui qu'il renonceroit à Clarice ; prévoyant bien, que s'il l'eût épousée, il n'auroit pu s'empêcher de haïr le mari d'une personne qu'il auroit aimée ; & ne pouvant d'ailleurs se résoudre à le laisser Gouverneur de Milan, ni à se priver d'un Favori qu'il aimoit si cherement, & qui étoit si nécessaire dans son Conseil. L'Amiral, après l'avoir remercié de ses bontés, l'assura, que quoiqu'il aimât beaucoup Clarice, il sentoît bien qu'il n'auroit jamais été parfaitement heureux loin de Sa Majesté. Cepen-

dant il ne laissa pas d'écrire à la Comtesse Visconti tout ce qui s'étoit passé ; & pour avoir occasion de continuer ce commerce , il la supplia dans sa lettre , de trouver bon qu'il eût soin de ses intérêts à la Cour , & qu'il lui écrivît quelquefois pour lui en rendre compte.

Le Roi , après avoir donné le Gouvernement de Milan au Connétable de Bourbon , retourna en France , suivi de l'Amiral , qui reçut , en arrivant à Paris , une réponse fort civile à la lettre qu'il avoit écrite à la Comtesse Visconti , quoique sa joye fût imparfaite , puisque cette lettre ne lui apprenoit rien de la belle Clarice , qui lui revenoit incessamment dans l'esprit : il ne laissa pas néanmoins d'écrire une seconde fois à la Comtesse , sans lui rien dire de sa fille , de peur d'irriter le Roi , s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis. Mais le Roi s'étant embarqué à de nouvelles amours qui l'occupèrent entierement , l'Amiral , qui aimoit toujours Clarice avec la même passion , crut que ce Prince n'y prendroit plus d'intérêt , & supplia la Comtesse Visconti , dans la première lettre qu'il écrivit , de lui permettre d'écrire à l'aimable Clarice. La Comtesse lui fit réponse , & lui refusa la permission qu'il qu'il lui demandoit. L'Amiral , transporté d'amour & plein de confiance , ne se rebuta point de ce refus ; il écrivit à sa Maîtresse , & manda à la Comtesse Visconti , en lui adressant sa lettre ouverte pour Clarice , que n'ayant que des intentions fort droites , il ne faisoit point difficulté , malgré ses défenses , de lui envoyer une lettre pour sa fille , étant fort persuadé quelle étoit trop

généreuse pour vouloir le priver de la seule consolation qui lui restoit, de donner de ses nouvelles à une personne qui lui étoit plus chère que sa vie. La Comtesse, touchée de la confiance & du noble procédé de l'Amiral, fut sur le point de remettre sa lettre à Clarice. Mais soit qu'elle fit d'autres réflexions, ou qu'elle craignît, en mere habile, de donner à connoître à sa fille les soins qu'un homme avoit pour elle, elle changea de dessein, & supprima la lettre. Cependant le hazard fut plus favorable à l'Amiral que la générosité de la Comtesse: car Clarice, qui avoit eu quelque plaisir à lire toutes les lettres de sa cassette, lorsqu'elle pouvoit le faire sans crainte d'être surprise, soit qu'elle cherchât à satisfaire sa curiosité, ou quelque intérêt à la personne de l'Amiral, elle ne manquoit point de voir les lettres de sa mere, toutes les fois qu'elle recevoit des nouvelles de la Cour. Ainsi, dès le lendemain que la Comtesse reçut les deux lettres de l'Amiral, Clarice les trouva, & après avoir lu celle qui étoit pour sa mere, elle fut fort surprise d'en trouver une qui s'adressoit à elle-même, & qui étoit conçue en ces termes :

Mon cœur, qui n'est occupé que de vous, me presse incessamment de vous rendre compte de ce que votre absence lui fait souffrir: je m'en suis long-temps défendu, prévoyant bien que votre modestie ne s'accommoderoit point de cette liberté; mais après avoir bien examiné tous ses sentimens, ils m'ont paru si dignes de vous, que je n'ai pu lui refuser de vous les apprendre. La France

*ne me parloit qu'un désert affreux, quand je suis
que vous êtes à Milan; je ne suis point touché
des divertissemens de la Cour; & je n'ai de plaisir
qu'à penser que je vous aimerai toute ma vie.*

Clarice, qui étoit dans une surprise extrême de n'entendre plus parler de son Amant, fut bien aise d'apprendre par cette lettre qu'il n'avoit pas changé de sentiment; & bien loin de lui savoir mauvais gré de son silence, elle jugea qu'il lui avoit été possible de lui donner de ses nouvelles, puisqu'il s'étoit déterminé à hasarder de lui faire rendre une lettre par sa mere.

Cependant l'Amiral, qui avoit des espions à Milan, fut averti que le Connétable de Bourbon visitoit quelquefois la Comtesse Visconti; & rapportant tout à son amour, il craignoit que ce Prince n'aimât Clarice: ce simple soupçon l'obligea à employer tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour le faire rappeler; & même, sachant qu'une grande Princesse étoit touchée du mérite du Connétable, il eut l'adresse de lui donner de la jalousie, afin qu'elle s'employât aussi pour le faire revenir. Le Connétable fut rappelé; & comme si la jalousie de l'Amiral n'eût pas été satisfaite par le rappel d'un homme qui lui étoit suspect, il eut encore le crédit de faire donner le Gouvernement de Milan au Vicomte de Lautrec, de qui l'humeur peu galante faisoit juger qu'il n'avoit rien à craindre de ses soins auprès de Clarice. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'il ne trouvât des
ri-



rivaux en Italie, qui dans la fuite lui donnerent de grandes inquiétudes.

Maximilien Sforce, qui vivoit en France satisfait des conditions que le Roi avoit bien voulu lui accorder, après la bataille de Marignano, n'écouta point les propositions que les envieux de la gloire du Roi lui firent, afin de l'engager à faire de nouvelles tentatives pour rentrer dans le Duché de Milan. Mais François Sforce, son frere, n'eut pas la même modération : il implora le secours de plusieurs Princes, & fut si bien secouru par les conseils & par la valeur de Prosper Colonna, Général de la Ligue d'Italie, qu'enfin les François, qui avoient d'autres guerres sur les bras, furent obligés de se retirer de Milan. Prosper Colonna y entra à la tête de l'armée de la Ligue, & y fit reconnoître Duc François Sforce. Toutes les familles qui étoient dans les intérêts du Roi, furent exposées à mille insultes ; & le peuple, qui en pareilles occasions est toujours fort dangereux, cherchant à marquer sa fidélité au nouveau Duc par quelque action d'éclat, assiégea la maison de la Comtesse Visconti, & voulut l'y brûler sous prétexte qu'elle avoit commerce de lettres avec son neveu de S. Séverin, qui étoit en France au service du Roi. Prosper Colonna, qui avoit la vertu d'un ancien Romain, y accourut, & exposa plusieurs fois sa vie pour empêcher les violences de ce peuple irrité, qu'il appaisa enfin avec beaucoup de peine, en se rendant lui même caution de la fidélité de la Comtesse & de sa fille. Un service si considérable, appuyé du mérite de Prosper,

qui étoit un des plus grands-hommes de son siècle, engagea d'abord la Comtesse & sa fille à de grandes reconnoissances pour lui. La Comtesse lui fit voir, afin qu'il eût moins de peine à la protéger, qu'elle n'avoit aucun engagement avec les François, & que l'intérêt de sa patrie lui étoit plus cher que celui des étrangers. Colonna, persuadé de ses raisons, désabusa le Duc, par un mouvement de vertu, de toutes les mauvaises impressions qu'on lui avoit données contre la Comtesse; mais après qu'il eut vu Clarice dans deux ou trois occasions, il s'employa encore plus fortement pour le service de sa mere: & sa vertu n'étoit plus qu'une foible raison qui le faisoit agir; car tous les Historiens de ce temps-là conviennent, qu'il aima Clarice avec toute la passion dont un homme fort amoureux peut être capable. Clarice, qui n'avoit jamais eu d'inclination que pour l'Amiral, ne fut point touchée des soins de Prosper, qui n'étoit plus en âge de plaire, & qui même étoit marié depuis long-temps. La Comtesse, qui n'avoit aucune connoissance des sentimens que Colonna avoit pour sa fille, & qui croyoit toujours que la vertu seule l'obligeoit à prendre ses intérêts avec tant de chaleur, ne lui cachoit rien, & lui demandoit conseil dans toutes ses affaires, mais particulièrement sur les choses qui pouvoient donner de la jalousie au nouveau Duc. Prosper, qui étoit informé de la forte passion que l'Amiral de Bonivet avoit eu pour Clarice, & des engagements où sa mere étoit entrée en sa faveur, sentoit une joie secrète d'être délivré d'un si dange-

reux rival: sa jalousie néanmoins n'étoit pas satisfaite par l'éloignement de Bonivet; il vouloit encore lui ôter toute sorte d'espérance pour l'avenir. Ce fut dans cette vue qu'il inspira à la Comtesse de lui écrire, que, puisque les affaires des François avoient changé de face, & que François Sforce se trouvoit en état de défendre son Duché contre tous les Etrangers, il ne lui étoit plus permis de songer à aucune alliance avec les ennemis de sa Patrie. La Comtesse, qui se conformoit en toutes choses aux conseils de Prosper, écrivit en France de la maniere qu'il le souhaitoit, & tâcha en plusieurs occasions de donner de l'aversion à sa fille pour les François; en lui représentant, qu'elle étoit obligée d'aimer sa patrie, & de haïr tous ceux qui en troubloient le repos. Clarice, qui étoit bien plus sensible au souvenir de l'Amiral qu'aux intérêts de sa patrie, répondoit à sa mere, que les François étant déjà entrés deux fois dans Milan, il n'étoit pas impossible qu'ils ne s'en rendissent maîtres une troisieme fois; & qu'ainsi elle voyoit qu'il étoit bien plus à propos de demeurer dans l'indifférence, sans rien faire qui pût irriter aucun des deux partis. La Comtesse, cherchant à gagner l'esprit de sa fille, feignoit d'entrer dans ses raisons; mais en particulier elle en faisoit des plaintes à Prosper, & lui demandoit ses avis pour ramener l'esprit de sa fille avec douceur. Prosper, qui donnoit une autre explication aux raisons de Clarice, conseilloit à sa mere de mettre toutes choses en usage pour la faire changer de sentimens, & prenoit soin de

l'instruire lui-même des affaires d'Etat, & du peu d'apparence qu'il y avoit que les François rentrassent jamais dans le Duché de Milan. Cependant il ne perdoit point d'occasion de lui parler de son amour, & de la faire souvenir des grandes obligations qu'elle lui avoit. Clarice, qui n'envisageoit que des horreurs dans la passion d'un homme marié, l'assuroit qu'elle auroit une éternelle reconnaissance des services qu'il avoit rendus à sa famille; mais qu'il devoit se desabuser, & n'attendre pas qu'elle eût jamais d'autres sentimens. Prosper, voyant le peu de cas que Clarice faisoit de ses soins, jugea que l'inclination qu'elle avoit pour l'Amiral, la rendoit si indifférente: & s'imaginant qu'elle deviendrait plus sensible à son amour, lorsqu'elle auroit perdu l'espérance de l'épouser, il se mit dans la tête de la marier au Duc de Milan; persuadé qu'un service si important l'engageroit à une éternelle reconnaissance pour lui, & qu'il se délivreroit en même temps d'un rival dangereux. S'étant confirmé dans sa résolution, il la proposa à François Sforce; & après lui avoir fait connoître que cette alliance lui étoit nécessaire pour fortifier le Droit des Sforces par celui des Viscontis, il lui parla si avantageusement du mérite, de l'extrême beauté, & des bonnes qualités de Clarice, que le Duc, qui lui avoit mille obligations, & qui déféroit beaucoup à ses conseils, le conjura de finir cette affaire, l'assurant qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un service qui lui fût plus agréable. Prosper, assuré de la volonté du Duc, en fit la proposition

à la Comtesse Visconti, qui la trouva si avantageuse pour sa fille, qu'elle en versa des larmes de joye. Clarice seule n'étoit point éblouie de l'éclat d'une fortune si relevée : l'Amiral lui revenoit toujours dans l'esprit, & son amour lui faisoit trouver mille raisons pour se défendre de donner la main au Duc, qui s'étoit déjà rendu fort assidu auprès d'elle. Tantôt elle assuroit sa mere qu'elle étoit soumise à ses volontés; un moment après elle la conjuroit d'attendre du-moins ce que deviendroient les grands préparatifs qu'on faisoit en France, de peur qu'elle ne la rendît malheureuse en lui faisant épouser un Prince, qui pouvoit se trouver au premier jour sans Etats, & peut-être sans protection. Mais la Comtesse, qui craignoit de perdre l'occasion de procurer à sa fille un établissement si considérable, n'écoutoit point ses raisons, & voulut absolument finir ce mariage, sans différer plus long-temps. Clarice, dans cette extrémité, ne trouva point de meilleur expédient, que de prier Colonna de détourner la résolution de sa mere, persuadée qu'un homme ne peut rien refuser à une personne qu'il aime. Prosper, qui apprit en ce temps-là que sa femme étoit morte, se flatta qu'il pourroit épouser Clarice, & se repentit de s'être employé trop fortement en faveur de Sforce: il n'osa pas néanmoins le témoigner à la Comtesse, de peur qu'elle ne s'aperçût que son intérêt particulier lui faisoit désapprouver les mêmes choses qu'il avoit conseillées. Mais sachant la répugnance que Clarice avoit pour ce mariage, il résolut de lui en parler, & de se

faire un mérite auprès d'elle du dessein qu'il avoit d'y apporter des obstacles. Clarice, qui s'étoit déjà déterminée à lui faire une pareille priere, l'écouta fort agréablement, & fut si ravie de ce qu'il lui avoit épargné la honte de lui demander une grace, qu'elle lui promit de n'oublier jamais le service qu'elle attendoit de lui. Il se retira transporté de joie, & fut si bien représenter à la Comtesse, qu'une mere ne devoit jamais faire violence à ses enfans, sur-tout quand il s'agissoit de leur établissement, que la Comtesse consentit enfin à différer ce mariage jusqu'à fin de la guerre; & François Sforce, qui n'étoit pas encore bien le maître dans Milan, fut obligé de se contenter des mauvaises raisons qu'on lui donna. Il ne laissa pas de continuer à voir Clarice, se flattant qu'il la rendroit sensible à ses soins, puisqu'il n'avoit pu l'éblouir par l'éclat de sa fortune. Prosper, qui prétendoit tirer de grands avantages du service qu'il venoit de rendre, conçut de nouvelles espérances, & n'hésita point de représenter à Clarice, qu'elle ne devoit plus regarder son amour comme une passion criminelle, puisque, par la mort de sa femme, il lui étoit permis d'y répondre sans honte. Mais Clarice, qui ne songeoit jamais sans horreur, que Prosper avoit été bien aise de la mort de sa femme, dans l'espérance d'en épouser une autre, ne le traita pas mieux qu'aparavant.

Pendant que François Sforce & Prosper Colonna n'oublioient ni soins ni galanteries pour plaire à Clarice, l'Amiral de Bonivet, alarmé de la lettre que la Comtesse Visconti



lui avoit écrite, par la poste, par le conseil de Colonna, feignit un voyage sur les côtes de Provence, pour y visiter les vaisseaux. S'étant absenté de la Cour sur un prétexte si vraisemblable, il passa en Italie; & ne trouvant rien de difficile pour voir sa belle Maîtresse, il entra à Milan déguisé, où il trouva moyen de se présenter devant Clarice, qui le reconnut aussi-tôt qu'elle le vit paroître. D'abord elle lui fut bon gré d'un déguisement qui lui faisoit voir que sa passion étoit toujours fort violente, & même elle lui parla en des termes assez obligeans. Mais lorsqu'elle fit réflexion à ce qu'elle venoit de faire, elle se trouva embarrassée, & se repentit presque de lui avoir parlé si obligeamment. Son austère vertu lui représentoit, qu'il ne lui étoit pas permis de voir à l'insu de sa mere un homme qui l'aimoit: cependant elle avoit peine à se résoudre à lui découvrir ce secret. Pressée de son devoir, retenue par son amour, & toujours incertaine, elle cherchoit à satisfaire sa vertu, sans exposer son Amant. Enfin, s'appercevant que son cœur s'intéressoit trop pour l'Amiral, elle entra dans quelque défiance contre elle-même, & se détermina à informer sa mere du déguisement de l'Amiral, persuadée que la Comtesse ne voudroit pas perdre un homme à qui elle avoit tant d'obligations: & se flattant que l'indulgence de sa mere autoriseroit la sienne, elle lui avoua en même temps qu'elle se trouvoit dans un grand embarras, ayant de la répugnance à perdre un homme de ce mérite, & craignant aussi de trahir les intérêts de la patrie, si elle n'en don-

noit avis au Duc. La Comtesse la blâma d'avoir balancé, & se mit en devoir d'en faire avertir le Duc dans le moment. Clarice, effrayée de cette résolution, n'eut plus la force de déguiser les sentimens de son cœur, & conjura sa mere, les larmes aux yeux, de se souvenir des obligations qu'elle avoit à l'Amiral, & de ne contribuer pas à la perte d'un si grand-homme, en le faisant tomber entre les mains de ses plus cruels ennemis. La Comtesse, surprise de l'intérêt que sa fille prenoit à l'Amiral, soupçonna que la générosité seule ne la faisoit pas agir avec tant de zele, & ce soupçon avança la perte de l'Amiral: car la Comtesse, qui ne vouloit plus de commerce avec les François, donna avis de tout à Prosper; & l'Amiral fut arrêté, & conduit au Château de Milan.

Clarice, qui étoit observée, affecta d'abord de paroître fort tranquille en apprenant cette cruelle nouvelle: mais lorsqu'elle se représenta tous les périls où l'Amiral s'étoit exposé pour l'amour d'elle, & que cependant c'étoit elle-même qui avoit donné avis de son déguisement, elle n'eut plus la force de cacher sa douleur; elle s'abandonna à son désespoir, & se fit mille reproches secrets d'avoir trahi son Amant par une délicatesse si hors de saison. Prosper, qui remarqua les inquiétudes de Clarice, n'eut pas de peine à en deviner le sujet: comme il étoit continuellement occupé de tout ce qui avoit rapport à son amour, & qu'il jugeoit que le malheur de l'Amiral lui seroit d'un grand mérite auprès de sa Maîtresse, il tâcha de le diminuer, & vou-

lut



lut faire entendre adroitement à Clarice, que l'Amiral avoit de grandes intelligences dans le pais, & qu'il n'étoit allé à Milan qu'à l'instance des séditieux, qui lui avoient fait espérer, qu'aussi-tôt qu'il paroistroit, toute la ville prendroit les armes pour chasser Sforce. Mais Clarice, qui savoit les intentions de son Amant, & qui ne voyoit pas grande apparence qu'un homme seul voulût entreprendre de faire révolter une grande Ville, ne fit pas grand cas de ce discours imaginaire.

Tous ces mauvais succès ne rebutoient point Prosper; sa passion devenoit chaque jour plus violente; & il méditoit continuellement de nouveaux moyens pour posséder la belle Clarice, & détruire ses rivaux: il haïssoit également Sforce & Bonivet; & sans songer que l'un étoit haï, & l'autre prisonnier, il faisoit d'aimer Clarice pour mériter sa haine. L'application qu'il avoit à perdre l'Amiral, & à augmenter l'aversion que Clarice avoit déjà pour Sforce, le fit résoudre d'inspirer au Duc de Milan, qu'il étoit de son intérêt de se défaire de l'Amiral, puisqu'il le pouvoit sans violer les loix de la guerre, ayant été pris en qualité d'espion. Mais voyant que les raisons d'Etat ne suffisoient pas pour engager le Duc à faire un coup si hardi, il s'avisait de lui donner de la jalousie; & après lui avoir persuadé que Clarice aimoit l'Amiral, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle avoit fait naître des difficultés à son mariage, il lui dit qu'il pouvoit d'un même coup se venger d'un ennemi dangereux, & perdre un Rival redoutable. Le Duc, qui n'avoit pu se

déterminer à prendre aucune résolution violente contre son ennemi, s'emporta contre son Rival, & le trouva encore plus criminel que Prosper ne vouloit le lui faire paroître. Outré du mépris qu'on avoit fait de ses soins, agité de mille desseins violens, & toujours fort amoureux, il alla voir Clarice, & la trouvant plus rêveuse qu'à l'ordinaire, il expliqua d'abord ses rêveries en faveur de l'Amiral: il ne laissa pas néanmoins de lui parler de son amour en des termes fort respectueux à son ordinaire; mais Clarice s'en fâcha, & le pria de ne lui tenir plus de pareils discours. Non, non, je ne vous en parlerai plus, reprit le Duc transporté d'amour & de colere: vous aimez l'Amiral, & vous préférez un étranger qui ne songe qu'à troubler le repos de votre patrie, à un Prince qui vous aime passionnément; mais je me vengerai de votre ingratitude, & j'aurai le plaisir de perdre mon Rival. Le Duc sortit en achevant ces paroles, & Clarice fut si interdite & si effrayée de la colere où elle le voyoit contre son Amant, qu'elle demeura long-temps irrésolue: sa vertu, qui se trouvoit intéressée dans ces reproches, & son amour, qui étoit intimidé par ces menaces, lui faisoient envisager mille horreurs; persécutée de sa vertu, alarmée de la colere du Duc, & accablée de sa passion, elle cherchoit à justifier sa vertu, & appaiser le Duc, & à sauver son Amant. Comme tous les momens lui étoient chers, dans la crainte où elle étoit que le Duc ne se portât à quelque résolution violente, elle prit son parti, & résolut de se sacrifier elle-



en épousant le Duc qu'elle haïssoit ,
à tourner la perte de l'Amiral qu'elle ai-
Après cette résolution , elle s'aban-
aux larmes , & entra dans cet état
chambre de sa mere , qui en parut ex-
tent surprise. Ne soyez point étonné :
ordre où vous me voyez , Madame ,
Clarice en entrant ; je devrois pleurer
nes de sang ; le Duc outrage ma ver-
me croit capable d'une foiblesse pour
l ; je suis résolue de lui justifier mes
ns d'une maniere si convaincante , qu'il
e plus douter de son injustice : vous
autrefois parlé en sa faveur ; si vous
core dans la même volonté , je vous
que je suis prête à lui donner la main ,
bien mieux hazarder le repos de ma
ie de vivre après ce cruel soupçon. La
le Visconti , qui souhaitoit que sa fille
chesse de Milan , tâcha de la consoler ;
loin de la faire changer de sentimens ,
prouva tous les siens , & la confirma
résolution par mille raisons qu'elle lui
& qui étoient fort inutiles pour per-
Clarice , puisque la crainte de voir pé-
Amant , l'avoit déjà déterminée à
le Duc.

Comtesse , sans différer davantage , en-
me personne de confiance au Duc ,
si dire qu'elle avoit une affaire impor-
lui communiquer , & qu'elle iroit chez
ec Prosper , avant la fin de la journée.
elle n'avoit aucune connoissance de la
de Prosper , & qu'elle se souvenoit
toit le premier qui avoit proposé la

mariage de Clarice avec le Duc, elle le fit prier de l'attendre au Palais du Prince à l'heure qu'elle lui marqua. Mais le Duc de Milan, qui étoit fort amoureux, & qui, malgré les mépris de Clarice, se repentoit déjà de lui avoir parlé avec trop d'emportement, fut ravi d'avoir occasion d'entretenir sa mere; & sans attendre qu'elle allât dans son Palais, il se rendit chez elle: il s'imagina qu'elle avoit quelque grace à lui demander, & l'assura par avance qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle souhaiteroit. Vous n'y aurez pas beaucoup de peine, répondit la Comtesse, si vous êtes encore dans les mêmes sentimens où je vous ai vu; car ma fille a surmonté, en votre faveur, l'averfion extrême qu'elle avoit pour le mariage, & a résolu de suivre mes conseils, en profitant de l'honneur que vous voulez bien lui faire. Le Duc, ravi & surpris d'une si agréable nouvelle, avoit peine à croire ce qu'il entendoit. Ne soyez point surpris d'un si prompt changement, continua la Comtesse; car après l'injuste reproche que vous avez fait aujourd'hui à ma fille, il falloit qu'elle vous donnât la main pour vous desabuser, ou qu'elle renonçât à vous pour toute sa vie. Le parti qu'elle a pris, justifie assez ses sentimens; je puis même vous assurer que je n'ai aucune part à cette résolution. Le Duc, transporté d'amour, la conjura de le présenter à Clarice, sans lui retarder plus long-temps le plaisir qu'il auroit de la voir. La Comtesse l'ayant mené dans la chambre de sa fille, le Duc se jeta aux pieds de sa Maîtresse, protestant qu'il ne se releveroit point qu'elle



ne lui eût pardonné son emportement. Clarice, qui avoit peine à retenir ses larmes, le releva, & lui répondit avec plus de civilité que de tendresse. L'amoureux Duc, craignant qu'il n'arrivât encore quelque obstacle à une affaire qu'il desiroit avec tant d'ardeur, conjura Clarice de ne différer plus son bonheur, & de trouver bon qu'il l'épousât ce même jour. La Comtesse Visconti, qui avoit une impatience extrême de voir sa fille Duchesse de Milan, ne lui donna pas le temps de répondre, & déclara au Duc qu'il étoit le maître d'avancer ou de différer, comme il trouveroit plus à propos. Le Duc voulut toujours que ce fût ce même jour. La Comtesse l'ayant agréé sans que Clarice s'y opposât, le Duc retourna dans son Palais pour y disposer toutes choses. Il trouva Prosper, qui attendoit depuis long-temps la Comtesse Visconti. Le Duc l'embrassa, transporté de joye, & lui apprit que dans deux heures il alloit épouser Clarice. Prosper, qui savoit la répugnance que Clarice avec témoignée pour ce mariage, demeura interdit en apprenant cette surprenante nouvelle, & jugea, après y avoir fait un peu de réflexion, que le Duc vouloit peut-être se servir de son autorité pour satisfaire son amour, se proposant déjà de rompre avec ce Prince, plutôt que de souffrir qu'il entreprît quelque chose contre la volonté de Clarice. Mais voyant que le Duc donnoit plusieurs ordres en sa présence, & qu'il parloit de son bonheur à tous ceux qui se présentoient devant lui, il commença à entrer dans de grandes inquiétudes: il se ren-

dit chez Clarice pour s'éclaircir de tout ; mais il lui fut impossible de la voir , & on l'assura qu'elle se préparoit pour cette grande cérémonie. Il n'en voulut pas savoir davantage , & se retira chez lui, où il s'abandonna à tout ce que son amour, sa jalousie & son désespoir lui inspirerent.

Le Duc & Clarice furent mariés cette même nuit. Le lendemain tout le monde s'empressa à faire des complimens à la nouvelle Duchesse. Prosper seul n'eut pas la force de la voir ; & se déterminà, ne pouvant se consoler de ce mariage , à s'éloigner de Milan, pour fuir des objets qui lui renouvelleroient continuellement ses chagrins. Mais lorsqu'il voulut exécuter sa résolution, il s'aperçut que son cœur n'avoit aucune part à sa colère, & qu'il avoit encore les mêmes sentimens pour la Duchesse de Milan, qu'il avoit eu pour Clarice. Comme il savoit que l'Amiral aimoit aussi la Duchesse, il résolut de le visiter en secret, par un mouvement naturel à tous les Amans, de se réunir toujours contre l'heureux. Après lui avoir appris le mariage de Clarice, il s'offrit à le servir, pour lui faciliter sa liberté ; n'étant pas raisonnable qu'il fût la victime de la Duchesse, qui l'avoit peut-être sacrifié à son ambition. L'Amiral, au désespoir d'apprendre que Clarice étoit mariée, remercia Colonna de ses offres & lui déclara qu'il ne vouloit point sortir de sa prison, ne songeant plus qu'à mourir, puisqu'il voyoit bien par l'action que Clarice venoit de faire, qu'elle ne l'avoit jamais aimé. Prosper voulut inutilement le faire changer

de résolution. L'Amiral ne l'écouta point; & dès ce même jour il fit dire au Duc de Milan, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Le Duc lui envoya le Chancelier Moron, qui étoit un des plus habiles Ministres de son siècle, quoiqu'il ne fût pas exempt des foiblesses des autres hommes. L'Amiral lui déclara qu'il étoit allé à Milan pour faire soulever le peuple contre le Duc; qu'il avoit un grand parti dans la ville, mais qu'il ne déclareroit aucun de ses complices, qu'il ne fût prêt à mourir; qu'il supplioit le Duc, pour toute grâce, de hâter son supplice, sans le laisser languir dans une prison qui lui étoit mille fois plus insupportable que la mort. Dès le lendemain on redoubla les gardes de l'Amiral, & tout le monde ne s'entre-tenoit plus que de ce fameux Criminel, qui avoit lui-même demandé à mourir, prévoyant bien qu'il ne pouvoit pas l'éviter. La Duchesse seule donnoit une autre explication au désespoir de l'Amiral; elle ne pouvoit penser sans mourir de douleur, qu'après s'être sacrifiée pour lui, la même action qu'elle avoit faite pour le sauver, étoit la cause de son désespoir: son courage, qui ne lui avoit jamais manqué, lorsqu'il ne s'agissoit que de son intérêt particulier, l'abandonna en cette occasion; elle n'envisageoit que des malheurs. Tantôt elle songeoit à lui écrire, pour lui apprendre ce qu'elle avoit fait pour le sauver; mais elle trouva cent difficultés à lui faire tenir sa lettre. Tantôt elle se proposoit de s'aller jeter aux pieds de son mari, & lui dire qu'elle seule étoit coupable de

tous les crimes dont l'Amiral s'accusoit lui-même. Elle étoit dans ces agitations, lorsque Prosper, qui ne pouvoit vivre sans la voir, & qui se flattoit de se faire un mérite auprès d'elle des offres qu'il avoit faites à l'Amiral, lui fit demander, par un Page, une audience particulière.

La Duchesse eut peine à se laisser voir en désordre; mais n'ayant rien à ménager lorsqu'elle perdoit un homme qui lui étoit si cher, elle reçut Prosper. Je viens, lui dit-il, vous importuner pour la dernière fois de ma vie; vivez heureuse, & jouissez long-temps du choix que vous venez de faire; personne à l'avenir ne troublera votre joie: l'Amiral, qui vous importunoit de son amour, ne demande qu'à mourir; & pour moi, qui avois le même malheur, je sens bien que je ne saurois plus vivre. J'ai voulu inutilement le détourner de cette résolution, afin que j'eusse seul la gloire de mourir pour vous; mais il s'accuse lui-même d'une infinité de crimes, & le Conseil du Duc l'a déjà condamné à la mort. O Ciel! s'écria la Duchesse pénétrée de douleur, souffrirez-vous cette injustice? Les larmes qui étoufferent sa voix, donnerent le temps à Prosper de lui demander, d'où lui pouvoit venir ce mouvement de compassion, après avoir tant contribué au malheur de l'Amiral? Il n'est plus temps de dissimuler, Seigneur, reprit la Duchesse: votre vertu m'a donné pour vous toute l'estime dont je pouvois être capable; & je crois que je serois aisément passée de ce sentiment à d'autres plus favorables pour vous, si je n'eusse connu l'Ai-



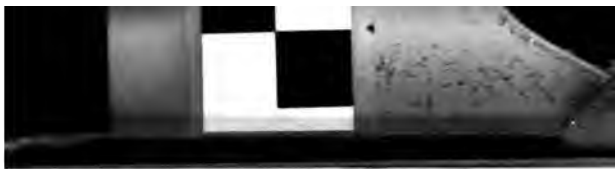
miral auparavant : mais puisqu'il faut vous l'avouer, il étoit déjà le maître de mon cœur la première fois que je vous vis. Son amour l'engagea à se déguiser pour me voir, j'en avertis ma mère, persuadée qu'elle ne le découvreroit point. Il fut arrêté le même jour. Le Duc, voyant le peu de cas que je faisois de ses soins, entra dans quelque soupçon ; & après m'avoir reproché que j'aimois l'Amiral, il me menaça de se venger sur lui de mes mépris, & me quitta brusquement. Je fus si intimidée de ses menaces, que j'aimai mieux sacrifier le repos de ma vie, que d'exposer celle de mon Amant. Enfin, craignant tout d'un homme irrité qui étoit le maître, je me déterminai à donner la main au Duc, malgré l'aversion que j'avois pour lui, afin de sauver l'Amiral, qui ne m'étoit pas indifférent : & vous voyez que l'ingrat veut mourir, malgré tout ce que j'ai fait pour le faire vivre. De grâce, voyez-le de ma part, apprenez-lui tout ce que je viens de vous dire : défendez-lui de mourir, & retirez-le des mains de ses ennemis. Vous commandez les troupes de la Ligue, faites agir votre vertu dans cette occasion ; enfin, souvenez-vous que c'est le plus important service que vous puissiez me rendre. Mais après cela dites-lui qu'il me suive, fuyez-moi vous-même, & n'attendez jamais rien de moi, ni vous ni lui. Je sais ce que je dois au Duc, & je ferai mon devoir pour mon mari, comme je l'ai fait pour mon Amant. Allez, Seigneur, ne perdez point de temps, & songez que ma vie dépend du service qui j'attends de vous. Elle s'aban-

donna aux larmes en achevant ces paroles, & passa dans une autre chambre, sans attendre la réponse de Prosper, qui demeura interdit, & se retira chez lui accablé de mille pensées confuses. Il est constant qu'il n'y eut jamais un état plus digne de compassion que le sien : il lui revenoit incessamment dans l'esprit, qu'il auroit été aimé sans l'Amiral, & ce cruel souvenir lui donnoit une aversion invincible pour lui; cependant il étoit chargé de sauver ce Rival, & d'employer la force pour le retirer des mains du Duc qui étoit son ami, sa vertu même le pressoit d'agir, & il se voyoit presque forcé de trahir son amour, son devoir, & son ami, assuré qu'il seroit toujours malheureux, n'ayant pas même la consolation de pouvoir se flatter de la moindre lueur d'espérance; après qu'il auroit rendu un service si difficile. Malgré tous ces raisonnemens, il ne laissa pas d'aller trouver l'Amiral, & de lui dire tout ce que la Duchesse lui avoit ordonné de lui apprendre. L'Amiral, qui n'étoit occupé que des horreurs de la mort, fut si agréablement surpris en apprenant les obligations qu'il avoit à la Duchesse, qu'il s'accommoda de bon cœur de tous les expédiens que le généreux Colonna lui proposa pour se sauver. L'Officier qui le gardoit, & qui étoit des troupes de la Ligue, obéit sans difficulté aux ordres de Prosper, qu'il reconnoissoit pour son Général; & ceux mêmes qui étoient préposés pour le garder, le menerent à la porte du Château, d'où il repassa facilement en France. Sa fuite donna beaucoup d'inquiétude au Duc : il fit arrêter



plusieurs personnes, sans pouvoir jamais découvrir les coupables, parce que tous les Officiers étoient si affectionnés à Prosper, qu'il ne s'en trouva aucun qui voulût rien dire contre lui. Mais le Chevalier Moron, qui étoit un des hommes du monde de la plus profonde pénétration, & qui agissoit dans cette affaire par un intérêt plus pressant que celui du devoir de sa charge, voulut s'éclaircir de la vérité. Il examina avec soin tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire de l'Amiral; & ne trouvant pas qu'il fût naturel qu'un homme s'accusât lui-même, & qu'il demandât à mourir, il jugea facilement que l'Amiral n'avoit agi que par un désespoir amoureux, & entra dans quelque soupçon que la Duchesse n'eût eu beaucoup de part à sa fuite. Comme la Duchesse avoit le malheur de plaire à tous les grands-hommes, elle étoit aimée depuis longtemps de ce Ministre, sans qu'il eût jamais osé le lui laisser entendre. Il résolut de se faire un mérite de sa pénétration auprès d'elle, & s'offrit de la servir dans les affaires les plus secrètes de son cœur. La Duchesse, surprise d'un discours si extraordinaire, crut que son mari avoit de nouveaux soupçons, & que ce Ministre cherchoit à s'en éclaircir par son ordre. Elle lui répondit ce que sa vertu lui inspira, & rompit la conversation, sans vouloir entrer dans des éclaircissemens qui bleissoient sa pudeur. Le Chancelier ne se rebuta point, & espéra de se rendre nécessaire à la Duchesse, en donnant de la jalousie au Duc. Il lui démêla toute l'intrigue de l'Amiral, & lui persuada par de bonnes raisons,

que Prosper seul pouvoit avoir sauvé l'Amiral, à la prière de la Duchesse. Le Duc, qui étoit fort susceptible de pareilles impressions, trouva ce raisonnement fort vraisemblable; & faisant réflexion à l'humeur particulière de sa femme, & à la vie languissante qu'elle avoit menée depuis son mariage, il ne douta point qu'elle n'eût quelque chose dans l'esprit. Il en fit ses plaintes à la Comtesse de Viconti, qui, ne pouvant disconvenir que sa fille ne fût fort changée, tâcha inutilement de pénétrer le sujet de son chagrin. Elle la conjura de lui avouer d'où lui venoit cette mélancolie, qui faisoit tant de peine au Duc. La Duchesse lui donna de mauvaises raisons pour se défaire de ses importunités, & l'assura qu'elle vivroit à l'avenir d'une manière que son mari n'auroit plus d'inquiétude sur sa conduite. En effet elle se priva de voir le monde, & passa plus de six mois sans sortir de sa chambre. La Comtesse, qui devinoit la cause des chagrins de sa fille, & qui connoissoit que rien n'étoit capable de la consoler, fut si touchée de la voir malheureuse, que cela contribua à la résolution qu'elle prit de se retirer dans un Couvent, à la première occasion qui s'en présenteroit, pour y passer le reste de ses jours. Prosper, qui vivoit sans espérance, faisoit quelquefois des efforts inutiles, & employoit toute sa raison pour vaincre son amour. Un moment après, il se repentoit de son dessein, prévoyant bien qu'il auroit moins de peine à mourir, qu'à renoncer à sa passion. Il se faisoit toujours un plaisir de penser à la Duchesse; & se flattant que



le service qu'il avoit rendu par son ordre à l'Amiral, lui tiendrait lieu de quelque chose auprès d'elle, il s'imaginait que s'il pouvoit la voir encore une fois, il seroit moins malheureux. Prévenu de cette pensée, il cherchoit avec empressement les occasions de se satisfaire. Mais comme la Duchesse ne sortoit plus de sa chambre, il lui fut impossible de la voir, quelque soin qu'il se donnât pour y réussir : desorte que, privé de cette consolation, il traînoit sa vie dans un accablement qui auroit fait pitié aux personnes les plus insensibles & retenues de ce monde.

Le Duc, qui étoit assez satisfait de la vie retirée de sa femme, quoique toujours incertain de la cause de son humeur mélancolique, résolut d'entretenir Prosper sur la fuite de l'Amiral, & de savoir de lui s'il y avoit eu quelque part, persuadé qu'il avoit trop de vertu pour lui déguiser la vérité. Seigneur, lui dit-il, j'avois cru qu'après tout ce que vous avez déjà fait pour moi, vous préféreriez mes intérêts à ceux de l'Amiral, qui est notre ennemi commun. C'est vous qui m'avez rétabli dans Milan; c'est vous qui m'avez proposé le mariage de Clarice; & c'est vous enfin qui m'avez donné des avis contre l'Amiral, qui apportoit des obstacles à mon bonheur. Cependant j'apprends que c'est vous-même qui l'avez enlevé du Château de Milan, sans que j'en puisse deviner le motif, à moins que vous ne l'ayez fait par complaisance pour la Duchesse. Prosper, accablé de ces reproches, lui répondit froidement : Je vous avoue, Seigneur, que je suis le plus

malheureux de tous les hommes. Il le quitta sans avoir la force de lui dire autre chose, & se retira à la campagne, s'imaginant y trouver plus de repos ; mais son amour lui représentoit toujours les malheurs de la Duchesse, & lui faisoit mille reproches secrets d'y avoir lui même contribué, pour l'avoir trop aimée. Ce cruel souvenir lui donnoit de continuelles inquiétudes, sa vertu lui inspiroit de vaincre son amour, & d'employer tous ses soins pour diminuer les chagrins dont il savoit que la Duchesse étoit accablée ; & jugeant que, puisqu'elle avoit épousé le Duc de Milan, elle ne pouvoit jamais vivre heureuse, si elle n'étoit dans une étroite union avec son mari, il se proposoit quelquefois de travailler à les unir : mais lorsqu'il vouloit chercher des expédiens pour lier & entretenir cette union, son esprit ne lui en fournissoit aucun, sa vertu n'agissoit plus que foiblement, & son amour reprenoit le dessus de tous ses mouvemens : pressé de sa vertu, combattu de son amour, & accablé de mille reproches secrets, tantôt il vouloit retourner à Milan, pour entretenir le Duc du mérite de sa femme ; un moment après il changeoit de dessein, & demouroit toujours irrésolu, sans que son amour pût l'obliger à rien entreprendre contre sa vertu, ni que sa vertu eût assez de force pour étouffer tous les sentimens que sa passion lui inspiroit. Ces cruelles agitations le firent tomber dans une langueur qui l'emporta insensiblement. Il fut occupé de sa Maîtresse jusqu'à la mort, & trouva bon même en mourant d'écrire le billet qui suit.



DE MILAN. 431

Quoique la Duchesse de Milan ne souffre point qu'on la regarde impunément, & qu'il en coute toujours la liberté à ceux qui la voient deux fois, assurez-vous, Seigneur, qu'il n'y eut jamais une vertu plus austere que la sienne: mon témoignage ne vous doit pas être suspect, puisque j'en ai fait l'expérience aux dépens de ma vie: jouissez long-temps de votre bonheur, & ne soyez appliqué à l'avenir qu'à le rendre parfait, de peur que le Ciel ne vous punisse, si vous donnez par vos injustes soupçons le moindre chagrin à la personne du monde la plus digne d'être aimée.

Cette lettre fit beaucoup d'effet sur l'esprit du Duc, qui fut fort touché de la mort de Prosper: il témoigna depuis ce temps-là beaucoup de considération pour sa femme, & l'obligea même à sortir quelquefois avec lui, malgré la résolution qu'elle avoit faite de demeurer toujours dans sa chambre.

Quoique le mariage de Clarice eût mis l'Amiral au désespoir, il ne laissoit pas de trouver quelque consolation à penser, & qu'elle l'avoit aimé, & qu'elle ne s'étoit donnée au Duc de Milan que pour détourner les effets de sa colere: & depuis son retour en France il entretenoit continuellement le Roi des affaires d'Italie, & tâchoit de lui inspirer d'envoyer une armée à Milan, sans souffrir que François Sforce jouit plus long-temps d'un bien qui appartenoit si légitimement à Sa Majesté. Le Roi, qui par sa propre inclination étoit assez porté à cette entreprise, avoit d'abord résolu de retourner lui-même à Milan à la tête d'une armée: mais le Connétable de Bour-

bon ayant passé dans ce temps-là au service de l'Empereur Charles-Quint, le Roi fut obligé de changer de dessein; & après plusieurs délibérations, il fut enfin résolu dans le Conseil, qu'on donneroit cinquante mille hommes à l'Amiral pour la conquête de Milan. En effet, il passa peu de temps après en Italie à la tête d'une belle armée, ayant pour Lieutenans Généraux le fameux La Palisse & le brave Chevalier Bayard. Cette armée donna l'épouvante à toute l'Italie; & il est certain, que si l'Amiral eût eu autant d'application aux affaires du Roi qu'à celles de son amour, il auroit facilement conquis le Duché de Milan. Il apprit par un Homme de qualité, qui fut pris par les siens, que la Duchesse de Milan menoit une vie fort particuliere, & qu'elle ne sortoit jamais qu'elle ne fût accompagnée de son mari. L'Amiral jugeant par-là qu'il lui seroit fort difficile de donner de ses nouvelles à sa Maîtresse, entra dans de cruelles inquiétudes. La Palisse & Bayard le pressoient inutilement d'assiéger quelque place, & de profiter de l'ardeur des soldats qui ne demandoient qu'à combattre, il différoit toujours à se résoudre, & tâchoit cependant de gagner par ses bons traitemens le prisonnier qu'on lui avoit amené, & qui lui promit enfin de le servir. L'Amiral vouloit l'engager à rendre un billet de sa part à la Duchesse: mais le Cavalier lui ayant fait connoître qu'il lui étoit impossible de donner un billet à la Duchesse, qui ne paroïssoit jamais que le Duc ne fût avec elle, l'Amiral, dans cette extrémité, lui proposa de lui présenter du moins un placet, puis.



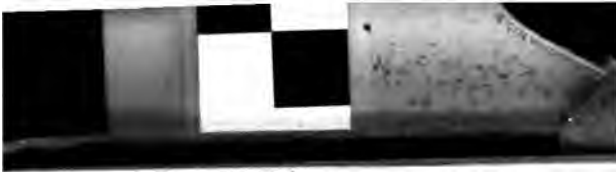
qu'il pouvoit le faire lorsqu'elle sortiroit, sans que personne en eût aucun soupçon. Le Cavalier, qui attendoit de grands avantages de la faveur de l'Amiral, se chargea du placet, & promit de le donner à la Duchesse. Il fut renvoyé à Milan; & à la première occasion il se mêla dans la foule de ceux qui suivoient le Duc, & donna adroitement son placet à la Duchesse, la suppliant de vouloir y jeter les yeux, parce qu'il s'agissoit maintenant d'une affaire fort importante. La Duchesse, qui étoit extrêmement bonne, le reçut, & le donna d'abord à son mari sans le lire, le priant d'en avoir soin pour l'amour d'elle. Le Duc entra peu de temps après au Conseil, où le Chancelier Moron lui rendit compte de plusieurs affaires; & s'étant souvenu du placet que la Duchesse lui avoit recommandé, il le tira de sa poche, & ordonna au Chancelier de le lire, témoignant qu'il seroit bien aise de favoriser celui que sa femme lui avoit recommandé. Le Chancelier le lut, & y trouva ces paroles.

J'ai passé les monts à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, bien moins pour conquérir le Duché de Milan, que pour empêcher que votre Tyran ne profite plus long-temps de votre générosité. Je serois indigne du bien que vous m'avez procuré, en me sauvant la vie aux dépens de votre liberté, si je n'employois tous mes soins pour vous mettre en état de pouvoir faire un choix plus digne de votre cœur. J'attends vos ordres dans mon camp : de grace, faites quelque usage des offres que je vous fais, &c

épargnez-moi la honte de mourir dans le désespoir de n'avoir rien fait pour votre service.

Le Duc & le Chancelier se regarderent avec un étonnement réciproque. Ils relurent plusieurs fois ce placet, & comprirent aisément qu'il venoit de l'Amiral. Jamais homme n'a été agité de tant de sentimens confus, que le Duc le fut dans cette occasion : il repassa dans son esprit toutes les circonstances de son mariage ; & se souvenant que la Duchesse ne s'étoit déterminée à lui donner la main, qu'après qu'il l'eût menacée de perdre l'Amiral, il jugeoit qu'il étoit trahi, & que sa femme étoit d'intelligence avec les François. Mais lorsqu'il faisoit réflexion qu'elle lui avoit donné elle-même le placet, il trouvoit que ce procédé étoit une preuve infaillible de son innocence : la colere, la crainte, & la jalousie lui inspiroient mille desseins différens ; tantôt il vouloit punir sa femme comme criminelle ; & tantôt il vouloit lui demander sa protection, persuadé qu'elle pouvoit tout sur l'esprit de l'Amiral.

Le Chancelier, qui cherchoit depuis long-tems les occasions d'avoir quelque sorte de commerce avec la Duchesse, conseilla au Duc de n'entrer point dans une explication si désagréable & si délicate avec sa femme ; & l'assura que s'il ne vouloit point s'en mêler, & ne pas faire semblant de ce qu'il avoit vu, il ménageroit si bien les choses, qu'il tireroit peut-être de grands avantages de la passion de l'Amiral. Le Duc, qui avoit une grande confiance à l'esprit de son Ministre,



& qui craignoit déjà de perdre ses Etats, parce que les troupes de la Ligue s'étoient dispersées depuis la mort de Colonna, s'abandonna à tous les conseils de Moron, & lui donna pouvoir d'agir comme il le trouveroit plus à propos.

Le Chancelier alla trouver la Duchesse, & après lui avoir exposé le désordre des affaires de l'Etat, & le peu d'apparence qu'il y avoit que le Duc pût résister aux François, qui avoient une armée de cinquante mille hommes aux portes de Milan. il fut si bien lui représenter, qu'en pareille occasion il étoit permis de se servir de toutes sortes de voies pour détruire son ennemi, que la Duchesse, qui n'envisageoit que son devoir, lui promit de donner toutes les pierreries pour lever des troupes, & de sortir elle-même contre les François, s'il étoit nécessaire. Alors l'adroit Ministre lui donna à lire le placet de l'Amiral, lui faisant entendre qu'on lui avoit mené l'espion, afin qu'il en eût connoissance. La Duchesse demeura dans une surprise extrême en lisant ce placet, dont elle reconnut l'écriture, parce qu'elle en avoit vu plusieurs fois de celle de l'Amiral. Le Chancelier, profitant de sa surprise, lui dit qu'elle ne pouvoit pas empêcher qu'on ne l'aimât, & lui conseilla ensuite de faire réponse à l'Amiral l'assurant en même temps, qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à toutes les choses où elle avoit part, & que si elle vouloit l'honorer de sa confiance, il la rendroit la Princesse du monde la plus heureuse. Voudriez-vous, interrompit la Duchesse, me conseiller de ré-

pondre à un billet qui m'outrage? Le péril est trop pressant, Madame, repliqua le Chancelier : cette délicatesse est hors de saison, lorsqu'il s'agit de garantir vos peuples des désordres de la guerre, de sauver vos Etats, & d'empêcher la ruine de votre mari ; un billet de votre main arrêtera la fureur des François, & nous aurons le temps d'attendre les troupes que l'Empereur envoie à notre secours. Non, non, reprit la Duchesse, je ne saurois trahir mes sentimens, ni me servir de moyens si lâches ; levez promptement des troupes, employez-y toutes mes pierres, s'il est nécessaire ; les François n'ont encore rien entrepris ; & après tout, je mourrai quand nous ne pourrons plus leur résister : mais je ne saurois vivre, si j'avois fait une action indigne de moi. Le Chancelier se servit encore de plusieurs autres raisons pour l'obliger à écrire ; mais voyant qu'il ne pouvoit la persuader, il s'avisa de lui dire, que du moins, pour l'intérêt de sa gloire, elle ne pouvoit pas se dispenser de faire connoître à l'Amiral, qu'elle étoit offensée du placet qu'il lui avoit envoyé. La Duchesse, qui trouvoit ce dernier avis plus conforme à sa vertu, quoiqu'il ne le fût peut-être pas aux sentimens de son cœur, le suivit, de peur que Moron ne crût, si elle s'en défendoit, qu'elle étoit d'intelligence avec l'Amiral. La Duchesse lui manda en substance, qu'elle le prioit de ne nommer jamais son nom, & de ne la faire plus servir de prétexte à son ambition. Le Chancelier s'étant chargé de lui envoyer ce billet, le garda ; & ayant trouvé



moÿen d'en faire adroitement imiter le caractère, il donna une Lettre de créance au nom de la Duchesse à un de ses amis, qui feignit d'être mal satisfait du Duc de Milan, & se retira au Camp des François. L'Amiral le reçut parfaitement bien, prévenu que cette prétendue Lettre de créance étoit de la Duchesse. Il suivit tous les conseils qu'ils lui donna, & le chargea de plusieurs lettres fort passionnées, pour envoyer à la Duchesse. Le Chancelier, qui les recevoit, continuoît toujours à faire imiter le caractère de la Duchesse, & renvoyoit des réponses fort obligantes à l'Amiral, qui différoit toujours à entreprendre quelque chose, de peur de fâcher sa Maîtresse. Car il se flattoit toujours, qu'encore qu'il fût éloigné d'elle, il auroit un jour le bonheur de lui parler, de lui dire les sentimens de son cœur, & de lui apprendre, que nonobstant que son mari la fît garder & observer par plusieurs personnes, il auroit un jour le bonheur de triompher de tous ses ennemis, & de montrer que sa prison n'avoit pas été malheureuse. Le Chancelier s'étant assuré, par cet artifice, de plusieurs lettres de l'Amiral, qui marquoient que la Duchesse ne desapprouvoit point sa passion, se rendit un jour dans la chambre de cette Princesse; & après lui avoir exagéré le profond respect qu'il avoit pour elle, il lui dit que, malgré l'attachement qu'il avoit pour le Duc, il s'étoit déterminé à le trahir, de peur que le Duc ne prît une résolution violente contre elle, s'il voyoit les lettres emportées que l'Amiral lui écrivoit. Il lui

présenta en même temps plusieurs de ces lettres, qui mirent la Duchesse au dernier désespoir, ne pouvant pas comprendre que l'Amiral lui fît des réponses si fortes, puisqu'elle ne lui en avoit jamais donné occasion par sa conduite, ni par ses lettres. Elle donna des louanges à la prudence de Moron, & l'assura, les larmes aux yeux, qu'il lui rendoit justice. Le Chancelier ne lui donna pas le temps de continuer, & lui déclara, en se jettant à ses pieds, qu'elle alloit perdre le plus fidèle & le plus utile de tous ses serviteurs, si elle n'avoit pitié de lui. La Duchesse, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qu'il vouloit lui dire, lui ordonne de se relever, l'assurant qu'elle avoit toujours eu beaucoup d'estime pour lui, & qu'elle seroit bien aise d'avoir occasion de lui en donner des marques. C'est trop pour Moron, Madame, reprit le Chancelier, mais ce n'est pas assez pour un homme qui vous aime d'une passion fort violente, & qui mourra à vos pieds, si vous n'avez quelque bonté pour lui. Insolent, repliqua la Duchesse, outrée d'un discours si peu respectueux, retirez-vous de devant moi, & ne m'obligez point à appeler des Gardes pour faire punir votre audace sur le champ. Elle passa dans une autre chambre, sans attendre qu'il lui repliquât davantage, où elle fit de tristes réflexions sur tous les malheurs que sa beauté lui avoit causés, & particulièrement sur son mariage, sur la mort de Prosper, & sur la passion de l'Amiral, qui avoit donné lieu à l'insolence de Moron, dont elle ne pouvoit se consoler : cepen-



dant elle n'osa jamais s'en plaindre au Duc, soit qu'elle ne voulût point l'obliger à chasser un Ministre qui lui étoit si nécessaire, ou qu'elle espérait que sa réponse le corrigeroit pour l'avenir. Mais le Chancelier ne se rebuta point de la colere de la Duchesse; & quoiqu'il jugeât qu'il ne devoit rien attendre de ses soins auprès d'elle, il ne laissa pas de chercher de nouveaux moyens pour parvenir à ses desseins; & comme un crime en attire un autre, il résolut de hazarder tout, & de perdre la Duchesse, ou de satisfaire son amour. Il rendit compte au Duc de tout ce qu'il avoit fait pour amuser l'Amiral, & lui laissa entendre malicieusement, que la Duchesse n'avoit eu aucune peine à lui écrire des lettres fort obligeantes, comme il pouvoit le juger par les réponses de l'Amiral, qu'il lui fit voir. Le Duc s'emporta, en lisant ces réponses, à des discours outrageans contre sa femme: mais le Chancelier le conjura de dissimuler, l'assurant qu'il alloit tout perdre s'il laissoit remarquer à la Duchesse qu'il eût quelque chagrin contre elle. Le Duc lui promit de se contraindre, & lui donna sa parole qu'il auroit une reconnoissance éternelle des importans services qu'il lui rendoit. L'Amiral s'étant laissé amuser par l'homme de confiance que Moron lui avoit envoyé, passa la plus grande partie de cette campagne sans rien entreprendre; son armée, qui étoit déjà fort affoiblie par la désertion des soldats, & par les longues maladies, ne se trouva plus en état de résister aux troupes de l'Empereur, qui arriverent dans ce temps-là au se-

cours du Duc de Milan. Les François furent obligés de se retirer en désordre; & ce fut dans cette retraite que le brave Chevalier Bayard fut tué, en donnant des preuves extraordinaires de sa valeur & de sa conduite.

Moron ayant chassé les François par ses artifices, & par le secours des Impériaux, ne songea plus qu'à satisfaire son amour; il fit encore de nouvelles tentatives auprès de la Duchesse, & tâcha de se remettre bien avec elle, par de grandes soumissions, & par des présens considérables qu'il lui fit offrir: mais la Duchesse, qui craignoit son insolence, ne se laissa point éblouir par ses soumissions, & rejeta ses offres avec le dernier mépris. Alors le Chancelier s'abandonna à sa fureur; & profitant du crédit qu'il avoit sur l'esprit du Duc, il l'empêcha toujours d'entrer dans aucun éclaircissement avec la Duchesse, & lui inspira même de s'en defaire.

Pendant qu'il travailloit à ce dessein, l'Amiral, qui malgré tant de mauvais succès avoit toujours sa passion en tête, persuada au Roi de repasser lui-même en Italie à la tête de toute la Noblesse du Royaume, & de chasser les Impériaux du Milanois. Le Roi, qui trouvoit sa gloire intéressée dans la protection que l'Empereur donnoit au Duc de Milan, entra dans ce dessein, & fit de grands préparatifs pour retourner en Italie. Le Chancelier profita de cette conjoncture, pour persuader au Duc qu'il seroit toujours malheureux, s'il ne prenoit bientôt une résolution violente contre sa femme, qui lui attiroit toutes ces guerres. Il lui représenta qu'il devoit

également craindre la haine des François, & l'amitié des Impériaux; qu'il ne pouvoit se défaire de ces dangereux Protecteurs, qu'en empêchant les François de repasser en Italie; & enfin, que l'unique moyen de l'empêcher, & de finir la guerre, étoit se défaire de sa femme, puisque l'Amiral n'inspireroit plus à son Maître des desseins sur le Milanois, lorsqu'il auroit perdu l'espérance de posséder la Duchesse, étant déjà assuré de son cœur. Le Duc, qui étoit prévenu de la fidélité de son Ministre, se laissa aller à ses raisons; il lui avoua néanmoins, qu'il n'auroit jamais la force d'exécuter un dessein qui lui faisoit tant d'horreur, & qu'il craindroit de se rendre odieux à tout le monde, s'il venoit à être trahi par ceux à qui il seroit obligé de le confier. Moron, feignant qu'il ne trouvoit rien de difficile pour lui marquer son zèle, s'offrit de se charger de l'exécution. Le Duc eut beaucoup de peine à y consentir; mais enfin, vaincu par les raisons du Chancelier, & intimidé par les préparatifs qui se faisoient en France, il lui donna pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit plus utile pour son repos, & pour la conservation de ses Etats. Moron ayant obtenu ce pouvoir par ses importunités, se pressa de s'en servir, de peur que le Duc, qui lui paroissoit encore incertain, ne changeât de résolution. Ayant éloigné avec adresse toutes les femmes de la Duchesse, il entra dans sa chambre, & lui dit en entrant qu'il étoit-là de la part du Duc. La Duchesse, qui d'abord avoit voulu s'emporter contre la présence d'un homme qui lui

L. A. D U C H E S S E

«*Est-il odieux, l'écouta paisiblement. Il est temps de vous déclarer, Madame, lui dit Moron, en lui montrant un vase plein de poison; votre vie est entre mes mains. J'ai ordre de mon Maître de vous donner ce poison; cependant j'ai assez de crédit sur lui pour le faire changer de résolution, & il est encore à votre choix de vivre heureuse, en répondant à l'amour que vous m'avez donné, ou de mourir par ce poison. Donne, donne, perfide, interrompit la Duchesse en prenant le vase; il n'y a point à choisir entre la mort & toi: trop heureuse, lorsque je serai délivrée des persécutions d'un monstre tel que toi. En achevant ces paroles, elle but ce qui étoit dans le vase, & continua ensuite à dire à Moron toutes les injures que sa colère lui inspira.*

Le Duc, qui se repentoit du consentement qu'il avoit donné, accourut dans la chambre de la Duchesse, pour empêcher que Moron n'entreprit rien contre elle. Son arrivée troubla ce cruel Ministre, & il se préparoit déjà à s'enfuir, ne doutant point qu'il ne fût convaincu de sa perfidie; mais la Duchesse ne daigna pas l'en accuser, & assura son mari qu'elle étoit fort persuadée qu'on l'avoit trompé lorsqu'on lui avoit arraché ce consentement. Le Duc, attendri par ce discours, donna ordre qu'elle fût secourue, mais il n'étoit plus temps: le poison, qui étoit violent, fit son effet, & elle mourut sans se plaindre d'autre chose que de sa beauté, qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, & qui étoit la cause de tous ses mal-



heurs. Le Duc ne se consola jamais de cette perte, & ne se soucia presque plus de ses Etats, qui furent depuis la proie des Espagnols. Le Chancelier Moron ne porta pas loin sa perfidie; car ayant été arrêté par ordre de l'Empereur Charles-Quint, les Espagnols, qui exercèrent sur lui de grandes cruautés, le punirent de ses crimes; & l'Amiral, qui étoit déjà informé que la Duchesse n'avoit point écrit les lettres qu'on lui avoit envoyées de sa part, entra dans un si grand désespoir en apprenant sa mort, qu'il ne chercha plus qu'à mourir, & se fit tuer à la bataille de Pavie.

Le Triomphe de la Beauté.

Un Ruissseau m'endormoit en tombant dans la Seine,
Mille Oiseaux m'éveillotent & ranimoient ma veine,
Une Aurore naissante éclairoit un chemin,
D'où le Zéphir & Flore, avec leur douce haleine,
Faisoient neiger sur moi la Rose & le Jasmin.
J'apperçus tout-à-coup la Beauté que j'adore :

J'oubliai les Ruissseaux,
Je n'ouïs plus d'Oiseaux,
Je ne vis plus de Flore,
De Roses, de Jasmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

LA ROSE,

Ode Nouvelle, à Thémire.

TENDRE fruit des pleurs de l'*Aurore* ;
Objet des baisers du *Zéphyre* ;
Reine de l'Empire de *Flora* ;
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis je ! hélas ! crains de paroître,
Diffère un moment de t'ouvrir ;
L'instant qui te doit faire naître,
Est celui qui doit te flétrir.

Comme toi, belle & jeune encore,
Que ma *Thémire* ait ton destin :
Je t'ai cueillie en ton aurore,
Que je la cueille en son matin.

Si tu te plains de ta durée,
Vois fuir son rapide printemps :
Tu meurs d'un souffle de *Borde* ;
Thémire cède aux coups du temps.

Descens d'une tige épineuse,
Viens finir ton destin ailleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des Fleurs.

Va, meurs sur le sein de *Thémire* ;
Qu'il soit ton trône & ton tombeau :
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.



O D E N O U V E L L E . 445

L'Amour aura soin de t'instruire

Du côté que tu dois pancher.

Eclate à nos yeux, sans leur nuire ;

Pare son sein, sans le cacher.

Tu verras plus d'un jour, peut-être ,

L'Azile où tu vas pénétrer ;

Un soupir t'y fera renaitre ,

Si *Thémire* peut soupirer.

Qu'elle cède à son tour les armes

Au Dieu qui ferre mes liens :

En voyant expirer tes charmes

Qu'elle apprenne à jouir des siens.

LA VOLUPTE,

Epître à M. D.

HORRE aimable d'un lieu charmant,

Où, loin du faste & du tumulte,

Tu te montres fidele au culte

Du Dieu pere de l'Enjouement ;

J'irai, sous ce Bois respectable,

De Mirthe & d'Oliviers planté,

Revoir à tes côtés, à table

L'Innocence & la Volupté.

Des Dieux, des Grands, & du Vulgaire,
 Que ces Berceaux soient ignorés :
 Défendons l'heureux Sanctuaire,
 Où des Profanes aliés
 Porteroient leur soif téméraire.
 Les Dieux, de nos Banquets jaloux,
 Viendroient eux-mêmes, à notre exemple,
 Se défatérer avec nous,
 Et n'auroient désormais qu'un Temple.

Adorons de loin nos Tyrans ;
 Si la Gloire avec eux habite,
 L'Ennui réside avec les Rangs :
 Et tu sçais que la Joie évite
 L'œil fâcheux des Dieux & des Grands.

Votre cœur n'a point notre hommage,
 Grands de votre fortune épris ;
 Ce Berceau, mieux que vos lambris,
 Couronne la tête d'un Sage.
 Plus de plaisirs, moins de splendeurs :
 Vos ennuyeuses *Excellences*,
 Et vos sérieuses *Grandeurs*
 Glaceroient nos vivès Séances.

Les Dieux, par un don généreux,
 Ont comblé l'état où nous sommes ;
 La *Grandeur* fut faite pour eux ;
 Le Plaisir fut fait pour les Hommes ;
 Ils sont Grands, nous sommes Heureux.



LA VOLUPTÉ.

447

Que la *Saturnale* établie,
Dans son rustique appartement,
Leur prouve leur enchantement ;
Quand l'Yvresse parle & délire
Les nœuds du froid Raisonnement ;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime & la faillie ;
Et que des Cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la Folie
Les ressources du Sentiment.

Dieux ! Respectez l'égarement.
D'un heureux Mortel qui s'oublie ;
Plus Dieu que vous dans ce moment ;
Pendant que l'active Opulence
Possède sans pouvoir jouir ;
Coulant, dans l'ombre du loisir,
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive & molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.

Ami, voilà la *Volupté*,
Libre Enfant de l'Oisiveté ;
La *Volupté*, toujours nouvelle,
Vive, sans fougue & sans transports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les Désirs au lieu de Remords.

Et chaque instant qui fuit, nous laisse
Plus altérés & plus épris.

Nuit charmante, arrête & prolonge
Les douceurs d'un festin pareil ;
Reculons l'instant du Sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un Songe.

Que l'Aube à son brillant retour
Sur les gazons nous trouve encore,
Disputans de Vers & d'Amour :
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les Fleurs, les Plaisirs, & l'Aurore.

L'Amour regretté. Dixain.

A cet Enfant, qu'on accuse sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre les loix,
Je consacrai ma première jeunesse.



LES DANGERS DU SOMMEIL,

*A Mademoiselle D***, sur ce qu'elle
aimoit beaucoup à dormir.*

FAUT-il que de jalouses ombres
Sur vos yeux retombent toujours ;
Et que Morphée en des nuits sombres
Change les plus beaux de vos jours ?

Le cours rapide des journées
Vous montre envain le prix du temps ;
Dans l'espace de dix années,
A peine vivez-vous trois ans.

Encor si ce sommeil, Silvie,
Pouvoit prolonger votre sort ;
Si la mort rendoit à la vie
Ce que vous donnez à la mort.

Mais, non ; dans les sombres demeures
Clotho fille sans s'arrêter,
Et vous compte toutes les heures
Que vous ne pouvez pas compter.

Profitez mieux de votre vie :
Pour l'Amour veillez aujourd'hui ;
Ou du-moins, aimable Silvie,
Apprenez à dormir pour lui.

Jadis dans un bois solitaire,
La Déesse des Mers dormant,
Le malin Enfant de Cithère
Prit soin d'y guider son Amant.

La Belle croyoit que Morphée
L'occupoit de songes divers ;
Et cependant l'heureux Pélée
Donnoit Achille à l'Univers.

Charmant Objet de ma tendresse,
Puisque dans vous tout est divin,
Que vous proposeriez-je enfin
Que l'exemple d'une Déesse ?

L'Honneur des Songes rétabli.

M A D R I G A L.

TIRISIE, qui croit tous les Songes menteurs,
S'endormit l'autre jour dans le fond d'un bocage,
Et Morphée aussi-tôt lui présenta l'image
De son Iris, sensible à ses tendres ardeurs.
Le plaisir long-temps ne sommeille.
Dans ce moment Tirilis s'éveille :
Sa Bergère paroît à ses regards surpris.
Dieu des Pavots, dis-moi, faut-il que tes Mensonges
D'un feu sincère soient le prix !
L'Amour qui l'écoutoit, força la jeune Iris
De rétablir l'honneur des Songes.

F I N.



TABLE DES PIECES

Contenues dans ce SECOND VOLUME.

I. CATHERINE de France, Reine
d'Angleterre, par Mr. BOUDOT
DE JUILLI.

<i>Premiere Partie.</i>	. . .	<i>pag. 1</i>
<i>Seconde Partie.</i>	. . .	<i>34</i>
<i>Troisieme Partie.</i>	. . .	<i>63</i>
<i>Quatrieme Partie.</i>	. . .	<i>100</i>

II. Voyage de Campagne.

<i>Premiere Partie.</i>	. . .	<i>121</i>
<i>Seconde Partie.</i>	. . .	<i>236</i>

III. Le Comte de Gabalis, ou Entretiens,
sur les Sciences Secretes, par l'Abbé
DE VILLARS.

<i>Premier Entretien.</i>	. . .	<i>275</i>
<i>Second Entretien.</i>	. . .	<i>283</i>
<i>Troisieme Entretien.</i>	. . .	<i>304</i>

TABLE DES PIÈCES.

<i>Quatrième Entretien.</i>	323
<i>Cinquième Entretien.</i>	344

IV. L'Apprentis Coquette, par Mr. DE MARIVAUX.	357
V. La Duchesse de Milan.	386
VI. Le Triomphe de la Beauté.	443
VII. La Rose, Ode à Thémire.	444
VIII. La Volupté, Épître en Vers.	445
IX. L'Amour regretté.	448
X. Les Dangers du Sommeil.	449
XI. L'Honneur des Songes rétabli.	450





